



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>

34. g. 5



UN5. 158 f 30





LE

THEATRE

ITALIEN.

TOME CINQUIEME.

PIECES CONTENUES
dans ce cinquième volume.

LES SOUHAITS.

LA NAISSANCE D'AMADIS.

LE BEL-ESPRIT.

LE DEFENSEUR DU BEAU SEXE.

LA FONTAINE DE SAPIENCE. **TI**

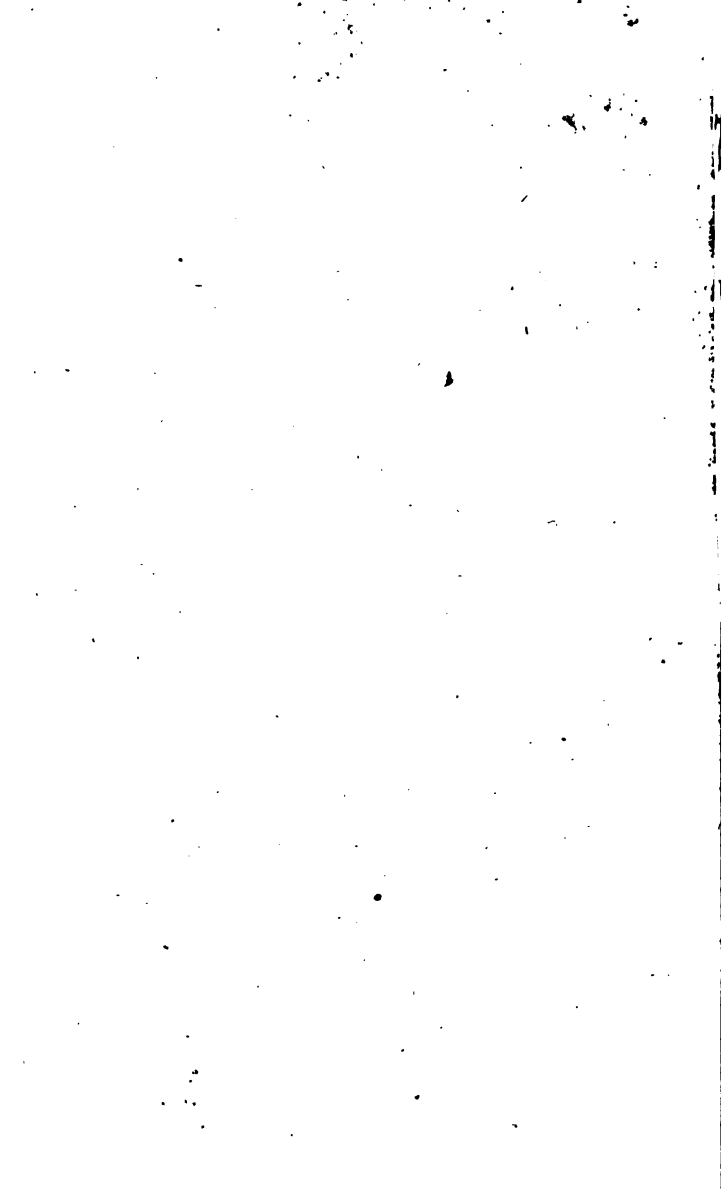
LE DEPART DES COMEDIENS.

LA FAUSSE COQUETTE.

LE TOMBEAU DE MAISTRE ANDRÉ.

ATTENDEZ-MOI SOUS L'ORME.





LE
THEATRE
ITALIEN
DE GHERARDI,

O V

LE RECUEIL GENERAL
de toutes les Comedies & Scènes françoises
jouées par les COMEDIENS ITALIENS du Roi,
pendant tout le temps qu'ils ont été au
service.

*Enrichi d'estampes en taille douce à la tête de
chaque Comedie, & des airs gravés-notés à la
fin de chaque volume.*

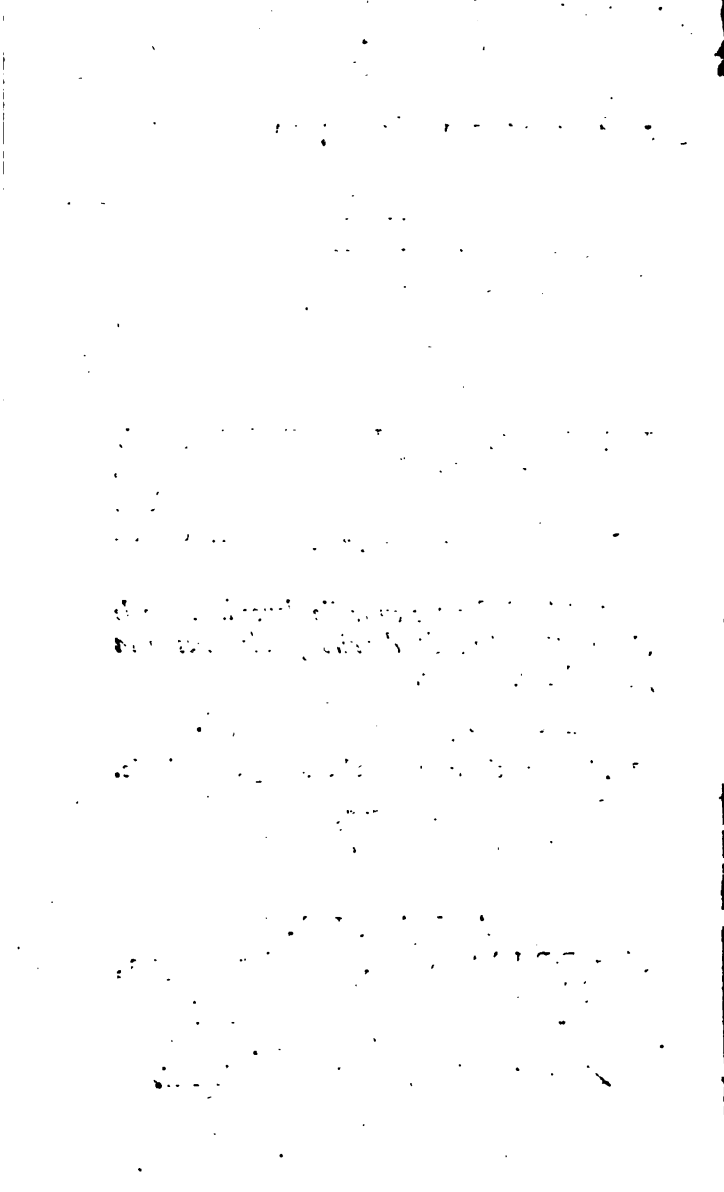
TOME CINQUIE' ME.

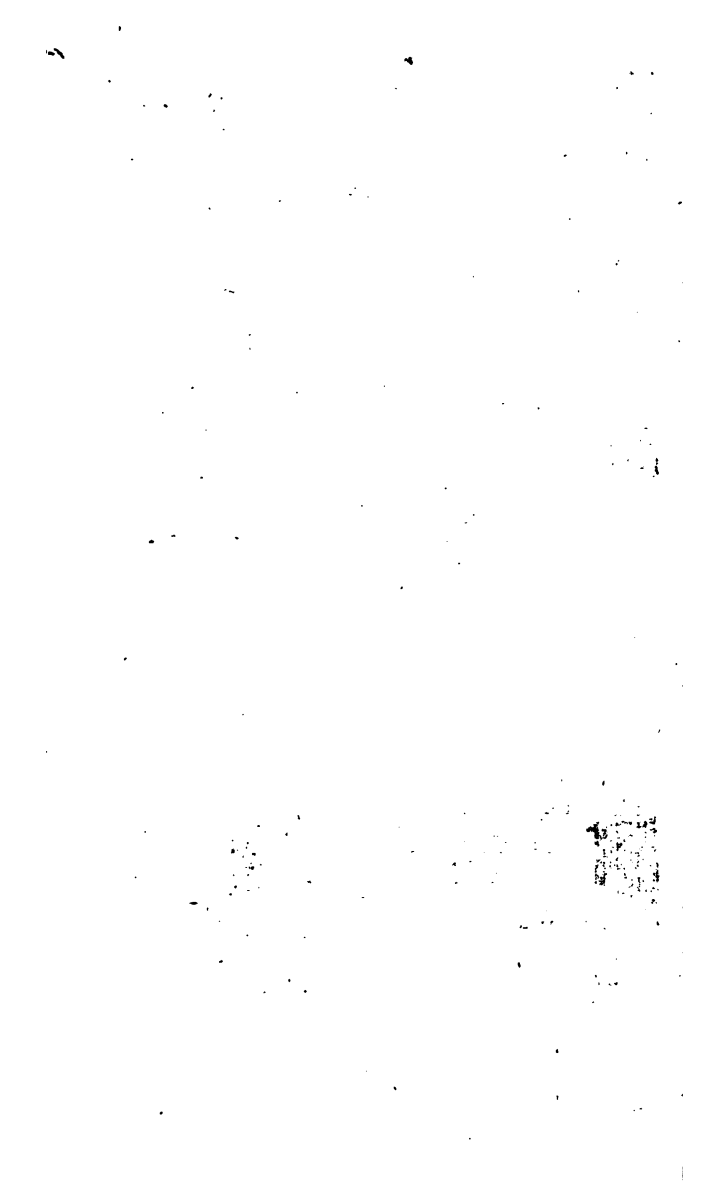
Edition nouvelle revue avec beaucoup d'exactitude.



A PARIS;
Chez BRIASSON, rue Saint Jacques;
à la Science, & à l'Ange Gardien.

M D C C X L I.
Avec Approbation & Privilege du Roi.







LES SOUHAITS.

COMEDIE EN TROIS ACTES.

Mise au Théâtre par M. Délosme de Mon-
chenai & représentée pour la première
fois par les comédiens Italiens du Roi ,
dans leur hôtel de Bourgogne , le trentième
Décembre 1693.





SCENES FRANCOISES
DES
SOUHAIITS.

SCENE

Qui ouvre le Théâtre.

JUPITER , MOMUS en Pelerins.

JUPITER.



H, mon pauvre Momus, je me
meurs de lassitude. Si l'on me
ratrape jamais à faire ce chemin-
là....

MOMUS.

Hé, que diantre aussi, seigneur Jupiter,
vous mocquez-vous des gens, de partir du
ciel de votre pied, & de nous faire courir
comme des chevaux de poste? C'est tout
ce que pourroit faire l'officieux Mercure,
le précurseur ordinaire de vos plaisirs, &c

A ij

le commis ambulant de vos bonnes fortunes. Mais , Momus , qui ne connoit ni dieux ni diables , quand il est question de dire ce qu'il pense , Momus , dis-je , ne vous passera jamais une équipée de cette nature. Comme si , au pis aller , pour descendre en terre , vous ne pouviez pas nous atteler à quelque machine d'opera , à la charge d'en faire les réparations auparavant ; car , comme vous savez , on ne s'expose gueres dans ces sortes de voitures qu'après une visite d'experts ; encore auroit-il fallu faire passer la machine par le feu , pour en étranger tout le mauvais air , & comme vous pourriez dire , une certaine teinture de taverne & de cuisine , qui sont les parfums ordinaires des dieux habitués à l'opera.

J U P I T E R.

Hé , Momus , par charité , grace pour le prochain. Faut-il que tu fies toujours le lieutenant criminel du ciel & de la terre.

M O M U S.

C'est-à-dire que le bon Jupiter ne seroit pas fâché que Momus apuyât d'une reverence ou d'un compliment toutes les sottises qui lui passent dessous les yeux. Je croi pourtant , que depuis que je me mêle de verger tous les ridicules de nos confreres , je n'ai pas trop mal reformé d'abus. Déjà , grace à mes soins , Apollon ne fait plus tant le beau , depuis que je lui ai fait comprendre que son

tein de lait & sa barbe par article n'étoient pas des argumens concluans pour ses bonnes fortunes. Diane n'est plus si ombrageuse sur la pudeur , depuis que je lui ai remis devant les yeux , que pour présider comme elle fait aux accouchemens , il faut avoir par devers soi quelques années d'un assez honnête experience. Sans Momus nous n'aurions jamais guéri le dieu Mars de ses rodomontades militaires ; & je suis cause en partie que Venus s'est jettée dans la reforme , c'est-à-dire , qu'elle n'a plus que cinq ou six galanteries tout à la fois. Pour vous, seigneur Jupiter, qui ne valez pas mieux que les autres, si jamais je vous trouve faisant le chien , le chat ou le taureau, sans autre forme de procès je vous ferai conduire à la plus prochaine ménagerie.

J U P I T E R.

Hé , quel diantre de cinique est-ce que ce dieu-là ? Je croi parbleu qu'on ne te sert que du fiel & de la moutarde au lieu de nectar & d'ambrosie.

M O M U S.

Oh , seigneur Jupiter , puisque les verités vous montent à la tête , je n'ose entrer dans le mistere qui vous attire ici-bas. D'autres , à vue de pays , pourroient donner un tour de galanterie à la chose : mais tant que je vous verrai sous une figure raisonnable , je répondrai toujours de votre cœur : & à moins que je ne vous voye abboyer , miauler , ou

mugir , je ne croirai point que le grand Jupiter soit touché.

J U P I T E R.

Ah, Momus, si je suis touché, ce n'est que de compassion pour les pauvres mortels.

M O M U S.

Il faut donc que les sacrifices aillent bien mal. Mais tout de bon , ne seriez-vous ici que pour solliciter un remboursement de fumée ? car le seigneur Jupiter a volontiers la reputation de donner dans le solide ; & n'en déplaît à votre grandeur , votre compassion m'est suspecte de quelque motif plus pressant que la pitié.

J U P I T E R.

C'est pourtant la pitié toute pure qui m'oblige à quitter le ciel.

M O M U S.

Oui , la pitié de quelque fille sans doute , qui porte son joug avec trop d'impatience , & à qui le charitable Jupiter vient *incognito* demander l'étape amoureuse : il faut croire que le prude Mercure ne s'est pas épargné dans cette occasion. Son talent seducteur a-t-il opéré au gré de vos desirs ? En un mot , n'avez-vous plus qu'à dire , me voilà , faire rougir la belle cinq ou six fois , & puis trac, voilà une divinité de la nouvelle creation.

J U P I T E R.

Chose étrange , que les hommes ne sauroient être contents de leur état , & me jettent

le chat aux jambes à chaque déboire qu'ils rencontrent dans la vie ! N'entendrai-je jamais que des murmures , & des crialleries ? Hé , messieurs les mortels , m'aviez-vous consulté , vous pour prendre cette femme pigrièche , vous pour entrer dans cette sous-ferme , qui s'en est allée en eau de boudin ? Est-ce moi qui. . .

M O M U S.

Oui ; mortelles canailles , le seigneur Jupiter a raison. Faut-il qu'il ait l'endosse de vos extravagancés ? Est-ce lui par exemple qui est cause que ce gros épicurien profane une robe de sénateur , dont il feroit avec plus de bien-scance une bonne paire de houffes à ses chevaux ? Est-ce Jupiter qui oblige ce fils de famille à se faire tantôt marchand de drap , & tantôt marchand de galon pour en chamarer les rondes du lansquenet ? Est-ce Jupiter , qui sur le débris de vingt pauvres duppes , a fondé à ce gros joueur un équipage magnifique , dans lequel il se livre tous les jours à l'indolence de sa fortune ? Est-ce enfin Jupiter qui met la presse à ce jeune lionnois , qui n'auroit jamais abjuré le pavé , ni su remonter sa compagnie , s'il n'y avoit point de vieilles folles au monde ?

J U P I T E R.

Ne me chargeront-ils point encore de la banqueroute de ce beau commis qui avoit inventé l'ordre des bonnets à la siamoise ,

pour s'accoutûmer , peut-être , au bonnet vert qu'il prévoyoit devoir être le terme salutaire de ses dépenses monstrueuses ?

M O M U S.

Allez , petit faquin du genre humain , vous en usez mal avec un aussi galant homme qu'est le seigneur Jupiter. Est-ce ainsi que vous payez les soins d'un dieu qui apporte sans cesse à vos femmes des brevets d'immortalité ? Oh que vous meriteriez..... Mais tenez , il est si bon , que la première grisette qu'il va rencontrer , lui fera tomber son foudre des mains.

J U P I T E R.

Oui , Momus , je suis si bon , que je viens exprès pour servir les hommes selon leurs souhairs. Qu'ils choisissent tel état , telle condition que bon leur semblera , je suis prêt à les y placer ; mais aussi après cela s'ils osent broncher , je leur lâcherai Momus pour les berner sans miséricorde , de quelque qualité & condition qu'ils puissent être.

M O M U S.

Oui , mais pour berner les fots à jeu sûr , donnez - moi une sauve - garde pour mes épaules ; car voyez-vous bien , seigneur Jupiter , tout dieu que je suis , *scio quid valeant bumeri , quid ferre recusent.*

J U P I T E R.

Hé , de quoi as-tu peur ? Crois-tu qu'il y ait des fots assez fots pour revendiquer un

ridicule qui se jette à l'aventure , & qui ne convient à personne dès là qu'il convient à beaucoup de gens ? Ne fais-tu pas que les peintures satiriques sont comme des fusées volantes ? Celui qui conduit l'artifice n'a dessein de blesser personne ; cependant la baguette retombe toujours sur quelqu'un.

M O M U S.

Et ce quelqu'un-là est souvent l'auteur , voilà le diable.

J U P I T E R.

Vas , vas , Momus , j'ai mis le monde sous un regne où les brutaux & les étourdis n'ont pas beau jeu.

M O M U S.

Mais , seigneur Jupiter , la moralité à part , quand vous venez comme cela faire vos emplettes de fille sur la terre, mangez-vous par cœur , & couchez-vous volontiers à la belle-étoile ? Pour moi j'aurois toujours cru , que pour mettre la divinité au large , vous auriez emprunté le palais de quelqu'un de ces gros financiers.

J U P I T E R.

Non , Momus , je n'ai aucune relation avec ces gens-là.

M O M U S.

Vous avez raison ; car venant sur la terre avec des sentimens de tendresse & d'humanité, ils ne seroient pas fort en sûreté, si vous logiez chés de certains partisans.

JUPITER.

Viens , Momus , avant que de faire éclore le grand dessein qui m'amene , je veux un peu observer l'allure des hommes.

MOMUS.

Et en chemin faisant , celle des femmes.

SCENE DU LAQUAIS.
ARLEQUIN, COLOMBINE.

ARLEQUIN.

HE' bien mon aimable tigresse ,
Puisqu'un astre benin nous rassemble en ces lieux ,
A qui tient-il qu'ici nous ne jouyons tous deux
Une reprise de tendresse ?
ça , dans les amoureux propos ,
Lequel aimez-vous mieux du détail ou du gros :
Voulez-vous sur les pas de Cirus ou Clélie ,
Passer en complimens les deux tiers de la vie ?
Ou n'auriez-vous point plus à cœur
Un amour payable au porteur ?
Là , de ces passions dont nous devons l'usage
A nosseigneurs du grand bureau ,
Gens qui ne filent point l'amour en damoiseau ,
Et qui mettent d'abord une belle au pillage :
ça : mon cœur , vous plaît-il de quittancer mes soins ?
C'est un acte qui peut se passer sans temoins.

COLOMBINE.

Faquin , qui te rend remeraire
Jusqu'au point de prétendre aspirer à me plaire ?
Un laquais tout des plus laquais ,
Ose attenter sur mes attraits.

ARLEQUIN.

Hé , madame , arrêtez. Tous laquais que nous sommes ,

Sommes-nous pas du bois dont on fait les grands hommes :
Aujourd'hui la mandille est sur un fort bon pied.

Le siècle aimant la bigarrure ,
Avec les couleurs s'est reconcilié.
Voilà pour ma grandeur future
• Un habit privilégié.
Voilà d'une richesse seure
Le véritable chaussépié.

Bannissez donc , madame , une crainte importune ,
Et laissez-moi du moins achever par pitié
Mon noviciat de fortune.

C O L O M B I N E.

J'ai bien peur , monsieur le piéplat ,
Qu'assez mal à propos le sort ne vous élève ,
Et que ce beau noviciat
N'aboutissent enfin à la grève.

A R L E Q U I N.

Vas , vas , lorsque tu me verras
Dans un char triomphant rouler avec fracas ,
Sous des lambris dorés coucher avec delices :
Quand ma table servie au gré de mes souhaits ,
De toutes les saisons m'offrira les premices ;
Qu'autour de mon buffet vingt coquins de valets
Feront rouler ragoûts , grillades , entremets ,
Hors d'œuvre , & puis enfin tout ce qui peut refaire
Un palais engourdi par trop de bonne chere :
Quand ma femme passant dans le cœur de Paris ,
Rendra par ses brillans tout le monde surpris ;
Que nos courciers fringans se faisant faire place ,
Ecarteront la populace :
Quand le peuple verra des mores , des houflars ,
Des nains , des petits turcs , attelés à nos chars :
Un gros singe sur-tout , faisant mainte grimace . . .

C O L O M B I N E.

Hé bien , cela ne va pas mal.

A R L E Q U I N.

Que de cloris alors brigueront ma poursuite !
Et sauront me venger par leur rendre conduite ,
Des dégoûts que traîne à sa suite
Un ordinaire conjugal.

COLOMBINE.

En demeures-tu là ?

ARLEQUIN.

Je verrai le parnasse

Celebrer à plein cor les faquins de ma race ;
 Me donner pour ayeux les enfans de Cyrus ,
 Et m'allier du moins avec le grand NEGUS.
 Alors , tout vain d'avoir pour parens des Arabes ,
 Je ne parlerai plus que par monosyllabes.
 Je ne connoitrai plus personne en mon orgueil :
 Je ne verrai les gens rien que du coin de l'œil.
 Alors j'affecterai de matcher des épaules.
 Je saluerai du ventre , encore selon les gens ;
 Et je serai plus fier qu'un amadis des gaules.

COLOMBINE.

Voilà des airs bien engageans.

ARLEQUIN.

L'heure des grisettes venue ,

Je me dépouillerai de mon humeur bourtue ,
 Sitôt qu'un laquais favori ,
 M'aura par des détours conduit l'objet cheri ,
 Mon cœur , mon cœur alors flexible à la tendresse ,
 Perdra sa premiere rudesse.
 Non que des celadons renouvelant l'abus ,
 J'aïlle aux pieds d'une iris distiller le phœbus ,
 Et longtemps aboyer sans mordre ,
 Mais au lieu d'un tas de rébus ,
 A des loyers échus doucement donner ordre ,
 D'un falbala flettri réparer le desordre ,
 Des crottes de la ville affranchir mon iris ,
 Lui fourrer des bijoux , des steinquerques de prix ;
 Et sur-tout lui fonder une bonne cuisine ,
 Voilà de mes douceurs , ma chere Colombine.

COLOMBINE.

Et tu feras ce train , si je suis ta moitié ?

ARLEQUIN.

Bon. Tu te chaufferas d'abord au même pied.
 Bien-tôt , grace à ta prévoyance ,
 Quelque jeune commis , bien frais , bien délié ,
 De mon lit , moi vivant , aura la survivance ,
 Et par ses doux empressements ,

Il saura , sur mon front fidelle à la souffrance ,
De son orgueil futur jeter les fondemens.

COLOMBINE.

Grand merci, monsieur le visage,
De vos louables sentimens.

ARLEQUIN.

Est-ce que tu voudrois t'aviser d'être sage ;
Au siècle d'âpresent ferois-tu cet affront ?

COLOMBINE.

Vas, vas, le relief de ton front
Ne sera jamais mon ouvrage.

ARLEQUIN.

Pourtant voilà des yeux, qui me font caution

De ta prévarication

A la foi matrimoniale.

A telle fin que de raison ,

Passons-nous compensation

D'infidélité conjugale.

COLOMBINE.

Vas-t-en, maraut., ailleurs débiter ta morale.

Vas, quelque révolution

Que le sort puisse mettre à ta condition ,

Colombine à tes vœux sera toujours contraire.

Souviens toi seulement à ta confusion ,

Dans les plus fort accès de ton ambition ,

Qu'un âne chargé d'or ne laisse pas de braire.

ARLEQUIN.

Ainsi donc j'ai poussé des soupirs superflus.

Quoi, diminutif de soubrette ,

Je veux t'associer à l'heur de ma planète ,

Et tu viens à mon nez m'annoncer tes refus ?

Tu me traites d'âne bien plus.

Ah pourtant , si ton cœur sensible à ma tendresse ,

Vouloit à ton ânon te donner pour ânesse ,

Bientôt, ou de force ou de gré ,

Nous nous trouverions sur le pré.

Mais quoi ? la cruelle me quitte.

Ah, courons après au plus vite.

Peut être s'en va-t-elle à son petit taudis ,

A son cher Arlequin préparer les logis.

SCENE DES SCIENCES.

*ARLEQUIN en maître de science ;
ISABELLE fille du Docteur.*

ARLEQUIN sortant d'une mappemonde.

NE *sus Minervam* : Qu'un cochon ne s'avise point de faire le docteur. Voilà , mademoiselle , un arrêt foudroyant pour monsieur votre pere. Il n'en est pas de même des chevaux. Malepeste ! si on les excluait du doctorat , trop de gens feroient en danger de perdre leurs licences. Après avoir établi mes qualités , trouvez bon , mademoiselle , que je vous assure , que dans tout le haras des belleslettres , il n'est point de savant plus capable de vous endoctriner que moi.

ISABELLE.

O ça , monsieur , sur quoi voulez-vous m'instruire d'abord ?

ARLEQUIN.

Il faut voir premierement , si vous avez les symptômes d'érudition déterminés par nos maîtres.

ISABELLE.

Et à quoi cela se voit-il ?

ARLEQUIN.

Aristote dit que ce qui rend les femmes

plus susceptibles des sciences que les hommes , c'est qu'elles ont la peau plus délicate, & par conséquent l'esprit plus délié. Voyons un peu si vous êtes dans le cas du cousin Aristote ? *Il lui tâte le bras.* Hé , oui , oui , voilà une peau dont on pourra faire quelque chose avec le temps.

ISABELLE.

Fi donc, monsieur , fi donc !

ARLEQUIN.

Ah , mademoiselle , *dabitur licentia sumpta pudenter.* Vous n'en voudriez pas dédire Horace. *Il continue de lui tâter les bras , & les baise à la fin.*

ISABELLE.

Ah, pour le coup , monsieur , je croi que vous extravaguez.

ARLEQUIN.

Dulce est in loco desipere , mademoiselle.

ISABELLE.

N'avez - vous point , monsieur , d'autres leçons à me donner ?

ARLEQUIN.

Oh que si. Mais je cherche encore une autorité dans les anciens. En tout cas , je pourrai bien la trouver chés les modernes. On trouve par tout chés eux de ces autorités-là. *Il veut l'embrasser , & la manque.*

ISABELLE.

Mais , monsieur , savez - vous que vos manieres ne comparissent point du tout avec la gravité savante ?

ARLEQUIN.

Ah , mademoiselle , mettez les socrates & les platons à ma place. S'ils étoient aussi sages que moi , c'est qu'ils ne pourroient pas être plus foux.

ISABELLE.

A ce que je vois , monsieur de la Herissoniere est un vrai docteur en galanterie ?

ARLEQUIN.

Ma foi , l'amour étant le principe de toutes choses , je trouve qu'il n'y a rien qui ouvre les pores aux sciences comme la tendresse. Je repete un certain Octave, qui étoit une vraye hapelourde quand je l'entrepris. Depuis qu'il s'est mis l'amour en tête , il faut l'entendre raisonner. Voulez-vous que je vous fasse disputer ensemble un de ces jours ?

ISABELLE.

Oh , je ne suis pas encore assez forte pour cela.

ARLEQUIN.

Hé bien , s'il est le plus fort , il vous fera de l'avantage.

ISABELLE.

Et quel avantage me pourroit-il faire ?

ARLEQUIN.

Voulez-vous que je fasse la partie égale ? Si vous croyez qu'Octave en sache plus que vous, quand vous vous trouverez seule avec lui , montrez-vous docile à ses leçons , & je

je vous donne ma parole que vous serez bientôt aussi savant l'un que l'autre.

ISABELLE.

Vraiment, monsieur, vous n'êtes pas de ces savans farouches qui ne daignent s'humilier pour personne.

ARLEQUIN.

Oh, pour moi, mademoiselle, je suis un savant privé, sur qui la rouille du collège n'a point trouvé prise; & sans vanité il y a plus d'une ruelle dans Paris, où j'ai poussé plus que le syllogisme.

ISABELLE.

C'est-à-dire qu'une écolière un peu novice n'auroit pas beau jeu avec vous, & que vous seriez homme à user de vos avantages?

ARLEQUIN.

Point, point. Quand je les trouve innocentes, à peu près comme vous, j'attens qu'un bon mariage me les ait défrichées. Nous autres savans, nous aimons quelque chose qui picotte; & c'est un goût pour nous que d'enlever une proie conjugale.

ISABELLE.

Hé quoi, vous n'épargnez pas plus que cela les pauvres maris?

ARLEQUIN.

Voilà encore de bons animaux! Je regarde les maris comme les maîtres d'hôtel. Ils vont à la provision, & font l'essai des viandes pour les autres. Encore n'en font-ils pas

toujours l'essai , & bien souvent on ne leur sert que des mets rechauffés.

ISABELLE.

Mais , monsieur , tout en riant , je n'apprends rien ; & il y a une heure que vous me bercez de cocq-à-l'ânes.

ARLEQUIN.

Qu'appellez-vous cocq-à-l'ânes , mademoiselle ? Voudriez-vous que je vous apprissse la fable , pour vous repaître de chimères & de fictions ? Hé , n'en avez vous pas déjà trop de celles de votre sexe ? Voudriez-vous que je vous donnasse des regles d'éloquence ? Que je vous apprissse tous les stratagèmes d'un discours figuré ? Est-ce que vous ne trouvez pas cela dans votre propre fonds , & la passion ne fait-elle pas chés vous ce que la rhétorique fait chés les hommes ? Est-ce de la philosophie que vous êtes amoureuse ? Ah , contentez-vous de blesser la raison sans la connoître , & laissez-nous la confusion de savoir raisonner sans en être plus raisonnables ! Est-ce la medecine qui vous charme ? Que vous serviroit de comprendre la structure du corps humain , si les ressorts de l'ame sont impenetrables ? Etes-vous préoccupée de l'astrologie ? Ah , défiez-vous d'une connoissance qui fait connoître le mal , & qui ne le détourne pas. Donnez-vous dans la chymie ? Gardez-vous des gens qui vous promettent des monts d'or

& qui vous demandent un teston, Est-ce la jurisprudence qui vous touche ? Envisagez les loix comme des toiles d'araignées , d'où les grosses bêtes se sauvent , & où les petites demeurent. Sont-ce les mathématiques qui vous possèdent ? Une démonstration d'amour est plus infailible que toutes les règles de l'algebre. Est-ce enfin l'histoire qui vous attache ? Hé , voulez-vous vous enter rer dès ce monde , & renoncer aux vivans pour les morts ?

ISABELLE.

Et que voulez-vous donc que j'apprenne ?

ARLEQUIN,

Apprenez toutes les petites façons de votre sexe. Faites-vous un art de la minauderie. Ayez toujours les prunelles offensives & défensives. Apprenez à rougir sous de faux prétextes, afin qu'on ne connoisse pas quand vous rougissez à propos. En un mot , faites votre capital de plaire , d'aimer & d'être aimée.

ISABELLE.

Vous êtes un conteur de goguettes, & vous ne méritez pas qu'on vous écoute. *Elle s'en va.*

ARLEQUIN.

Elle a raison : je m'y suis mal pris. En matiere de galanterie, les femmes veulent qu'on saute d'abord des préceptes à l'appli cation.

SCENE DES SOUHAITS.

ARLEQUIN, MOMUS.

ARLEQUIN *sans voir Momus.*

O Destins ennemis ! ô fort malencontreux ! ô fortune impertinente !

MOMUS.

Tout beau , l'ami , tout beau.

ARLEQUIN.

Tout beau , vous même. Depuis quand empêche-t-on les gens de jurer contre leur fort ? C'est un privilege établi par les heros du théâtre , & confirmé par leur confidens. Ainsi , monsieur , pour l'acquit de ma bile , laissez-moi pester tout à mon aise , & me répandre tout mon saoul en galimathias pathétiques.

MOMUS.

Hé si ! C'est à faire à des âmes vulgaires à prendre à partie la destinée : mais un grand cœur comme le tien , doit être au dessus des accidens. Il faut qu'il montre une âme à l'épreuve des revers , & que par l'intrepidité de sa constance , il se donne le charmant plaisir de faire rougir la fortune.

ARLEQUIN.

Oui , mais la fortune est femme , & il y a long-temps que les femme ne rougissent

plus. Laissez-moi donc , monsieur , reprendre le fil de mes imprécations ; & après cela tant de philosophie que vous voudrez.

MOMUS.

Non , non , cher Arlequin , fais trêve à tes injures , j'ai le rare secret d'étouffer les murmures :

Je sai mettre un mortel au comble de ses vœux.

Vois donc ce qu'il te faut , & dis ce que tu veux.

ARLEQUIN.

Ma foi , monsieur le charlatan , je ne veux pas grand'chose. D'abord je ne me soucie pas beaucoup d'argent : je voudrois seulement trouver crédit par tout , & ne payer qu'après ma mort. Je n'aime pas autrement les femmes : mais je ne serois pas fâché d'être aimé de toutes , & qu'elles ne pussent disposer de leur cœur qu'après m'avoir demandé lettre de voiture. Je voudrois encore qu'il ne fût permis qu'à moi d'avoir de l'esprit , & que les autres n'en eussent que quand je serois las d'en avoir. Vous voyez que je suis bien aisé à contenter.

MOMUS.

Hé bien , pour donner un plein essor à tes souhaits , il faut te montrer tout ce qui peut interresser les hommes.

Paroissez faux brillans , jeux , richesses , plaisirs ,

Et tout ce qui du monde intrigue les desirs.

Le théâtre s'ouvre, & représente le temple des souhaits , où paroissent la valeur , la santé , le bel esprit , les bonnes fortunes , la faveur , le mérite , la folie , les richesses , la bonne chere , & autres choses semblables.

M O M U S.

A present que te voila à même , c'est à toi de choisir ce qui te conviendra le mieux : & aussi-tôt on te livrera la marchandise.

A R L E Q U I N.

Hé bien , de peur de me méprendre , & pour ne point causer de jalousie, je choisis toute la boutique.

M O M U S.

Oh , cela ne va pas comme cela : & il ne t'est permis de choisir qu'une chose à la fois.

A R L E Q U I N.

Nous voilà d'accord. Je n'en choisirai qu'une à la fois : mais je les prendrai toutes l'une après l'autre. Mais , monsieur le charlatan , afin que je n'achete point chat en poche , dites-moi ce que vous entendez par la valeur :

M O M U S.

La valeur est une fermeté d'ame , qui nous étourdit sur les perils les plus presens. C'est une ferveur pour la belle gloire , qui dissimule toutes les horreurs d'une mort prochaine. C'est un heureux sang froid dans les plus chaudes occasions , qui fait qu'on se familiarise avec le fer , le feu , les boulets & les mousquetades.

A R L E Q U I N.

Diable : voilà une vilaine familiarité. Mais n'y auroit-il pas moyen d'apriveriser les bales , de dépayser les coups de canon ,

& de faire retrograder la pointe du fer? C'est qu'après cela on pourroit être brave en toute sûreté de conscience : & dès aujourd'hui je ferois querelle à toute la terre.

M O M U S.

Vas , vas , mon ami , la valeur n'est faite que pour les ames nobles. Tu t'accommoderas peut-être mieux de la santé?

A R L E Q U I N.

Oh, pour la santé, je n'en ai déjà que trop. Et le moyen d'en manquer , quand on est aussi regulier que moi à pratiquer les ordonnances d'Hypocrate?

M O M U S.

Et comment fais-tu donc pour avoir tant de santé?

A R L E Q U I N.

Hypocrate dit que pour se bien porter , il faut s'enivrer une fois le mois. C'est un regime que j'observe avec la dernière circonspection : & comme je crains toujours de n'avoir pas rempli le precepte dans toute son étendue, je fais des repartions bachiques trois fois la semaine , afin qu'Hypocrate n'ait rien à me reprocher.

M O M U S.

Hé bien , puisque tu renonces à la valeur & à la santé , ne seroit-ce point sur le bel esprit que tu voudrois jeter ton plomb?

A R L E Q U I N.

Hé si , de par tous les diables ! Moi bel

esprit ? Je ne connois qu'un avantage aux gens de ce métier-là : c'est que quoiqu'il arrive, ils ne courent point risque d'être compris dans la taxe des aisés.

M O M U S.

Serois-tu friand de bonne fortune , & voudrois-tu qu'on mît les femmes sur le pied de ne point tenir contre toi ?

A R L E Q U I N.

Hé , pour cela , monsieur ; il n'y a qu'à les laisser comme elles sont. De tout temps j'ai eu mon franc saillé auprès des belles : & actuellement je suis couru de toutes les sou-brettes de mon quartier.

M O M U S.

Aurois-tu la maladie des grandeurs ? Veux-tu qu'on te mette sur les voyes de la faveur , & que l'on t'enseigne à te pousser auprès des grands ?

A R L E Q U I N.

Bon , c'est un manège que j'entens mieux que personne. D'abord , monsieur , il faut compter que je suis tout coufu de contreve-rités. Faut-il applaudir à des appas surran-nés , ou rapprocher la datte importune d'un baptistaire à perte de vue ? En moins de trois paroles , je fais rajeunir un visage qui porte son attestation de caducité. Faut-il appuyer un faquin heureux dans son idolatrie pour la fortune ? Je le mets à la tête de ses meutes & de ses haras ; & il prend si bien le goût des

bêtes , qu'il ne connoit plus les hommes, & ne falut que les équipages & les chevaux.

M O M U S.

Voilà déjà de beaux commencemens. Mais fais-tu te plier & replier devant les mignons de la fortune ? Sais-tu précipiter ta tête entre tes jambes à la vue de certains personnages importans ?

A R L E Q U I N.

Bon ! C'est moi qui ai donné au public les nouveaux tarifs de reverences : & au pis aller , je n'aurois qu'à imiter le chevalier Pincemaille, qui possède toutes les inflexions du corps , tous les remuemens de tête , & tous les déhanchemens imaginables.

M O M U S.

Vas , vas , c'est un métier qui ne s'apprend pas si vite. Crois-tu , par exemple , qu'il soit si facile d'entretenir vingt personnes tout en courant , de parler aux uns , de répondre de la tabatiere aux autres , de donner fidèlement le torticolis à tous les gens que l'on aborde , de couper passe avec un marquis , pour aller à la rencontre d'un duc , qu'on ne connoit plus bien-tôt dès qu'on voit un prince ?

A R L E Q U I N.

Il n'y a pourtant qu'une chose qui me dégoûte de la faveur. C'est que les diners & les soupers des couffisans sont furieusement dérangés ; & avec cela je n'ai point l'art

d'apprivoiser des suisses , & des maitres quelquefois plus suisses que leurs suisses mêmes.

M O M U S.

Hé bien , il ne faut point tant d'appareil pour être un homme de mérite , & tu y trouveras peut-être mieux ton compte.

A R L E Q U I N.

Moi , que j'aie choisir le mérite ? Et de quoi le mérite guerit-il aujourd'hui ? Il y a beaux jours que le mérite n'est plus monnoye courante ; il faut le renvoyer aux siècles des scotçons & des vertugadins.

M O M U S.

Ouais ! que veux-tu donc qu'on fasse pour toi ? Serois-tu homme à t'accommoder de la folie ?

A R L E Q U I N.

Mais , je croi que je n'ai rien à souhaiter là-dessus.

M O M U S.

Encore , est-ce quelque chose de se connoître.

A R L E Q U I N.

Mais , monsieur , dites-moi un peu , est-ce que la folie procure de si grands avantages , que vous la placez parmi ce qui fait les souhaits des hommes ?

M O M U S.

Hé , pauvre innocent , d'où viens-tu ? Et ne fais-tu pas que la folie a toujours été &

fera toujours le plus beau fleuron de la société civile ? Qui est-ce qui rassure ce magistrat sur l'éclat de son jeu, & sur le fracas de ses intrigues ? La folie. Qu'est-ce qui rassemble tant de duppes à l'heure du lansquenet chez la comtesse de Plumoison ? La folie. Qui est-ce qui retient à Paris tant de plumets d'été & tant de guerriers de robe courte ? La folie. Qui est-ce qui produit tant de vaines contestations sur le pas, sur les marches, & pas un sur le mérite ? La folie. Qui est-ce qui rend cet auditeur si curieux d'antiques, de cornalines & de diamans, quoi qu'au fond il ne soit qu'une hapelourde ? La folie. Qui est-ce qui porte cet epicier à éventer la honte de son lit, & à solliciter une place sur les tabatieres de *Fagnani* ? La folie. Est-ce autre chose que la folie, qui oblige cet avocat à faire jeûner toute sa maison, pour montrer ses deux palefrois étiques au cours, ou à la porte saint Bernard ? Est-ce autre chose que la folie, qui fait qu'on se sacrifie & toute sa famille, pour la vanité chimerique d'avoir un lièvre de plus sur ses terres, ou quelque carpe brehanè dans ses étangs ?

ARLEQUIN.

Diable ! je ne me croyois pas tant de confreres. Mais, monsieur, par charité, donnez-moi les richesses, afin que j'aie un titre légitime pour être fou ; car comme

vous savez , *ſultitiam patiuntur opes.*

M O M U S.

Les richesses ? Et te sens-tu la cervelle assez forte pour supporter toutes les fumées qu'un gros bien envoie à la tête ? Penses-tu qu'on en vaille moins pour n'avoir pas toute la boutique d'un jouaillier à ses dix doigts ? Pour n'aller jamais sans un regiment de montres & de tabatieres ? Est-ce une chose si importante pour la felicité , que de chagriner l'odorat de tout Paris par le cuir de rouffy de son carosse ! que d'avoir des entrepos de galanteries à tous les theâtres ? Que d'être en malines jusqu'à ses chaufsons ? Que de ne faire qu'un déjeûner de la nourriture de cent familles ? Voudrois-tu imposer au public par une bibliothèque fastueuse , quand il ne te faudroit pour tout maitre que les nouveaux almanachs , avec le tarif pour les monnoyes ? En un mot , voudrois-tu toujours bâtir sans necessité , toujours détruire sans raison , & ne laisser à la posterité tant de pierres rassemblées , que comme autant de gages de la dureté de ton cœur , & de l'inquiétude de ton orgueil ?

A R L E Q U I N.

Et que seroit-ce donc , si je vous demandois les richesses au prix qu'elles coutent à tant de gens ? Si j'étois curieux de les obtenir , ou par les supercheries de ce procureur , ou par les scelerateſſes de cet usurier ,

ou par la benignité de ce mari commode ,
ou par les contributions de quelque vieille
amoureuse ? Car enfin il n'y a plus que ces
endroits-là pour parvenir. *Sic itur ad astra.*

MOMUS.

Non , non , je veux que tu sois riche de
pure source , je vais faire pleuvoir sur toi la
corne d'abondance.

ARLEQUIN *chante.*

Faites donc pleuvoir au plus vite ,
Car depuis long-temps je suis sec.

*Momus frappe de sa baguette , & Arlequin
est précipité sous terre.*

S C E N E

CONTRE LES HOMMES.

COLOMBINE , ISABELLE.

COLOMBINE.

Q Uoi ! dans le printemps de votre âge ,
dans un temps où tous les jours de vo-
tre vie devroient être marqués par autant
de nouvelles conquêtes , vous perdez sur de
vieux bouquins d'auteurs tant de coups d'œil
que vous pourriez si bien mettre à honnête
intérêt ? Hé comment , seriez-vous la seule à
Paris qui ne chomerez pas le retour des of-
ficiers ? Déjà les abbés ont évacué les ruel-

les : les financiers n'oseroient plus y paroître que le bordereau à la main. Déjà les gens de robe ont pris leurs vacations de galanterie ; & pendant que toutes les coquettes sont sous les armes , là en bonne foi , ferez-vous la seule qui demeurerez dans l'inaction.

ISABELLE.

Hé , crois-tu , Colombine , que tout ce qu'il y a d'homme au monde , soient capables d'effleurer ma tranquillité ?

COLOMBINE.

Ah , je vous permets de faire l'esprit fort , tant que vous n'aurez qu'une Colombine en tête. Mais quand vous verrez à vos pieds quelque échantillon de césar : quand l'amour vous lâchera quelqu'un de ses plumets flamboyans , & de ces cravates historiées qui serpentent jusqu'à dans les boutonnières , oh , pour lors vous viendrez à jubé comme les autres. Dame , ces guerriers-là sont de terribles gens ; & il n'y a palatine ni falbala qui en échappent.

ISABELLE.

Vas , vas , Colombine , il n'y a plus que des duppes qui donnent dans les panneaux des hommes ; & ceux d'aujourd'hui sont marqués à un coin de perfidie. . . .

COLOMBINE.

Oui , je conviens avec vous que les hommes sont des perfides : mais une fois il faut

vivre ; & l'on vit avec ces perfides-là comme avec les turcs , seulement pour la nécessité du commerce.

I S A B E L L E.

Et quel commerce peut-on établir avec des traîtres qui ne font bons que pour eux-mêmes ? Dans quelle sujétion n'ont-ils pas jetté notre pauvre sexe ? Falloit-il nous brider comme ils ont fait , en nous éloignant des sciences , du gouvernement & des emplois ?

C O L O M B I N E.

Ah, vraiment , vous remuez la vieille querelle : trop heureuse si vous n'avez point à leur faire des reproches de plus fraîche date. Mais parlons franchement. Trouvez-vous que les femmes perdent beaucoup à n'être point appelées à ces corvées brillantes qui rendent les hommes si celebres ? Déjà , si nous n'allons point à la guerre , on fait bien que ce n'est pas faute d'avoir des inclinations militaires. Si nous ne paroissions point sur les fleurs-de-lys , hé , n'est-ce pas nous qui faisons le thème à tant de jeunes magistrats , à qui nous valons mieux que tous les siffleurs de droit ensemble ? Il est vrai que nous n'entrons point dans les finances : mais les financiers sont nos comptables. Allez , allez , c'est une bonne condition que celle d'une jolie femme , quand on la fait faire valoir , & la science de plaire est au-dessus de toutes les autres.

I S A B E L L E.

Mais ne trouves-tu pas que nous aurions bon air à briller dans un tribunal de justice ? Il me semble qu'une condamnation prononcée par une belle bouche , seroit adoucie de la moitié : & qui pourroit tenir contre nous , si nous étions à la tête d'une armée ? La beauté a des armes si naturelles.

C O L O M B I N E.

Oui , je sens bien que si l'on opposoit une armée de femmes à une armée d'hommes , ce seroit le moyen d'avoir bien-tôt la paix. Mais pour ne point quitter notre thesè , si les hommes nous ont fait tort en s'appropriant les emplois , ces mêmes emplois ne nous offrent-ils pas tous les jours des endroits pour nous venger ? Quoi ? croyez-vous que pendant que monsieur le conseiller se leve dès l'aurore , pour aller faire les affaires d'autrui , on ne fasse pas souvent les siennes , & qu'on ne juge pas son honneur de petit commissaire ? Pendant que monsieur le colonel court à la gloire & va monter la tranchée ; qui lui repondra que sa femme n'aille pas à l'occasion de son côté ? Allez , allez ; quoi qu'en disent les hommes avec leur prétendue superiorité , nous ne les balotons pas mal ; & tout ce qu'ils ont de plus beau relève des femmes.

I S A B E L L E.

Et ne comptes tu pour rien cette guerre
étudiée

étudiée qu'il faut que nous nous fassions sans cesse ; ce joug importun de la pudeur , qui nous défend de voir & d'entendre ce qui nous plairoit le mieux ?

COLOMBINE.

Bon ! est-ce que vous ne savez pas le ménage du sexe en ces rencontres ? Vient-on , par exemple , à nous produire quelque tabatière scandaleuse , nous portons d'abord la main sur nos yeux : mais c'est pour nous faire une lorgnette de nos doigts. Vient-on nous chanter quelque vaudeville un peu gaillard , nous feignons de détourner la vue : mais c'est pour mieux recueillir nos oreilles. Nous surprend-t-on dans quelque lecture équivoque ; hé bien , nous en sommes quittes pour une petite rougeur : & c'est un verni pour la beauté. Voilà comme les femmes ont le plaisir de tout sans en avoir jamais la honte : au lieu que chez les hommes , la honte est toujours à la suite du plaisir.

ISABELLE.

Mais fais-moi raison un peu de cette licence effrénée qu'ont les hommes de tout dire & de tout faire sans conséquence ; au lieu que la moindre émancipation nous est tournée à crime.

COLOMBINE.

Allez , allez , les loix de la pudeur sont sujettes à extension , comme le reste. Notre honneur est de ces choses où l'on peut dire

que la forme emporte le fonds ; & la réputation de l'honneur est souvent plus courue que l'honneur même. Pourvu qu'on se pare au besoin de certaines grimaces fondamentales ; qu'on ait soin tous les matins de charger ses yeux sur l'hipocrisie ; qu'on bégaye fidèlement aux endroits où le sexe doit bégayer : hé, notre honneur n'en exige pas davantage. Au contraire nous embarrasserions les hommes , si nous nous piquions de suivre leurs loix à la rigueur ; & d'ailleurs nous vivons dans un pays où l'on se conduit moins par la loi que par la coutume.

ISABELLE.

Cependant , à entendre ces vilains hommes , nous cedons à notre temperamment dès que nous avons la moindre honnêteté pour eux.

COLOMBINE.

Vraiment , je les trouve jolis de nous reprocher certaines affaires où ils ont toujours leur moitié aussi bien que nous ! Mais nous voit-on comme eux grenouiller dans les cabarets ? Nous voit-on comme eux chés Sauvage dans le banc des marguilliers du café ? Allons - nous sur les théâtres nous baiser comme des petits enfans ? Courons-nous les foires pour y seringuer de l'huile sur le brocard des bourgeois ? Je ne dis pas que nous n'ayons nos petites folies ; mais nous les faisons à huis clos , & nous n'y appel-

lons que les témoins absolument nécessaires.

I S A B E L L E.

Et que dis-tu de ces jeunes foux , qui étalent tous les soirs aux thuilleries , & qui harcelent du chapeau toutes les femmes un peu jolies ? Que dis-tu de ces empiriques en politique , qui changent la face des états , & qui se répandent par peloton , comme des hannetons & des sauterelles ? Que dis-tu de ces aventuriers qui paroissent dans Paris comme des feux follets , & qui tombent tout d'un coup en éclipse ?

C O L O M B I N E.

Mais , je dis que tout compté & tout rabatu , il est des hommes à peu près comme des medecins. On compte leur foible , on les turlupine dans l'occasion , & au bout du compte on ne sauroit se passer d'eux. Mais voici une visite d'éclat qui vous arrive , trouvez bon que je me retire.

I S A B E L L E.

Et as-tu de si pressantes affaires ?

C O L O M B I N E.

Oui , je cours vite me laver la bouche , il y a affés long-temps que je parle d'homme.



SCENE DU BARON.

ARLEQUIN, ISABELLE.

ARLEQUIN, *qui par le moyen de Momus, a obtenu les richesses, vient habillé magnifiquement avec quatre laquais qui le suivent ; & trouvant Isabelle dans sa chambre , lui dit :*

DEs beautés de Paris lorgneur infatigable,
 Je viens vous reconnoître ici, mon adorable ;
 Mais je découvre en vous certain air tentatif,
 Qui me révolte un peu l'appetit sensitif.
 Est-il une beauté d'agrémens mieux fournie ?
 L'amour dans ces yeux-là loge en chambre garnie.
 Cette bouche & ce nez paroissent faits autour,
 Et ce petit museau détermine à l'amour.
 Et que seroit-ce encor sans ce que nous dérobe
 L'épaisse obscurité d'une envieuse robe ?
 Ah ! sans doute, il faudroit la visière d'Argus,
 Pour percer tant d'appas connus & non connus.
 Somme totale : Heureux qui sera l'éconôme
 D'un si joli bijou ! Serois-je bien votre homme ,
 Mignonne, parlez sans facon ,
 Je suis un assez bon garçon.

Donnez-moi votre cœur , ma petite charmante ,
 Et je vous en ferai la rente.

I S A B E L L E.

Penses-tu que mon cœur soit si fort au rabais ,
 Que de borner son vol aux vœux d'un exlaquais ?

A R L E Q U I N.

Hé , madame en amour est-ce que l'on raisonne ,
 Et le rang y doit-il supplanter la personne :
 Seriez-vous la première , après tout , dont le cœur
 N'auroit pas dédaigné Champagne ni la Fleur :

Et de qui les transports allant plus loin encore,
Se feroient fait sentir jusqu'au rivage more ?
Quoi ! ne peut-on d'un cœur s'ouvrir les doux sentiers,
Sans prouver les seize quartiers ?
Qu'a de commun l'amour avecque la noblesse ?
Ah ! laissons les ayeux, le blason, les d'hoziers,
Et montrons seulement nos titres de tendresse.

I S A B E L L E.

Comme si la tendresse étoit de ton ressort,
Toi, malheureux jouet des caprices du sort.

A R L E Q U I N.

Oui, malgré la rigueur du sort, qui me nazarde,
Je veux toujours aimer, charmante léoparde.
Car enfin, parlez-moi sans feinte ni détour,
Est-il rien qui chatouille à l'égal de l'amour ?
Ah ! lors qu'on peut tromper la garde vigilante
D'une maman qui couve une jeune innocente :
Que joignant au biscuit l'aide du macaron,
Aux portes de Paris l'on traduit le tendron :
Et qu'enfin au besoin l'amour faisant main-forte,
La belle se défend, & n'est pas la plus forte :
Dans ces tendres instans j'ai toujours éprouvé,
Qu'un faquin peut sentir un bonheur achevé.

I S A B E L L E.

O ciel ! quels contes bleux ce maraut vient me faire !

A R L E Q U I N.

Hé, madame, est ce à vous que je voudrois surfaire ?
Ah, si pour mettre en goût les dames du haut ton,
Les soubrettes d'abord m'ont servi d'échelon ;
Si pour mes coups d'essai ma tendresse peu fine
A brigué de l'emploi jusques dans la cuisine,
Bientôt, bientôt, mon cœur par un retour heureux,
A réhabilité la gloire de ses feux :
Et l'envie à son tour me rompant en visière,
M'a proeuré sous main quelques coups d'étrivière.
Trop heureux, si ce cœur, que j'estime tout-neuf,
Pouvoit se mériter à coups de nerfs de bœuf !
Aux plus rudes tricots, aux plus épaisses gaules,
J'irois pour vos appas dévouer mes épaules.

I S A B E L L E.

Finiras-tu bientôt ton galimathias ?
Crois-tu qu'à t'écouter on ne se lasse pas ?

A R L E Q U I N.

Quoi, vous me criblerez d'outré en outré, madame,
Et vous refuserez l'audience à ma flamme ?

Il vous sera permis de bombarder mon cœur,
Sans que je sois en droit de crier au voleur ?

Et qu'à donc de si cru ma tendre rethorique :

Voulez-vous, puisqu'enfin il faut que je m'explique,

Que dans les mots choisis, mon esprit absorbé,

Repete auprès de vous le rôle d'un abbé :

Et que pour intermede aux phrases précieuses,

Je vous livre un assaut d'ocillades amoureuses :

Voulez-vous qu'à vos pieds apprentif financier,

Je glisse adroitement croix, coulant & collier :

Qu'à force de presens vous rendant moins sauvage :

Je brigue votre cœur comme l'échevinage ?

Irai-je, aussi tiré qu'un jeune sénateur,

Par des mots cadencés vous empezer le cœur :

Et remuant la tête avec art & methode,

Copier mot pour mot le ticq d'une pagode ?

Viendrai-je tout botté, l'air à demi chagrin,

Vous donner brusquement des nouvelles du Rhin ;

Et pour couper racines aux discours inutiles,

Vous sommer tout d'abord comme on somme les villes ?

Ca, mignonne, parlez, me voilà prêt à tout.

I S A B E L L E.

Traître, oses-tu pousser ma patience à bout ?

Pour la dernière fois, suis loin de ma présence,

Ou bien tu sentiras le poids de ma vengeance.

A R L E Q U I N.

Bon, je sai ce que peut une femme en courroux.

Jamais votre fureur ne tombe à plomb sur nous :

Et lors que la vengeance éguillonne votre ame,

Ce n'est pas contre nous ; mais c'est de femme à femme.

Après tout qui vous porte à faire tant de bruit ?

Je ne demande pour tout fruit

De mes soupirs & de mes larmes,

Que d'avoir un petit réduit
 Dans le galetas de vos charmes ;
 Pour obtenir ce bien, je me consume en pleurs.
 Si ce procédé vous offense,
 Par charité voyez ailleurs,
 Et me donnez la préférence.

I S A B E L L E *lui donnant un soufflet.*
 Tiens , voilà le parti que je fais aux railleurs.

A R L E Q U I N.
 Il a claqué bien fort. Juste ciel, quel outrage !
 Me planter un soufflet au milieu du visage ,
 Colaphiser ainsi mes lèvres de corail ,
 Moi qui voulois par elle ébaucher mon serail :
 Si tu la réservois pour ce coup qui m'assomme ,
 Ah nature, pourquoi n'en faire pas un homme !
 Mais quoi ? parce qu'elle est d'un sexe tout charmant ,
 La verrai-je échapper à mon ressentiment ?
 Non. Je veux qu'un baiser appliqué par l'ingrate ,
 Soit l'emplâtre du tour que m'a joué sa patte ;
 Car , malgré l'ascendant qu'ont sur moi ses attraits ,
Mon minois n'est point fait pour souffrir des soufflets.



S C E N E

DU JUGEMENT DE PARIS.

MEZZETIN en Mercure conduisant les déesses, JUNON, PALLAS, VENUS.

M E R C U R E *aux déesses.*

M Esdames les divinités,
Vous marchez bien à pas comptés ;
Au galop, au galop, déesses.
Point de fausses délicatesses

Quand il s'agit d'aller disputer un trésor
Aussi grand que la pomme d'or.
Voici le moment de la crise.

Bientôt vous allez voir Pâris,
Pâris juré priseur des grâces & des ris :
Apprêtez votre marchandise,

Belles, n'avez-vous plus rien à dire au miroir ?
Vous manque-t-il point quelque mouche ?
La pommade qui sert à colorer la bouche
A-t-elle bien fait son devoir :

Vos yeux sont-ils sûrs de leur rôle :
Savez-vous galamment élaner une épaule,
Pour affrioler un amant :

Et pour tout dire enfin, certain couple si drôle,
Peut-il avec honneur forcer son logement ?
Je laisse au beau Pâris à peser vos mérites :
Mais si j'avois à rendre un pareil jugement,
Belles, vous n'en seriez pas quittes
Pour montrer le nez seulement.

Avant tout, je voudrois vous voir, de peur d'abus ;
In puris naturalibus.

P A L L A S *d'un air dédaigneux.*
En vérité, seigneur Mercure,
Votre bouche est un franc bourbier.

C'est déjà pour Pallas une assez grosse injure
De vous avoir pour écuyer,
Sans que vous affectiez d'allarmer mes oreilles,
Qui sont pudiques par merveilles.
Passe encor pour Junon, & madame Venus.
L'une est femme, & l'autre est quelque chose de plus.
Mais moi qui suis toute novice,
La moindre ordure met ma pudeur au supplice.

M E R C U R E.

Hé, madame Pallas, trêve ici de pudeur;
Je croi pieusement que vous crevez d'honneur:
Mais comme la beauté, soit dit sans vous déplaire,
Avec l'honneur ne marche guère;
Mettez-moi l'honneur de côté,
Et ne vous retranchez que dessus la beauté.
Il n'est point de femme un peu vive,
Qui ne prit cette alternative.
L'honneur est, je l'avoue, un précieux surtout.
Mais enfin quoi qu'il en arrive,
Un beau vilage excuse tout.

P A L L A S.

Pour une morale si fine
Venus ne sauroit vous payer,
Qu'en vous invitant d'essayer
Ses draps de satin de la Chine.

V E N U S.

A votre aise, Pallas, déchainiez-vous bien fort.
Mon crime unique, c'est de n'être point tigresse:
En effet, n'ai-je pas grand tort?
Sans cesse vous portez un œil plein de tristesse,
Sur la douceur de mes ébats:
N'auriez-vous point aussi, Pallas,
Des défaillances de sagesse?
Entre-nous, l'immortalité
Est un terme bien long pour la virginité.
Quand on veut jusqu'au bout soutenir la gageure,
Notre cœur en secret murmure;
Et fort souvent sur ses vieux ans,
Las du martyre qu'il endure,

Les Souhairs.

Un honneur prend la clef des champs.

P A L L A S.

Taisez-vous , petite éfrontée.

V E N U S.

Hé , Minerve , là , là tout doux.

Vous nous feriez penser à tous

Que votre mine est éventée.

M E R C U R E.

Chut. J'apperçois Pâris & ses moutons. Mesdames ;

Ces petits animaux ne se disputent rien.

Si c'étoit un troupeau de femmes,

Ils ne s'entendroient pas si bien.

ARLEQUIN en PARIS aux déesses , après les civilités
réciproques.

Beautés , dont l'œil invite à la friponnerie ,

Cet honnête homme que je vois ,

Ne vous feroit il point passer par la prairie ,

Pour vous mener cueillir des noisettes au bois ?

M E R C U R E à Pâris.

Berger , pour m'écouter qu'on ait la tête nue.

Je vous amene une recrue

Dès plus belles divinités :

Celle qui selon vous aura plus de beauté ,

De ce fruit d'or sera pourvue.

Je n'examine point si c'est bien là le fruit

Qui la toucheroit davantage.

Quoiqu'il en soit , il vous suffit

Du plus charmant objet d'en faire le partage ,

Et cela sans craindre le bruit :

C'est Jupiter qui vous l'ordonne.

Pour moi , je suis Mercure , huissier sur ce requis ;

Et par ainsi , monsieur Pâris ,

Coupez , taillez , rognez , sans égard pour personne.

P A R I S.

Peste ! A qui rogneroit sur de pareils oiseaux ,

Il lui faudroit de bons ciseaux.

Mais moi , comment juger : encor juger des femmes :

Je ne fais pas le droit , mesdames.

V E N U S.

Il ne faut que des yeux , Pâris , pour nous juger.

P A R I S.

Que des yeux ? mais j'ai la berlue.

V E N U S.

Que tu fais de façon , berger !

Ah , ta longueur ici me tue.

P A R I S.

Mais je n'ai point de robbe.

V E N U S.

Hé qu'importe ?

P A R I S.

Comment ?

On ne rend point de jugement

Sans robbe : La robbe est le nid de la science.

V E N U S.

Hé bien , vas , vas , l'on t'en dispense.

P A R I S.

Il me faut un bonnet quarré.

V E N U S.

Oh , berger , de force ou de gré ,

Tu nous rendra une sentence.

P A R I S.

Mais si je dors à l'audience ?

V E N U S.

C'est moi qui te réveilleraï.

P A R I S.

Diable ! c'est une affaire ici de consequence :

Voyons un peu par où je la commencerai.

A Junon. Hola hé , la grosse citrouille ,

Que je vous dise un petit mot.

Elle est vraiment dodue & de bon suc. Un sot

S'en accommoderoit : ça , le prix vous chatouille ,

N'est-il pas vrai ?

J U N O N.

Berger , si par toi je l'obtiens ,

Ne t'embarasse point ni de toi ni des tiens :

Je vous ferai tous rois.

P A R I S.

Roi des Bohémiens,

Aussi-bien j'ai déjà la main assez subtile :

Outre que ma blancheur m'en rend l'accès facile.

J U N O N.

Fais-toi fort que Junon te comblera de biens.

P A R I S.

Quoi, vous êtes Junon ?

J U N O N.

— Oui, je la suis, sans doute.

P A R I S.

A propos, madame Junon,

Jupiter n'a-t-il plus la goutte ?

Mais l'heure ici me presse. Adieu, dame alizon,

Je vous ferai bonne justice.

Et d'une. *A Pallas.* Approchez, fine épice

Venez de vos appas faire exhibition.

Comment diable : une lance, un casque, un morion !

Vous allez donc à l'exercice.

P A L L A S.

Berger, à ce harnois ne reconnois-tu pas

Pallas, la guerrière Pallas ?

Je suis la reine des sciences.

Pâris, adjuges-moi le prix de la beauté :

Je te prodiguerai les belles connoissances.

P A R I S.

Vous me ferez recteur de l'université.

P A L L A S.

Si dans le champ de Mars ton courage te guide,

Je t'armerai de mon égide.

Les boulets & les fauconneaux

Sur ton corps porteront à faux.

P A R I S.

Madame, vous devriez vous montrer à la foire,

Vous auriez là bien des chalans.

P A L L A S.

Veux-tu donc effacer les plus fiers conquérans :

Veux-tu vivre à jamais au temple de mémoire ?

P A R I S.

Madame, je n'ai pas le temps.

P A L L A S.

Pallas te répond de ta gloire.

P A R I S.

Croyez-vous me corrompre à force de présents ?

Tirez, madame l'amazone.

A Venus. A vous le dé, jeune mignonne :

Estes-vous friande du prix ?

V E N U S.

Si j'en suis friande, Pâris !

Ai-je les yeux, à ton avis,

Bien tournés à la friandise ?

P A R I S.

Voire même à la gourmandise.

V E N U S.

Pâris, il me paroît que tes sens sont émus,

N'en rougis pas, je suis Venus.

Je ne t'offrirai point ni sceptre, ni couronne :

Je ne te ferai point bréteur ni maître-ès arts :

Veux-tu courir de doux hazards,

Berger, l'occasion est bonne.

A quatre pas de mon quartier

Certaine jeune tendron demeure,

Dont je rendrai pour toi le cœur comme un brazier.

P A R I S.

Diable ! mais c'est bien de bonne heure

Que Venus change de métier.

V E N U S.

Si tu savois, Pâris, combien sa beauté brille,

Tu l'aimerois dès ce moment.

P A R I S.

Ainsi donc nous aurons tous deux contentement.

A vous la pomme, à moi la fille.

Il lui délivre la Pomme.

J U N O N se jettant sur lui.

Ah chien, ah, loup cervier !

P A L L A S se jettant sur lui.

Ah, quelle perfidie !

Que voulez-vous que je vous die ?
 Mesdames, en deux mots comme en cent , je défie
 Les petits & les grands , les sujets & les rois
 De pouvoir contenter trois belles à la fois.

SCENE DU PARNASSE

E T

DE L'ODE PINDARIQUE.

*MOMUS, PIERROT, LE CONCIERGE
 DU PARNASSE.*

M O M U S.

HE' bien quoi ? qu'est-ce , qu'y a t'il ,
 de quoi s'agit-il , mon enfant , pour
 ton service ?

PIERROT.

Monfieur , est-ce vous qui avez le privi-
 lege pour contenter le monde ?

M O M U S.

Oui , c'est moi , tu n'as qu'à dire ce qu'il
 te faut.

PIERROT.

Monfieur , vous faurez que dans notre
 famille nous fommes tous des fots de pere
 en fils. Mon pere étoit le premier butord de
 fon temps , & j'en ai la furvivance. Vou-
 driez-vous donc bien me donner un peu

d'esprit ; avec celui que j'ai déjà , cela ne
lairoit pas de faire somme.

M O M U S.

Et de quel esprit veux-tu ?

P I E R R O T.

Mais du vieux ou du nouveau, comme il
vous plaira.

M O M U S.

Est-ce de l'esprit des poetes ? Est-ce de
l'esprit des orateurs ? Est-ce de l'esprit des
philosophes ? Fadaïses que tout cela , mon
enfant , fadaïses ! Déjà , depuis que les
femmes se mêlent de faire des opera & des
tragedies , le bel-esprit est tombé en que-
nouille. Mais veux-tu que je t'apprenne quel
est l'esprit à la mode , quel est l'esprit qui
met en credit dans le monde ?

P I E R R O T.

Hé bien , monsieur , qu'est-ce que c'est
que cet esprit ?

M O M U S.

Fourres-toi dans le bureau de quelque
gros intéressé : gagnes sa confiance à force
de courbettes & de caracoles , & fais si bien
le chien couchant auprès de lui , qu'il te
donne une femme de sa main , & peut-
être de sa façon. Voilà l'esprit du siècle.

Prends-moi la chiourme de quelque vieux
corsaire de procureur : & à la tête de six
grands forçats de clercs , vas-t-en pirater sur
les côtes de la veuve & de l'orphelin. Voilà
l'esprit du siècle.

Leves une boutique de lansquenet , mets-en le bouchon à ta porte , endors les furets de la police , & pour un certain revenant-bon de cartes , fais de ta maison un clapié de jeu , de bonne chere , & de tout ce qui s'ensuit. Voilà l'esprit du siècle.

Prêtes sur gages , prêtez à poste , prêtez à des fils de famille , & par tes secours officioux , empêches-les d'aller se faire senateurs à Mets, pour y trouver des juifs moins juifs que leurs peres. Voilà l'esprit du siècle.

Mariez ceux qui veulent se marier , aides à ceux qui ne veulent tirer que de simples extraits du mariage , & sur-tout facilites la naissance de ces enfans clandestins , qui viennent au monde si brusquement , qu'on n'a pas le temps de le déclarer à la douanne. Voilà l'esprit du siècle.

Arrives à Paris avec le bagage d'un opérateur , vends-y d'abord ton baume & ton mithridate , & puis tout d'un coup , à la faveur de quelques simples mal-connus , & encore plus mal-appliqués , assures-toi un bon carosse & de bonnes rentes pour le reste de tes jours. Voilà l'esprit du siècle.

Fais la cour aux vieilles , fais la chasse aux veuves , & sur-tout tâches d'épouser quelque riche laide , qui soit en même tems l'égoût de la nature , & le robinet de la fortune. Voilà l'esprit du siècle.

PIERROT.

Mais , monsieur , c'est une charge de bel esprit que je voudrois acheter.

MOMUS.

Hé , tu n'as qu'à dire , mon ami , je vais te faire ouvrir la manufacture du bel-esprit. *La ferme s'ouvre, & l'on voit le parnasse.* Tiens , te voilà sur le parnasse ; c'est là où les beaux esprits prennent leurs matricules.

PIERROT.

Mais , monsieur , à qui sont ces petites cabanes ? on diroit des loges des petites-maisons.

MOMUS.

C'est le séjour des beaux-esprits , anciens & modernes. Dame , ces messieurs-là ne sont pas si bien logés que les financiers ; mais en récompense ils ont les espaces imaginaires , & les appartemens du sublime pour promenades.

PIERROT.

Mais , monsieur , il me semble que voilà une chose qui cloche , mettre un cheval parmi des beaux-esprits.

MOMUS.

Tu ne connois donc pas le cheval Pegase ? c'est la bête de somme des poètes , c'est le grand voiturier de l'entouffiasme ; & tel que tu le vois , il vit de pair à compagnon avec la moitié des auteurs.

LE CONCIERGE DU PARNASSE.

Chut , chut. Paix , paix. Quel bruit font ces marauts-là ! Ah , ah , c'est le seigneur Momus.

M O M U S.

Monsieur le concierge , peut-on voir Apollon ?

LE CONCIERGE.

Non : Apollon n'est pas éveillé.

M O M U S.

Comment , pas éveillé ! Vas , mon pauvre cœur , le sommeil n'est fait que pour les petits genies ; mais le pere de la lumiere , l'œil de l'univers , le flambeau celeste , ne sauroit dormir à l'heure qu'il est.

LE CONCIERGE.

Et moi , je vous dis que le pere de la lumiere , le flambeau celeste , le juif errant de la nature , & toutes les épithetes imaginables , n'empêchent point qu'Apollon ne dorme , & ne dorme depuis trois mois.

M O M U S.

Il faut donc qu'il soit tombé en létargie.

LE CONCIERGE.

Hé vraiment oui , de par tous les diables , il y est tombé. Depuis qu'il a eu la sottise d'assister à la ceremonie d'un poëme en vers qui fut prononcé devant les notables , il n'a pas déronflé.

M O M U S.

Que veux-tu dire , avec ta ceremonie d'un

poème en vers ? Est-ce qu'il y a des poèmes en prose ?

LE CONCIERGE.

Oui , d'un poème en vers , de deux mille vers. Tout le monde qui l'écouta , crut que l'auteur avoit la dyssenterie poétique ; & même Pegaze qui y fut invité , en sortit avec un si grand mal de cœur , qu'on craignoit que ce ne fut la petite verole.

MOMUS.

Diab! voilà un poème qui a fait d'étranges effets.

LE CONCIERGE.

Qu'appellez-vous d'étranges effets ? Il a fait des cures merveilleuses ; & il a si bien décrié l'opium & le jus de pavot , que la pharmacie est actuellement en procès avec l'auteur.

MOMUS.

Comment donc cela ?

LE CONCIERGE.

C'est que les malades qui sont travaillés de l'insomnie , n'envoyent plus querir de drogues chés les apoticaire , ils ont recours aux copies manuscrites du poème. Malepeste ! cela fait dormir tout de bout , & presentement c'est un remede approuvé par la faculté de Montpellier , & les affiches sont sous la presse.

MOMUS.

Tout cela ne conclut rien : je veux pre-

D ij

senter à Apollon ce jeune homme-là.

LE CONCIERGE.

Comment : Est-ce pour en faire le mî-tron du Parnasse ?

M O M U S.

Et penses-tu qu'on feroit mal d'y établir une boulangerie ? Il y a assez de poètes qui meurent de faim. Mais, allons ; sanstant de raison , éveilles-moi Apollon.

LE CONCIERGE.

L'éveiller , c'est dommage. Il dort de si bonne grace. Mais tenez, ne le prendriez-vous pas pour une fille ? Je ne sais pas ce qui en est , mais il est en assez mauvaise odeur auprès des femmes.

M O M U S.

Hé , les femmes n'ont-elles pas raison : Il n'y a rien de plus insupportable qu'un homme qui fait le beau. Lui fait - on des avances de tendresse , c'est autant de perdu ; son miroir est un créancier privilégié auquel il est comptable de tous ses momens. Aussi il faut voir comme les femmes sont revenues des jolis hommes.

LE CONCIERGE.

Oui , je trouve que le sexe donne assez dans les magots. Cependant les abbés ne laissent pas d'aller toujours leur train.

M O M U S.

Bon , les abbés : voilà encore de plaifans colifichets. Les abbés font dans les ruelles ,

ce que les épagneuls font à la chasse ; ils servent à faire lever le gibier , mais les officiers le prennent.

LE CONCIERGE *chante.*

Ah , Phœbus , reveilles , reveilles ,

Ah , Phœbus , reveilles-toi.



Reveillez-vous , belle endormie ,

Reveillez-vous , car il est jour.

Il chante les deux derniers vers , sur l'air ,
Que n'aimez-vous , cœurs insensibles.

Ah , puisqu'il est si opiniâtre , il n'y a qu'à prendre le cornet de la renommée.

Il joue du cor , & Apollon se reveille.

MOMUS à Apollon.

Seigneur Apollon , Jupiter m'a donné la commission de remplir les souhaits des hommes. Cet innocent-là borne le sien au bel-esprit. Comme vous en êtes le fermier general , je demande votre agrément , pour verser sur lui à plein sceau l'entousiasme.

A P O L L O N.

Hé bien , qu'on le mene à l'abreuvoir d'hypocrene , & pendant ce temps , que nos beaux-esprits nous lisent quelque pièce nouvelle.

Tous les beaux esprits sortent de leurs loges , ayant chacun un papier marbré à la main.

M O M U S.

Comment diable : Est-ce que tous les foux sont déchainés ? Mais écoutons un peu l'ouvrage de celui-ci.

D iij

ARLEQUIN *en auteur*, lit l'ode qui suit.

Ode pindarique, ou pindari-comique ;
sur les guerres civiles du Parnasse.

Ça, qu'on me selle Pegaze,
Hola, hé, maître Apollon,
Ne m'épargnez point l'emphase ;
Et vous, Nymphes d'Helicon,
Vous, pucelles putatives,
Soufflez-moi ces fureurs vives,
Qu'on puise en vos entretiens,
Pour fronder les balivernes,
Qu'étaient certains modernes,
Au mépris des anciens.



J'entre en fureur ; gare, gare.
Dans mes vers audacieux,
Je voudrois, nouveau Pindare,
Voltiger jusques aux cieux,
Mais je crains la culbute.
Fort souvent tel qui débute
Sur un ton si transcendant,
Fait banqueroute à la lyre,
Et finit par la satire,
Rare effet de l'ascendant.



Est-ce Pindare, est-ce Horace,
Sur qui je vois acharnés
Des faux-sonniers du Parnasse,
Les escadrons mutinés ?
Quoi, de leur critique amère,

Les divins écrits d'Homere
N'ont pas été preservés ?
Homere , doyen des sages ,
On veut ranger tes ouvrages
Parmi les enfans-trouvés !



Dégorges toute ta bile ,
Malheureux pays latin ;
On dégrade ton Virgile :
C'est bien fait , c'est un faquin.
Quoi , décrier la sagesse
De Didon l'archilucrèce ?
Ah , le tour est scelerat ,
Et sur ce qu'un tel modele
Fait sa Didon peu cruelle ,
On la place à l'opera.



Arrêtez votre insolence ,
Antipodes du bon sens..
Osez-vous sur Terence
Décocher des traits perçans ?
Si l'on en croit votre audace ,
C'est un poète à la glace ,
C'est un comique pesant.
Ah , si vos preuves sont claires ,
Que Terence a de confreres
Dans le siècle d'àpresent !



Mais je sens que je m'abîme.
J'ai perdu les étriers :
Voilà ce que le sublime ,

Div

Procure à ses écoliers.
 Hé , que diable allois-je faire ?
 Phœbus , dans cette galere ,
 Tout l'hélicon va crier
 Haro dessus mon genie.
 Si j'ai fait une folie ,
 J'ai joué de mon métier.



PIERROT *revenant.*

Me voilà docteur en blanc , par la grace
 d'Apollon.

A P O L L O N.

Hé bien , ta harangue est-elle prête ? Il
 s'agit de nous remercier.

LE CONCIERGE.

Hé , seigneur Apollon , qu'avez-vous à
 faire de sa harangue : Est-ce que vous vou-
 lez redormir sur nouveaux frais ?

PIERROT.

Messieurs , je sens que l'entouffiasme ope-
 re , & si je n'en ai pris qu'à demi bain.

LE CONCIERGE.

Paix , paix , causeurs , faites silence.

HARANGUE DE PIERROT.

PIERROT.

MESSIEURS. C'est une maxime de Pita-
 gore , que pour savoir parler , il faut com-
 mencer par savoir se taire. Trouvez bon
 que je mette en œuvre cette silencieuse

maxime. Par-là j'épargne à vos oreilles le supplice ordinaire & toujours superflu d'un galimathias periodique ; par-là j'épargne à vos modesties ces rougeurs subites , suites nécessaires des complimens de bienfiance ; & par-là enfin , j'épargne à ma mémoire les faux frais d'un soufleur , animal inévitable dans les discours de longue haleine. Vous voyez donc bien , messieurs , quel intérêt j'ai à garder le silence. Vous y trouvez votre compte , j'y trouve le mien ; que voulez-vous davantage ?

Tous les beaux esprits se récrient tous à la fois : O bene , ô bene , mais je dis bien , mais fort bien : O bene , ô bene , &c. Ils prennent Pierrot , & l'emmenent.



S C E N E
DE COLOMBINE & D'ISABELLE.
COLOMBINE.

ENcore un coup , mademoiselle , vos langueurs me desesperent. Vous entrez dans l'âge ou l'honneur d'une fille commence à jouir de ses droits , & vos yeux se sentent encore de leur premiere innocence ? Est-ce là le fruit de mes leçons , moi qui ai la réputation de faire de si bonnes écolieres ? A votre place , j'aurois déjà plumé la moitié de la douane , renvoyé une vingtaine d'abbés au seminaire , & fait trembler cinq ou six regimens de grenadiers ; mais vous , pauvre agnès , vous n'avez ni bouche ni éperon , & c'est peine perdue que de vous instruire.

I S A B E L L E.

Quoi , parce que je refuse d'entrer dans le grand monde , tu prends ta mauvaise humeur ? Voudrois-tu que j'allasse me jeter à la tête des hommes , & que peu soigneuse de ma réputation ...

C O L O M B I N E.

Oh, vous ferez de beaux progrès avec des coeffes toujours rabattues sur votre visage.

Je m'étonne qu'aujourd'hui vous nous fassiez grace de vos grand'manches , & je suis tout édifiée que vous ayez donné un honête effor à votre coëffure : mais il est temps que je vous mette dans la bonne voye. N'est-ce pas une honte que vous soyez si peu dégourdie ? Vraiment , vraiment , je n'avois pas votre âge que j'avois déjà fait tous mes exercices , & j'étois l'exemple du quartier pour la coquetterie.

ISABELLE.

Et m'est-il permis de me livrer à la joye , pendant que mon pere dissipe tout son bien à chercher la pierre philosophale ?

COLOMBINE.

Bon ! c'est justement la folie de votre pere qui doit vous élever le courage. Une fois , il faut songer que vous n'avez que votre casuel pour subsister. Croyez-moi , mademoiselle , la beauté est une espece de chymie , qui ne fait pas moins de duppes que la pierre philosophale. Tendez vos filets seulement , & je vous répons du reste : vous allez devenir le creuset fatal des meilleures bourses de Paris. Je vous livre bientôt le caissier avec son comptoir , le juge avec ses épices , le banquier avec sa petite hotte , le courtier de change avec ses octaves. Oh , que nous allons faire une bonne maison ! que nous allons pressurer de fots ! Ça , mademoiselle , quand vous plait-il que nous fassions afficher ?

I S A B E L L E.

Et qu'appelles-tu afficher, Colombine ?

C O L O M B I N E.

Afficher, selon nos statuts, c'est se trouver aux thuilleries les jours de police ; c'est à dire les jours que la promenade est purgée de la noblesse du petit pont, & des levriers d'attache de la rue saint Honoré. C'est sur ce fameux théâtre des thuilleries, qu'une beauté naissante fait sa première entrée au monde. Bientôt les mouchars de la grande allée sont en campagne au bruit d'un visage nouveau : chacun court en repaître ses yeux. Le jeune conseiller dégonfle sa perruque des *Te Deum*, pour voir plus à l'aise ; l'abbé donne la dernière main à son rabat, & fait armes de ses tabatieres ; le petit maître rappelle ses prunelles égarées, & tâche à fixer le tourniquet de sa tête. Le gascon même, tout transporté, manque l'heure d'un repas dont il s'étoit prié lui même. Enfin, la belle, fort enivrée du fracas de sa beauté, & dieu fait si son nom & sa demeure échappent à la curiosité publique.

I S A B E L L E.

Et que gagne-t-on, Colombine, pour savoir son nom & sa demeure ?

C O L O M B I N E.

Aussi-tôt, voilà une maison bloquée par tous les grisons de Paris. C'est alors qu'une foubrette habile est en droit de faire valoir

tous ses talens. L'homme de cour lui fait ses libéralités en complimens & en révérences ; l'homme de robe lui promet sa voix dans la première affaire qu'elle aura : le petit collet lui offre des essences & des pastilles : mais on est sourd pour tous ces gens ; & selon les bonnes mœurs , c'est toujours un financier qui noue l'intrigue.

ISABELLE.

Quoi , Colombine , un simple financier l'emportera sur tant de concurrens redoutables ? COLOMBINE.

Qu'appellez-vous un simple financier ? Savez-vous quelle bête c'est qu'un financier auprès d'une femme ? A la vue d'un financier les anciens meubles disparaissent , les pagodes se multiplient sur les cheminées ; les étoffes des indes se dévelopent , l'argent roule dans les tiroirs , la garde-robe s'enfle à vue d'œil , les laquais d'un logis deviennent plus insolens , les soubrettes ne sont plus soubrettes que devant leurs maîtresses : en un mot , la face de l'univers est changée à la vue d'un financier.

ISABELLE.

Et garde-t-on long-temps ce financier ; Colombine ?

COLOMBINE.

Et mais , c'est selon. Par exemple , s'il se presentoit quelque seigneur étranger , qui vint manger une centaine de mille écus à la

cour de France , l'honnêteté voudroit qu'on ne les lui laissât pas manger tout seul. Mais quand on tient comme cela quelque pigeon d'outre-mer , savez-vous comme on en use ?

I S A B E L L E.

Hé bien , Colombine ?

COLOMBINE.

Comme ces étrangers n'ont pas volontiers un grands fond de conversation , on appelle à son secours une petite bassette obligeante , un petit lansquenet officieux : on se met de part avec monsieur l'étranger , on lui tire ses cartes l'une après l'autre , on lui rend mille petits offices en apparence : on le ruine enfin à petites journées : & n'est-il pas encore trop heureux , s'il n'a que cela à reprocher à la galanterie françoise ?

I S A B E L L E.

Mais , Colombine , insensiblement à force de voir tant de gens , l'on se fait une réputation facheuse.

COLOMBINE.

Et qu'importe que le monde parle , pourvu qu'on garde de certaines mesures ? Sur-tout , si l'on veut conserver sa réputation , jamais d'hommes avec soi aux spectacles , ni aux promenades. Et qu'en a-t-on à faire dans des lieux si publics ? Il faut les garder pour la chambre.

I S A B E L L E.

Au bout du compte , Colombine , toutes

ces précautions n'arrêtent pas les mauvaises langues.

COLOMBINE.

Hé bien , quand on voit sa conduite en proie aux censeurs , on n'a qu'à faire courir un manifeste de coquetterie , dans lequel on étale les raisons qu'on a pour recevoir toute la terre. L'on voit l'un par nécessité , l'autre par curiosité , celui-ci par politique , celui-là par vanité , cet autre par bizarrerie , & tout le monde enfin , pour suivre la mode.

ISABELLE.

Ah , Colombine , que tu es une admirable fille , & qu'une de tes leçons dénoue l'esprit !

COLOMBINE.

Helas , mademoiselle , je ne vaux plus rien : mais dans mes jeunes années on venoit étudier sous moi des deux bouts de Paris , & j'avois des correspondances jusques dans les pays étrangers.

ISABELLE.

Oh , il ne faut pas te plaindre , & tu es encore bien vive sur tes premières idées.

COLOMBINE.

Il est vrai que j'ai toujours les intentions bonnes : mais je ne mourrai point contente que je n'aye acquitté ma conscience d'un avis que je dois aux coquettes de notre siècle.

ISABELLE.

Et quel est cet avis , Colombine ?

COLOMBINE.

Vous savez que quand on a fait quelque chasse considerable, les portes des chasseurs sont toujours tapissées du gibier que l'on a pris.

ISABELLE.

Et qu'entens-tu par-là, Colombine ?

COLOMBINE.

Je voudrois que la même coutume fût établie sur la porte des coquettes : qu'on y vît, par exemple, les griffes de l'homme de justice, les ferres du financier, & la tête de linotte de l'abbé. Mais voici peut-être une occasion de tapisser votre porte, & ce grand laquais ne vient pas pour rien.

SCENE DES ELEMENS.

ARLEQUIN *déguisé*, MARIANNE,
LE DOCTEUR.

ARLEQUIN.

DOcteur, au seul aspect de votre mine hagarde,
Je vous trouve tout l'air d'un crieur de moutarde,
Ce nez en manche de rasoir,
Cette bouche taillée en forme d'entonnoir,
Ce maintien tenebreux vous feroient, je vous jure,
Prendre pour le corbeau de la litterature.
Mais fussiez-vous encor cent fois plus loup-garou,
Fussiez-vous chat-huant, singe, magot, coucou,
En faveur des attraits de votre Marianne,
On oubliroit toujours que vous n'êtes qu'un âne.

Scelera

Scelera ipsa nefasque ,

Hac mercede placent.

A Marianne. Et vous la crème des beautés ,
Fourmillière d'appas , tombeau des libertés ,
Microcosme d'amour , chez qui tout plaît , tout brille ,
De ce vilain magot êtes-vous bien la fille ?
Parlez , repondez-moi.

M A R I A N N E.

Monfieur , vous savez bien
Que fur un cas pareil on ne répond de rien.

A R L E Q U I N.

O la jolie incertitude !

Combien de fots pourtant font toute leur étude
De prôner fierement le sang de leurs ayeux ,
Sans songer fi ce sang n'a point tari fur eux.
Tel qui croit au mortier tenir par fa naissance ,
Est peut-être le fils d'un commis de finance :
Tel qui par six chevaux vient nous éclabouffer ,
Doit peut-être le jour à son maître à danser ,
Encore trop heureux , fi malgré ses chimères ,
On ne lui donne pas un regiment de peres.

LE DOCTEUR.

Mais , monfieur , je vous jure que ma
fille est ma fille : & j'en répons fur l'honneur
de ma femme.

A R L E Q U I N.

Ah , Docteur , la naissance est souvent incertaine ,
J'en appelle à témoin le cousin Diogene ,
Qui voyant un enfant qui ruoit des cailloux
Sur un un gros peloton de nouvellistes foux ,

Lui cria : Petit temeraire ,

Tu peux , fans y penser , fort bien blesser ton pere.

LE DOCTEUR.

Encore une fois , monfieur , je soutiens
que Marianne est ma fille , à moi tout seul.
Quand elle est venue au monde , ma femme

ne voyoit plus personne , & j'avois banni
de chez moi ce gros caissier , qui pouvoit
seul me faire ombrage.

A R L E Q U I N.

Hé bon , bon : à Paris manque-t-on de galans ?
Chaque rue est féconde en plumets obligeans ,
Qui d'un mari jaloux travaillent à la honte ,
Tout s'en mêle jusqu'à ses gens :
Mais par un privilege à leur sort attaché ,
Les domestiques vont par dessus le marché ,
Sans entrer en ligne de compte.

LE DOCTEUR.

Quel diable d'homme est-ce là , qui ne
veut pas qu'on soit le pere de ses enfans.

A R L E Q U I N.

Ah , monsieur le Docteur , votre animalité
Pourroit prendre un ton plus modeste.
On ne disconvient pas que vous n'ayez jeté
Les premiers fondemens de la paternité :
Mais vos voisins ont fait le reste.
Faut-il vous le prouver démonstrativement :

Humano capiti cervicem , Doctor , equinam.

Ergo , si Marianne étoit de vous , vraiment ,
Par la conformité d'un enfant à son pere ,
Votre fille auroit donc le coup d'une jument ,
Ou votre fille devroit braire.

Car enfin , tout enfant qui vous ressembleroit ,

Henniroit , meugleroit ,
Rugiroit , hurleroit ,
Japperoit , grogneroit ,
Béleroit , glapiroit ,
Siffleroit , miauleroit.

Dût enfin mon encens vous monter à la tête ,
Vous n'êtes qu'un pressis , Docteur , de chaque bête.

LE DOCTEUR.

Monsieur , je vous cede toutes ces qua-

lités-là, pourvu que vous me laissiez le droit
que j'ai sur ma fille.

ARLEQUIN.

Hé bien, papa mignon, syndic des godenots,
Digne rejetton d'ostrogots,
Puisque vous vous flattez de cette geniture,
Combien lui donnez-vous d'âge, par aventure ?

LE DOCTEUR.

Monsieur, elle a quinze ans, si je m'en souviens bien.

ARLEQUIN.

Et la passe, Docteur, la comprez-vous pour rien ?

Mais pour changer de batterie,

La croyez-vous bien aguerrie

Sur tous les soubre-sauts de la coquetterie ?

A-t-elle bien appris sous sa maman les tours,

Par où l'on fait mener un mari comme un ours ?

LE DOCTEUR.

Ah, monsieur !

ARLEQUIN.

Sous couleur de la faire connoître,

N'avez-vous point souffert chez vous de petit maître ?

LE DOCTEUR.

Monsieur !

ARLEQUIN.

Ne la voit-on pas trop souvent paroître

Dans ces lieux où l'amour se glisse en tapinois,

Comme S. Cloud, Meudon, ou le port à l'Anglois ?

LE DOCTEUR.

Non.

ARLEQUIN.

Au fort de la canicule,

Pour offrir à ses yeux maint objet ridicule,

Ne va-t-elle point par hazard,

Courir la porte saint Bernard ?

LE DOCTEUR.

Jamais.

ARLEQUIN.

Et pour couvrir quelque galant manège,

N'a-t-elle point parti pour les eaux de Barege ?

E ij

Sous ombres de vapeurs , n'a-t-elle point été
A Bourbon, à Vichi rétablir sa santé ?

LE DOCTEUR.

Point du tout.

A R L E Q U I N.

Comment donc la mettre en mariage ?

Elle n'a pas encore fait son apprentissage.
Hé bien, Docteur, je veux la faire repeter
Par quelqu'un des experts en l'art de coquetter.
Et pour vous découvrir en deux mots ce mystere,
Je suis le directeur du peuple élémentaire,
Qui veut à cor à cri vous avoir pour beaupere.

LE DOCTEUR.

Comment, monsieur, les quatre éléments
recherchent ma fille en mariage ?

A R L E Q U I N.

Oui, pecore. Le feu, la terre, l'air & l'eau,
Enragent de goûter d'un si friand morceau.

Le feu charmé de cette belle,

Ne veut plus bruler que pour elle.

L'eau pour lui plaire veut couler jusqu'au tombeau.

L'air de son souffle la devore ;

Et la terre la prend pour la déesse Flore.

LE DOCTEUR.

Mais, monsieur, comment voulez-vous
que ma fille épouse les quatre éléments à
la fois ?

A R L E Q U I N.

Qui vous parle, butord, de les prendre à la fois ?

Déjà vous êtes trop matois

Pour prendre l'air pour votre gendre :

On fait que vos ayeux, reverence parler,

Ont fait la capriole en l'air :

Pourtant pour vos pareils, l'air ne vaut pas le pendre.

Pour la terre, cet élément

Est réservé par preference

A ceux qui pour mourir en toute diligence,

N'attendent que votre agrément

Sous la forme d'une ordonnance:
A l'égard de l'eau, franchement,
Docteur, dont la mule éclabousse,
Seroit-ce un grand contentement
Pour une aussi charmante enfant,
Que d'avoir un mari d'eau douce ?

Non, Docteur, il lui faut un mari tout de feu :
Et comme en tel gibier je me connois un peu,
Je prétens que sans plus attendre,
Elle soit mariée avec un salamandre.

LE DOCTEUR.

Ah, monsieur, ma fille n'épousera jamais une si vilaine bête qu'un salamandre.

ARLEQUIN.

Hé, grosse buse, tu ne fais donc pas qu'en faveur de ce mariage la pierre philosophale entre à perpetuité dans ta famille ?

LE DOCTEUR.

Comment donc, monsieur, la pierre philosophale ?

ARLEQUIN.

Oui, cheval, la pierre philosophale. Tu fais bien qu'Averroës a décidé que la pierre philosophale ne pouvoit se faire qu'avec la matiere la plus vile, la plus basse & la plus abjecte : en un mot avec quelque excrement de la nature.

LE DOCTEUR.

Hé, bien, monsieur ?

ARLEQUIN.

Hé bien, clabaud par excellence, j'ai fait preparer un creuset de ta grandeur, où l'on te va jeter incessamment ; & c'est avec toi-

même qu'on va faire la pierre philosophale.

LE DOCTEUR.

Et vous prétendez avoir ma fille ? Et zeste, & zeste, attendez-moi sous l'orme.

ARLEQUIN.

Ah, ce vieux roquantin fait donc l'opiniâtre ? Hola, messieurs les élemens, main forte à votre directeur ? Peuples de l'eau, noyez-moi cet homme-là. Peuples de l'air, dévorez-moi cet homme-là. Peuples du feu, brûlez-moi cet homme-là. Peuples de la terre, engloutissez-moi cet homme-là.

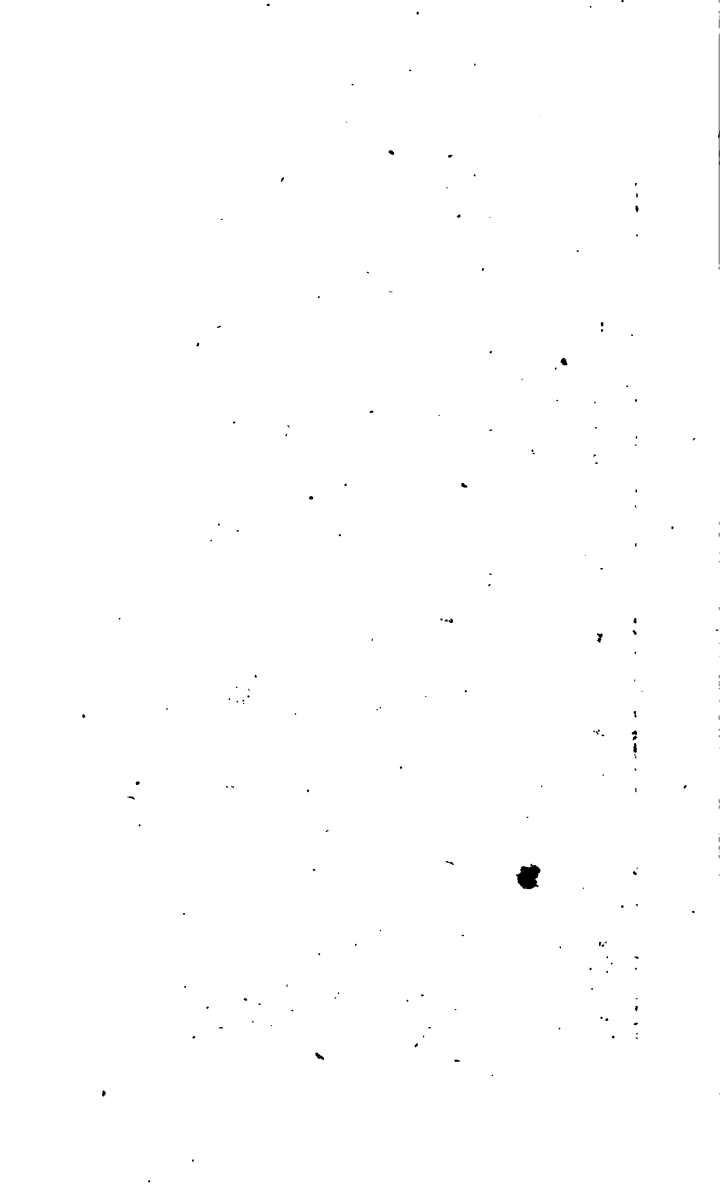
LE DOCTEUR.

Hé, messieurs, messieurs, quartier. Je vous abandonne ma fille, & toute ma posterité.

ARLEQUIN.

Hé bien, puisqu'il est raisonnable, peuples élémentaires, mettez-vous en quatre pour le réjouir.







LA NAISSANCE D'AMADIS

**LA
N A I S S A N C E
D'AMADIS.**

COMEDIE EN UN ACTE.

Mise au théâtre par M. Regnard , & représentée pour la première fois par les comédiens Italiens du Roi , dans leur hôtel de Bourgogne , le dixième de Février
1694.

ACTEURS.

CARINTHER , roi des Gaules. *Pierrot.*

ELISENE , fille de Carinther. *Isabelle.*

PERION , chevalier errant. *Arlequin.*

GALAOR , confident de Perion. *Mezzetin.*

DARIOLETTE , suivante d'Elisene. *Colombine.*

UNE OMBRE. *Pasquariel.*

Plusieurs gardes de la suite du Roi.

La scène est dans le palais de Carinther.



L A
N A I S S A N C E
D' A M A D I S.

S C E N E I.

G A L A O R , P E R I O N .

G A L A O R .

EN verité, seigneur, je vous trouve dans un bien triste & moult piteux état, depuis que vous êtes en ce diable de pays-ci. Pourquoi quitter votre royaume, pour venir faire le juif errant dans les Gaules, & ne vous occuper qu'à occir des geans, & vanger l'honneur des pucelles ? Vous n'aurez jamais fait à ce métier-là.

P E R I O N *soupirant.*

Ouf !

G A L A O R .

Ouf ! Cela me met le cœur en grande

componction & détresse , de voir que mon bon maître le roi Perion s'en aille comme cela le grand galop dans l'autre monde. Par la digne épée que vous portez , revelez-moi l'ennui qui vous mal-mene.

PERION *chantant.*

J'aime, hélas ! c'est assés pour être malheureux.

GALADOR *chantant aussi.*

Sans cesse l'on vous voit voler de fille en fille ,

A chaque gîte enfin vous changez chaque jour :

Si vous vous plaignez de l'Amour ,

C'est fort bien fait , s'il vous gouspille.

PERION.

Ce n'est pas l'amour que j'ai ramassé dans les cabarets , qui me secouent davantage. Hélas ! *Il soupire.*

GALADOR.

Et depuis quand donc les princes pouffent-ils de si grands soupirs ? Est-il quelque porte , tant verouillée soit-elle , qui ne s'ouvre de prime face à leur aspect ? & ne trouvent-ils pas toujours en leur chemin donzelle prête à leur accorder la courtoisie ?

PERION.

Parbleu , tu en auras menti , petit truand d'amour , & il ne sera pas dit que je thébergerai dans mon cœur , sans que tu payes ton gîte.

GALADOR.

Mais quelle est donc la petite carogne qui vous a si bien ajusté ?

PERION.

Tu connois la fille du roi chés qui nous
demeurons depuis huit jours.

GALADOR.

Qui , Elifene ?

PERION.

Ah , malheureux ! quel nom est sorti de ta bouche ?

Oui , voila le fatal brandon ,

Qui met mon cœur tout en charbon ,

L'outrecuidé geant , qui me faisant injure ,

Fait de ma liberté pleine déconfiture.

GALADOR.

Oh , consolez-vous. Si c'est là le poulet
de grain dont votre cœur est en appetit , je
vous promets avant qu'il soit peu , que vous
en aurez cuisse ou aile.

PERION.

Ah , mon cher , il faut que je t'embrasse
par avance, pour le grand bien que tu me
fais esperer. Mais , dis-moi , écuyer mon
ami , ta promesse sera-t-elle sans fallace ?
crois-tu qu'Elifene m'accorde la passade
amoureuse ?

GALADOR.

Si fera-t-elle , foi d'écuyer. Je sai qu'elle
vous trouve de fort bon allôï , & je connois
moult très bien l'esprit des femelles , qui
accordent plus volontiers leurs faveurs à un
étranger qu'à un citadin. *Il chante.*

Une fille bien apprise ,

Qui veut toujours aller son train ,

N'accorde rien à son voisin ,

De peur qu'il ne le dise :

Elle vend mieux sa marchandise

A quelque marchand forain.

Il s'en va.

P E R I O N.

Vas donc , cher ami , vas operer de maniere que je puisse voir la princesse , & tâches à rechafter sur mes terres ce gibier amoureux.

S C E N E I I.

LE ROY CARINTHER, poursuivi d'un lion. P E R I O N.

LE ROY.

AU meurtre , au secours , à la justice !

PERION combat le lion , & en délivre le roy.

LE ROY.

Ah , preux chevalier , c'est toi qui m'a recou des pattes de ce discourtois animal ; c'est toi qui m'as sauvé la vie.

P E R I O N.

Ce n'est pas une affaire pour moi d'aller à la chasse aux lions , j'en ai quelquefois une douzaine à mon croc , & on les sert par accollade sur ma table comme des laperaux.

LE ROY.

Je suis fâché que vous ne m'ayez pas donné le temps de le tuer ; je ne me suis jamais senti tant de courage.

PERION.

Oui pour fuir & pour crier. Croyez-moi allez-vous mettre au lit.

LE ROY *en s'en allant.*

Voilà qui est fait, je n'irai jamais à la chasse contre des animaux qui n'ont ni foi ni loi.

PERION *seul.*

Je me suis trouvé là bien à propos pour sauver la vie au pere de ma maitresse ! Ah , cruelle fortune ! pourquoi ne me donnes-tu pas occasion de faire pour la fille , ce que je viens de faire pour le pere ? Oui , je voudrois qu'elle eût cent lions à ses trouffes , je voudrois la voir au milieu des fournaises les plus enflammées , qu'elle fut precipitée dans le fond des abîmes de la mer , le diable m'emporte si je l'irois requerir. Mais je vois sa suivante.



S C E N E I I I.

P E R I O N , D A R I O L E T T E .

P E R I O N .

Bon jour , accorte & gente Dariolette ;
quel bon vent a poussé la nef de tes ap-
pas à la rade de mes esperances ?

D A R I O L E T T E .

La princesse Elisene , ma tant bonne mai-
tresse , m'envoye vers vous son seigneur ;
elle est navrée à votre sujet d'une blessure
tant profonde , qu'elle n'en guerira jamais ,
si vous n'y mettez la main.

P E R I O N .

Qu'à cela ne tienne , je les y mettrai plu-
tôt toutes deux.

D A R I O L E T T E .

La pauvrete se plaint jour & nuit , elle
soupire , elle larmoye , & oncques elle ne
vit jouvenceau de tant bonne affaire que
vous.

P E R I O N .

Je t'affure que si elle me trouve jouven-
ceau de très-bonne affaire , je la trouve aussi
jouvenelle de fort bon déblai.

D A R I O L E T T E *découvrant une corbeille
de fleurs.*

Voilà des fleurs qu'elle vous envoye pour

marque de sa bien-veillance envers vous ,
elle les a même cueillies de sa main.

PERION.

Ah , Dariolette ma mie ! ce ne sont pas
> là les fleurs de son jardin que je convoite-
rois davantage.

DARIOLETTE.

Je vous assure qu'elle n'a rien réservé ,
elle vous a tout envoyé.

PERION.

Ah , Dariolette , que je serois heureux si
j'étois le jardinier d'une aussi jolie plante
que ta maitresse ! Je la cultiverois , je la la-
bourerois , & devant qu'il fut un an j'en
aurois de la graine.

DARIOLETTE.

Ah , seigneur , ma maitresse n'est point
une fille à monter en graine ; on ne la lais-
sera pas si long-temps sans lui donner un
mari. Mais... là... parlez-moi franche-
ment : est-il bien vrai que vous l'aimiez si
fort ?

PERION.

Oui , l'amour s'est mis en embuscade sur
le grand chemin de mon cœur , pour l'af-
faillir & le détrousser. Il est feru si très pro-
fondément , que je ne puis m'excuser de la
mort , si dans bref l'emplâtre de ses faveurs
n'y donne allegement.

DARIOLETTE.

Il y a tout plein de ces agonisans-là, qui

tombent en pamoison à l'aspect des jolies damoiselles. On fait bien ce qu'il faudroit pour les faire revenir ; mais la plupart sont des traîtres , qui ne cherchent qu'à emprunter certaines choses , qu'ils ne rendent jamais.

PERION.

Oh , diable ! mes intentions sont dans l'équilibre de la pudeur. Si je pourchasse ta maitresse , c'est en toute loyauté & droiture. Je ne voudrois que lui dire deux mots.

DARIOLETTE.

Parler à ma maitresse ? Ah , seigneur , cela est impossible !

PERION *lui donnant une bourse.*

Tiens , tiens , cela rendra peut-être la chose plus facile.

DARIOLETTE.

Il faudroit donc que ce fut la nuit , afin de n'être vu de personne. Car il y a une loi dans ce pays furieusement severe contre une fille qu'on rencontre avec un garçon , & le bucher est toujours tout prêt pour les bruler tous deux sans autre forme de procès. Dame , dans les Gaules on est terriblement roide sur l'honneur.

PERION.

On traite les filles plus humainement en mon pays ; & si on bruloit toutes celles qui ont délinqué , le bois y mangeroit tous les hyvers. Mais tu n'as rien à craindre , dès à present j'épouse ta maitresse.

DARIOLETTE.

D A R I O L E T T E.

Bon ! on voit tant de ces epouseux-là qui amusent les filles avec des promesses banales de mariage. Ils n'ont pas plutôt obtenu quelques gracieusetés , que tout le mariage s'en va à vau-l'eau. Pendant ce temps-là une pauvre fille en a pour son compte.

P É R I O N.

Comment ! tu doutes encore de ma fidélité ? Ecoutes. *Il tire son épée.*

Je jure par ce fer dont nul geant n'échappe ,

Par qui maint felon fut occis ,

De ne boire jus de la grappe ,

Ni de manger pain sur nape ,

Que d'Elisene enfin je ne sois le mari ,

Si j'obtiens l'obligeante étape ,

Autrement dit , le don d'amoureuse merci.

D A R I O L E T T E.

Or maintenant éjouissez-vous , je vais tâcher à mettre fin à tant glorieuse entreprise , & envers la minuit je vous ferai ébattre en propos joyeux avec votre maîtresse. *Elle s'en va.*

P É R I O N *seul.*

Je touche enfin l'heureux moment

Qui va finir mon amoureux tourment ;

Elisene bientôt deviendra mon partage.

Mon cœur tressaüt , tous mes sens sont rassis.

Dans peu l'Amour va m'ouvrir l'huis

Qui conduit dans le mariage.

A minuit j'en dirai deux mots

Avec ma belle jouvencelle :

Et je dois en mêmes propos

Me solacier avec elle.

O nuit , prens ton noir balandran ;
 Viens , descends , que rien ne t'arrête
 Puisque c'est à minuit que se fera la fête ,
 Conduis vite l'éguille au milieu du cadran.
Il s'en va.

S C E N E I V.

DARIOLETTE vient avec une lanterne.
ELISENE.

D A R I O L E T T E.

A Llons , ma bonne maitresse , la nuit est bien noire , & favorise notre marche clandestine.

E L I S E N E.

Ma pauvre Dariolette , je tremble comme la petite feuille. Mais , dis-moi , un homme n'est-il pas bien-fort , quand il est seul avec une personne dont il est aimé ?

D A R I O L E T T E.

Mais , c'est selon. Quelquefois c'est l'homme qui est le plus fort , quelquefois aussi c'est la femme. Je ne fai pas bien les regles du tête à tête , & je n'en ai encore reçu que deux ou trois leçons.

E L I S E N E.

Mais est-il bien sûr que tu m'ayes véritablement mariée avec le roi Perion ? Car sans cela je me garderois bien de me trouver cap à cap avec lui.

D A R I O L E T T E.

Hé ne craignez rien : je connois mille femmes qui n'ont jamais été le quart tant mariées que vous.

E L I S E N E.

Je ne saurois que te dire ; ce mariage-là me paroît un peu précipité.

D A R I O L E T T E.

Il ne s'en fait plus autrement : & dans ce temps-ci , il faut brusquer la noce , & ne pas donner le temps à un homme de se reconnoître , ni de faire trop d'informations de vie & de mœurs de la future.

E L I S E N E.

Au moins , Dariolette , tu me promets que la comédie se passera en simples récits & menus propos ?

D A R I O L E T T E.

He , fiez-vous à ma parole.

E L I S E N E.

Ma pauvre Dariolette , n'y auroit-il pas moyen de remettre la partie à demain ?

D A R I O L E T T E.

Bon , bon ! demain ne seroit-ce pas la même chose ? Les nouvelles mariées demandent toujours des lettres de répi , & elles seroient au desespoir qu'on les leur accordât. Allons.
Elles s'en vont.



S C E N E V.

*La ferme s'ouvre , & l'on voit dans le fond
du théâtre Perion sur un lit d'ange , en robe de
chambre , botté , & ayant son épée sous le bras.
Galaor est à côté de son lit tout deboat. La sym-
phonie joue le sommeil d'Amadis.*

PERION chante en se levant du lit.

AH, je sens l'amour qui me grille,
Je n'en puis plus , morbleu,
Mon cœur petille,
-Au feu , au feu , au feu , au feu ,
Les seaux de la ville.

GALAOR s'avance , & chante :

Les plaisirs vous suivront désormais ,
Vous allez voir vos desirs satisfaits ,
Un tendron novice
Tombe en vos filets.
N'allez pas faire ici le jocrice ;
Tambour-battant menez-moi votre agnès
Il est temps que la jeune bergere
De ses appas avec vous fasse un troc ,
Cela vous est hoc.

On s'épouse aujourd'hui sans notaire :
L'usage approuvé
Est sous seing privé.
L'amour carillonne ,
Et j'entends qu'il sonne
Du haut du clocher ,
L'heure du berger.

S C E N E V I.

PERION, ELISENE, GALAOR,
DARIOLETTE.

PERION à *Elisene*.

AH, vous voila, infante de mon ame!
vous arrivez comme de cire: il y a long-
temps que je vous attendois, & je commen-
çois à me morfondre.

ELISENE.

Valoureux chevalier, à votre aspect je
deviens toute perplexe.

DARIOLETTE.

Ma maitresse n'est encore qu'une petite
novice.

PERION.

Oh, l'aidez-moi faire, je lui montrerai
tout ce qu'il faudra.

Ceci se chante.

PERION.

C'est à moi d'enseigner.

GALAOR.

C'est à lui d'enseigner

Aux filles ignorantes,

Les manieres fringantes:

C'est à moi d'enseigner

C'est à lui d'enseigner

Le grand art de ceder.

GALAOR.

Hé bien, la belle, que dites-vous de no-
tre musique?

F iij

ELISENE

Excusez , seigneur , si la pudeur m'empêche de parler.

PERION.

Les momens sont trop chers pour les perdre en paroles.

Allons vite jouer nos rôles.

G A L A O R *chante.*

Suivez l'hymen , ce dieu vous apprête
Un ambigu de plaisirs nouveaux.

Pendant que vous serez tête à tête ,
Je vous promets de garder les manteaux.

PERION *tirant Elisene par le bras, chante :*

Allons , petite marmotte ,
Il n'est pas temps de pleurer.
Vous faites ici la sorte ,
Et vous vous laissez tirer.
Tant de rigueur m'épouvente ;
J'ai peur que cette ignorante ,
Avec toute sa façon ,
Ne me montre ma leçon.



A la soubrette.

Et toi , petite mercure ,
Pour adoucir ton chagrin ,
Va pendant ma procédure
Faire un tour dans le jardin.
Quand la maitresse est aux prises ,
Les soubrettes bien apprises ,
Doivent voir en attendant
De quel côté vient le vent.



S C E N E V I I.

*LE ROY suivi de plusieurs gens armés ;
avec des lanternes & des fallots. Les mêmes
acteurs de la scène précédente.*

J Ai entendu du bruit dans mon palais ,
& je crains qu'il ne soit arrivé quelque
mal-engin à l'entour de ma fille. Mais que
vois-je ? ma fille avec Perion ! Ah, traître !
après t'avoir reçu chez moi comme un mien
frere , tu viens honnir ma fille !

P E R I O N.

Je suis ici dans un auberge ,
Et les guerriers portant flamberge ,
Ont toujours droit , chemin faisant ,
Quand ils trouvent tendron friand ,
De se payer des arrerages.
Pendant qu'on repaît le bider ,
Les chevaliers ont pour usage
De se délasser du voyage
Avec fille de cabaret.

L E R O Y.

Tu veux encore me vilipender par des
propos injurieux , double coquin ?

P E R I O N.

Penart , prens-le d'un ton moins haut ,
De ton courroux il ne me chaut.
Je ne viens point dans ta famille
Mettre trouble ni desarrois ;
Je n'ai rien tollu de ta fille ,
Elle est entiere comme moi.

F iv

LE ROY.

Il faudra donc que ma fille soit brulée ?
Mais ce qui me console , c'est que tu seras
grillé avec elle. Allons , gardes , qu'on le
faissse , & qu'on me l'amene pieds & mains
liés. Je veux que justice en soit faite.

*Les gardes veulent prendre Perion , il se dé-
fend , s'enfuit , & les gardes le poursuivent.*

LE ROY *seul.*

Qui , parbleu , tu mourras , outreucidé magot ;
Tu grilleras aussi sur le même fagot.
Mais que dis-je ? grands dieux ! bourreau de ma famille ;
Ainsi qu'une saucisse on rotira ma fille ?
Moi-même j'en serai l'odieux occiseur.
Je frémis , tous mes sens se sont glacés d'horreur.
On rotira ma fille ? Ah nature , nature !
Pour garantir l'honneur d'encombre & de méchef ,
A quoi sert-il de donner la ferrure ,
Quand tant de gens en ont la clef ?

SCENE DERNIERE.

*On ouvre la ferme , on voit le bucher & les
ministres qui amènent Elisene , Perion & Da-
riolette enchaînés avec des fleurs , & couverts de
guirlandes.*

PERION *chante.*

C'est unir deux amans , que de les rissoler ensemble.

LE ROY *à Perion.*

Te voilà donc , méchant suborneur , qui
viole comme un sarrazin les droits de l'hos-
pitalité ?

P E R I O N.

Que voulez-vous que j'y fasse ? Les filles ont toujours eu de l'ascendant sur moi , & quand je puis , je prends ma revanche.

L E R O Y *à sa fille.*

Et toi , fille déloiale , me faire cet affront à la fleur de mon âge ! *ADariolette.* Pour toi , chienne de pendarde , s'il n'y avoit point de bourreau je t'étrangleroie moi-même : c'est toi qui as mené ma fille à la boucherie.

D A R I O L E T T E.

Quant à moi je l'ai fait à bonne intention. J'ai cru que quand on s'étoit donné la foi , on pouvoit se parler de nuit & de jour sans rien craindre.

L E R O Y.

Vas vas, tu seras brulée. Allons, officiers, faites votre charge ; qu'on fasse l'operation.

P E R I O N.

Qu'appellez-vous l'operation ? Je ne suis pas malade. A cette heure , je vous avertis que je ne vaux rien roti.

Les gardes le menent au bucher , dont il sort une ombre qui chante :

Ah ! que fais-tu là , temeraire ?

Ah ! je défens qu'il soit roti.

D'Elifene & de ce compere

- Il doit naitre bien-tôt un fils ,

Prematuré comme son pere ,

Et qu'on doit nommer Amadis.

P E R I O N.

Comment ! de moi & d'Elifene doit naitre

un fils qu'on nommera Amadis : & vous vouliez me faire bruler ? Ah ! vieux penard , je veux te faire mettre à ma place. Allons , qu'on le faisisse.

LE ROY.

Ah , seigneur , je vous demande pardon ! & puisque vous m'avez sauvé la vie tantôt contre un lion , je consens que vous épousiez ma fille. PERION.

Allons , je vous pardonne , & puisque les destins l'ordonnent , j'épouse votre fille. *A Elisene.* Mais , écoutez , la belle , voilà un oracle qui me lanterne les oreilles. Il dit que j'aurai bien-tôt un fils , je vous avertis que je n'aime pas les enfans précoces.

ELISENE.

J'aimerois trop mieux être morte , que d'avoir failli & prevariqué.

DARIOLETTE.

Seigneur , il ne faut pas que l'oracle vous étonne , les filles dans les Gaules sont fort expeditives.

PERION.

C'est à peu près la même chose chez nous ; & souvent les peres & meres sont plutôt avertis de la multiplication de leur famille , que de la noce de leur fille.

LE ROY.

Allons , qu'en faveur de ce mariage , ce triste appareil de funeraillles se change en des marques de réjouissance.

Le bucher se change en une pyramide enflammée , qui forme un feu de joye. La symphonie joue un menuet : après quoi un berger chante :

Dans le bel âge
Où l'on s'engage ,
L'hymen est doux.
Fille fringante ,
Que l'amour tente ,

Sans en rien dire demande un époux.

On danse , & puis le même berger continue.

Mais quand un pere
Trop lent differe ,
L'amant sincere
Doit cependant
Prendre en avance
Quelque licence ,

Sauf à déduire quand il fera temps.

G A L A O R.

Seigneur , puisque vous êtes en train de marier , voilà Dariolette. Tandis que vous jouez gros jeu avec la princesse , ne pourrois-je point carabiner avec la soubrette ?

D A R I O L E T T E.

Est-ce que tu perds l'esprit ? Crois-tu que je voulusse d'un carabin comme toi ?

G A L A O R *chante.*

Ah , Dariolette ,
Si blanchette , si douillette ,
Je connois sur l'étriquette ,
Que tu ne t'en feras prier :
Car lorsque le chevalier
De la dame a fait emplette ,
C'est la raison que la soubrette
S'ébaudisse avec l'écuyer.

U N G A U L O I S *chante.*

Au bon vieux temps

La naissance d'Amadis.

On s'aimoit d'amour sincere,
 Qui plus aimoit savoit plaire :
 Les amans étoient constans,
 Au bon vieux temps.

L'Amour à present degene,
 Ce n'est que feinte & mystere,
 Ne verrons-nous de nos ans,
 S'aimer comme on souloit faire
 Au bon vieux temps.

On joue une gavotte, que tout le monde danse, après quoi,

UN GAULOIS *chante.*

On ne peut bien garder les filles,
 Elles s'échappent quelque jour;
 Les limaçons de leurs coquilles
 Sortent bien pour faire l'amour.

GALAOR.

Quand veux-tu, petite brunette,
 Remonter un pauvre écuyer?
 N'est-il pas temps que ma mazette
 Tire enfin à ton ratelier?

DARIOLETTE.

Quand on est & jeune & gentille,
 Il est bien fâcheux de mourir :
 Mais de rester encore fille,
 C'étoit mon plus grand déplaisir.

PERION *au parterre.*

D'Amadis voila la naissance,
 Assez suspecte à mon avis.
 Sans trop médire, il est en France
 Encore bien des Amadis.







LE BEL-ESPRIT.

COMEDIE EN TROIS ACTES.

Mise au Theatre par monsieur L. A. P. &
representée pour la premiere fois par
les comédiens Italiens du Roi , dans leur
hôtel de Bourgogne , le treizième de
Mars 1694.

A C T E U R S.

CINTHIO entêté de bel-esprit, sous le nom
de Cleanthus , pere d'Angelique.

LE DOCTEUR , frere de Cinthio.

ANGELIQUE , fille de Cinthio.

OCTAVE , amant d'Angelique.

ARLEQUIN , **PASQUARIEL** , valets
d'Octave.

COLOMBINE , suivante d'Angelique.

PIERROT , valet de Cinthio.

DEUX NORMANDS , messieurs de Cro-
scanville. *Arlequin, Pasquariel.*

UN PHILOSOPHE , **UN POETE** , **UN**
BEL-ESPRIT , **UN HOMME DE RO-**
BE , **UN COCHER** , **APOLLON** , *Ar-*
lequin.

UN MINISTRE D'APOLLON *Pierrat.*

La Scene est à Paris chez Cinthie.



L E
B E L - E S P R I T .



A C T E I .

S C E N E I .

Le théâtre représente une place publique.

O C T A V E , P A S Q U A R I E L .

O C T A V E .

QU'ur , j'y suis résolu , la vie ne me sauroit être agréable sans ce que j'aime : & si je ne puis obtenir Angelique , cette épée me délivrera de la rigueur de mon sort.

P A S Q U A R I E L .

Gardez-vous bien de faire cette folie. Il y a une raison de la dernière conséquence qui vous en doit empêcher.

Quoi ?

PASQUARIEL.

Une raison qui vous doit fermer la bouche.

OCTAVE.

Encore ?

PASQUARIEL.

C'est que j'ai oui dire à un habile medecin , qu'il n'y a rien de si contraire à la santé , qu'un coup d'épée au travers du corps.

OCTAVE.

Belle décision !

PASQUARIEL.

C'est un fameux medecin. Je n'en connois point qui expedie plus vîte un malade.

OCTAVE

Il faut être fort habile , pour porter ce jugement d'un coup d'épée au travers du corps.

PASQUARIEL.

Pour aller vîte en l'autre monde , il ne faut pas de meilleur voiture.

OCTAVE.

C'est justement ce que je demande.

PASQUARIEL.

Croyez-moi , ne prenez pas cette résolution, vous n'en sortirez pas à votre honneur.

OCTAVE.

Quelle raison te le peut persuader ?

PASQUARIEL.

L'experience. J'ai eu bien des fois envie
de

de me tuer , mais je n'ai jamais pu tenir ma colère contre moi-même.

OCTAVE.

C'est que tu n'en as jamais bien formé le dessein.

PASQUARIEL.

Oh que si fait ; & je n'en ai eu que de trop bonnes raisons. Mais , ma foi , on a les bras de cotton, quand il se faut donner le coup décisif. Pour moi , je ne vise jamais droit dans ces occasions , mon coup porte toujours à vuide par dessous le bras.

OCTAVE.

Tu me crois donc bien lâche ?

PASQUARIEL.

Ce n'est pas à dire. Mais le plus brave homme est poltron comme une vache , quand il faut qu'il se batte contre lui-même. C'est le dernier effort de la bravoure , que de se tuer de sa propre main ; tout le monde n'est pas capable d'une action si héroïque.

OCTAVE.

Je te ferai voir que je le suis. Pourquoi cette opiniâtreté ?

PASQUARIEL.

C'est que tous les amans désespérés se portent le mieux du monde le lendemain du jour qu'ils se devoient pendre , pour avoir perdu leurs maitresses.

Je ne dois point être confondu avec les amans ordinaires.

PASQUARIEL.

Je vois bien que vous aimeriez mieux être confondu avec votre maîtresse.

S C E N E II.

COLOMBINE , OCTAVE , PASQUARIEL.

COLOMBINE à Octave.

V Oilà messieurs de Crocanville , qui vont arriver. Vous savez qu'Angelique est obligée de choisir celui des deux qui lui plaira davantage.

OCTAVE.

Se peut-il qu'elle me préfère quelqu'un , après ce que j'ai fait pour elle ! Tu fais qu'ayant commencé à nous aimer en Italie , si-tôt que notre cœur fut capable de sentir quelque chose , je pensai mourir de douleur lorsqu'elle partit avec ses parens pour venir en France : que ne pouvant résister au chagrin de ne la voir pas , je la vins trouver après la mort de ma mere , & que son pere me permit de la voir comme j'avois accoutumé autrefois , & me fit espérer que je l'épouserois lorsque l'oracle d'Apollon

auroit déclaré le secret de ma naissance.

COLOMBINE.

Il a bien changé depuis. Il n'a que la science en tête, & il veut que sa fille épouse un bel-esprit.

OCTAVE.

Quoi, Angelique seroit de ce goût-là?

COLOMBINE.

Vraiment non ; mais son pere seroit-il le premier qui marieroit sa fille pour lui , au lieu de la marier pour elle ?

PASQUARIEL.

Allez , ne craignez rien : ce n'est point à un esprit , que vise une fille qui veut se marier.

COLOMBINE.

On aura pourtant bien de la peine à empêcher cette affaire-là. Son pere a un entêtement pour la science, qui passe toute imagination ; il veut que tout le monde chez lui apprenne le latin , & il m'a fait acheter un rudiment où je n'entens rien.

PASQUARIEL.

Tu aimerois bien mieux étudier un rude amant ?

COLOMBINE.

Angelique vous permet de tenter toutes choses pour la délivrer de messieurs de Crocanville , & vous conseille d'en communiquer avec son oncle.

PASQUARIEL.

Cela est juste , il faut communiquer avec l'oncle , avant que de communiquer avec la nièce.

COLOMBINE.

Il doit pourtant prendre conseil d'un bel-esprit , avant que de se déterminer sur mesfieurs de Crocanville , & il en cherche un pour cela.

PASQUARIEL.

Un bel-esprit ?

COLOMBINE.

Oui.

PASQUARIEL.

Ne vous mettez pas en peine , j'entends Arlequin. Je vous ferai votre affaire , ou j'y brulerai mes livres.

COLOMBINE. *à Octave.*

Adieu , je vous quitte : profitez de l'avis.



S C E N E I I I.

ARLEQUIN, OCTAVE, PASQUARIEL.

ARLEQUIN *s'escriant contre la cantonnade avec son épée de bois.*

Où sont-ils, que je les tue, ces coquins ?
Où sont-ils ?

OCTAVE.

Qui, qui ?

ARLEQUIN.

Où sont-ils, que je les anéantisse ?

OCTAVE.

Qui donc ? A qui en veux-tu ?

ARLEQUIN.

Je veux exterminer toute la race des Crocanvilles, tous ceux qui sont, tous ceux qui ont été, & tous ceux qui seront jusqu'à la centième generation. Comment ! Enlever à la barbe de mon maître ce qu'il aime le mieux !

OCTAVE.

Tu auras bien de la peine à l'empêcher. Je te suis pourtant redevable de ton affection.

ARLEQUIN.

J'aimerois mieux que vous crevassiez, que de souffrir ce deshonneur. Il est vrai qu'il

n'y a pas de nation au monde si friande de bons mariages.

OCTAVE.

Ce n'est point l'intérêt qui me fait agir.

ARLEQUIN.

Ils ne vous ressemblent guères , ils fleurissent de cent lieues un bon parti.

OCTAVE.

C'en est fait.

ARLEQUIN.

Point , point ; l'affaire n'est pas si désespérée que vous croyez.

OCTAVE.

Pourquoi ?

ARLEQUIN.

Vous croyez que celui qui n'aura pas été choisi pour épouser Angelique , la laissera épouser à l'autre sans plaider ?

OCTAVE.

S'il n'a pas raison ?

ARLEQUIN.

Il n'est pas nécessaire d'avoir raison pour plaider : il ne s'agit pour la nation , que d'avoir un prétexte. On ne fait aucun marché en ce pays-là , qui ne soit accompagné de procès ; à plus forte raison un mariage : c'est un marché fort scabreux.

OCTAVE.

Mais , s'il n'y a point de difficulté ?

ARLEQUIN.

Ils trouveroient des nullités dans le ma-

riage du monde le plus regulier. La justice même devient litigieuse entre leurs mains, & je connois un normand qui fit un procès à un payfan, de ce qu'en passant dans la rue, il avoit laissé braire son âne devant sa porte.

OCTAVE.

Cela ne peut pas être.

ARLEQUIN.

J'en connois un autre qui poursuit sa servante en justice, de ce qu'elle laissoit trop diminuer sa viande dans son pot.

OCTAVE.

Je ne vois dans ce mariage....

ARLEQUIN.

Je crains bien qu'ils ne plaident contre vous, & qu'ils ne poursuivent un decret de prise de corps contre votre cœur, de ce qu'il a la hardiesse de bruler pour Angelique.

OCTAVE.

Si cela est, nous plaiderons long-temps.

ARLEQUIN.

Si Arlequin ne réussit pas, je songe à une chose qui pourroit bien vous faire donner le croc en jambes à messieurs de Crocenville.

OCTAVE.

Tu auras trente louis, si tu réussis.

ARLEQUIN.

Trente louis?

OCTAVE.

Oui.

ARLEQUIN.

Il faudra tâcher de faire votre affaire.

OCTAVE.

Le pere d'Angelique est un esprit bien difficile.

ARLEQUIN.

Quand ce seroit un diable , il faut bien qu'il me fasse gagner trente louis ; je lui en donnerai plutôt la moitié. Voyons un peu notre affaire. . . . *A Octave.* C'est trente louis neufs , au moins ?

OCTAVE.

Des louis neufs.

ARLEQUIN.

Nous n'avons qu'à nous presenter , mon camarade & moi , habillés en gentilshommes normands , pour épouser Angelique. Nous dirons un regiment de sottises , & nous aurons un air si sot , monsieur , que j'espere que nous réussirons à nous faire donner notre congé.

OCTAVE,

Mais quand les deux normands arriveront , leur presence découvrira ton imposture.

ARLEQUIN.

C'est ce que j'y vois de fâcheux.

OCTAVE.

Voilà un plaisant moyen !

ARLEQUIN.

Il étoit fort bon , si vous ne l'aviez pas trouvé mauvais. Patience , il ne laissera pas de réussir. Je n'ai qu'à leur faire rendre une lettre , à la descente du coche , de la part du pere d'Angelique , dans laquelle il leur dira , que comme il a été long-temps sans apprendre de leurs nouvelles , il a accepté un autre parti qui s'est présenté.

OCTAVE.

Passé pour cela.

ARLEQUIN.

Voilà , monsieur , ce que mon foible génie & mes lumieres peu lumineuses me fournissent pour vous témoigner la passion extrême que j'ai de . . . gagner incessamment les trente louis que vous m'avez promis.



S C E N E I V.

Le théâtre représente l'appartement de Cinthio.

COLOMBINE, CINTHIO.

COLOMBINE *à part.*

IL faut que le drôle soit bien fin , pour ne pas donner dans le panneau.

CINTHIO.

Il faut être bel-esprit pour briller dans la maison des Crocanyilles. Je les attens avec impatience , & je croi que ma fille en sera contente.

COLOMBINE.

Oh oui , monsieur , il n'en faut pas douter. *À part.* Tu n'en es pas encore où tu penfes , vieux fou.

CINTHIO.

La belle chose que la lecture ! Si tu avois lu les colloques de Mathurin Cordier , l'histoire de Pierre de Provence & de la belle Magdelone , les chevilles de maitre Adam , avec le traité de pharmacie , & les œuvres posthumes de monsieur Canule , tu serois enchantée. Voilà ce qu'on appelle de beaux livres , cela !

COLOMBINE.

Ma foi , monsieur , je croi que vous perdez le peu d'esprit qui vous étoit resté. Tout les livres que vous venez de nommer , n'ont jamais été que dans la bibliothèque de la samaritaine.

CINTHIO.

Il faut que je me prépare pour une conversation fort brillante , dont je dois être cet après-diné ; il faut que je cherche des bons mots pour en débiter.

COLOMBINE.

C'est-à-dire , que vous lisez le matin ce que vous devez dire l'après-diné dans la conversation : Le traité de pharmacie de monsieur Canule est admirable pour les bons mots.

CINTHIO.

Voilà le grand secret pour briller dans les cercles.

COLOMBINE.

Je n'aime point du tout l'esprit préparé , moi.

CINTHIO.

C'est que tu n'es pas bel-esprit.

COLOMBINE.

Et je n'ai pas même envie de l'être. Qui , moi ? je serois du nombre de ces beaux esprits de profession , qui ne parlent jamais comme les autres ; qui ne savent ce que c'est que d'appeller les choses par leurs noms ; qui ne crachent que des sentences , & qui s'i-

maginent que l'esprit consiste à ne se pas faire entendre ? Il n'y a rien qui m'impatiente davantage que ces esprits qui sont tirés à quatre épingles , & qui sont toujours à l'affus de quelque pointe. J'aimerois mieux mille fois qu'un homme me dît des sottises , que de me dire de grands mots.

CINTHIO.

Tu es du goût moderne , tu aimes mieux les sottises que les grands mots.

COLOMBINE.

Je ne trouve rien de plus insupportable , qu'un esprit qui se donne sans cesse la question , & qui se perd dans les nues à force de se guinder.

CINTHIO.

Tu t'accommoderois mieux de l'esprit qui descend dans la cave , que de celui qui monte au grenier , parce que selon le dire d'un ancien , *Sine Cerere & Baccho friget Venus.*

COLOMBINE.

C'est un galimathias où l'on ne comprend rien , que l'esprit des savans.

CINTHIO.

C'est que le tien n'est pas d'une vaste étendue.

COLOMBINE.

Qu'est-ce que vous savez tant , que je ne sache aussi-bien que vous ?

CINTHIO.

Ce que je sai ?

Oui , voyons.

CINTHIO.

Plus de choses que tu n'en apprendras
jamais.

COLOMBINE.

Mais , quoi encore ?

CINTHIO.

Je sai l'ortographe , ignorante !

COLOMBINE.

C'est une belle science que l'ortographe ?

CINTHIO.

C'est la plus belle de toutes , c'est un phi-
losophe qui me l'a dit.

COLOMBINE.

Ce philosophe a bien la mine d'être un
fou. Mais qu'est-ce que l'ortographe ?

CINTHIO.

C'est. . . Belle demande ! C'est. . . L'or-
tographe. C'est. . . c'est la premiere de tou-
tes les sciences.

COLOMBINE.

Me voilà bien plus savante ! Mais defi-
nissez-la moi.

CINTHIO.

L'ortographe. . . Attendez. . . De mê-
me que la beauté de l'univers consiste dans
la juste construction des parties qui le com-
posent , l'ortographe consiste dans la juste
construction des lettres qui composent les
mots.

COLOMBINE.

Voilà un beau raisonnement , avec vos constructions.

CINTHIO.

Ignorante , qui n'entend pas le mot de construction ! C'est que tu as des obstructions dans l'esprit. Ne vois-tu pas que ce qui fait que nous trouvons une femme belle , c'est l'ortographe & la juste construction des parties qui composent son visage ?

COLOMBINE.

Ah , ah ! cela est drôle. C'est donc la belle ortographe & la belle construction de nos actions qui fait les grands hommes ?

CINTHIO.

Il n'y a rien de mieux.

COLOMBINE.

C'est la bonne ou la mauvaise ortographe de nos parties qui fait la douleur ou le plaisir : Par exemple , la mauvaise construction & la mauvaise ortographe de ma main avec votre joue , n'est-ce pas ce qui cause la douleur ? *Elle lui donne un soufflet.*

CINTHIO *portant la main sur sa joue.*

Comment , un soufflet !

COLOMBINE.

C'est pour rendre l'argument plus sensible. Allez , monsieur , la mauvaise ortographe de votre cervelle vous a rendu fou.

CINTHIO.

Taisez-vous , insolente ; je suis plus sage

que vous , & je veux que ma fille épouse un bel-esprit : oui , je le veux , & j'ai raison de le vouloir.

COLOMBINE.

C'est selon. Il y a des femmes qui n'aiment point qu'on paye d'esprit avec elles. Ce n'est pas de ce côté-là qu'elles font tomber les gros frais. Si votre fille est de ce nombre-là , vous n'avez pas raison de le vouloir.

CINTHIO.

Je veux qu'elle en épouse un , & qu'elle devienne bel-esprit elle-même.

COLOMBINE.

Le mariage d'un esprit avec un corps ne réussit guères.

CINTHIO.

N'importe, je l'ai résolu , & je vais donner ordre pour cela à la reception de messieurs de Crocenville.

COLOMBINE.

Et moi , à une affaire pressée qui m'oblige de vous quitter. *A part.* Il faut tâcher de renvoyer ces crocans boire du cidre.



S C E N E V.

*CINTHIO , COLOMBINE , ANGE-
LIQUE , PIERROT.*

H *CINTHIO.*
Ola , ho , quelqu'un ?

PIERROT.

Monsieur ?

CINTHIO.

Qu'on fasse venir ma fille.

PIERROT.

La voilà.

CINTHIO.

Hé bien , ma fille , êtes-vous prête à ré-
cevoir messieurs de Crocanville ?

ANGELIQUE.

Non ; mon pere.

CINTHIO.

Comment , non !

ANGELIQUE.

C'est que je ne veux point épouser un
provincial : on se rouille trop en province ,
on y perd absolument les bons airs , & c'est
à quoi je ne veux point m'exposer : je mour-
rois plutôt que de me résoudre à quitter
Paris.

CINTHIO.

Il faudra bien pourtant que vous le fassiez.

ANGELIQUE.

ANGELIQUE.

Non , mon pere , je vous prie de ne me point forcer à vous desobéir , j'ai pris mon parti là-dessus.

CINTHIO.

Et j'ai pris le mien aussi. Voilà qui est admirable ! Ne ferez-vous pas plus heureuse que vous ne méritez , d'épouser un homme d'esprit ?

COLOMBINE.

Ce n'est pas si grand'chose que vous croyez , qu'un bel-esprit. J'ai des vers ici qui le disent bien mieux que moi,

CINTHIO.

Des vers ?

COLOMBINE.

Oui , des vers. Ecoutez. *Elle lit.*

Dans ce siècle pervers , c'est un foible avantage
Que d'avoir la science & l'esprit pour partage.

Quand le monde autrefois suivoit de bonnes mœurs

Le bel-esprit tenoit lieu d'héritage ,

Auprès des grands trouvoit mille douceurs ,

Et des belles souvent obtenoit des faveurs :

Mais on a bien changé d'usage.

On a tant fait , qu'enfin le bel-esprit

N'est plus qu'un cherif appanage ,

Et n'a ni grace ni credit.

Jadis parmi le sexe aimable ,

Aux graces de l'esprit rien n'étoit comparable ;

Avec ce seul endroit on étoit engageant.

Les amans devoient tout à leur délicatesse :

Et si l'on leur montrait alors quelque foiblesse ,

Ce n'étoit point à leur argent

Qu'on prostituoit sa tendresse.

Dès que sur la vertu le vice a prévalu ,
L'or a pris sur le sexe un empire absolu .

En vain l'esprit dans les ruelles ,
Veut pour gagner les cœurs étaler des appas ,
Il ne trouve que des cruelles :

Il a beau s'épuiser , on ne l'écoute pas ,
Et ce n'est que l'argent qui brille aux yeux des belles .

Les femmes ne sont plus sujettes au péché
de l'esprit , ce n'est que le péché de la bour-
se qui les tient .

C I N T H I O .

C'est un péché grossier .

C O L O M B I N E .

Autrefois on souffroit le corps à cause de
l'esprit ; à l'heure qu'il est , on aime le corps
à cause de la bourse .

C I N T H I O .

Je veux que ma fille donne exemple aux
autres , & qu'elle préfère l'esprit à tout .

A N G E L I Q U E .

Je n'aime point l'esprit normand , & j'ai-
merois mieux épouser un sot , qu'un nor-
mand qui auroit de l'esprit .

C O L O M B I N E .

Elle a raison , & j'ai autrefois oui dire un
proverbe à ma grand'mere , qui m'a donné
une aversion horrible pour les gens de cet-
te nation .

*De grand seigneur , grande riviere ,
D'un normand , & d'un grand chemin ,
Ne fais jamais ton voisin .*

CINTHIO.

Ce proverbe-là est faux , pour les normands.

PIERROT.

Monsieur , voilà messieurs de Crocanville.

CINTHIO.

Ma fille , faites bien votre devoir , & souvenez-vous de leur parler avec esprit.

SCENE VI.

ARLEQUIN & PASQUARIEL déguisés. CINTHIO , ANGELIQUE , COLOMBINE , PIERROT.

Arlequin & Pasquariel , l'un avec une bosse par derriere , l'autre par devant , veulent faire la reverence tous deux à la fois , & tombent l'un sur l'autre.

COLOMBINE.

V Oilà messieurs de Crocanville à bas.
Prenez garde de vous gâter la taille.

ARLEQUIN à Pasquariel en se relevant.

La peste soit du mal-adroit !

PASQUARIEL.

La peste soit de l'animal !

ANGELIQUE.

Ah , quel horreur ! Ce sont des monstres,

H ij

ARLEQUIN *bas à Angelique.*

Ne vous allarmez pas , la belle ; c'est Arlequin & Pasquariel qui se sont crocanvilisés pour votre service

PASQUARIEL *à Cinthio.*

Nous lisons dans les naturalistes , que le rhinoceros n'abandonne jamais ses petits , que lorsqu'ils sont capables de rechercher ce qui leur est bon , & d'éviter ce qui leur est contraire : ainsi , monsieur , comme je sai que vous avez été un véritable rhinoceros à l'égard de votre fille , vous ne devez pas vous étonner si je désire avoir posterité d'une personne aussi accomplie.

CINTHIO.

Voilà un fort sot compliment.

COLOMBINE.

Comment , vous vous plaignez d'un compliment qui vous prend pour un rhinoceros ?

ARLEQUIN.

Comme en cas de mariage il faut toujours venir au fait , monsieur trouvera bon que sans m'amuser aux complimens , je le prévienne sur certains articles que je prétens être inserés dans le contrat de mariage , si je suis assez heureux pour être préféré.

ARTICLES

Qui doivent être inserés au contrat de mariage.

Premierement , le futur veut & entend , que ses biens & ceux de la future resteront au dernier vivant , quand même ils n'auroient point de posterité : & que la future prendra le soin de se laisser mourir dans trois mois , à compter inclusivement depuis le jour de la consommation du mariage.

CINTHIO.

Voilà une condition impertinente.

ARLEQUIN.

Ecoutez jusqu'au bout , vous ferez vos répliques quand j'aurai tout lu.

Plus , comme c'est une coutume usitée en faveur des mâles issus de l'illustre maison de Crocanville , que les femelles contractantes leur assurent un douaire , le futur demande dix mille écus par chacun an , qui lui seront assignés sur les biens meubles & immeubles du pere de la future.

Plus , le futur n'entend en aucune sorte que la future abandonne les soins de son ménage , sous prétexte de se venir dérouiller à Paris , étant persuadé que ces dérouille-

mens enrrouillent fort souvent la tête d'un mari.

Plus , le futur entend , qu'en cas qu'il lui prenne envie de divertir les fonds destinés pour la paix du ménage , la future selon la coutume de Paris , n'usera point du droit de reprefailles.

Plus , qu'en cas qu'il prenne envie à la future d'être dévote , le domestique ne soit point obligé d'en pâtir , & moins encore le futur sur le fait du devoir conjugal.

Plus , comme les modes engagent à beaucoup de dépense , le futur entend que la future soit toujours habillée modestement & de la même façon , c'est-à-dire d'un bon cadis pour les jours ouvriers , & d'une griset-
te honnête les dimanches & les jours de fêtes. Bien entendu que , contre la coutume des femmes du bon air , elle s'interdira l'usage du vin & du tabac.

Plus , comme l'expérience nous apprend qu'une joueuse qui a perdu son argent , engage souvent pour se dépiquer & pour soutenir ses pertes , le fonds de la communauté , il ne sera permis à la future de jouer aucun jeu , excepté le noble jeu de l'oye renouvelé des Grecs.

COLOMBINE.

Voilà d'affès bonnes clauses pour inferer dans un contrat. Monsieur de Crocanville n'entend pas mal ses interêts.

CINTHIO.

Il y a quelque chose de bon : mais la plupart sont impertinentes , & je ne donne point ma fille à un extravagant comme vous.

PASQUARIEL.

Au moins je n'ai que dix enfans de mon premier mariage.

CINTHIO.

Dix enfans ! Vous avez l'insolence de vouloir épouser ma fille avec dix enfans sur les bras.

ARLEQUIN.

Je n'en ai que quatre , tant legitimes que naturels.

CINTHIO.

Il en a quatre encore ? Voyez l'insolence !

ARLEQUIN.

Oui , quatre enfans sterlins.

CINTHIO.

Qu'est-ce à dire sterlin ?

ARLEQUIN.

C'est-à-dire que les quatre en font cinquante deux.

COLOMBINE.

Madame aura là une nombreuse famille.

CINTHIO.

Vous êtes des fripons.

ARLEQUIN.

Corbleu , ce n'est point ainsi qu'on traite un homme qui porte le nom de Crocanville.

CINTHIO.

Cinquante & deux enfans , bourreau !

PASQUARIEL.

Par là ventrebleu ; la maison de Crocanville est la plus ancienne maison de Normandie.

CINTHIO.

Prenez garde que je ne vous applanisse votre bosse.

ANGÉLIQUE.

Hé , mon père , ne vous emportez pas.

ARLEQUIN.

Savez - vous bien que voilà la première épée de notre province.

CINTHIO.

Cinquante & deux enfans , traître !

PASQUARIEL.

Il ne faut point violenter l'inclination de monsieur ; il n'a qu'à nous rembourser les frais que nous avons faits pour les préparatifs de la noce.

ARLEQUIN.

Vous ajouterez à ce remboursement dix mille écus que j'ai dépensé pour me mettre en équipage.

CINTHIO.

Vous êtes un bon gueux pour dépenser dix mille écus.

Je parie que , si vous envoyez querir un maréchal , il lui trouvera des cloux à ses fouliers.

ARLEQUIN.

Autre somme pour m'avoir fait insulte.

COLOMBINE *lui prenant sa bosse.*

Il ne seroit pas juste que monsieur de Crocanville remportât ce paquet de poulardes.

ARLEQUIN.

Autre injure encore plus aggravante , & qui demande un plus grand dédommagement.

CINTHIO *prenant un bâton.*

Je m'en vais me dédommager moi-même du tour qu'on me vouloit faire.

PASQUARIEL *se sentant frapper.*

Bon ! voilà de quoi faire une bonne procédure.

COLOMBINE.

Hé , monsieur , pardonnez-lui , quand ce ne seroit qu'à cause du rhinoceros.

CINTHIO.

Me voilà bien saoul de messieurs de Crocanville. Je ferai beaucoup mieux de marier ma fille avec un bel-esprit de la robbe dont on m'a parlé.





A C T E I I.

S C E N E I.

*CINTHIO, COLOMBINE,
ARLEQUIN.*

CINTHIO.

JE me mets fort peu en peine de ce qu'on en peut dire, ma fille sera mariée dans la robbe; il n'y a point de mariages plus solides, & je veux lui donner un homme qui soit du métier.

ARLEQUIN.

S'il n'est point du métier, elle le fera bien-tôt de la confrairie.

COLOMBINE.

Je croi que vous y songerez plus d'une fois.

CINTHIO.

D'où vient?

COLOMBINE.

J'espere qu'après avoir bien tourné autour du pot, vous donnerez Angelique à Octave.

ARLEQUIN.

J'espere qu'après avoir bien tourné au-

tour du pot , ce fera Octave qui mangera le lard. COLOMBINE.

Vous ne savez pas ce que vous refusez.

CINTHIO.

Comment ?

COLOMBINE.

Vous refusez un homme qui a la plus belle passion du monde pour vous , à cause que vous êtes bel-esprit.

ARLEQUIN.

Il vous épouserait vous-même , si vous étiez à marier.

CINTHIO.

Je me défie toujours de ces jeunes engeoleurs , qui ne caressent les peres & les meres que pour avoir les filles.

COLOMBINE.

Si vous saviez tout ce qu'il dit de votre esprit & de votre capacité.

CINTHIO.

De mon esprit & de ma capacité.

COLOMBINE.

Il dit que vous êtes le plus bel-esprit & le plus savant homme du siècle.

ARLEQUIN.

Et qu'il ne connoit point de savant qui ne soit auprès de vous un gros âne , monsieur.

CINTHIO.

Il a donc quelque goût ?

COLOMBINE.

Personne ne se connoit mieux en mérite.

ARLEQUIN.

Personne ne se connoit mieux en fots.

CINTHIO.

Cela ne suffit pas , il me faut un gendre
qui ait de la science , & il n'y a de savans
que les gens de robbe.

COLOMBINE.

Il y a quelquefois un grand vuide sous
ces grandes robbes.

CINTHIO.

Que dit cette impertinente ?

ARLEQUIN.

Ce n'est rien , c'est qu'elle abhorre le
vuide.

CINTHIO.

On m'a dit que monsieur Rouget étoit un
bon philosophe & un bel-esprit, & je veux
absolument lui donner ma fille ; mais il faut
qu'elle apprenne la philosophie , car mon-
sieur Rouget n'aimeroit pas une ignorante.

COLOMBINE.

Vous avez envie de faire tourner la tête à
votre fille avec votre philosophie.

CINTHIO.

Je soutiens que ma fille a du genie pour
les sciences.

ARLEQUIN.

Elle conjuguera fort bien le verbe *amo*.

CINTHIO.

Sans doute.

ARLEQUIN.

Les femmes aiment si fort ce mot , qu'el-

les le savent conjuguer en toutes sortes de langues sans l'avoir appris. Demandez plutôt à Colombine ce que c'est que conjuguer
amo. COLOMBINE.

Voyez ce nigaud.

ARLEQUIN.

Quand les femmes n'auroient point de génie pour les sciences, leur curiosité leur en donneroit. Elles veulent tout savoir, & il y en a beaucoup qui s'abandonnent à leur tendres transports autant par curiosité que par amour.

COLOMBINE.

Il faut être bien impertinent !

ARLEQUIN.

Ce sont les deux humeurs peccantes des femmes que l'amour & la curiosité.

COLOMBINE.

Quel animal !

ARLEQUIN.

Il leur faudroit toute la boutique de monsieur Canule pour évacuer ces deux humeurs. *A Colombine.* Conjugues donc le verbe *j'aime*.

COLOMBINE.

J'aimerois fort à voir roffer les gens qui parlent aussi sottement que toi.

ARLEQUIN.

Fi, la vilaine, qui brûle d'un amour illégitime. *A Cinthio.* Etes - vous philosophe par curiosité, monsieur ?

CINTHIO.

Je suis philosophe , parce que j'aime la philosophie.

ARLEQUIN.

Etes-vous de ces philosophes qui suivent la nature , qui donnent tout aux fonctions animales ? Etes-vous un pourceau d'Epicure , monsieur ?

CINTHIO.

Ce n'est point ma philosophie.

ARLEQUIN.

Etes-vous peripatheticien ; de ces philosophes ambulans & inquiets qui voltigent de plaisir en plaisir , qui voudroient souvent changer de femme , & qui aiment mieux celle de leur voisin que la leur.

CINTHIO.

Je n'ai de l'inquiétude que pour me separer des ignorans.

ARLEQUIN.

Vous êtes donc de la secte de Diogene ? On m'a donné le veritable tonneau de ce philosophe dont je veux vous faire present. *Il le va querir.*

CINTHIO.

Il me fera plaisir , & je serai bien-aïse de rompre commerce avec les fots.

ARLEQUIN *roulant le tonneau avec Pierrot.*

Tenez , le voilà. Comme je ne suis pas un philosophe si emphilosophé que vous , c'est un meuble qui m'est fort inutile. Met-

rez-vous-y pour voir. *Arlequin & Pierrot* le mettent dans le tonneau. Etes-vous à votre aise?

CINTHIO.

Fort bien. *Il veut se relever.*

ARLEQUIN *l'en empêchant.*

Puisque vous ne voulez pas être un philosophe ambulant, il faut, s'il vous plait, que vous soyez un philosophe roulant. *Arlequin & Pierrot le roulent sur le théâtre.*

CINTHIO.

Au secours ! ces marauts, ils me tuent !

ARLEQUIN.

Peut-on mourir d'une plus belle mort, que de mourir dans un tonneau qui sent encore le vin dont il fut autrefois rempli ? Allons, de la joye, monsieur, roulez-vous dans la maison du cousin Diogene. *Ils le font rentrer dans la cantonnade, toujours en le roulant, & s'en vont.*



S C E N E I I.

ANGELIQUE , COLOMBINE.

ANGELIQUE.

HE' bien , Colombine , as-tu gagné quelque chose sur l'esprit de mon pere ?

COLOMBINE.

Rien du tout. Il est obstiné comme une vieille mule.

ANGELIQUE.

Quoi , je serois réduite à épouser monsieur Rouget ? Non , je n'y consentirai jamais , & j'aime mieux cent fois mourir , que de renoncer à Octave.

COLOMBINE.

On ne renonce point à ses amans , quoi qu'on se marie ; on ne s'en éloigne en apparence que pour s'en approcher de plus près. L'état d'une fille est un état de contrainte , & le mariage est un champ libre pour bien des choses. Tout ce que vous avez à faire , si monsieur Rouget vous déplaît , c'est de faire tout comme si vous l'aimiez , & de ne point résister à votre pere avec tant d'opiniâtreté.

ANGELIQUE.

Tu veux donc que je lui obéisse aveuglément ?

COLOMBINE.

COLOMBINE.

Vous ne m'entendez point. Je vous dis qu'il ne faut point le contrarier ; qu'il faut faire semblant de lui accorder tout , pour ne lui donner rien ; qu'il faut applaudir à ses raisonnemens , & admirer toutes ses idées ; vous verrez qu'il vous abandonnera la pratique , pourvu que vous lui abandonniez la spéculation. Les philosophes sont plus humains que vous ne pensez. Ils ne sont jaloux que de leurs opinions , & ils se mettent peu en peine de ce qu'on fait , pourvu qu'on approuve ce qu'ils disent. Hé bien , il veut vous voir marier avec monsieur Rouget , il faut feindre d'y consentir , afin de l'amuser par des complaisances affectées. Il faut savoir entrer dans le foible des gens dont on a besoin. Ce n'est qu'à force de souplesse qu'on les fait venir où l'on veut. Allez vous-en le trouver ; & s'il vous parle d'Octave , ne manquez pas de lui en dire bien du mal.

ANGELIQUE.

Du mal d'Octave , moi !

COLOMBINE.

Voyez - vous pas bien que c'est reculer pour mieux sauter ? Voilà une plaisante délicatesse ! Vraiment il n'est pas besoin que les femmes soient si scrupuleuses. S'il leur venoit une élevation au visage toutes les fois qu'elles disent ce qu'elles ne sentent point ,

il n'y en a pas une qui n'eut le tein horrible. D'ailleurs il est de la bienséance de ployer un peu avec un pere.

S C E N E I I I.

ANGELIQUE, COLOMBINE, OCTAVE, PASQUARIEL.

ANGELIQUE *sans appercevoir Octave.*

N On, je ne lui obéirai jamais, quoiqu'il en puisse arriver. Moi, j'épouserois monsieur Rouget ? un homme d'une figure bourgeoise, & d'un mérite trivial ? C'est à quoi je ne consentirai jamais. D'ailleurs j'avoue que je ne saurois me détacher d'Octave : lui seul a su par ses complaisances & par ses manieres, faire de douces impressions dans mon ame ; enfin lui seul. . . .
en appercevant Octave. Ah, Octave, que venez-vous de m'entendre dire ! quelle opinion allez-vous avoir de moi ! Mais enfin je suis sur le point de vous perdre, & c'est bien le moins que je doive faire, après vous avoir toujours caché ma foiblesse, que de vous laisser penser que vos soins & votre amour m'avoient su plaire, & que s'il m'avoit été permis de disposer de moi, je n'aurois jamais été qu'à Octave.

OCTAVE.

Le sort, charmante Angelique, secondera ces sentimens que vous venez de me faire voir , & qui me rendent le plus heureux de tous les hommes. L'amour qui se plaît à couronner les amans fideles , vient de nous inspirer un stratagème , qui nous fera triompher de ceux qui nous persecutent , & qui me rendra ma divine Angelique. J'ai parmi mes valets , un veritable prothée , qui va paroître bientôt sous la forme de monsieur Rouget , & qui fera tout ce qu'il faut pour être refusé.

COLOMBINE.

Il faut qu'il paroisse bien ridicule s'il veut réussir , car on est bien entêté de monsieur Rouget.

OCTAVE.

Quel malheur pour moi , si monsieur Rouget m'enlevoit la divine Angelique !

PASQUARIEL.

Cela arrive souvent de même. La plupart des jolies femmes font le partage d'un marchand cheval de carosse. Aussi je ne m'étonne pas si elles ont quelquefois recours à d'autres voitures , pour aller mieux.

COLOMBINE.

Quelqu'un vient. Sortez vite que l'on ne vous voye ici.

S C E N E I V.

CINTHIO , ANGELIQUE , COLOMBINE , PIERROT.

CINTHIO à Pierrot.

C'Est un homme que monsieur Rouget !
Il n'y a point d'homme en France qui
fâche la géographie comme lui.

PIERROT.

Il n'a pourtant pas la mine , avec son
air fluet , de faire voir grand pays à made-
moiselle. Voyez comme il est fait. Tenez ,
le voilà.

S C E N E V.

CINTHIO , ANGELIQUE , COLOMBINE , PIERROT , ARLEQUIN ,
en robe , PASQUARIEL portant la queue
d'Angelique.

ANGELIQUE à Arlequin qui la veut baiser.

Monsieur , je ne baise point les hom-
mes.

ARLEQUIN à Cinthio.

Jamais aucune nouvelle , monsieur , n'a
causé dans mon cœur un si grand tressaille-

ment de joye , que lors qu'on m'est venu signifier de votre part , que vous m'aviez choisi pour m'affocier & conjoindre avec mademoiselle. Bien loin que cette proposition soit sujette chez moi aux fins de non recevoir ; je l'ai acceptée sans délai, pour y répondre en bonne & due forme , comme la chose le requiert. Vous devez croire, monsieur , que je ne me laisserai pas condamner par défaut sur l'article de la conclusion , & moins encore sur celui de la reconnaissance. Je déclare , en présence de tous ces témoins , qu'elle a fait élection de domicile dans mon cœur , & que vous vous devez attendre à tous les actes de soumission qui vous seront rendus à l'avenir par votre très-humble , &c.

PASQUARIEL.

Il y a bien de l'ortographe dans ce compliment-là.

COLOMBINE.

Voilà parler dans les termes de l'art.

ANGELIQUE.

Affurément.

PASQUARIEL.

Vous allez bien entendre autre chose.

ARLEQUIN *à Angelique.*

Comme ainsi soit , madame , que les ruisseaux se hâtent pour se rendre dans les fleuves , & les fleuves dans la mer , pour lui porter le tribut de leurs eaux ; aussi tous

les hommes doivent payer à vos charmes le juste tribut qui leur est dû : & attendu que vos beautés ternissent par leur éclat celui des lanternes & des falots , les hommages que vous meritez doivent surpasser tous les autres , & si vous recevez , ainsi que le desire le suppliant , celui qui vous est par lui rendu , il prendra soin d'enregistrer l'ajournement personnel qui lui a été fait de comparoître devant vos beautés , dans les annales de ses jours fortunés , comme étant ; &c.

CINTHIO *à part.*

Ne me proposera-t-on jamais que des gendres ridicules ?

COLOMBINE.

Je suis assurée que monsieur a mis trois mois à faire ce compliment-là.

ARLEQUIN *à Cinthio.*

J'en avois préparé un pour madame votre femme.

CINTHIO.

Ma femme vous en quitte , & moi pour elle.

ARLEQUIN.

Je la comparois à l'ancienne ville de Troye.

CINTHIO.

Vous croyez, à ce que je vois , ma femme bien vieille ?

ARLEQUIN.

Comme la fameuse ville de Troye eut

quantité d'assiegeans , aussi je supposois dans mon compliment , que madame n'en a pas manqué en son temps , & que si elle a succombé à leurs efforts , c'en a été qu'après y avoir résisté courageusement , à l'exemple de cette importante place.

CINTHIO.

Voilà qui est insolent.

COLOMBINE.

Mais enfin , vous avez été le fortuné cheval qui a eu l'honneur de cette conquête-là.

ARLEQUIN.

Ce sont les flammes de votre amour qui ont mis l'incendie dans le cœur de cette célèbre citée.

PIERROT *allumant des fusées dans les bours sortent de dessous la robe d'Arlequin par derriere.*

Et moi , je m'en vais le mettre dans le derriere de monsieur Rouget.

ARLEQUIN *en courant sur le theatre , & toujours le derriere à Cynthio comme pour le brûler*

Au secours , on me brûle , on me rôtit ! hé , monsieur , ayez pitié de mon pauvre derriere ! Eteignez le feu de mon derriere.

CINTHIO *en courant.*

Le coquin , le pendard , le maraut , l'insolent qui me veut brûler tout en vie !

Arlequin s'en va , Cynthio reste.

S C E N E V. L I

CINTHIO, COLOMBINE,
ANGELIQUE.

CINTHIO.

JE fais bien savoir de monsieur Rouget,
aussi bien que de ses complimens ; je
croi que je ferai beaucoup mieux de don-
ner un poëte à ma fille. Ce sont des illustres
que les poëtes !

COLOMBINE.

Nous voici encore pas mal. Les mari-
gés ont bien de la peine à être heureux en
prose, comment le seroient-ils en vers ?

ANGELIQUE.

Moh pere, je vous prie, que je n'épou-
se point un poëte. J'ai une aversion mor-
telle pour les gens qui font des vers. J'on dit
qu'ils sont tous fous.

CINTHIO.

En moi, je veux que vous en épousiez un.
Ce sont eux qui distribuent la gloire, &
qui font revivre les hommes après leur
mort.

COLOMBINE.

Depuis qu'on a gâté le métier, ce n'est pas
grand'chose que de revivre dans les poëtes.

CINTHIO.

Taisez-vous , fotte.

COLOMBINE.

Le contrat de mariage sera-t-il en vers ?

CINTHIO.

Taisez-vous , vous dis-je.

COLOMBINE.

Et tout le monde y signera-t-il en vers ?

CINTHIO *à Angelique.*

N'aurez-vous pas bien de la joye , ma fille , d'épouser un poète ?

COLOMBINE *bas à Angelique.*

Dites qu'oui. Je songe à un moyen qui ne sera pas mauvais pour parer le coup.

ANGELIQUE.

Si vous l'avez résolu , il faudra bien que je vous obéisse.

CINTHIO.

Voilà bien répondre cela.

COLOMBINE.

Si vous voulez , je vous donnerai le plus joli poète de France.

CINTHIO.

Un joli poète.

COLOMBINE.

Oui , & j'ai des vers de la façon , qui vous le pourront persuader.

CINTHIO.

Voyons.

COLOMBINE *lit.*

Sans un peu d'esprit , le corps

N'est qu'une pauvre machine ,
Dont la cuisine

Fait jouer les ressorts :

En vain pour s'ajuster , la brune & la blonde ,
De la terre & des eaux épuisent les trésors ,

Si l'esprit dans leurs yeux ne badine ,
Elles font pour charmer d'inutiles efforts.

COLOMBINE.

Hem ?

CINTHIO.

Ils sont jolis.

COLOMBINE.

Diantre ! La cuisine fait jouer les ressorts
de la machine du corps ! cela n'est pas d'un
poète crotté.

CINTHIO.

Sur quoi fait-il des vers ordinairement ?

COLOMBINE.

Sur la beauté d'une dame que l'on aimera
pour son argent : sur l'humeur accommo-
dante d'un mari , qui reçoit civilement les
jeunes cavaliers qui vont voir sa femme , &
qui prend fort honnêtement ses gands & son
épée aussi-tôt qu'il les voit entrer , pour ne
les pas fatiguer d'une présence importune.
Sur la sagesse d'un colonel qui éloigne ses
gens prudemment du feu , pour conserver
les troupes du Roi. Sur l'éloquence d'un
jeune magistrat , qui aura prononcé un dis-
cours avec la même grace & la même con-
fiance que s'il l'avoit composé lui-même.
Sur l'adresse merveilleuse de certaines da-

mes à ménager dix amans à la fois , & à les
savoir rendre tous heureux ; enfin sur mille
sujets que je ne saurois vous dire.

CINTHIO.

Fais-moi voir cet homme-là.

COLOMBINE.

Ne vous mettez pas en peine.

CINTHIO.

Je veux connoître aussi des philosophes.

COLOMBINE.

Je vous en ferai voir tant que vous
voudrez.

CINTHIO.

Je vais proposer à mon frere le jeune
poëte que tu connois. Songes aussi aux
philosophes , au moins.

COLOMBINE.

Laissez - moi faire. *A Angelique.* Il faut
pouvoir disposer de tous les gens qu'il ver-
ra, afin de le gouverner par leur moyen.



S C E N E V I I.

LE DOCTEUR, CINTHIO, PIERROT.

LE DOCTEUR.

Dieu vous gard, mon frere.

CINTHIO.

Et vous aussi, mon frere.

LE DOCTEUR.

Comment se porte-t-on chez vous ?

CINTHIO.

Fort bien.

LE DOCTEUR.

On m'a dit que vous vous adonniez à la conversation des beaux esprits, & que vous vous étiez mis la science en tête.

PIERROT.

C'est un ferrail de gens savans, que la maison de monsieur.

LE DOCTEUR.

Et vos affaires, comment s'accommodent-elles de cela ?

CINTHIO.

Pas mal.

LE DOCTEUR.

Y donnez-vous quelque temps ?

PIERROT.

Les beaux-esprits ni les gens de qualité

ne prennent jamais connoissance de leurs affaires ; fy , cela est trop bourgeois.

LE DOCTEUR.

Voilà-t-il pas mon compte ! C'est justement comme les maisons déperissent.

PIERROT.

Pour être du bon air , il ne faut pas mieux savoir ses affaires que celles du grand turc de la Chine.

LE DOCTEUR.

Et votre femme , est-elle bel-esprit aussi ?

CINTHIO.

Ma femme , ma fille , moi.

PIERROT.

Il n'y a pas jusqu'au cocher de monsieur , qui ne s'en mêle.

LE DOCTEUR.

Votre cocher ?

CINTHIO.

Oui , il fait même d'affès bons vers.

PIERROT.

Tant pis pour vos chevaux.

LE DOCTEUR.

On ne dîne ni avec de la prose ni avec des vers ; ce sont des viandes bien creuses , & qui ne gâtent pas la taille.

PIERROT.

On ne se chauffe pas beaucoup à la cuisine des savans.

LE DOCTEUR.

Et votre fille , ne songez-vous pas à la pourvoir ?

CINTHIO.

Dès ce soir.

LE DOCTEUR.

Est-ce un bel-esprit qu'elle va épouser ?

CINTHIO.

Le plus habile poëte qui soit en France.

LE DOCTEUR.

Un poëte ?

CINTHIO.

Oui.

LE DOCTEUR.

Cela suffit, votre fille n'aura pas mon bien.

CINTHIO.

J'espere que vous traiterez votre nièce
en bon oncle.

LE DOCTEUR.

Je vous souhaite le bon soir , mon frere.

CINTHIO.

Que vous aurez égard au peu que je puis
faire pour elle.

LE DOCTEUR.

Mon frere , je vous souhaite le bon soir.

PIERROT *en arrêtant le Docteur.*Attendez , attendez , voici le cocher de
monsieur , qui vient nous faire part de quel-
que rime de poësie.

S C E N E V I I I.

*ARLEQUIN en cocher , CINTHIO ,
LE DOCTEUR , PIERROT.*

ARLEQUIN d'un ton triste.

JE viens vous annoncer un très funeste sort.
Celui de vos chevaux qu'on nomme le poëte ,
Depuis quatre jours boire ,
Et votre autre est devenu mort.

PIERROT.

Comment , voilà le plus grand poëte qui
soit dans toute la poésie.

CINTHIO.

Mon cheval est mort ?

ARLEQUIN.

Hélas , il ne vit plus ! L'impitoyable parque
Envieuse de ses beaux jours ,
En a coupé la trame pour toujours ,
Et Caron a passé son ombre dans sa barque.

LE DOCTEUR.

Caron a passé l'ombre de votre cheval
dans sa barque ? Cela est drôle !

PIERROT.

Oh , ce n'est pas la première ombre de
cheval qu'il a passée , & ce ne sera pas la
dernière , monsieur.

LE DOCTEUR.

Quel animal est-ce là ?

CINTHIO.

Depuis quand est-il mort ?

ARLEQUIN.

Il m'a tout maintenant fait ses derniers adieux,
Et je viens pour jamais de lui fermer les yeux.

LE DOCTEUR.

Ah, ah, ah ! il vient de lui fermer les
yeux. Prenez garde qu'il ne l'ait fait mourir
de faim en lui volant son avoine.

CINTHIO.

Pourquoi est-il donc mort ?

ARLEQUIN.

Parce que nous mourons chacun à notre tour.
C'est une vérité qui n'est que trop certaine.

Je ne lui voloïs tous les jours
Sur ses repas qu'un picotin d'avoine.

LE DOCTEUR.

Voilà comme ils font tous. Etoit-il bon
cheval ?

ARLEQUIN.

Hélas, c'étoit la fleur de tous les animaux,
Quand même on vous mettroit du nombre,
Il avoit seulement un peu peur de son ombre.

LE DOCTEUR.

Son âge ?

ARLEQUIN.

Vous savez que vous étiez jumeaux.
La mort l'a pris au cri au plus beau de son âge,
L'amour qui fut toujours son unique partage,
Le faisoit nuit & jour brûler pour des juments,
Et je voyois de temps en temps
Qu'il avoit fort mauvais visage.

PIERROT.

Il avoit la complexion bien amoureuse.

CINTHIO.

Ce sont des contes, un cheval ne meurt
point d'amour.

ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

Non, il n'est point mort d'autre chose.
De sa mort & de ma douleur
L'amour, le seul amour est cause,
Je connoissois trop bien son cœur.

PIERROT.

Voila une belle passion.

CINTHIO.

Et le maréchal qu'en dit-il ?

ARLEQUIN.

L'ignorant maréchal veut qu'une apoplexie,
Air terminé le cours d'une si belle vie.

LE DOCTEUR.

Savez-vous bien, mon frere, que vous
êtes fou aussi-bien que votre cocher ?

CINTHIO.

Prenez garde, il ne faut jamais fâcher
les poètes.

ARLEQUIN.

Une si grande affliction
N'est pourtant pas sans consolation.

Montrant le Docteur.

Monsieur pourra fort bien réparer ce dommage.

Il me paroît un animal

Propre à relever l'attelage :

Je connois à son corsage,

Qu'il ne menera pas mal.

*Il parcourt le Docteur depuis la tête jusqu'aux
pieds.*

LE DOCTEUR.

Que vient dire ce marant !

CINTHIO.

Vous en ai-je pas averti ?

ARLEQUIN *tâtant la jambe du Docteur.*

Il a la jambe bonne, une large croupiere ;

Tome V.

K

Il est ouvert , du devant , du derriere ,
 Assez haut pour tirer le foin du ratelier ,
 Et je le croi bon carossier.

LE DOCTEUR.

Attends , coquin , que je t'estropie. *Il le poursuit.*

PIERROT.

Voilà des rimes un peu familières.

ARLEQUIN *revenant avec un harnois ,
 qu'il jette sur le cou du Docteur.*

Du pauvre trepassé c'est ici le pourpoint ,
 Voyons s'il est à votre point.

LE DOCTEUR *ayant le harnois sur les
 épaules.*

L'insolent , le coquin , il faut que je le tue.

ARLEQUIN *avec un fouet de cheval.*

Je vous étrillerai de la bonne manière.

Chaque jour , à force de bras ,

De votre dos j'ôterai la poussière ,

Vous aurez fort bonne litière ,

L'avoine ni le foin ne vous manqueront pas ,

Et dans fort peu de temps vous serez gros & gras.

LE DOCTEUR *voulant se jeter sur lui.*

Il faut qu'il meure de ma main.

ARLEQUIN

Comment , vous entrez en furie ?

Vous êtes un cheval trop vif.

Allons , marchons à l'écurie ,

Et ne faites point le retif.

Allons vite à l'écurie ,

Que je ne vous estropie.

*Il le chasse à coup de fouet , ce qui finit le se-
 cond acte.*

CINTHIO.

Taisez-vous , fotte.

COLOMBINE.

Le contrat de mariage sera-t-il en vers ?

CINTHIO.

Taisez-vous , vous dis-je.

COLOMBINE.

Et tout le monde y signera-t-il en vers ?

CINTHIO *à Angelique.*

N'aurez-vous pas bien de la joye , ma fille , d'épouser un poète ?

COLOMBINE *bas à Angelique.*

Dites qu'oui. Je songe à un moyen qui ne sera pas mauvais pour parer le coup.

ANGELIQUE.

Si vous l'avez résolu , il faudra bien que je vous obéisse.

CINTHIO.

Voilà bien répondre cela.

COLOMBINE.

Si vous voulez , je vous donnerai le plus joli poète de France.

CINTHIO.

Un joli poète.

COLOMBINE.

Oui , & j'ai des vers de sa façon , qui vous le pourront persuader.

CINTHIO.

Voyons.

COLOMBINE *lit.*

Sans un peu d'esprit , le corps

PASQUARIEL.

Il faut donc s'en tenir à Angelique.
Voyons un peu : ne savez-vous pas faire
quelques vers pour votre ménage ?

OCTAVE.

Point du tout.

PASQUARIEL.

Vous vous moquez ! c'est un talent qui est
devenu trop vulgaire pour l'ignorer. Il
n'est point permis d'être amoureux sans faire
des vers , & depuis le marquis jusqu'au
plus petit financier , il n'y a personne qui
ne s'en mêle. Pour moi , je reçois tous les
matins un madrigal de ma maîtresse , qui
est une vieille de quat re-vingt ans , que je
n'aime que pour son argent , & qui a la rage
de la poésie.

OCTAVE.

Je n'ai jamais pu faire un vers.

PASQUARIEL.

Quoi : Si l'on vous pressuroit la veine
poétique, il n'en sortiroit pas une rime ?

OCTAVE.

Pas une seule.

PASQUARIEL.

Je croyois que c'étoit vous qui faisiez les
beaux sonnets que vous me faites porter à
Angelique. OCTAVE.

C'est un abbé de mes amis.

PASQUARIEL.

Cela est fâcheux. Si vous aviez su faire le

poète , nous aurions pu surprendre son pere. Attendez. . . . je n'ai qu'à en produire un , qui épousera Angeli que pour vous.

OCTAVE.

L'expedient est fort bon. Mais s'il ne vouloit pas me la rendre , quand il l'aura épousée ?

PASQUARIEL.

Il vous la rendra de reste : on ne se charge pas si facilement d'une femme que vous pourriez croire. Ah , voilà Colombine & Arlequin, habillés en philosophes.

S C E N E I I.

COLOMBINE & ARLEQUIN, *deguisés en philosophes.* OCTAVE , PASQUARIEL.

COLOMBINE à Octave & à Pasquariel.

PAix , retirez-vous , & laissez-nous le soin d'empaumer notre homme. Le voilà , faisons semblant de philosopher.



S C E N E I I I.

ARLEQUIN, COLOMBINE, CINTHIO, ANGELIQUE.

ARLEQUIN à *Angelique*.

O Ui, madame, ce que le ciel est au dessus de la terre, le soleil au dessus de la lune, la lune au dessus d'une lanterne, Paris au dessus de Vaugirard, la philosophie l'est au dessus de toutes les autres sciences.

ANGELIQUE *faisant semblant de ne voir pas son pere.*

Vous m'en donnez une si belle idée, que tous les plaisirs du monde me paroissent fades en comparaison de celui-là.

CINTHIO.

Bon : Ma fille se desabuse, & revient de la bagatelle. *A Arlequin & à Colombine.* Je vous suis obligé, messieurs, d'instruire ma fille comme vous faites.

ARLEQUIN.

Vous nous faites, monsieur, un si gros honneur, de nous confier l'instruction d'une personne ornée d'un si gros mérite, & j'ai une si grosse reconnoissance pour vous de m'avoir donné à instruire une si grosse beauté, que je ferai mes efforts pour la ren-

dre bientôt grosse par le merite , comme elle l'est par la qualité.

CINTHIO à *Angelique.*

Voilà de l'esprit , ma fille , & du plus fin.

ANGELIQUE.

Ah , mon pere , si vous saviez les jolies choses que j'ai entendues !

ARLEQUIN.

Vous vous moquez , madame.

COLOMBINE.

Il est humble & savant , cela ne se rencontre guères.

CINTHIO.

Et bien , verrons-nous le poëte que vous nous avez promis ?

ARLEQUIN.

Il acheve d'examiner un ouvrage en rondeaux , qu'on lui a envoyé d'une academie fameuse de la Chine , & qu'il doit renvoyer par un courier avec sa critique ; après quoi il se rendra ici sans perdre un moment.

CINTHIO.

En attendant , souffrez que je vous demande comment vous définissez un philosophe.

ARLEQUIN à *Colombine.*

A vous , monsieur.

COLOMBINE à *Arlequin.*

A vous , monsieur.

ARLEQUIN à *Colombine.*

Non , monsieur , c'est à vous à parler.

COLOMBINE à Arlequin.

Vous êtes mon ancien.

ARLEQUIN à Colombine.

Vous l'emportez par l'expérience. Mais puisque vous le voulez. Je dirai. . . *Il touffe, crache & se mouche plusieurs fois.* Je dirai, que *philos*, dans son étimologie n'est autre chose que *philou*; *sophos* qui dérive du grec *sophon*, répond au *sapientia* des Latins, qui veut dire, sagesse, & par conséquent le mot de philosophe signifie *filou de la sagesse*.

CINTHIO.

Voilà qui est fort bien. Comment définissez-vous un philosophe, quant aux mœurs ?

COLOMBINE.

Voilà une bonne question celle-là !

ARLEQUIN.

Un philosophe est un composé de qualités antipathiques, & un monstre dans la morale. C'est-à-dire en termes vulgaires, un homme impitoyable & inhumain pour les autres ; facile, accommodant, & plein d'humanité pour lui-même.

CINTHIO.

Cela me surprend.

COLOMBINE.

Un philosophe dans ses principes, peut en sûreté de conscience, s'accorder à lui-même ce qu'il défend aux autres.

ARLEQUIN.

Un vrai philosophe est en droit de suivre

fidelement la nature en toutes choses , & de soulager généralement tous les besoins de l'individu. Voilà qui est de son ressort.

CINTHIO.

Il est commode d'être philosophe.

COLOMBINE.

Il en est de même des philosophes que des medecins , qui cherchent la bonne chere & le bon vin , pendant qu'ils prêchent la diète à leurs malades.

ARLEQUIN.

Oui , tous les hommes font les malades des philosophes.

COLOMBINE.

Ou , pour parler en termes plus clairs , les duppes des philosophes.

CINTHIO.

Que faut-il savoir de la rhétorique ?

ARLEQUIN.

Que la rhétorique est une belle science , & que Demosthene & Cicéron étoient de grands orateurs.

CINTHIO.

Quel est le principal usage de la rhétorique dans le monde ?

ARLEQUIN.

C'est de persuader à une jeune personne d'abandonner son cœur aux sentimens que l'amour inspire ; à la faire consentir par des adroites insinuations à recevoir & à écrire des billets doux ; à la conduire avec des

termes tendres & touchans à des rendez-vous amoureux ; & enfin à pousser , à la faveur des périodes les plus éloquentes de l'art, une intrigue galante jusqu'à la conclusion.

CINTHIO.

Quelle est la rhétorique la plus sûre auprès des femmes ?

COLOMBINE.

C'est celle qui fait mêler adroitement le son de l'or avec le son des paroles.

ANGELIQUE.

Mais , mon pere , il ne faut point apprendre la rhétorique , elle est trop dangereuse.

CINTHIO.

Quelle est la rhétorique la plus dangereuse ?

ARLEQUIN.

C'est celle d'une suivante , qui veut servir un cavalier auprès de sa maîtresse.

CINTHIO.

Comment définissez-vous une suivante ?

ARLEQUIN.

Les demoiselles suivantes sont auprès des cavaliers , les interprètes fidelles des sentimens d'un jeune cœur, que la pudeur empêche de s'expliquer ; le refuge des amans maltraités , & les aides de camp de tous les jeunes guerriers qui aspirent à une victoire amoureuse.

COLOMBINE.

Cette définition est vicieuse.

ANGELIQUE.

Oui , assurément.

CINTHIO.

Point , point , il a raison. Et un bel-esprit , comment le définissez-vous ?

ARLEQUIN.

Un bel-esprit de profession est un diseur de rien , un dictionnaire de grands mots , un fripier de belles pensées , l'antipode du bon sens , la partie adverse de la raison , le fleau & l'atila des conversations agréables.

ANGELIQUE.

Je ne veux point être bel-esprit , je ne veux point être insupportable à tout le monde.

CINTHIO.

Qui dit bel-esprit , ne dit donc pas un homme raisonnable ?

ARLEQUIN.

Rien moins que cela. Un bel-esprit se doit toujours moquer du bon sens , & passer sur le ventre de la raison , pour aller à l'érudition.

COLOMBINE.

On ne sauroit parler plus juste que monsieur le philosophe. En voilà assez sur cette matiere.

ARLEQUIN.

Il faut donner à monsieur un plat de la plus fine poésie , & je m'en vais hâter le poète qu'il attend. *Il le salue grotesquement, & s'en va.*

S C E N E I V.

CINTHIO , ANGELIQUE ,
COLOMBINE.

CINTHIO.

C Et homme-là est habile , & son raisonnement est tout des plus raisonnables. ANGELIQUE.

Mais est-il nécessaire de savoir toutes les sciences pour être bel-esprit ?

COLOMBINE.

Un bel-esprit se contente de les connoître par leurs noms , & de savoir que la philosophie n'est point la rhétorique , ni la rhétorique l'art de faire des armes & des chapeaux. ANGELIQUE.

Cela est tout différent de ce que je croyois.

COLOMBINE.

Nous admettons trois ordres de bel-esprit. Le premier comprend ceux qui parlent avec arrangement , & qui s'attachent moins aux choses qu'à la manière de les dire : le second, ceux qui se chargent les premiers des mots nouveaux ; & le troisième, ceux qui se distinguent par des opinions singulières , quoiqu'elles choquent le bon sens. Ah, voici le poëte que nous attendions. Vous allez voir le plus bel-esprit du siècle.

S C E N E V.

ARLEQUIN, PASQUARIEL, CO-
LOMBINE, CINTHIO, ANGELIQUE.

ARLEQUIN *habillé en poète.*

AH, monsieur Cleanthus, soyez le bien trouvé !
Puis-je dans mon dessein par vous être approuvé ?
Le desir d'épouser votre charmante fille,
Et d'entrer dans votre famille,
Me fait trouver tous les autres partis,
Quoi qu'importans, mal assortis.

CINTHIO.

Vous faites à ma fille bien de l'honneur.
Il parle en vers sur le champ.

PASQUARIEL.

C'est qu'il est né poète ; il fait des vers
sans le savoir.

CINTHIO.

Cela est beau. Avez-vous bien envie que
je vous donne ma fille ?

ARLEQUIN.

Si vous voulez avoir pour moi cette bonté,
Je vous promets, monsieur, grande postérité.

COLOMBINE.

Monsieur aura donc bien de petits poètes
& de petites poétesses.

CINTHIO.

Etes-vous philosophe aussi bien que poète ?

ARLEQUIN.

Oui, monsieur. Pour passer heureusement la vie,

Il faut un peu de vers & de philosophie :
 Mais c'est peu de trouver des rimes à foison ,
 Quand on veut s'attirer une éternelle estime ,
 En philosophe , on joint la raison à la rime ,
 Comme un poëte né , la rime à la raison.

ANGELIQUE.

Quoi , monsieur parle toujours de la sorte
 sans être préparé ?

ARLEQUIN.

Préparé ? Pour briller parmi les beaux esprits ,
 Je produis à mon gré de ma veine fertile ,
 Balade , madrigal , rondeau , sonnet , idille ,
 Tous impromptus , & d'un assez grand prix.

PASQUARIEL.

Faites-le parler sur ce qu'il vous plaira :
 Demandez-lui des nouvelles de la comédie.

CINTHIO.

Comment va la comédie à présent ?

ARLEQUIN.

Les siffleurs depuis quelque temps
 Y sont devenus fort fréquens.
 Quelle épouvantable harmonie !
 Quel charivari , quelle vie !
 Je veux être pendu si jamais on m'y prend.
 On diroit au bruit qu'on entend ,
 Que le sujet de chaque comédie
 Est une veuve qu'on marie ,
 Qui n'a tout au plus qu'une dent.

COLOMBINE.

D'où vient cet acharnement des siffleurs
 contre les comédiens ?

ARLEQUIN.

Je ne fais pas comment on peut avoir le front
 De leur faire essuyer si souvent cet affront.
 Car quand tous les acteurs y seroient détestables ,

Les actrices au fond y sont recommandables

Par une grande antiquité.

Elles ont eu jadis pour leur partage

De la grace & de la beauté :

On doit avoir égard maintenant à leur âge ,

On doit considérer ce qu'elles ont été.

Jadis on leur a vu charmer toute la France ,

De leur voix , de leur geste on étoit enchanté :

Hé bien , elles n'ont plus qu'une vieille prestance ,

Est-il juste qu'on s'en offence ?

Pour agir avec équité ,

Le dégoût doit céder à la reconnaissance :

Et du parterre en diligence

Tout siffleur doit être écarté.

CINTHIO.

Fort bien.

PASQUARIEL.

Demandez-lui ce qu'il pense des femmes
qui courent le bal.

CINTHIO.

Ah ! voilà une bonne question.

ANGELIQUE.

Monsieur répondra en prose ; on ne saurait
fournir en vers sur toute sorte de sujets.

COLOMBINE.

Oh , que si. Monsieur a réponse à tout en
vers.

CINTHIO.

Que dites-vous des femmes qui courent
le bal ?

ARLEQUIN.

Je dis qu'une femme masquée ,

Par differens endroits est souvent attaquée.

Quelquefois un amant friand de ses beautés ,

Prend sourdement certaines libertés ,

Qui ne trouvent alors qu'une foible défense.
 De mille égards facheux l'occasion dispense.
 On ne croit pas faire un grand mal,
 De se donner quelque licence ;
 Toute femme qui court le bal,
 Est pleine de condescendance.
 A la plus sage alors tout semble être permis.
 Et la pudeur évanouie

Sous le chapeau qu'elle a mis,
 Ne donne bien souvent aucun signe de vie.

PASQUARIEL à *Cinthio*.

Hé bien ?

CINTHIO.

Cela est vrai , au fonds.

ARLEQUIN.

Un amant dont la tendresse
 Dans l'ordinaire train ne se satisfait pas ;
 Quand sous l'habit d'un homme il trouve sa maitresse,
 A l'écart ou dans la presse,
 Met tout le respect à bas ,
 Et suivant les transports de l'ardeur qui le presse ,
 Fait main basse sur ses appas.
 Elle est dans cet état plus molle à se défendre,
 Dans tous les divers lieux où l'on les voit courir ,
 Le masque qu'elle a mis , à la vertu de rendre
 L'un plus hardi pour entreprendre ,
 L'autre plus hardi à souffrir.

PASQUARIEL.

Demandez-lui s'il est aimé des femmes.

CINTHIO.

Les femmes vous aiment-elles ?

ARLEQUIN.

Parce que j'ai de la jeunesse,
 De la santé, de l'embonpoint,
 Car pour l'esprit elles n'en cherchent point :
 Parce qu'on me voit quelque adresse,
 Une taille assez libre , & quelques airs de cour :

Pour

Pour m'inspirer de la tendresse
Elles font après moi le diable chaque jour.
De mille soins divers cette rage est suivie :
L'une me mene au bal , l'autre à la comédie ,
L'une au cours , l'autre à l'opera ,
Et c'est toujours à qui m'aura.
Celles qui n'ont plus de jeunesse ,
Et dont les appas empruntés
Ne jettent plus aux yeux que de fausses clartés ,
Avec assez de largesse
Payent mes soins & ma tendresse :
Mais il m'en coûte horriblement
Pour calmer l'ardeur qui me presse
Auprès de l'objet chatmant
Pour qui j'ai de la tendresse ,
Et c'est ce qui déplaît à ma délicatesse ,
De ne pouvoir trouver un minois engageant ,
Qui ne soit avide d'argent.
Mais enfin j'ai l'avantage
De me divertir fort bien ,
Sans qu'il m'en coûte jamais rien.
L'amour équitable & sage
En a su si bien ordonner ,
Que la vieille me dédommage
De ce qu'il me faut donner
A la jeune qui m'engage.

CINTHIO.

Le gaillard !

PASQUARIEL.

Demandez-lui si elles lui écrivent.

CINTHIO.

Vous écrivent-elles souvent ?

COLOMBINE.

Il n'en faut pas douter.

ANGELIQUE.

Vraiment non.

ARLEQUIN.

Ah ! pour les billets doux , la chose est surprenante !
 A mon petit lever , plus de trente laquais ,
 Chaque matin m'en rendent plus de trente ,
 Mais en honneur , je n'y répons jamais ,
 La chose seroit fatigante.

PASQUARIEL.

Demandez-lui si elles sont bien cruelles.

ANGELIQUE.

Trouvez-vous bien de la cruauté parmi
 le sexe ?

ARLEQUIN.

Avec ce bon air , cette grace ,
 On ne sauroit en vain former aucun desir.
 Dans tous les cœurs on se fait faire place ,
 On n'a qu'à choisir.

CINTHIO.

Je vous choisis pour mon gendre.

ARLEQUIN.

Ah ! si je reçois cet honneur ,
 Je jure par vos yeux , ô beauté printannière ,
 Que vous serez la première
 A qui j'aurai donné mon cœur.

CINTHIO.

Allons , chacun de notre côté , faire nos
 préparatifs pour la noce. C'est un prodige
 que cet homme. Mais quoi ? voilà le tem-
 ple d'Apollon qui s'ouvre.



S C E N E V I.

*LE DOCTEUR, CINTHIO, ANGE-
LIQUE, COLOMBINE, UN DES MI-
NISTRES D'APOLLON, L'ORACLE.*

LE DOCTEUR.

ENfin , nous allons apprendre par l'ora-
cle d'Apollon la naissance d'Octave.

LE MINISTRE.

Tremblez , mortels , le dieu va s'expli-
quer , que chacun garde le silence.

L' O R A C L E .

C'est du grand Apollon qu'Octave tient le jour.
Ce dieu qui pour son fils tendrement s'interesse ,

Veut que sa maitresse
Réponde à son amour ,
Et qu'aujourd'hui l'hymen propice
Pour jamais les unisse.

LE DOCTEUR.

Ah , quel honneur pour notre famille ,
mon frere ! Octave le fils d'Apollon !

COLOMBINE.

Vous n'en êtes pas fâché ?

CINTHIO.

Monsieur Phebus me fait plus d'honneur
que je ne mérite.

LE MINISTRE.

Que chacun garde le respect ; ce dieu
vient honorer ces lieux de sa presence.

L ij

S C E N E V I I.

APOLLON , ANGELIQUE , COLOMBINE , CINTHIO , LE DOCTEUR , OCTAVE , PIERROT.

On entend un bruit de trompettes qui annoncent l'approche d'Appollon.

P I E R R O T.

C'Est le grand dieu du Parnasse,
Gare, qu'on lui fasse place;
C'est la rayonnante face,
Qui tout autre éclat efface.
Gare, qu'on lui fasse place.
Qu'on se presse, qu'on s'entasse,
Que ces lieux on débarasse,
Qu'on y laisse un grand espace,
Gare, qu'on lui fasse place.

UN HERAUT D'APOLLON *qui sonne de la trompette.*

De la part du dieu du Parnasse,
Et de la part des neuf savantes sœurs,
Nous avertissons les auteurs,
Soit philosophes, soit rheteurs,
De quitter pour un temps leur immortelle place,
Et de descendre au bout des deux sommets pointus,
Pour y recevoir Cleanthus.

COLOMBINE à Cinthio.

Quel honneur on vous va faire ! vous allez être reçu au nombre des beaux esprits du Parnasse.

Les trompettes annoncent une seconde fois l'arrivée d'Appollon.

P I E R R O T.

C'est le grand dieu du Parnasse ,
Gare , qu'on lui fasse place ,
Gare , qu'on lui fasse place.

ARLEQUIN *en* APOLLON, *se place sur un trône élevé,*

Approchez , mon fils , approchez :
Ne craignez point l'éclat de ma lumière.

Si tous mes soins pour votre mere
Ont été jusqu'ici des mysteres cachés ,
Je viens apprendre à tout le monde ,
Qu'au lieu de descendre dans l'onde ,
J'ai quelquefois , en de lointains climats ,
Adroitement caché mon équipage ,
Pour venir prendre mes ébats

Entre ses bras ;
Que vous êtes le digne ouvrage
De notre amoureux badinage ;
Et si l'on ne m'en croyoit pas ,
J'en jure par les eaux qui serpentent là-bas.
Vous vous troublez , mon fils , & sur votre visage ,
Je remarque quelque embarras.

Par quel gage faut-il qu'on vous fasse connoître
L'illustre sang dont on vous a vu naître ?

O C T A V E.

Ah , si j'ai le bonheur d'être votre fils , je
vous demande pour témoignage que je le
suis , de me faire posséder la belle Ange-
lique.

A R L E Q U I N.

Oui , mon fils , je vous le promets ,
Vous posséderez ses attraits ,
Ou l'on saura comment se venge
Le dieu qui meurt la vengeance.

*Ici Pasquariel & Pierrot conduisent Cinahio
au pied du trône d'Appollon.*

A R L E Q U I N.

Quid demandat cet ignorant ?

CINTHIO.

*Granda sourça de lumieras ,
 Qui cum rayonis dissipas ,
 Et brouillardos & tenebras.
 Venio per dem andare ,
 Ego indignus, gratiam
 De daignare mihi inflare ,
 Meam venam poeticam ,
 Ut possim bene rimare.*

ARLEQUIN.

*Hoc sum prestus accordare ,
 Dummodo accordes in matrimonio
 Angelicam Octavio.*

CINTHIO.

*De tropo grando honore
 Pro filia mihi parlas ,
 Per hunc tibi refusare.*

ARLEQUIN.

*Ideo quod scis prendere
 La chosam super hunc tonum ,
 Habebis contentamentum ,
 Et videbis deum Phebum
 Esse bonum diabolum.*

*Approches , c'est ici qu'on puisse le savoir.
 Ministres de mon art , faites votre devoir.*

PASQUARIEL & PIERROT entourent

*Cinthio & lui tirent les oreilles pendant le
 temps qu'Arlequin prononce ce rondeau.*

RONDEAU.

*Tirer l'oreille , & fesser le gigot ,
 Comme on faisoit sous le roi Guillemot ,
 Quand on vouloit d'un sot faire un Homere ,*

A Cleanthus est chose nécessaire :
Sur ce dos-là passez moi le rabot.
Ils lui donnent des coups de bâton.

CINTHIO.

Hai , hai , hai ! je suis mort !

A R L E Q U I N.

Frappez encore, il dort comme un sabot ,
Il faut sans cesse à ce franc visigot ,
Pour animer son informe matière ,
Tirer l'oreille.

CINTHIO.

Je n'en puis plus, je suis estropié; c'en est fait.

A R L E Q U I N.

— Assommez-le, s'il dit encore un mot ,
Cassez sur lui ce bâton de fagot.
Arrêtez vous, je vois de la lumière ,
D'un bel-esprit, il prend le caractère :
Il ne faut plus à ce pauvre magot
Tirer l'oreille.

CINTHIO.

Ah , qu'il en coûte pour être bel-esprit

A R L E Q U I N.

Promettez-vous ici d'employer votre plume
Contre les auteurs fatiguans ,
Qui dans le cours entier d'un ennuyeux volume ,
Sont brouillés avec le bon sens ?

CINTHIO.

Oui , dieu , qui par des coups puissans
As fait fraper sur moi comme sur une enclume.

A R L E Q U I N.

Frondez-vous encor , par de fameux écrits ,
Le faux brillant des beaux esprits ,
Les diseurs de grands mots & de fades merveilles ?

CINTHIO.

Oui , dieu , qui m'avez fait alonger les oreilles.

A R L E Q U I N.

N'épargnez-vous point les jeunes cavaliers ,

L i v

Qui sottement contents de leurs faux airs guerriers ,
 Font tous les jours mille bevûes ?
 Qui le verre à la main , captivent tous les cœurs ,
 Se vantent des faveurs qu'ils n'ont jamais reçues ,
 Et sont en fait d'amour comme en guerre imposteurs ?
 Ecrivez-vous contr'eux une satire entière ?

C I N T H I O.

Oui , mortel ennemi de mon pauvre derrière.

A R L E Q U I N.

Parlerez-vous aussi de ces abbés coquets ,
 Que l'on voit s'attacher à la suite des belles ;
 Et qui par leurs bruyans caquets ,
 Font tout l'ornement des ruelles
 Pendant l'absence des plumets ?
 Nous les dépeindrez-vous dans toutes leurs manières ?
 Nous les ferez-vous voir tirant leurs tabatières ,
 Pleines d'un tabac excellent ?
 Faisant au petit doigt éclater un brillant.
 Pleins de mots parfumés , d'expressions choisies ,
 L'air doucereux , l'esprit galant ;
 Et sur le bout du pied marchans aux thuilleries ,
 Exercerez-vous bien votre nouveau talent ,
 En exprimant leur air sottement agréable ?

C I N T H I O,

Oui , dieu qui m'avez fait étriller comme un diable.

*Mezzetin lui met une couronne de fleurs sur
 la tête.*

A R L E Q U I N.

Reçois la couronne
 Qu'Apollon te donne :
 De ton rare savoir , c'est là le digne prix :
 Triomphes , Cleanthus , de tous les beaux esprits.

On le met sur le cheval Pegaze.

A R L E Q U I N

Sur ce cheval , né du sang de Meduse ,
 Epreuve d'Apollon le suprême pouvoir :
 C'est sur son dos ailé que tu vas recevoir
 Le beau talent de chaque muse.

On lui fait boire une grande quantité d'eau.

A R L E Q U I N.

Voilà de l'eau de la fontaine

Que d'un grand coup de pied Pegaze fit couler.

Pour en remplir ta poetique veine ,

C'est à longs traits qu'il en faut avaler

C I N T H I O.

On me donne la question , je crève , je
n'en puis plus , je suis crevé.

On lui jette des fleurs.

A R L E Q U I N.

Voilà des fleurs qu'on cueille aux rives du Permesse ,

De leurs vives couleurs l'éclat dure sans cesse ;

Malgré l'hyver le plus affreux

On en voit toujours naître en ces climats heureux.

Il lui donne un soufflet.

Voilà le don des vers qui triomphent des cœurs.

Il lui donne un coup de pied au cul.

Voilà pour ceux qui font obtenir des faveurs.

Il lui en donne un autre dans l'estomach.

Voilà celui des vers flatteurs.

Il lui donne un coup de bâton.

Voici ceux qu'on employe à des métamorphoses ,

Et qui dans un sonnet , adroitement tournés ,

Font briller les ris & les roses

Sur les visages surannés.

Il lui donne une nazarde.

Voici le don de ceux qui vantent la noblesse

Des plus gros financiers , ou riches citadins ;

Et qui de pere en fils les font avec adresse

Venir des nobles Paladins.

Il lui crache au visage.

Voilà pour ceux qui font dans une vaste plaine ,

Au milieu des sanglans combats ,

Paroître comme un Mars un brave capitaine ,

Tandis que dans sa tente il dort entre deux draps.

Qu'à tout jamais dans l'univers,
De ce jour triomphant on garde la mémoire.
De notre autorité, de la prose & des vers

A Cleanthus nous accordons la gloire.

Mais c'est peu d'embellir son front

D'une couronne magnifique,

Aujourd'hui le grand Apollon

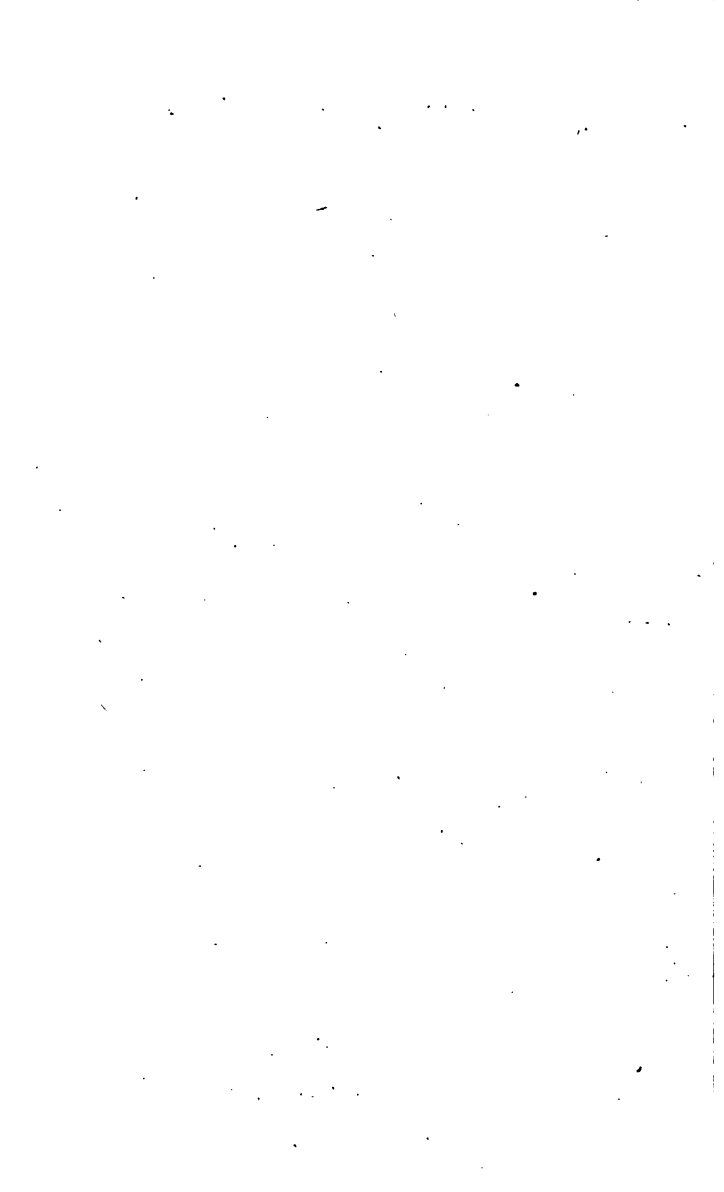
Veut s'envoyer aux nœces d'Angelique.

*Ici Pasquariel & Pierrot allument des feux
d'artifice, dont le ventre de Pegaze est rempli.
Pegaze brûle & tourne sur un pivot.*

CINTHIO tournant avec le cheval Pegaze, dit :

Je suis perdu, je brûle, je suis enflammé, le feu me dévore, je suis mort.







ARLEQUIN DEFENSEUR DU BEAU SEXE.

COMEDIE EN TROIS ACTES.

Mise au théâtre par M. de B*** & représentée pour la première fois par les comédiens Italiens du Roi, dans leur hôtel de Bourgogne, le vingt-huitième de May 1694.

A C T E U R S. .

LE COMTE DE PERSILLET, pere.

ISABELLE, fille de Persillet.

OCTAVE, amant d'Isabelle.

COLOMBINE, **MARINETTE**, suivantes d'Isabelle.

PIERROT, valet de Persillet.

ARLEQUIN, **SCARAMOUCHE**, intrigans par intérêt.

La Scene est à Paris.



ARLEQUIN
D'ENSEUR
DU BEAU SEXE.



ACTE I.

SCENE I.

COLOMBINE, MARINETTE, *chacune*
un bâton à la main. ARLEQUIN.

COLOMBINE.



OMMENT, monsieur le faquin,
je vous y attrape?

MARINETTE.

Quoi, monsieur le pendard, vous m'en
contez, & vous avez des engagemens avec
d'autres?

ARLEQUIN.

Grande merveille! Mais.

COLOMBINE.

Tu t'expliqueras , ou je te rouèrai de coups.

MARINETTE.

Si tu t'es moqué de moi, voici qui m'en fera raison. *Elle le bat.*

ARLEQUIN.

Hai , hai , hai ! Que diable ? voici une maniere de faire l'amour qui en corrige-roit ceux qui d'ailleurs n'en ont pas grande envie.

MARINETTE.

Comment , malheureux , tu n'en as pas grande envie , toi ?

COLOMBINE.

Tu ne t'en foudries donc guères ?

ARLEQUIN.

Hé si fait. Là , là , là , là , je vous dis que si , j'en meurs d'envie , *bas* , de me tirer de leurs griffes. Je le souhaite, *bas* , que le diable les emporte. Je vous dis que je m'en foudrie beaucoup , grandement , tout-à-fait.

COLOMBINE.

Oh ça, laquelle de nous deux est-ce que tu aimes ?

ARLEQUIN.

Est-ce que tu ne le devines pas ?

MARINETTE.

Il n'est pas question de deviner , il faut parler.

ARLEQUIN.

Vous ne savez donc pas l'usage des déclarations muettes & manuelles ?

COLOMBINE.

Je me mocque des mines & des gesticulations : il faut parler françois , m'aimes-tu ?

ARLEQUIN.

Oui.

MARINETTE.

Et moi , m'aimes-tu ?

ARLEQUIN.

Oui.

COLOMBINE.

Il est question de faire une fin. Veux-tu m'épouser ?

ARLEQUIN.

Oui.

MARINETTE.

Veux-tu te marier avec moi ?

ARLEQUIN.

Oui.

COLOMBINE.

Comment , oui ?

ARLEQUIN.

Oui , je t'aime uniquement.

MARINETTE.

Quoi ?

ARLEQUIN.

Et toi aussi. Je vous aime uniquement chacune en votre petit particulier. Les pauvres valets sont bien malheureux , de n'en

pouvoir pas ménager une trentaine à la fois, comme leurs maîtres.

COLOMBINE.

Oh ça résolument, il faut s'expliquer : Nous avons plus d'écus que tu n'en peux prétendre. Veux-tu l'une de nous deux ?

ARLEQUIN.

Mais vous êtes bien hardies de parler de mariage daps un temps où tant de satyres courent, & où l'on fait de toutes les femmes de si jolis portraits.

MARINETTE.

Le benêt avec ses portraits & ses satyres.

ARLEQUIN.

Vous qui parlez si ferme, êtes-vous toutes deux des trois seules exceptées ?

COLOMBINE.

Dieu nous garde d'être de ce nombre-là, nous quitterions bonne compagnie pour une société bien fade. Ce n'est pas de quoi il s'agit. Parles. Si tu te declares pour Marinette, je quitte la partie.

MARINETTE.

Si c'est pour Colombine, je t'abandonne.

ARLEQUIN.

Oh bien, si cela est, ma pauvre Marinette, je suis tout abandonné.

MARINETTE.

Ma foi, tu ne m'affliges guères, je n'y perds rien. C'est pour ton nez. C'est un bon office que j'ai voulu rendre à mon amie à tes dépens.

dépens. J'aime Scaramouche, je vais l'avertir. Unissons-nous pour nous rendre heureux.

ARLEQUIN.

Voilà qui est fait.

SCENE II

COLOMBINE, ARLEQUIN.

COLOMBINE.

Quoi, c'est en ma faveur qu'Arlequin vient de se déclarer ?

ARLEQUIN.

Quoi, c'est en ma faveur que Colombine se radoucit ?

COLOMBINE.

Ah, Arlequin !

ARLEQUIN.

Ah, Colombine ! Mais nous ne sommes pas aussi honteux que nous pensons. Si nous n'y avions pris garde, nous allions faire les fots comme les jeunes gens, quand ils parlent d'amour,

COLOMBINE.

Tu as raison, laissons l'air de sottise ; ce n'est pas à des serviteurs à faire l'amour comme leurs maîtres.

ARLEQUIN.

Assurément : Mais, Colombine, il y a

du pensez-y. Puisqu'il faut me résoudre ; moi à faire une fin ; il faut te résoudre ; toi , à faire un commencement.

COLOMBINE.

Que veux-tu dire par-là ?

ARLEQUIN.

J'entens , Colombine , que toutes les jolies filles qui servent, font passer en revue l'amour des maitres , avant que d'en venir aux fleurettes des valets : on passe toujours par-là , & on en revient un peu tard ; & moi j'aime les filles revenues.

COLOMBINE.

Oh bien , je suis donc ton fait ; je connois assez les gens de condition , pour les estimer selon leur prix.

ARLEQUIN.

Oui , Colombine : mais tu les connois assez : Ne les connoitrois-tu pas trop ?

COLOMBINE.

Non , non , vas.

ARLEQUIN.

Oh , non pas trop pour toi , mais trop pour le futur.

COLOMBINE.

Je te dis que non , cela est tout juste comme il faut.

ARLEQUIN.

La fatyre ne dit pas que cela aille si juste.

COLOMBINE.

Laisse-moi tes chansons de satire , fies-toi à moi. A R L E Q U I N.

Allons , autant vaut , tout revient au même : toi ou un autre , c'est tout un. Je suis devenu philosophe ; je me mets au dessus des foiblesses. Ne songeons plus à cela , songeons seulement que notre bonheur dépend de celui d'Octave & d'Isabelle.

COLOMBINE.

Ecoutes. Pour ne se rien cacher , monfieur le comte de Persillet est un fin merle , qui s'aime plus qu'il n'aime sa fille. Je croi qu'il se repent de l'avoir promise à Octave. Depuis la mort de sa femme , je le trouve tout réveillé : mais nous lui taillerons des croupieres.

A R L E Q U I N.

Il paroissoit si bien intentionné pour Octave pendant la vie de sa femme. Il est italien comme lui , & il préféreroit un homme de son pays à un françois pour sa fille. Il l'a promise , nous lui tenons le pied sur la gorge , il faut le faire bouquer.

COLOMBINE.

Ce n'est plus tout-à-fait cela. Les honneurs changent les mœurs : & depuis qu'il est veuf , il n'est plus si vif sur l'article d'Octave : je le connois bien ; mais nous avons bon pied , & bon œil. Il n'y a que ce benêt de Pierrot qui m'embarasse.

ARLEQUIN.

D'où vient ? c'est un sot.

COLOMBINE.

Et c'est pour cela qu'il est à craindre , il n'est point de pire bête qu'un sot. Un homme d'esprit peut être menagé ; mais un sot & un mulet vont toujours leur train , ce sont deux bêtes indociles qu'un sot & un mulet. Monsieur le comte de Persillet lui donne ici tout pouvoir pour nous observer, c'est notre major-dome.

ARLEQUIN.

Hé , je le ménagerai : Pierrot est un de mes amis, & toi tu as du pouvoir sur monsieur le comte de Persillet. Vas , chère Colombine , le fortifier dans ses premières intentions pour Octave , laisses-moi faire le reste.

COLOMBINE.

Adieu , pilote de ma barque.

ARLEQUIN.

Adieu , écueil de ma philosophie.



S C E N E I I I.

ARLEQUIN , SCARAMOUCHE.

ARLEQUIN.

HE' bien , m'y voilà replongé tout de nouveau ! Ma foi c'est folie , quand on aime & qu'on est aimé , de songer à la retraite. Mais voici Scaramouche que Marinette m'envoie. Comme ces femelles vont s'épaulant les unes les autres ! *A Scaramouche.* Hé bien , cher Scaramouche , que dit le cœur ?

SCARAMOUCHE.

Il ne dit rien , & il se repent déjà d'avoir trop dit.

ARLEQUIN.

Tope & tingue , à deux de jeu. Je vois que tu fais. . . .

SCARAMOUCHE.

Je fai tout. Mais pour toi , tu fais bien. Tu épouses Colombine , tu es parisien comme elle ; elle est jeune , jolie : elle a quelque bien , tu la connois depuis qu'elle est née.

ARLEQUIN.

Elle a quelque bien , cela est vrai ; d'où qu'il vienne , le bien est toujours bon. Mais une fille qui ne gagne que cent francs ,

comment peut-elle amasser des centaines de pistoles ?

SCARAMOUCHE.

Bon, est-ce que tu ne connois pas ici nombre de filles , qui font d'une petite profession à ne gagner que cinq ou six cens francs, & qui font tous les ans , à ceux dont elles dépendent , des presens pour des centaines de pistoles ?

ARLEQUIN *chante.*

Mille écus ,

Pour une soubrette

Mille écus

Sont-ils de refus ?

SCARAMOUCHE *chante.*

Mille écus ne se refusent plus.

ARLEQUIN.

C'est trop haut , c'est trop haut. Diable , c'est un ton de l'opera. Revenons à nos soubrettes , laissons à part les dames du grand air. Ce gibier ne se presente guères au bout de notre fusil : parlons de Colombine & de Marinette.

SCARAMOUCHE.

Hé bien , cher Arlequin , je te dirai que j'entends dire tant de mal des femmes de Paris , que je trouve qu'un Italien est fou de se marier en France.

ARLEQUIN.

Ecoutes : fais-tu que je suis devenu philosophe ?

SCARAMOUCHE.

Toi philosophe ? Il n'y a pas long-temps que tu étois laquais , & laquais d'Octave.

ARLEQUIN.

Oh , cela n'y fait rien : cette profession ne déroge ni à fortune ni à noblesse. J'ai eu des camarades qui ont bien d'autres titres & d'autres rangs.

SCARAMOUCHE.

Oui , mais ils seroient encore ce qu'ils ont été , s'ils ne s'étoient un peu plus appliqué à l'arithmétique qu'à la philosophie.

ARLEQUIN.

Le métier de laquais est très joli quand il commence : mais il ne vaut rien quand il dure trop. Je ne suis donc plus laquais : je suis un sage, un *virtuoso*, un homme grave, qui ne fait jamais le sot à ses dépens , & qui s'enrichit des sottises des autres. Je me suis fait un joli revenu sur les défauts-d'autrui : & c'est le public qui est obligé sur ses menus plaisirs de me payer le ridicule des particuliers.

SCARAMOUCHE.

Voilà un revenu dont le fond ne sauroit manquer : ne pourrois-tu pas m'affocier ?

ARLEQUIN *le faisant tourner de tous côtés.*

Pourquoi non : Attens que j'examine un peu comme tu es bâti. Voilà un corps bien découplé : Es-tu un peu adroit ?

SCARAMOUCHE.

Oh , comme un singe. N'as-tu pas vu danser à l'opéra il y a huit jours

ARLEQUIN.

Qui : cet homme si bien habillé , & qui faisoit tant rire ?

SCARAMOUCHE.

Oui.

ARLEQUIN.

C'étoit toi ?

SCARAMOUCHE.

Non pas moi , mais c'est mon camarade. Nous avons étudié ensemble la danse & la langue françoise.

ARLEQUIN.

Diab!e , vous faites honneur à vos maîtres. Vas , vas , je t'aime en homme qui faisoit l'amour en même lieu que toi : je te reçois dans mon bureau. Les deux servantes de cette maison méritent assez d'être aimées : mais pour être épousées , oh , c'est une autre paire de manche.

SCARAMOUCHE.

Cher Arlequin, tu me donnes la vie. Marinette est une jolie fille , je la crois sage : mais elle a des écus. Je suis un peu soupçonneux , quoi qu'italien.

ARLEQUIN.

Et moi, quoique françois , je me sens sur cela une tranquillité italienne. Nous sommes ici tous deux bien embarqués chez le

comte de Persillet. J'aime Colombine , suivante d'Isabelle , fille du comte ; tu aimes Marinette, suivante de feu sa femme : Octave aime Isabelle : nous avons tous promis mariage, tâchons de nous dégager, ce n'est pas la mode de tenir pareilles paroles.

SCARAMOUCHE.

Mode ou non , on dit trop de mal des femmes , pour avoir envie d'en prendre.

ARLEQUIN.

Et si , ce qu'on en dit n'est rien de ce qu'on en doit dire. Mais adieu : le comte de Persillet veut que je l'attende ici. Reviens dans une heure.

SCARAMOUCHE.

Le voici. Je m'en vais pour venir. Je me recommande à ta philosophie.

SCENE IV.

MONSIEUR LE COMTE DE PERSILLET, ARLEQUIN.

LE COMTE.

Bon jour, seigneur Arlequin.

ARLEQUIN.

Je suis le très humble serviteur de la comté de monsieur le comte de Persillet.

LE COMTE.

Votre philosophie fait grand bruit , seigneur Arlequin.

ARLEQUIN.

Ah ! seigneur , ma philosophie n'est que la soubrette de votre viduité.

LE COMTE.

Ecoutez. Tout compliment à part , vous aimez Colombine : defabusez-la un peu des chimeres qu'elle se met en tête.

ARLEQUIN.

Oh , oh : & quelles chimeres , encore ?

LE COMTE.

Elle s'est mis dans l'esprit que je l'aimois , & que ma femme venant de mourir , je pourrois bien l'épouser.

ARLEQUIN.

Hé bien , voyez ces pestes de femelles !

LE COMTE.

Cela ne se fait pas comme cela. Je veux dire , cela se fait bien ; mais il est tout différent d'aimer & d'épouser , pour pareilles gens surtout : vous m'entendez bien ?

ARLEQUIN.

Oh , fort bien , fort bien ; on ne peut pas mieux.

LE COMTE.

Pour ne pas la desesperer , il faut lui dire qu'elle se donne patience ; que cela ne va pas si vite , n'est-il pas vrai ? La droline est vive sur l'article , hem ?

ARLEQUIN.

Oh , oui , oui. *Bas.* Voici un détour tran-
falpain. *Haut.* Mais , seigneur comte, vous
savez bien que j'aime Colombine , & que
nous devons nous marier ensemble ?

LE COMTE.

Vous marier ensemble ? je n'en croi rien.
Vraiment , cela seroit joli.

ARLEQUIN.

Ah , ah ! & oui , vraiment , pour joli ,
ce n'est pas là la difficulté ; cela seroit joli ,
assurément. Mais , voyez ce peste d'amour !
dès que la chose devient difficile , tous mes
desirs se réveillent , j'ai plus d'envie de l'é-
pouser que jamais.

LE COMTE.

Tenez , tenez , seigneur Arlequin , lisez
toutes ces satyres ; voilà de quoi fortifier
votre philosophie. Se marier en ce temps-
ci , c'est bien à quoi l'on pense. On met les
femmes de Paris en beaux draps blancs.
Vraiment , on pense bien à les épouser ! Li-
sez , lisez.

ARLEQUIN.

J'en ai déjà vu quelque chose.

LE COMTE.

Hé bien ?

ARLEQUIN.

Hé bien , quand on m'en a récité des lam-
beaux , je les ai admirés ; mais je n'ai pas
admiré de même le tout ensemble.

LE COMTE.

Ah ! ce sont pourtant de belles leçons. Mais j'ai de grands desseins sur vous , seigneur Arlequin , je veux vous élever à un rang . . . ARLEQUIN *à part.*

Ah, ah ! il veut me faire le mari à gages de la petite soubrette qui lui plaît. Hé, nous nous verrons. *Haut.* Adieu, monsieur, nous nous reverrons, nous nous reverrons. *Il s'en va.* LE COMTE *seul.*

Allez vous-en pour une heure ou deux, & revenez ; j'ai de grandes vues sur vous, vous dis-je. Voici ma fille : Octave veut l'épouser. Il y a du pour & du contre. Feue ma femme le vouloit ; mais elle est morte, & je me porte bien. Allez que je lui dise un mot. *A Isabelle.* Ma fille . . . *A Colombine.* Bon jour, Colombine . . . Mon enfant, Octave m'a fait parler . . . Colombine cherche ce qui n'est pas ici . . . J'ai répondu, ma fille . . . Colombine fait bien que je suis . . . Enfin, ma fille, je suis un bon pere, & je tâche de pourvoir à tout . . . A toi aussi, Colombine. Arlequin te parlera de ma part. Explique bien au moins tout ce qu'il te pourra dire. Adieu.

COLOMBINE.

Oh , monsieur , vous êtes trop bon.

Il est aisé de remarquer que dans ce bout de scene le Comte est au milieu des deux filles , & parle tantôt à l'une , tantôt à l'autre , ce qui fait un jeu.

S C E N E V.

COLOMBINE, ISABELLE.

COLOMBINE.

HE' bien , ferez-vous encore inquiète sur les empressements d'Octave ?

ISABELLE.

Non , ce n'est pas là le sujet de mon inquiétude. Tu aurois de la peine à le deviner, ma pauvre Colombine.

COLOMBINE.

Mais qu'avez-vous donc ? Vous êtes belle, jeune , de l'esprit plus qu'il n'en faut à une fille , des amans plus qu'il n'en faudroit à quatorze , du bien suffisamment pour faire d'une belle fille une femme fort aisée. Votre pere est bon , votre mere est morte ; elle a fait pour vous le choix que vous auriez fait vous même ; tout le bien de la maison étoit à elle , & devient à vous par sa mort : ma foi , vous êtes folle si vous n'êtes contente.

ISABELLE.

Tu en parles à ton aise , Colombine ; tu es mariée , autant vaut , & peut-être je ne le serai jamais. Tu ne connois pas mon pere.

COLOMBINE.

Bon , il ne tient qu'à vous. Je compte d'é-

pousser bien-tôt Arlequin ; & vous épouserez Octave , quand il vous plaira. Si votre pere chancelle , tant pis pour lui , nous n'en irons pas moins notre chemin.

ISABELLE.

Et qui sont les hommes , ma pauvre Colombine , qui voudroient se marier , après tous les maux qu'on dit des femmes ?

COLOMBINE.

Hé , que vous êtes folle ! Les hommes qui nous veulent le plus de mal , sont ceux qui nous aiment davantage.

ISABELLE.

Ah ! tu n'as donc pas vu les satyres qui courent ?

COLOMBINE.

Non , ni je ne m'en soucie guères. Plaisante autorité que celle des auteurs ! De quoi est-ce que cela décide ? On se regle bien sur leurs quolibets !

ISABELLE.

Ah ! Colombine , ce sont des traits qui portent & qui demeurent.

COLOMBINE.

Hé , bon bon , autant en emporte le vent. Est-ce que ces gens-là connoissent les femmes pour en parler ?

ISABELLE.

Ah ! ils nous regardent par les mauvais endroits.

COLOMBINE.

Je le crois bien : on prend soin de leur cacher les autres.

ISABELLE.

Tu as beau dire , nous nous retrouvons dans les peintures qu'on fait de nous.

COLOMBINE.

Je ne suis pas de votre avis : je ne crois pas qu'on puisse faire de nous un portrait qui ressemble. Chaque femme est un prothée , qui change de figure & de caractère comme il lui plaît. Dissimulée dans ses pensées , ingénieuse dans ses passions , politique dans ses vues , friponne dans ses discours , coquette dans ses manières , affectée dans ses airs , fausse dans ses vertus , interressée dans ses libéralités , hypocrite dans ses épargnes : toujours rusée , toujours équivoque , & toujours une contreverité ; du plus au moins , voilà comme nous sommes faites.

ISABELLE.

C'est cela même , Colombine ; & comment crois-tu qu'un homme d'esprit puisse se résoudre en se mariant d'épouser tant de défauts à la fois ?

COLOMBINE.

Hé , madame , les hommes le voyent & le savent : ils regardent les femmes comme d'étranges animaux ; mais grace à nos charmes ,

avec tout cela ,
Dans le monde on fait tout pour ces animaux-là.

ISABELLE.

Cela est bon pour le discours , Colombine : les hommes ne sont plus bêtes.

COLOMBINE.

Tout ce qu'il vous plaira : mais ils ne fau-
 roient se passer de nous , ils y reviennent
 toujours.

ISABELLE.

Octave n'est pas fait comme un autre , il
 a des lumières bien étendues. Il ne me con-
 noit que par mes vertus ; ma pauvre Colom-
 bine , que deviendrai-je quand il me con-
 noitra par mes défauts !

COLOMBINE.

Hé bien , montrez - vous toujours d'un
 côté , & cachez - vous de l'autre : c'est un
 usage établi chez les filles à marier.

ISABELLE.

Non , Colombine , ce n'est plus cela : je
 l'aime trop pour le tromper. Je veux qu'a-
 vant de m'épouser il me connoisse telle que
 je suis. Il fait mes bonnes qualités , je veux
 qu'il voye les mauvaises : enfin je veux m'ou-
 vrir à lui.

COLOMBINE.

Je pense que vous vous mocquez. Hé ,
 quel mortel seroit assez hardi pour se marier
 jamais , s'il connoissoit tout ce qu'il épouse ?
 Votre délicatesse fort de nos usages.

ISABELLE.

ISABELLE.

Tout ce que tu voudras : il connoît ma famille , il fait mon bien , il voit ma figure , il admire mes petits talens , il aime ma voix , ma danse , mon jeu de claveffin , ma conversation : je veux qu'il voye le reste. Si je lui plais par mes défauts , je suis sûre de lui plaire toute ma vie.

COLOMBINE.

Hem , cette délicatesse n'aura pas grand cours ; elle ne viendra pas à la mode. On ne se marie déjà guères , on ne se marieroit point du tout.

ISABELLE.

A la bonne heure : mais il faut qu'il me connoisse. Pour toi , tu ne risques rien ; Arlequin te connoit de toutes les manieres , tu es bien assurée qu'il ne sauroit changer.

COLOMBINE.

Je l'en défie : mais à votre tour , comptez qu'Octave ne vous échapera pas. Il est content de votre personne & de votre bien : le comte votre pere est riche , vous êtes belle , & fille unique. Les richesses & les charmes sont un grand emplâtre à nos défauts. Mais voici Arlequin. D'où vient son agitation & son empressement ? Laissez-nous seuls , nous allons travailler pour vous.

S C E N E V I.

COLOMBINE, ARLEQUIN.

COLOMBINE.

HE' bien, mon cher Arlequin, comment vont nos affaires ?

ARLEQUIN.

Distingo , mademoiselle. Les vôtres bien, les miennes mal.

COLOMBINE.

Que veux-tu dire ?

ARLEQUIN.

Je veux dire que la satire ne sauroit se tromper. Comment, traîtresse ? tu me fais donner parole de t'épouser , & tu vises à épouser ton maître ?

COLOMBINE.

Y penses-tu ? Tu voudrois que je devinssé en chimere & en idée la femme du comte de Perfillet ? Vas , vas , c'est un vieux fou, dont je me soucie comme de colin tampon.

ARLEQUIN.

Mais il m'a prié lui-même de te desabuser.

COLOMBINE

Sérieusement ?

ARLEQUIN.

Sérieusement ; & il a quelque machine

en tête pour dégouter l'un de l'autre , mon maitre & ta maitresse. Il doit s'expliquer avec moi dans une heure ou deux.

COLOMBINE.

Ceci est de consequence. Avant qu'il puisse rien gâter dans le cœur d'Isabelle , je veux la préparer , & je vais livrer un assaut au malin vouloir de la seigneurie persillienne. Fies-toi à moi , & fais venir ton maitre. Adieu, travailles pour nos interêts communs, j'y cours de mon côté.

ARLEQUIN.

Octave va venir, je l'attends : le voici.

S C E N E V I I.**OCTAVE , ARLEQUIN.****OCTAVE.**

A Rlequin, mon cher Arlequin, je ne vis pas. Tu dis que tu deviens philosophe, apprens-moi à le devenir.

ARLEQUIN.

La philosophie & la qualité ne sont pas faites pour être ensemble : mais toute philosophie à part , monsieur le comte de Persillet branle au manche. Je vous ai dit tout ce qui m'en a paru.

OCTAVE.

Quelle perfidie ! tâchons de parer le coup.

ARLEQUIN.

Vous savez qu'ordinairement en France les comtes & les marquis ne se piquent pas de tenir parole. Quoiqu'il soit italien, il a cru avoir tous les droits des gens de qualité de France.

OCTAVE.

Nous sommes d'un même pays, tu le fais, Arlequin : il connoît mon bien & ma famille : il me preferoit à un françois pour sa fille Isabelle, j'ai lieu d'espérer.

ARLEQUIN.

Tout cela est bon : mais ce n'est pas là le hic, il faut vous bien assurer d'elle.

OCTAVE.

Je compte que mes affaires ne vont pas mal de ce côté-là.

ARLEQUIN.

Je le crois comme vous. Mais vous êtes à Paris : vous aimez une françoise, & on ne voit sur vous ni pierreries ni bijoux.

OCTAVE.

Hé, c'est qu'en Italie nous avons de toutes ces choses-là dans nos coffres.

ARLEQUIN.

Fort bien : mais chaque pays à ses coutumes. Les dames de France aiment que leurs amans portent tout sur eux. Vous ne savez pas l'art d'aimer à la françoise.

OCTAVE.

Ah ! tu ne connois pas Isabelle.

ARLEQUIN.

Hé, cela ne va que du plus au moins. Mais à quoi pensez-vous ? vous n'avez point de noeud d'épée.

OCTAVE

Hé, qu'est-ce que cela fait ?

ARLEQUIN.

Comment : cela fait tout. Tenez, j'aime Colombine, je porte ses couleurs, car cela s'en va sans dire. Une brune aime toujours le jaune, & une blonde le bleu ou l'incarnat.

OCTAVE.

Hé bien, ce sont des choses bien aisées.

ARLEQUIN.

Pas tant que vous croyez : car il faut deviner juste. Avez-vous de l'eau de la reine d'Hongrie, & du tabac ?

OCTAVE.

Du tabac ? Isabelle n'en prend pas, quoique la plupart des femmes en prennent.

ARLEQUIN.

Mon dieu, si elle n'en prend pas, elle en peut prendre. Les filles sont de petits animaux qui veulent dans un temps ce qu'elles ne veulent pas dans un autre : & il faut être toujours en état de leur donner ce qu'elles veulent.

OCTAVE.

Hé bien, ayons de l'eau de reine d'Hongrie.

ARLEQUIN.

Hé oui, mais attendez. . . . En vérité ; vous êtes trop novice dans l'art d'aimer à la françoise.

OCTAVE.

Comment ?

ARLEQUIN.

Hé vous ne vous servez pas de pincettes ?

OCTAVE.

Hé fi, est-ce que les dames de Paris aiment un air effeminé ?

ARLEQUIN.

Hé mon dieu, non ; elles aiment ce qu'elles aiment. Mais . . . vous me feriez enragé. A quoi songez-vous d'être habillé de cette propreté , & d'avoir d'aussi beau linge ?

OCTAVE.

Les dames ne méprisent pas en nous la propreté.

ARLEQUIN.

Ah , vous n'y êtes pas. Les dames de Paris aiment les airs galopins, & elles s'habillent déjà un peu à la galopine , ou à la gourgandine , c'est tout un. Elles aiment les airs débraillés & la parure negligée. Enfin les hommes de qualité laissent la propreté à leurs valets de chambre ; & pour eux, avec un gros sur-tout , ils portent de jour leur linge de nuit. Le linge de nuit dit quelque

chose. Les femmes ne sont pas bêtes , au moins.

OCTAVE.

Isabelle n'entre pas dans toutes ces réflexions. Ton art d'aimer n'est pas fait pour elle.

ARLEQUIN.

Bon : elle va bien vous dire tout ce qu'elle pense. Mais sans tourner autour du pot , savez-vous à quoi se réduit tout l'art d'aimer en France ? Ma foi , c'est à l'art de donner. Tenez , c'est-là l'abregé des longues études.

OCTAVE.

Quoi , tu crois. . .

ARLEQUIN.

Je crois que voici Pierrot. Prenez garde à vous. Il faut le gagner , & un sot ne se gagne qu'à force de bien ou de mal.



S C E N E V I I I.

PIERROT , OCTAVE , ARLEQUIN.

PIERROT *avec un fouet à une main , & un balai à l'autre.*

A Llons , tirez , dehors. Allons aussi , vous autres , sortez vite.

OCTAVE.

D'où vient , mon pauvre Pierrot. . .

PIERROT.

Pardi , pauvre vous-même. Voyez , pauvre , pauvre ! C'est bien à un homme de qualité d'appeler les gens pauvres.

OCTAVE.

Ce n'est point pour te fâcher , Pierrot. . .

PIERROT.

Pauvre , cela est fort bon ! Je suis plus riche quand j'ai un écu , que vous quand vous n'avez qu'une pièce de trente sols. Pauvre !

ARLEQUIN.

Ah , ah , mon cher ami Pierrot , tu ne me dis rien ? PIERROT.

Au contraire , je te parle. Adieu , vas-t'en , allez-vous-en tous ; mon maître m'a donné un commandement sur tous les chiens & sur toutes les ordures de la maison. Il y a ici aujourd'hui grande cérémonie , il faut tout nettoyer.

ARLEQUIN.

Mais , Pierrot , on parle à ses amis.

PIERROT.

Ah , tu as le temps de jaser , toi.

ARLEQUIN.

Mais dis-nous un peu. . . .

PIERROT.

Gare , j'ai à travailler , je n'ai rien à dire.
Pourquoi crois-tu que monsieur le comte
de Persillet m'aime ? c'est que je me fais
aimer.

OCTAVE *lui donnant de l'argent.*

Et moi , Pierrot , ne pourrais-je point
gagner ton amitié ?

PIERROT.

Hé pourquoi non ? cela depend. . . . Oh ,
oh ! qui ne vous aimeroit ? Moi , tenez ,
je croi que je suis presque de vos amis.

ARLEQUIN.

Je te le conseille. Il est riche & liberal ,
comme tu vois.

PIERROT.

Oui. Ah , je suis de vos amis , cela est
fait. Je croyois que les gens de qualité n'a-
voient jamais le sou : oh , oh.

OCTAVE.

Si tu es de mes amis , mon cher Pierrot ,
dis-moi , quelle ceremonie crois-tu qu'il y
ait ici aujourd'hui ?

PIERROT.

Ah , ah , n'est-ce que cela. Tenez , je

m'en vais vous faire entendre la chose. Monsieur le comte dit comme ça , que les femmes ne valent rien ; les femmes de qualité , s'entend. Après , il dit comme ça , que Colombine est une jolie fille.

ARLEQUIN.

Nous y voici. Hé bien.

PIERROT.

Hé bien ; je m'en vais ranger tout cela. Monsieur le comte dit qu'il ne veut pas ce qu'il vouloit , & qu'il veut ce qu'il ne vouloit pas ; que madame est morte , & lui se porte bien. Par conséquent mademoiselle est sa fille , Colombine est sa suivante , moi je suis son valet , vous voudriez être son gendre ; & par conséquent vous ne le serez pas.

OCTAVE.

Comment , mon pauvre Pierrot. . . .

PIERROT.

Hé , attendez , voici pour finir la cérémonie. *Vers Arlequin.* C'est pour toi ceci. Les femmes donc ne valent rien : cela est vrai , car mon maître le trouve comme cela sur du papier moulé. Je ne suis pas un sot , j'écoute tout , & c'est ce qui me rend habile.

ARLEQUIN.

Ah , Pierrot , je ne m'étonne plus. . . .

PIERROT.

Attends , tu m'interromps. Mon maître dit donc que vous voudriez Isabelle. Or , elle est fille de sa mère , & par conse-

quent. . . . Monsieur le juge viendra ici ; & toi , à *Arlequin* , tu y seras , & vous verrez tout. Voyez comme je vous explique bien cela.

OCTAVE.

Comment , un juge ? Mais voici *Scaramouche* bien empressé.

S C E N E I X.

SCARAMOUCHE , OCTAVE , ARLEQUIN , PIERROT.

SCARAMOUCHE.

A Rlequin , mon cher *Arlequin* , trop heureux *Arlequin* , que je t'embrasse !

OCTAVE.

Qu'est-ce ? qu'y a-t-il ?

PIERROT.

Ecoutons bien.

SCARAMOUCHE *embrassant Arlequin.*

Je ne te puis rien dire ; mais le comte , la satyre , le procès des femmes , juge , arbitre souverain. . . Oh , quel bonheur !

Octave impatient de savoir ce qu'a voulu dire Pierrot , veut rester dans la maison : mais ne sachant pas comment faire pour n'être pas reconnu , & Arlequin qui craint que le comte n'épouse Colombine en cachette , ayant intérêt d'y res-

ter aussi, ils se recommandent à Scaramouche, qui sur le champ fait prendre à Octave l'habit de Pierrot, & à Pierrot celui d'Octave. Dans le moment Isabelle paroît, qui prenant Pierrot pour Octave, l'emmene dans la maison. Colombine & Marinette emmenent de même, l'une Arlequin, & l'autre Scaramouche, de maniere qu'Octave reste seul sur le theatre dans les habits de Pierrot. Le comte arrive, qui le voyant l'accuse de négligence de ce qu'il n'a pas encore achevé de bayer, & voyant qu'il ne répond point, le gronde, & le fait rentrer à coups de baton : ce qui finit le premier acte.



ACTE II.

SCENE I.

ISABELLE, à sa toilette. COLOMBINE.

ISABELLE *rêveuse & inquiète*
Colombine, Colombine ? hai, Colom-
 bine ?

COLOMBINE.

Madame ?

ISABELLE.

Colombine ?

COLOMBINE.

Que vous plait-il ?

ISABELLE.

Rien.

COLOMBINE.

Ne m'appellez-vous pas ?

ISABELLE.

Qui , moi ?

COLOMBINE.

Oui.

ISABELLE.

Je ne fai , Colombine.

COLOMBINE.

Mais vous m'avez appelée ?

ISABELLE.

Je ne fai , te dis-je , mais je croi qu'oui.

COLOMBINE.

Hé bien , madame , me voici , que voulez vous ? ISABELLE.

Rien , Colombine. Je ne fai ce que je veux.

COLOMBINE.

Ah , ah ! c'est-à-dire que l'indolence s'en va à vau-l'eau ; que l'impatience prend le dessus , & que votre pere ne parle pas assez françois pour fixer le jour des noces.

ISABELLE.

Point , Colombine : je croi que je suis malade.

COLOMBINE.

Hé , qu'est-ce qui vous fait mal ?

ISABELLE.

Rien.

COLOMBINE.

Comment donc ?

ISABELLE.

C'est que je m'ennuye.

COLOMBINE.

Ma foi , si je restois comme vous , je ne m'ennuyerois guères.

ISABELLE.

Hé , que ferois-tu , Colombine ?

COLOMBINE.

Ah , ah ! ce que je ferois ? Ah , ma foi , devinez-le , vous êtes en âge de réflexion.

ISABELLE *bâillant*.

Ah , ah , ah ! Donnes-moi quelque chose pour me réjouir.

COLOMBINE.

Voulez-vous votre luth ?

ISABELLE.

Il y manque quelque corde.

COLOMBINE.

Hé , je le vois bien. Vous voulez de la musique ?

ISABELLE.

La musique court les rues.

COLOMBINE.

Voulez-vous un livre nouveau ?

ISABELLE.

Hé , je m'ennuye déjà , te dis-je.

COLOMBINE.

Lisez encore la satire des femmes.

ISABELLE.

Je n'y entens rien. Cela n'est pas fait pour gens qui sont nés quelque chose.

COLOMBINE.

Il est bien-tôt cinq heures , que n'allez-vous à l'opera ?

ISABELLE.

Je le fai par cœur.

COLOMBINE.

Ma foi , madame , si tout vous ennuye , je ne sache qu'une chose qui puisse vous bien réjouir.

ISABELLE.

Et quoi ?

COLOMBINE.

Un amant comme Octave , qui devienne bien-tôt votre mari.

ISABELLE *se leve.*

Ah, Colombine , que je m'ennuye ! *Elle se mire.* Il manque quelque chose à ma coëffure ; je veux changer d'habit pour me divertir.

COLOMBINE.

Ah , voilà ce qu'il nous falloit ! Allons , l'Eveillé , un autre habit à madame ?

ISABELLE *d'un air distrait.*

Hem , hem , hem , hem ? qu'on me donne vite. . . .

COLOMBINE.

Quoi , madame ?

ISABELLE.

Je ne fai. Ne m'entendez-vous pas ? une

épingle. Hé non, c'est un peigne que je veux.

COLOMBINE.

Nous avons grand tort : rien ne ressemble tant à un peigne qu'une épingle. Voici bien des distractions.

ISABELLE *inquiète.*

Qu'on se dépêche : un mouchoir ? hé , non , vous dis-je. Ne comprenez-vous pas que c'est un diamant que je demande ? La triste chose que d'être servie par des gens qui ne devinent pas !

L'EVEILLE'.

Madame est bien inquiète , Colombine ! qu'a-t-elle ?

COLOMBINE.

Elle a , qu'elle n'a pas ce qu'elle voudroit avoir , & d'autres comme elle.

ISABELLE.

Oh ça , finirez-vous vos entretiens éternels ? Donnez-moi un corps , que je change.

COLOMBINE.

Regle sûre. Toute fille habillée , qui quitte un corps pour en prendre un autre , n'en change pas sans dessein. Hé , madame , avez-vous oublié que c'est un opera que de se coëffer & de changer de corps ?

ISABELLE.

Il est vrai , mais je ne sai que faire. Qu'on me donne. . .

L'EVEILLE'.

L'EVEILLE'.

Quel corps vous plaît-il , madame ? Est-ce celui où vous êtes le plus à votre aise ?

ISABELLE.

Hé non , cela ne me divertiroit pas.

COLOMBINE.

Hé , le benêt , qui n'a pas l'esprit de voir que pour vous divertir , il vous faut celui que vous ne sauriez porter une heure sans étouffer , & que nous ne saurions laisser sans serrer de toute notre force.

ISABELLE *quittant sa toilette.*

Colombine , ôtes ce corps , je n'en veux plus. Tout ceci m'amuse un peu , & ne me divertit guères. Cela est assez bien.

COLOMBINE.

Voici quelqu'un.

ISABELLE *retournant à sa toilette.*

Attens , c'est peut-être Octave.

COLOMBINE.

Point , c'est Marinette.



S C E N E I I.

MARINETTE une satire à la main.
ISABELLE, COLOMBINE.

MARINETTE.

Tout est perdu, mes enfans ! voici notre procès instruit dans les formes, nous allons décheoir de tous nos droits.

ISABELLE.

Qu'est-ce donc ?

COLOMBINE.

Que veulent dire tous ces grimoires ?

MARINETTE.

Comment : vous ne connoissez pas la satire des femmes ?

COLOMBINE.

Voilà bien de quoi s'allarmer !

MARINETTE.

Ah ! ce qu'il y a de plus cruel, c'est que l'éloge qu'on fait de nous, ne met personne dans notre parti. Tout est revolté, on nous appelle en justice, on vient de nous donner un juge.

ISABELLE.

Un juge, Marinette ?

COLOMBINE.

On nous appelle en justice ?

MARINETTE.

Oui, un juge, Isabelle : oui en justice, Colombine.

COLOMBINE.

Et quel juge nous donne-t-on ?

MARINETTE.

Un juge implacable ; un juge réformateur des mœurs , ennemi des défauts , censeur des impertinences ; un juge enfin la terreur des vices , & l'effroi des ridiculités : Arlequin , en un mot.

ISABELLE & COLOMBINE *à la fois.*

Arlequin , Arlequin ? lui notre juge ?

MARINETTE.

Arlequin lui-même.

COLOMBINE.

Et qui le constitue pour juge ?

MARINETTE.

Le public auditeur assidu de ses oracles , & observateur exact de ses réformes.

ISABELLE.

La voix du public a une autorité légitime sur notre conduite. Il n'y a point d'honnête femme qui ne doive craindre le public & le ménager.. COLOMBINE.

Plaisante cohue que le public ! Je vous trouve bien bonne de vous y soumettre ! Il est bien question parmi les femmes de Paris du public , ni du qu'en dira-t-on ?

MARINETTE.

Les filles le craignent un peu , mais les femmes ne s'en soucient guères.

ISABELLE.

Fille ou femme , je sens bien que je

O ij

m'en soucierai toujours. Arlequin est terrible , il ne fera nul quartier à nos défauts : il nous va passer par l'étamine.

M A R I N E T T E.

Je compte que Colombine le rapprochera un peu de nous : il a de l'amour , & elle a du savoir-faire.

C O L O M B I N E.

Bon : cela n'y fait rien. Tout en m'aimant, il me dit tout haut mes verités. Jugez si en ne vous aimant pas , il vous dira tout bas les vôtres.

M A R I N E T T E.

Mais , puisqu'il t'aime , Colombine , on ne peut pas croire qu'il soit ennemi déclaré des défauts des femmes.

C O L O M B I N E.

Vous avez raison, en fait de défauts, moi les miens, vous les vôtres, chacune a les siens. Je suis trop maigre, vous êtes trop grasse. Colombine est trop gaye, Isabelle est trop sérieuse. Je vauz trop, vous ne valez rien. Je vous dis, chacun a ses défauts en ce monde-ci.

I S A B E L L E.

Tu badines toujours, Colombine : peux-tu rire dans une affaire si sérieuse ?

C O L O M B I N E.

Si je puis rire ? Ah, ah, cela est bon ! c'est en riant que j'ai pris mon amant : c'est en riant que je veux le retenir.

MARINETTE.

Je suis dans le même cas, je vois que tout ce qu'on dit contre les femmes, fait chanceler Scaramouche dans le dessein où il étoit de m'épouser : c'est un italien rusé, qui a ici un joli petit emploi, qui m'accommode, & qui m'établit. C'est par ma douceur que je l'ai su prendre : c'est par ma douceur que je veux le retenir. Il vient, laissez-moi avec lui. Allez ménager Arlequin, nous en avons affaire.

S C E N E III.

SCARAMOUCHE une satyre à la main.
MARINETTE.

SCARAMOUCHE *lisant la satyre.*

Chez la Cornu ! que diable ? Les femmes de Paris, dès qu'elles sont mariées, vont là ? Qui l'auroit cru !

MARINETTE.

Je suis perdue ! il lit la satyre. Composons-nous bien.

SCARAMOUCHE.

Voilà Marinette. Tâchons de gagner du temps.

MARINETTE.

Bon jour, cher Scaramouche.

SCARAMOUCHE.

Bon jour, aimable Marinette.

MARINETTE.

Hé, que lisez-vous là ?

SCARAMOUCHE.

Depuis que je suis en France, je suis devenu curieux des modes & des nouveautés.

MARINETTE.

Ah, ah ! c'est la satire des femmes. Tout ce que vous voyez là ne vous fait-il pas peur ? Il y a dans Paris d'étranges femmes.

SCARAMOUCHE.

Comment, Marinette, tout ceci est donc vrai ?

MARINETTE.

Si cela est vrai ? assurément, & plus vrai qu'on ne sauroit croire.

SCARAMOUCHE.

Ah, ah ! Et je croyois que ce fut un jeu d'esprit.

MARINETTE.

Bon, ce n'est rien encore. Je sai des choses bien plus fortes que tout cela.

SCARAMOUCHE *faisant un jeu de grimaces.*

Oui : des choses plus fortes.

MARINETTE.

Hé, vraiment oui. Je sai un homme qui disoit de sa femme des choses... Tenez des choses... enfin des choses qui vont plus loin que la Cornu : & quatre jours après il l'épousa.

SCARAMOUCHE.

Hé, voyez un peu. En Italie un homme

n'épouserait pas une femme dont il auroit dit tant de mal.

MARINETTE.

Bon , on se soucie bien de cela en France. Nous en connoissons qui ont été témoins de *visu* des actions & des fruits de leurs rivaux, qui n'ont pas laissé d'épouser leurs maîtresses dans le temps d'une maternité bien assurée, & d'une paternité fort équivoque.

SCARAMOUCHE.

Voilà des gens bien hardis,

MARINETTE.

Oh, nos jeunes ~~petits~~ maîtres ont du cœur comme des lions.

SCARAMOUCHE.

Nous sommes plus poltrons que cela en Italie.

MARINETTE.

Ici on ne s'embarasse de rien , le bien & le savoir faire raccommoient tout. Une fille deshonorée aujourd'hui, ne laissera pas de se bien marier dans six mois, pourvu qu'elle soit riche. La veuve la plus décriée trouve sa duppe quand il lui plaît. Une femme , pour avoir été timpanisée , n'en voit pas moins bonne compagnie. On la reçoit par tout : elle chante la première les vers qu'on a faits à sa louange ; & pourvu qu'elle ne soit pas abandonnée du sens commun jusqu'à aimer des jeunes gens , on lui passe tout le reste.

O iv

SCARAMOUCHE.

Ah, ah ! on n'est pas si indulgent que cela en Italie.

MARINETTE.

Oh, nous le savons bien en France ; & les femmes ne s'avisent guères à Paris d'aimer les Italiens, que lorsqu'elles se sentent le cœur bien net.

SCARAMOUCHE.

Le cœur bien net : Fiez-vous-y.

MARINETTE.

Pour moi, par exemple, si je ne me sentoie pas une espèce d'horreur pour la coquetterie, je ne me ferois pas attachée à mon Scaramouche.

SCARAMOUCHE.

Une espèce d'horreur pour la coquetterie !
A part. Je voudrois bien tirer mon épingle du jeu. MARINETTE.

Je sai que c'est un petit fripon, qui veut être bien aimé, & qui ne s'accommoderoit pas d'un partage.

SCARAMOUCHE *continuant ses grimaces.*

Affurément, affurément.

MARINETTE.

Il est touché de ma douceur pour lui, & de ma severité pour tous les autres hommes.

SCARAMOUCHE.

De ta severité, sucrée : Peste, quelle sœur doucette ! MARINETTE.

Cela est particulier, que moi qui suis la

douceur même, qui ai une égalité d'humeur que rien ne peut déranger : cependant quand d'autres que Scaramouche me viennent dire quelque douceur, je prens un air froid, froid, mais froid à glacer les gens. Car pour de grosses paroles, je n'en saurois dire, & je croi qu'on me battroit, qu'on ne pourroit pas me faire quitter ce ton doux & gracieux que la nature m'a donné. Aussi dans notre mariage je serai la douceur même. Hé bien, n'est-ce pas dans trois jours que vous m'avez promis de m'épouser ?

SCARAMOUCHE.

Mais, dans trois jours. Ecoutez, chere Marinette, laissons un peu calmer cet orage qui s'est élevé contre les femmes : rien ne presse. **MARINETTE.**

Comment, rien ne presse ? Jour de dieu, Scaramouche voudroit diférer ! A d'autres : ces sortes d'affaires ne valent rien dès qu'elles traînent : le mariage est un de ces bons morceaux qu'il faut avaler de broc en bouche. Ça tout à l'heure, qu'on m'épouse. Comment ? parce que je suis la douceur même, & parce qu'il fait que je ne sai dire un mot plus haut que l'autre, monsieur Scaramouche me joueroit ? Tiens, malheureux, si tu l'avois seulement pensé, je ferois un hachis de ta personne, & je te donneroie à manger aux chiens : je te creverois les yeux, je t'arracherois le cœur, & avec toute ma douceur naturelle, je te mangerois l'ame à belles dents.

SCENE IV.

SCARAMOUCHE, MARINETTE,
ISABELLE, OCTAVE.

SCARAMOUCHE.

AH ! voici Octave & Isabelle , par le plus grand bonheur du monde. Quel dragon ! Beste, quelle douceur ! c'est une furie. Ma foi , la femme est un animal inconnoissable.

MARINETTE.

Rien ne presse , malheureux , rien ne presse ! J'étouffe.

ISABELLE.

Mais , qu'avez-vous donc , Marinette ?

MARINETTE.

Laiïsons calmer cet orage. Tiens, barbare, je te mangerai le blanc des yeux.

OCTAVE.

Que lui avez-vous donc fait , Scaramouche ?

SCARAMOUCHE.

Hélas , rien. Je vous prends pour juge. Nous nous aimons, nous voulons nous marier ; mais je lui représente de laisser un peu dissiper le déchaînement où l'on est contre les femmes.

MARINETTE.

Ne me tenez pas. Quoi : il peut le penser.

OCTAVE à Scaramouche.

Vous avez tort , Sacaramouche , & Marinette a raison. Est-ce que de pareilles vettiles doivent rien changer dans un mariage si bien proportionné ?

ISABELLE.

Et moi , ne vous en déplaife , je fuis de l'avis de Scaramouche. Je croi qu'un homme de bon fens n'y feroit regarder de trop près.

MARINETTE.

Et moi , ne vous déplaife , je fuis de l'avis d'Octave , on y a regardé d'affez près lorfque l'amour a fait promettre le mariage , & j'étrangerois un amant qui voudroit le differer d'un jour.

SCARAMOUCHE.

Mais , mais

MARINETTE.

Comment encore , mais , mais ?

ISABELLE.

Oh ça , parlons les uns après les autres. C'est une grande affaire que de fe marier , ce n'est pas un nœud de paille , il tient toute la vie ce nœud-là ; il faut bien fe connoitre avant que de fe mettre enfemble : & comment un amant nous connoitroit-il ? nous ne nous connoiffons pas nous mêmes. Nous

ne nous montrons à lui que par nos avantages, nous nous cachons à lui par nos défauts. On exagere tout ce que nous avons de bon, on déguise tout le reste : & tel homme croit épouser une petite brebis , qui épouse un dragon dans toutes les formes.

SCARAMOUCHE *montrant Marinette.*

Témoin , témoin.

M A R I N E T T E.

Qu'est-ce que j'entends , témoin ? Comment ? il me prend pour un dragon , moi qui suis & plus simple & plus douce qu'une brebis.

O C T A V E.

Ah, madame ! qu'il y a de défauts aimables dans la personne qui plaît ! Que l'amour est un grand maître , & que la nature, de concert avec lui , nous met bien ici devant les yeux ce que j'ai toujours cru en faveur de votre sexe !

I S A B E L L E.

L'amour est aveugle, & ce n'est pas à lui à décider dans des choses qui regardent la raison, & qui supposent de grandes lumières.

M A R I N E T T E.

Vous ne savez ce que vous dites : Octave raisonne mieux que vous.

SCARAMOUCHE.

Hé bien, je le prends pour juge ; il ne me condamnera jamais à épouser un dragon en corps & en ame.

MARINETTE.

Je ne demande pas mieux qu'il nous juge.

ISABELLE.

Pour moi je le trouve si prévenu , que j'appelle par avance de son jugement.

MARINETTE.

En tout cas , Arlequin jugera en dernier ressort ; mais en attendant sa décision , qu'il prononce.

OCTAVE.

Je vous ferai remarquer , que bien souvent on appelle dans votre sexe , vices de l'ame, défauts du cœur, travers de naturel, ce qui n'est qu'un pur effet d'une belle nature , & d'un amour bien épuré.

ISABELLE.

Quelle prévention !

OCTAVE.

Quoi , ne convenez-vous pas que naturellement Marinette est la personne du monde la plus douce ?

ISABELLE.

Et c'est cela même. Il est si difficile de nous connoître , que moi qui passe ma vie avec elle , je ne l'eusse soupçonnée en mes jours , d'être capable de devenir un petit dragon.

MARINETTE.

Madame , le terme est un peu fort.

ISABELLE.

Oh , ce n'est nullement pour vous offen-

fer ; mais ici chacun soutient sa thèse.

OCTAVE.

Hé, ne voyez-vous pas comme tout prouve la mienne ? Marinette est douce & tranquille de son naturel : vous l'offensez ; voyez sa moderation dans la répartie. Mais son amant fait semblant de lui échaper : son amour éclate , son cœur se sent des redoublemens de tendresse , elle s'emporte , elle fait ses efforts pour retenir un cœur qui lui est du. Ses transports & ses menaces ne sont ni haine, ni colere ; son naturel n'est point changé , sa douceur est la même , elle se conserve dans la violence de ses reproches : rendez-lui son bien , vous verrez que l'agitation de son amour n'a rien dérangé dans la douceur de son naturel.

MARINETTE.

Ah ! oui , Octave : qu'il m'épouse, je lui pardonne tout, & je lui demanderai pardon & de mes fautes & des siennes.

ISABELLE.

Elle me touche , je l'avoue. Scaramouche , n'en êtes-vous pas touché ?

SCARAMOUCHE.

Et qui diable y tiendrait ? C'est un sexe engendré pour damner tout le monde.

MARINETTE.

Ah , Scaramouche ! si je vous aimais moins , je ne ferois pas si emportée.

OCTAVE.

Qu'il doit être facile aux hommes de pardonner dans les femmes des défauts dont ils sont la cause, & qu'elles n'auroient peut-être point sans eux !

SCARAMOUCHE.

Il a raison. Nous autres italiens , nous sommes délicats ; nous connoissons bien le prix de ces petites métamorphoses. *A Marinette.* Tiens , ma chere Marinette, je t'aime autant dragon que brebis : je crois que l'un vaut l'autre.

MARINETTE.

Touchez-là , mon cher Scaramouche, je ferai pour toi l'un & l'autre. Viens : allons tout préparer pour notre mariage ; il ne nous faut que l'approbation de monsieur le comte de Persillet.

SCENE V.

OCTAVE, ISABELLE.

OCTAVE.

HE' bien , Isabelle , le bonheur de ces deux amans ne vous fait-il rien décider pour le nôtre , après l'aveu de votre pere ?

ISABELLE.

Mais , mon dieu , Octave , que vous êtes

injuste ! Qui vous dit que j'ai encore *pensé* de m'opposer aux desseins & aux bontés de mon pere ? mais ma mere vient de mourir.

OCTAVE.

Hé bien , en mourant elle m'a laissé le soin d'essuyer vos larmes.

ISABELLE.

Ma mere m'a donné jusqu'à sa mort des témoignages bien vifs de ses bontés.

OCTAVE.

Elle m'a confié en mourant votre douleur & le repos de votre vie : vous plaignez-vous qu'elle m'ait confié un dépôt si précieux ?

ISABELLE.

Taisez-vous, Octave, vous m'attendrifiez. Cependant je ne fais ce qui suspend mes larmes : avec tout autre que vous j'en répandrois un torrent.

OCTAVE.

Non, belle Isabelle, ne pleurez pas : la perte que nous avons faite ne demande plus nos larmes , elle ne veut que cette union de nos cœurs , & ce don de notre foi qu'a souhaité en mourant cette mere si aimable pendant sa vie , & si digne d'être obéie jusqu'après sa mort.

ISABELLE.

Mais , Octave , songez-vous ce que c'est à Paris que de prendre une jeune femme ? Je ne me trouve nul disposition à vous en faire repentir ; mais je suis un enfant , je
changerai

changerai peut-être : Tant d'exemples m'étonnent , & devroient vous étonner.

OCTAVE.

Hé , madame , ces exemples ne prouvent rien. Mille femmes décriées auroient eu une conduite plus régulière , si leurs maris avoient été moins débauchés. Aminthe ne se feroit jamais brouillée avec son mari , s'il ne lui avoit volé ses pierreries pour les donner à sa femme de chambre. Celise ne se feroit jamais séparée du sien , s'il n'avoit pas eu en ville une maison postiche , où l'on ne faisoit que des cadeaux , lorsque sa femme trouvoit à peine de quoi vivre dans sa maison. Orphise n'auroit jamais fait d'éclat , si son mari n'étoit pas une bête brute , qui se ruine pour des grisettes qui se moquent de lui. Tout le reste est de même. Les femmes ont l'ame bonne , & quand elles manquent c'est toujours la faute des maris.

ISABELLE.

Ce ne sont pas ces grosses fautes que je craindrois : mais , Octave , il faut l'avouer , j'ai des défauts que vous ne démentez pas.

OCTAVE.

Vous , belle Isabelle : quels défauts pouvez-vous avoir ?

ISABELLE.

Tenez , par exemple , vous me croyez de la plus belle humeur du monde , & ce-

pendant je suis triste & rêveuse de mon naturel : toute sorte de compagnie ne me plaît pas , & je m'amuserai à cent babioles , plutôt que de parler à gens qui ne disent rien.

OCTAVE.

Mais, voilà un défaut que l'on appelleroit une perfection.

ISABELLE.

Hé, point. Dans ces rencontres-là , & cela se rencontre à toute heure , je me sens l'esprit ennuyé , & la raison fatiguée. . . .

OCTAVE.

Mais par bonheur , cela n'arrive pas , quand nous sommes ensemble.

ISABELLE.

Hé, c'est cela même. Quand vous serez mon mari , je voudrois être souvent avec vous , & ce n'est pas la mode que les maris soient avec leurs femmes.

OCTAVE.

Des maris comme moi ne quittent guères des femmes comme vous.

ISABELLE.

Hé bien , Octave. . . . Mais voici Arlequin , je vous laisse avec lui. *Elle s'en va.*



SCENE VI.

ARLEQUIN, OCTAVE.

ARLEQUIN.

Trop heureux maitre d'un malheureux
valet, embrassez-moi !

OCTAVE.

En quoi donc suis-je heureux ?

ARLEQUIN.

Primò ; en ce que vous êtes mon maitre,
& que je suis votre valet.

OCTAVE.

Après.

ARLEQUIN.

Secundò , en ce que de tous les mortels
qui ont vécu pendant leur vie , & de tous
ceux qui vivront jusqu'à la mort , vous avez
le bonheur d'être le plus heureux en mai-
tresses & en valets.

OCTAVE.

Hé , bien , acheves.

ARLEQUIN.

Tertiò , mon très-heureux maitre !

OCTAVE.

Hé , bien , tertiò , quoi ? finiras-tu ?

ARLEQUIN.

Tertiò , monsieur , écoutez le tertiò de
votre bonheur : le pere compte sur moi.

P ij

pour vous ôter la fille. Il veut me parler
& apprendre de moi toutes vos fredaines.
Si j'étois de l'humeur de mes camarades...
Mais ne craignez rien. Pour gagner le pere,
& pour vous faire avoir la fille , je dirai
d'abord du mal de vous : mais j'aurai mes
vues. Il faut toujours dire que je ne suis plus
à vous : Il faut feindre...

OCTAVE.

Que dis-tu , Arlequin ?

ARLEQUIN.

Hé , dame , je dis bien des choses en peu
de mots. J'attens ici le patron , qui m'a
donné rendez-vous : le voici. Adieu , jus-
qu'au revoir.

SCENE VII.

LE COMTE, ARLEQUIN.

LE COMTE.

B On jour , Arlequin. Tu es exact au
rendez-vous , j'en suis bien-aîse.

ARLEQUIN.

Et moi bien-aîse aussi , monsieur.

LE COMTE.

Arlequin , écoutes. Je sai que tu es un
brave garçon , je me suis toujours fié à toi :
tu as eu bien soin de ton maitre , autant que

tu as été avec lui ; j'y prens intérêt : il est italien comme moi ; je connois sa famille , j'ai eu quelqu'envie de lui donner ma fille , & je compte que tu m'aideras. Tu n'es plus à lui ; tu fais que, quand on a quitté un maître , c'est l'usage de dire tout ce qu'on fait contre lui.

ARLEQUIN.

Monsieur , on fait ce qu'on doit au devoir d'une personne à qui il est du ce que je vous dois. Je ne suis pas content de mon maître ; je vous dirai tout ce que vous voudrez. *Bas.* Tu en seras la dupe.

LE COMTE *montrant une bourse à Arlequin.*

Vois-tu ceci , Arlequin.

ARLEQUIN.

Monsieur , avec le respect que je vous dois , je vois la bourse , mais je ne vois pas ce qui est dedans.

LE COMTE.

Tiens , tu le verras à ton gré , je te fais ce présent , à condition que tu me diras la vérité de tout ce que je te demanderai.

ARLEQUIN.

Oh mais , monsieur , il y a telle vérité que je ne pourrois pas vous donner à si bon marché sans y perdre.

LE COMTE.

Vas , vas , je ne te demanderai rien que tu ne puisses dire.

ARLEQUIN.

Ah , monsieur , vous êtes raisonnable.
Hé bien , de quoi est-il question ?

LE COMTE.

Dis - moi sincèrement , que fait Octave ?

ARLEQUIN.

Hé , monsieur , tantôt bien , tantôt mal ,
le mieux qu'il peut.

LE COMTE.

Tu m'as promis de dire la vérité. Ça ,
bien sincèrement , il aime un peu Colom-
bine ?

ARLEQUIN *troublé.*

Quoi , monsieur ? qui ? d'où ? quand ? d'où
vient ? depuis quand ? comment ? quoi ?

LE COMTE.

Je le fai fort bien : il aime Colombine ,
on me l'a dit , je les ai vu ensemble , & je
fai. . . .

ARLEQUIN *montrant la bourse au comte.*

Monsieur , voyez-vous ceci ?

LE COMTE.

Oui , c'est la bourse que je viens de te
donner. . . ARLEQUIN.

Oh , bien , monsieur , je vous la rends en
espece & en personne , pourvu que vous
me disiez ce que vous en savez.

LE COMTE.

Que veux-tu dire ?

ARLEQUIN.

Je veux dire , monsieur , que , si cela est

vrai , c'est une vérité que j'achete plus cher
que vous.

LE COMTE.

Comment ?

ARLEQUIN.

C'est que je l'aime, moi, cette Colom-
bine. Tout juste ! voyez , c'est ma mai-
tresse. Fies-toi à moi. Je voulois l'épouser ,
& je serois bien fâché. Mais bon ! Quand
j'y pense, Octave aime Isabelle , & n'aime
qu'elle. *A part.* Je ne sai à quoi je pensois.
Suivons ceci.

LE COMTE.

A la bonne heure. Ce n'est pas là . . . je
veux que tu me dises tout ce qu'il fait de-
puis le matin jusqu'au soir.

ARLEQUIN.

Oh, ce qu'il fait. Hé, monsieur, il fait
vie de garçon. Il boit, il mange, il dort,
il va, il vient, il coquette, il joue, il em-
prunte, il achete, il ne paye pas, il s'oc-
cupe à rien, & il gagne sa vie à écrire des
billets doux.

LE COMTE.

Fort bien. Mais encore ?

ARLEQUIN.

Il vend bien ses poulets à certaines veu-
ves de bon appetit.

LE COMTE.

Voilà un joli petit métier. Mais que fait-
il depuis le matin jusqu'au soir ?

LE COMTE.

Je veux que tu viennes dans ma propre maison faire la fonction de juge & d'arbitre souverain du procès des femmes.

ARLEQUIN.

Ah , ah ! fort bien.

LE COMTE.

Oh, viens, je te dirai tout ce que je veux. Viens, suis-moi : mais bouche cousue.

ARLEQUIN.

Ne vous mettez pas en peine, je suis votre homme. Allons à la gloire, tout nous y appelle.

LE COMTE.

Vas m'attendre dans mon cabinet. Voici Pierrot, je veux lui parler un moment.

SCENE VIII.

LE COMTE, PIERROT.

LE COMTE.

Pierrot, tu sais que tu es mon fidèle. Tu prends garde ici à tout.

PIERROT.

Oh oui, monsieur. Parbleu, je regarde & j'écoute, j'entens & je vois, je suis alerte comme une petite souris.

LE COMTE.

Et bien, Pierrot, qu'est-ce que tu vois ?

PIERROT.

Hé , monsieur , je vois que vos domestiques jalent contre vous , mais c'est l'ordinaire. Je vois qu'on dit que vous faites le jeune homme , quand vous vous voyez veuf. Que vous dirai-je ? Votre grand laquais vous faisoit l'autre jour les cornes , & tiroit un pied de langue après vous.

LE COMTE.

Voyez cet insolent ! Mais on ne voit que cela chez nous autres gens de qualité. Toutes nos maisons sont pleines de ces grands valets , faiseurs de cornes , & qui vous tirent après cela un pied de langue.

PIERROT.

Vos gens ; respect de vous , sont des fripons ; ils font de vous des contes à pâmer de rire.

LE COMTE.

Comment ?

PIERROT.

Ils disent , par exemple , que Colombine vous range comme un barbet. A propos , au moins , toutes ces femmes se moquent de vous , encore plus que vos laquais. Quand le juge viendra ici ce soir , il faudroit faire juger toute cette racaille.

LE COMTE.

Tu as raison , je ferai justice : tu verras bien-tôt que nous ferons maison neuve.

PIERROT.

Oh morbleu , c'est le moyen. Mais à propos , que ne donnez-vous vite Isabelle à Octave. A votre place , je m'en déferois : car voyez-vous , je suis fin comme un merle blanc. Je lui ai tiré les vers du nez à Octave , il en meurt d'envie. Défaites-vous de cette engeance.

LE COMTE.

Oui , Pierrot : mais en lui donnant ma fille , il faut lui donner mon bien. Voilà le diable.

PIERROT.

Bon , il a bien à faire de votre bien ! c'est lui qui en offre , il en donne à qui en veut ; Arlequin m'a dit qu'il étoit riche & liberal.

LE COMTE.

Vas , vas , il m'a dit le contraire. Il m'attend , je vais lui parler. Tiens-toi ici pour empêcher qu'on ne nous interrompe.

PIERROT.

Ah , ah ! c'est assez. Il n'entrera ici ni homme ni bête que vous seul. Vous avez droit de commander , & moi après.

LE COMTE.

Fort bien , Pierrot.

PIERROT.

Monsieur , attendez. Tenez , il me vient tout d'un coup une pensée. . . Morbleu , vous allez être ravi.

LE COMTE.

Hé bien , dis.

PIERROT.

Je vais vous bailler le secret de bien établir Isabelle , sans qu'il vous en coute rien.

LE COMTE.

Comment , Pierrot , tu es un homme enchanté ! En ce temps-ci les meilleures affaires se font par les sottes gens. Et bien , dis , quoi ?

PIERROT.

Tenez , j'y rêve : & plus j'y pense , plus je trouve que vous ne sauriez mieux faire.

LE COMTE.

Dis-moi donc ?

PIERROT.

Vous avez de la peine à marier votre fille , parce qu'il faut donner tout votre bien.

LE COMTE.

N'ai-je pas raison ? Est-il juste qu'un pere meure de faim pour faire vivre un homme à qui il donne une jolie fille ? Je suis bien logé dans ma maison , est-il raisonnable que j'en déloge , pour aller en chambre garnie , parce que ma fille est à un. . . cela ne peut pas entrer dans ma tête

PIERROT.

Vous & moi nous avons du sens commun , & le sens commun est pourtant bien rare. Ainsi , monsieur , voici ce que c'est. Savez-vous ce qu'il faudroit faire de votre fille ?

LE COMTE.

Hé quoi , Pierrot ?

PIERROT.

Motus, il faut garder le secret. Il faudroit me la donner.

LE COMTE.

A toi ?

PIERROT.

A moi-même. Vous ne me donneriez rien , vous garderiez tout , & cela iroit bien comme cela.

LE COMTE.

Mais , Pierrot , tu n'es pas gentilhomme ?

PIERROT.

Hé , bien , je le serai bientôt , j'ai tant de camarades qui le sont déjà.

LE COMTE.

Nous parlerons de cela. Veilles à tout , & empêches qu'on ne vienne m'interrompre. Quelqu'un vient , fais bien la garde.



S C E N E I X.

PIERROT , SCARAMOUCHE.

Pierrot se promene devant la porte de son maître. Scaramouche qui a envie de faire tenir une lettre à Isabelle , fait accroire à Pierrot qu'il a un secret pour faire des fusées volantes d'une nouvelle invention. Pierrot curieux , lui en demande un essai. Scaramouche donne une corde à Pierrot , & lui dit d'en aller attacher un bout dans la chambre d'Isabelle. Pierrot y va & revient. Scaramouche lui demande si Isabelle l'a vu attacher la corde. Pierrot lui répond qu'il n'en fait rien , parce qu'elle étoit dans son cabinet. Scaramouche attache la lettre d'Octave au bout de la fusée , puis pose la fusée sur la corde , l'allume , y met le feu & la laisse aller. La fusée entre dans la chambre d'Isabelle : ce qui finit le second acte.





ACTE III.

SCENE I.

LE COMTE, ISABELLE, OCTAVE.

LE COMTE.

M Es pauvres enfans, voici bien d'autres nouvelles !

ISABELLE.

Qu'y a-t-il donc de nouveau, mon pere ?

OCTAVE.

Hé, quelles nouvelles, monsieur ?

LE COMTE.

Je ne songeois qu'à vous marier bien-tôt, mais voici un contretemps qui dérange tout.

ISABELLE.

Un contretemps, mon pere ?

OCTAVE.

Hé, dès que vous êtes pour nous, monsieur, qu'avons-nous à craindre ?

LE COMTE.

Cela ne suffit pas. Peste soit des poetes & des satyres !

OCTAVE.

Et qu'est-ce que nous font les satyres & les poetes ?

LE COMTE.

LE COMTE.

Est-ce que vous ne savez pas qu'Arlequin est nommé par le public arbitre souverain & juge en dernier ressort des affaires qu'on fait aux femmes ?

OCTAVE.

Cela n'a rien de commun avec vous.

ISABELLE.

Mon pere , Octave dit que cela n'y fait rien.

LE COMTE.

Oui , mais ce n'est pas tout. Ma femme , comme vous savez, est morte depuis peu : elle avoit été jeune & jolie ; sa conduite étoit sage , mais ses airs étoient équivoques ; enfin elle avoit de la gloire , de l'esprit , de l'éducation , de belles manieres ; elle étoit de Paris , j'étois étranger ; elle avoit plus de connoissance que moi , cela est naturel.

OCTAVE.

Ah , monsieur ! c'étoit & toute la vertu & tout le mérite.

LE COMTE.

Oh, oui, oui, à quelques petites humeurs près. Enfin tout le monde m'en disoit du bien, car elle recevoit bien tout le monde. Elle aimoit la compagnie, elle donnoit bien à manger, elle étoit magnifique, elle aimoit le jeu , les beaux habits, & les beaux meubles. Quelque ennuyée qu'elle parut avec moi , elle devenoit de belle humeur dès

qu'elle voyoit. c'étoit une jolie femme assurément. Que le bon dieu lui fasse paix.

OCTAVE.

Ah , monsieur , changeons de discours : vous réveillez la douleur d'Isabelle.

LE COMTE à *Isabelle*.

Vas, vas; mon enfant, ne pleure pas. Fais comme moi : je me rend maître de ma douleur.

OCTAVE.

Je me charge de soulager la sienne.

LE COMTE.

Fort bien. Mais je vous disois donc, qu'Arlequin ce juge redoutable va venir dans un moment , avec la commission signée de la main du public , & scellée du seau des parterres & amphitheatres de Paris.

ISABELLE.

Pour quoi vient-il ici plutôt qu'ailleurs , mon pere ?

LE COMTE.

Pour prononcer ses arrêts , ma fille. Ma femme est morte , & j'ai une fille à marier. On veut que je sois interrogé sur faits & articles à l'égard de toutes les choses dont on accuse les femmes. Etre pere & mari, c'est de quoi en être bien instruit.

OCTAVE.

Hé , monsieur , quelle apparence ! C'est assurément quelque pièce qu'on nous fait.

LE COMTE.

Il faut laisser aller le cours de la justice.

ISABELLE.

Hé tant mieux, Octave. Vienne qui voudra, je suis ravie qu'on examine tout.

LE COMTE.

Arlequin érigé en magistrat, va faire aussi l'inventaire de toutes les inutilités & des meubles superflus de votre mere. Allez tout disposer, ma fille. Faites tout ouvrir, surtout ce beau cabinet où notre pauvre défunte recevoit la compagnie, & faites-moi venir Colombine, que je lui donne mes ordres. Mais la voici. Adieu, seigneur Octavio. *A rivederci.*

OCTAVE *parlant bas à Colombine*

Il y a ici quelque chose de caché.

LE COMTE *à part.*

C'est ici un coup de tête. Octave se dégoûtera de sa belle; Arlequin ne voudra plus de Colombine, & je viendrai about d'avoir Colombine pour moi, & de ne donner Isabelle à personne. Mettons-nous sur notre bon air.

COLOMBINE *à Octave.*

Allez, allez, laissez-moi faire; il va trouver à qui parler.



SCENE II

LE COMTE, COLOMBINE.

LE COMTE.

Viens, ma chere Colombine; j'ai à te parler, mon enfant.

COLOMBINE.

Et moi, monsieur, j'ai à vous parler, & à vous répondre.

LE COMTE.

Prenons un peu garde qu'on ne nous écoute. La malice & la curiosité sont deux attributs ordinaires des domestiques. *Il va fermer les portes.*

COLOMBINE à part.

J'aime bien Arlequin; mais s'il fait tant le difficile, & si la satire des femmes lui tourne la cervelle, achevons de la faire tourner à cet homme-ci. *Haut.* Ah, monsieur, que faites-vous! Vous avez fermé les portes: je ne respire pas. La médifance en veut terriblement aux maitres & aux servantes. Monsieur, je vous crains, laissez-moi ouvrir les portes, s'il vous plaît.

LE COMTE.

Attends, attends, Colombine, je serai sage, nous ne dirons que deux mots.

COLOMBINE.

Non, je n'écoute pas les hommes à huis clos. Arlequin dit déjà que je vous aime mieux que lui : il va venir, que diroit-il s'il nous trouvoit enfermés ensemble ? *Elle va r'ouvrir les portes.*

LE COMTE.

Hé, laissez-là ton Arlequin. Mais elle est modeste, elle ouvre les portes. Voilà une merveille, qu'une fille qui sert, ne puisse pas écouter le maître de la maison les portes fermées. Cette fille m'enchanter.

COLOMBINE *revenant.*

Monsieur, à l'heure qu'il est, tant qu'il vous plaira parlons d'affaires, j'ai l'esprit en repos.

LE COMTE.

Mais, Colombine, tu es trop circonspecte.

COLOMBINE.

On ne sauroit trop l'être, quand on craint d'être seule avec quelqu'un.

LE COMTE.

Quoi, friponne, tu crains avec moi ?

COLOMBINE.

Ah, monsieur ! vous êtes méchant. Vous voudriez me faire dire que je vous aime.

LE COMTE.

Hé bien, quel mal y auroit-il, quand tu le dirois ?

COLOMBINE.

Ah, monsieur, vous n'êtes pas pour pen-

fer à moi. A quoi est-ce que cela me serviroit ?

LE COMTE.

Ecoutes, Colombine. *Bas à l'oreille.* Je t'aime, mon enfant.

COLOMBINE.

Ah, monsieur, vous me parlez à l'oreille ! Je suis perdue si l'on vous voit. Un mot à l'oreille ressemble à un baiser comme deux gouttes d'eau.

LE COMTE.

Hé, point point ; la cornette est entre deux.

COLOMBINE.

Oh, monsieur, les mots à l'oreille ont fait nos cornettes bien claires & bien reculées.

LE COMTE.

Ah, ah ! Et c'est donc les mots à l'oreille, qui font coiffer les jolies femmes si fort en arrière ?

COLOMBINE.

Hé, quoi donc, monsieur ? Nous sommes plus raisonnables qu'on ne pense ; les femmes veulent toujours quelque raison dans les modes qu'elles suivent. Mais je me fie à vous ; je mettrai mon éventail devant, de peur qu'on ne nous voye.

LE COMTE.

Hé bien, je t'aime, mon enfant.

COLOMBINE.

Ah, monsieur ! voila-t-il pas : vous m'avez baisé l'oreille. Les baisers à l'oreille font

devenus bien à la mode depuis quelque tems.

LE COMTE.

Mais, Colombine, tu es bien réservée aussi.

COLOMBINE.

Ah, monsieur, vous êtes dangereux ! Vous m'avez promis d'être raisonnable.

LE COMTE.

Hé bien, je le serai. Je te dis donc que je t'aime, & que ma femme est morte, je suis sûr de ta vertu, je l'ai éprouvée.

COLOMBINE.

Monsieur, une honnête fille a peur de tout. Si on nous entend, ou si on nous voit, je suis ruinée de réputation. Danger pour danger, il vaut mieux en courir le risque les portes fermées.

LE COMTE *pendant qu'elle ferme les portes.*

Non, il n'y a pas à Paris de fille aussi réservée. Que je serois heureux de lui plaire & de l'épouser !

COLOMBINE.

Monsieur, nous voici en sûreté. Dépêchez, parlez vite : qu'avez-vous à dire ?

LE COMTE.

Colombine, tu le fais, je t'ai toujours aimée : ta conduite & ton humeur te mettent au dessus de ton état : j'ai du bien, je fais un grand cas de la douceur de la vie, & je crois la trouver avec toi.

COLOMBINE.

Hé bien, quoi plus ?

LE COMTE.

Hé, bien, Colombine, si tu veux m'aimer, je t'épouse.

COLOMBINE.

Bon, bon !

LE COMTE.

Il n'y a point de bon, bon : cela est vrai.

COLOMBINE.

Quoi, sérieusement ?

LE COMTE.

Tiens, je t'en donne ma parole, il ne tient plus qu'à toi.

COLOMBINE *ôtant son gant.*

Ah, monsieur, que vous ai-je fait pour me faire préférer l'honneur d'être votre esclave, au plaisir d'être la souveraine d'Arlequin ! car enfin je n'accepte cet honneur que pour vous servir, vous honorer, & vous plaire.

LE COMTE.

Ma chère enfant, tu rappelles toute ma jeunesse. Je vais presser...

COLOMBINE.

Ah, monsieur, vous me baisiez ! Hé, ne savez-vous pas que les filles ne baissent pas ceux qui songent à les épouser ?

LE COMTE.

Elle est par tout d'une sagesse qui surprend ! Ecoutes, ma poulette, j'acheve de t'ouvrir mon cœur. Je suis ravi qu'Arlequin vienne ici pour examiner toutes choses. Nous tâ-

cherons de le dégoûter de toi, & de dégoûter Octave de ma fille. Nous resterons tranquilles, & maîtres de tout notre bien. Ma fille s'en ira dans un couvent.

COLOMBINE *à part.*

Voyez-vous le vieux renard. *Haut.* Comment, monsieur, Arlequin auroit du dégoût pour moi, & Octave n'épouserait pas Isabelle ? Mais monsieur, je suis votre servante pour l'être toujours, & pour obéir par tout.

LE COMTE.

Voilà comme il faut dire. Mais on vient.

COLOMBINE.

Monsieur, je suis perdue ! Ouvrez une porte, je m'enfuirai par l'autre.

SCENE III.

ARLEQUIN, LE COMTE, ISABELLE, SCARAMOUCHE, PIERROT, DROITURE.

ARLEQUIN *armé de pied en cap.*

SEigneur comte, je suis votre non humble magistrat : car vous savez que l'humilité & la magistrature ne vont pas ensemble. Mais d'où vient que Colombine me fuit & qu'elle étoit ici enfermée avec vous ?

LE COMTE.

Hé, seigneur Arlequin, oubliez-vous...

ARLEQUIN.

Ah , bon , bon , j'y suis. Voyez - vous , nous autres magistrats , nous ne pouvons pas nous souvenir de tout. Les affaires du public & les nôtres nous font oublier celles des particuliers.

LE COMTE.

Cela est dans l'ordre. Mais pour un magistrat , quel équipage est tout ceci ?

ARLEQUIN.

Ah , je vois bien que les plus grands seigneurs ne sont pas les plus instruits dans les affaires des femmes. Comment , est-ce que vous croyez qu'une jolie femme fasse quelque cas du jugement d'un magistrat à robe longue ? Bon : les femmes sont du ressort de l'épée , & non pas du distric de la robe : les plus timides ont quelque chose de militaire dans le cœur.

LE COMTE.

Ah , ah , j'entends. C'est à dire que pour donner plus de poids à vos arrêts, vous voulez qu'on procède contre elles cavalièrement ?

ARLEQUIN.

Vous y êtes. Tout sera cavalier dans ma procédure. Tenez, j'ai fait porter les marques cavalieres de ma chevalerie magistrale. Venez, vous grands officiers de ma justice. Pierrot , je vous ferai mon secretaire : & vous Scaramouche , je vous fais mon grand

prevôt : car je ne veux juger les femmes que prevôtablement.

SCARAMOUCHE.

Trop d'honneur pour moi.

PIERROT.

Et moi , je vous ferai l'honneur d'être un secretaire bien secret sur toutes les écritures, car je ne sai ni lire ni écrire.

ARLEQUIN.

C'est pour cela que je vous choisis. Les affaires des femmes sont bonnes pour le discours , mais elles ne valent rien sur le papier ; je veux qu'il n'en demeure rien dans les greffes de ma justice.

LE COMTE.

Mais , seigneur juge féminin , vous êtes bien severe : pourquoi juger les femmes prevôtablement ? Quoi , condamner à mort ?

ARLEQUIN.

A mort : dieu m'en garde ; mon intention n'est pas de faire les maris si aises. Je comdamnerai les filles qui forlignent, à une viduité perpetuelle. Je condamnerai à vivre & mourir filles , celles qui se presseront fortement d'être femmes Je mettrai hors de cour & de procès , c'est à dire hors d'amour & de mariage , celles qui veulent être jeunes & belles , lorsqu'elles n'ont jamais été ni l'un , ni l'autre. Je ferai planter là pour reverdir , les petites grisettes , qui aux dépens de quelques facilités, visent au carosse,

& au nombre des laquais : & je déclarerai dignes d'une vraie fortune, celles qui, sages dans leurs desirs, & contentes dans leur état, sont moins occupées du bien & du nom, que du mérite de leur amant. Mais où y en a-t-il de celle-là ? *Rara avis in terris.* Mais monsieur le comte, il vous faut subir l'interrogatoire. *Au Greffier.* Allons, monsieur Droiture, écrivez l'interrogation sur faits & articles. Vous êtes mon conseiller gardenotte, contractant par tout le ressort de ma justice.

M. DROITURE.

Seigneur, me voici au dû de ma charge.

ARLEQUIN.

Seigneur comte de Perfillet, vous avez été mari, & vous êtes pere.

LE COMTE.

Oui.

ARLEQUIN.

N'êtes-vous pas consolé d'avoir perdu votre moitié ?

LE COMTE.

Il faut bien vouloir ce que le ciel veut.

ARLEQUIN.

Oui : belle resignation. Etoit-elle votre tyran, ou votre esclave ? car c'est toujours l'un des deux.

LE COMTE.

Hé, seigneur, dès qu'on se marie à Paris, on fait bien qu'on prend avec soi un en-

nemi domestique : dès qu'on prend une jolie femme , on prend un maître difficile à servir.

ARLEQUIN.

Pour n'y point être trompé , il faut toujours le croire. Combien de fois maudissiez-vous par jour l'un & l'autre le moment où vous vous étiez connus ?

LE COMTE.

Cela arrivoit quelquefois , oui.

ARLEQUIN.

Hé comment donc ! Votre femme étoit-elle de belle humeur ?

LE COMTE.

Oh , de la plus belle humeur du monde par tout , hormis chez moi.

ARLEQUIN.

C'est la règle. Dites-moi , à propos, quels jours ont plus de charmes , ou les premiers du mariage , ou les premiers de la viduité ?

LE COMTE.

Cela est bien égal , tout au moins.

ARLEQUIN.

Oh, j'entends, j'entends : je vous croi bien.

ISABELLE.

Mon pere , je ne saurois entendre tout cela. Permettez que je me retire.

ARLEQUIN.

Attendez , la belle ; on vient à vous. Voici ma leçon par écrit. Parcourons les chefs de la satire. Avez-vous été nourrie dans un couvent ?

ISABELLE.

Oui, monsieur.

ARLEQUIN.

Passons , cela nous arrêteroit trop. Vous
allez être mariée ?

ISABELLE.

Mon pere le dit.

ARLEQUIN.

Vous n'avez que quinze ans ?

ISABELLE.

Quand mon pere me gronde , il me dit
toujours que j'en ai plus de dix-huit.

ARLEQUIN.

Vous irez à l'opera , dès le lendemain de
vos nocces ?

ISABELLE.

Hélas , je n'en fai rien. Cela dépendra
de mon pere & de mon époux.

ARLEQUIN.

Oh point , point , vous irez , cela est écrit.
Vous écouterez les paroles lubriques , ré-
chauffées au réchant des sons de la musique
de Lulli.

ISABELLE.

Je ne vous entends pas , monsieur. Je ne
fai ce que cela veut dire.

S C E N E I V.

*ISABELLE , OCTAVE , & les acteurs
de la scene précédente.*

LE COMTE voyant venir Octave.

JE croi qu'il vaut mieux que je commence par vous faire mes accusations contre les airs de ma fille. *Bas à Arlequin.* C'est pour dégouter Octave.

ARLEQUIN.

Fort bien , fort bien ; on écrira vos accusations , & vous les signerez.

LE COMTE.

Justement. Venez , ma fille , il faut que j'ouvre ici mon cœur , pour mettre dans le bon chemin une jeunesse chancelante qui pourroit bien s'égarer.

ISABELLE.

Comment , mon pere ?

OCTAVE.

Hé , monsieur , Isabelle n'est pas. . .

LE COMTE.

Taisez-vous , l'un & l'autre. J'ai à parler , & ce que vous diriez ne vaudroit pas ce que j'ai à dire. Ma fille , toute paternité à part , j'ai du bien , je veux vivre , je veux en disposer à mon gré , & non pas au vôtre. En vous le donnant , je veux vous donner du

revenu , & non pas des bagatelles. Hé ,
 quoi ! je vois que vous donnez dans les niai-
 series , & que votre chambre se remplit
 tous les jours de cent inutilités.

ISABELLE.

Hé , mon père , ce sont des petits rien ,
 qui viennent de ma mere.

LE COMTE.

Oui , ma fille : mais ces petits rien content
 à votre pere un bon argent.

ARLEQUIN.

C'est trop , que d'acheter le rien trop
 cher. Mais les femmes en ont introduit la
 mode.

OCTAVE.

Blâmez-vous , monsieur , certaines pro-
 pretés d'usage que son bon goût a répandu
 dans son appartement ?

LE COMTE.

Octave , je le connois cet usage , que je
 blâme : je sai qu'à present les meubles qui
 coutent le plus , sont ceux qui ne servent de
 rien. Qui ôteroit de l'appartement d'une
 femme tout ce qu'il y a d'inutile , n'y lais-
 seroit que le squelet d'un appartement : on
 manque du necessaire pour avoir le super-
 flu , je le sai : mais je sai aussi que rien ne
 vaut mieux que l'argent. Il n'y a pas de plus
 joli meuble , ni de meilleur ami.

ARLEQUIN.

Oh , cela est vrai. L'argent comptant est
 un

un ami à toute épreuve. Il n'y a genre de service qu'il ne nous rende, dès qu'il est à notre portée; nous en faisons tout l'usage qu'il nous plaît; nous n'avons qu'à le lâcher, c'est un passe-par-tout, il nous ouvre toutes les portes: c'est la clef des honneurs & des plaisirs: il dispose à son gré des emplois & des charges: tout lui est soumis jusqu'à l'amour: & la beauté la plus relevée prête l'oreille aux sons harmonieux de la pecune, & se laisse entrainer vers la complaisance par la persuasion de notre feal & unique ami l'argent comptant.

LE COMTE.

Cela est vrai à la lettre; & cependant je vois chez moi qu'on prodigue tout, & qu'on ne fait nulle attention sur le mérite & la rareté de mon argent.

OCTAVE.

Mais que voyez-vous, monsieur, qui puisse.... ARLEQUIN.

Ce que voit monsieur le comte? Oh diable, il a les yeux bons. Vous verrez qu'il va nous faire voir, qu'il voit ce que nous ne voyons pas. L'argent se cache quand il sort d'une maison: mais des yeux bien éclairés le suivent à la piste, & connoissent tous les petits recoins par où il a passé. C'est-là la science des maris & des peres de famille.

OCTAVE.

L'argent comptant fait assez sentir son

absence dans les maisons d'où il est parti ; je le fai. Mais qu'est-ce que voit ici monsieur le comte de Perfillet ?

ARLEQUIN.

Oh , dame ! Il voit , que vous voyez , & que vous êtes vu.

LE COMTE.

Ce que je vois ? Je vois que la fille d'un gentil-homme comme moi, ne doit être ni habillée ni logée comme elle. Il n'y a qu'à ouvrir les yeux ; il n'y a qu'à regarder que veulent dire tous ces instrumens de musique, ces pots de fleurs , ces miroirs , ces cristaux, ces colifichets , ces poupées , ces pagodes , ces chiens , ces écureuils , ces oiseaux , ces perroquets , ces singes. L'arche de Noé n'y fit œuvre. C'est la ruine d'une maison , que le goût d'une fille ou d'une femme qui panche à la babiole.

ARLEQUIN.

Il y a du vrai au moins, dans ces verités-là.

OCTAVE.

Le goût d'Isabelle est une suite de son esprit & de son adresse.

LE COMTE.

Hé , l'adresse d'une fille comme la mienne, doit paroître dans des ouvrages de dentelle , & de tapisserie.

OCTAVE.

Hé, monsieur, voulez-vous qu'elle soit...

LE COMTE.

Je veux qu'elle soit propre, mais je ne veux pas qu'elle soit étalée comme la maîtresse d'un vieux abbé. Je consens qu'elle soit coëffée avec des palissades & des rayons; mais je ne veux pas qu'elle se coëffe aussi haut qu'une marchande de la foire. Je consens qu'elle ait des corps d'un bon goût, mais je ne veux pas qu'elle aille par la ville, aux thuilleries & ailleurs, en gourgandine, & en petites mules, comme ces marquises de contrebande, qui répandent sur toute leur personne une idée d'occasion prochaine. Je veux bien qu'elle danse au bal, quand elle s'y trouve: mais je ne veux pas que la première femme de qualité me l'emprunte pour une partie de plaisir, comme on emprunte ces postulantes de l'opera qui se prêtent à qui les demande. Je veux enfin que chacun vive en son état; & c'est ce qu'une jeune fille & une femme ne savent pas à Paris.

ARLEQUIN.

Non, & c'est même ce qu'elles n'apprennent qu'à leur corps défendant.

LE COMTE.

Et où en sommes-nous, bon dieu! Une fille ne sauroit se coucher devant minuit, & ne sauroit se lever devant midi. On ne peut dîner qu'à trois heures. On passe une partie du jour à la toilette, l'autre à se pro-

mener ou à jouer , & ce n'est pas le pis.
Jolie distribution du temps !

ISABELLE.

OCTAVE , mon pere m'accuse ; il faut que j'aye tort. Vous voyez combien j'ai de défauts sans que je le sache : mais je ne veux pas vous tromper. Nous sommes devant notre juge. Voici Colombine qui vous dira le reste. Elle m'a promis de dire ici tout le mal qu'elle fait des femmes.

ARLEQUIN.

Nous allons entendre de belles choses , si elle parle sincèrement.

SCENE DERNIERE.

ARLEQUIN dans un fauteuil. COLOMBINE , LE COMTE , ISABELLE , OCTAVE, M. DROITURE.

COLOMBINE.

AVec la permission très - humble de monsieur le comte de Perfillet mon maitre present & à venir ; toute femelle que je suis, j'ouvrirai ma bouche à la parole , & je me ferai un effort pour parler.

LE COMTE à Colombine.

Souviens-toi de tout.

ARLEQUIN.

Voilà qui débute d'un ton bien sincere ! Elle est fille, & elle assure que pour parler, il faut qu'elle se fasse violence. Ceci est nouveau.

COLOMBINE.

Monsieur le juge bigarré qui dans votre chevalerie magistrale, prenez les femmes par leur foible, & les jugez cavalierement, je viens ici, comme témoin oculaire de l'impertinence des femmes, vous avouer de bonne foi que nous ne valons pas grand'chose, & que grand fou celui qui nous achete trop cher.

ARLEQUIN.

Oh, pour cette fois, voilà qui est sincere. Mais je n'ai pas sur cela de grands abus à corriger. Les femmes connoissent assez le prix des femmes ; & après tout nous ne voyons gueres d'hommes qui fassent avec elles de mauvais marchés ; car s'ils sont trompés d'abord, ma foi, ils se dédommagent bien-tôt, & elles payent les pots cassés.

COLOMBINE.

Ah, qu'il y a de sottes gens à Paris ! Nos dehors sont réglés, nos airs sont gracieux, nos mines sont modestes, tout ce qui paroît est bon : mais tournez la medaille, rien n'est plus bizarre que notre humeur, rien n'est plus faux que notre merite. Notre petit particulier cache des misteres curieux

que nos artifices envelopent. La coquetterie est le fond de notre humeur ; c'est par cet endroit qu'il faut nous regarder pour nous connoître , tout le reste est emprunté. Nous n'avons de bien naturel , que le desir de plaire.

ISABELLE.

Vous ne vouliez pas me croire , Octave ; vous voyez que tout le monde vous le dit.

OCTAVE.

Hé , ces regles generales ont leurs exceptions , madame ; vous n'êtes pas faite comme une autre.

ARLEQUIN.

- Vous nous faites perdre une suite de verités qui alloit tout instruire. Colombine, reprenez votre fil , & faites-nous un petit tissu du caractère des femmes de Paris.

LE COMTE.

Parles ferme , cela le rebuttera.

COLOMBINE.

La chose n'est pas aussi difficile que l'on pense. Voulez-vous bien connoître une femme ? Figurez-vous un joli petit monstre , qui charme les yeux , & qui choque la raison ; qui plait & qui rebute : qui est ange au dehors , & harpie au dedans. Mettez ensemble la tête d'une linotte , la langue d'un serpent , les yeux d'un basilique , l'humeur d'un chat , l'adresse d'un singe , les

inclinations nocturnes d'un hibou ; le brillant du soleil , & l'inégalité de la lune : enveloppez tout cela d'une peau bien blanche. Ajoutez-y des bras , des jambes , & *catera* , vous aurez une femme toute complete. Le cœur vous en dit-il , seigneur Octave.

A R L E Q U I N.

Affurément, il faut avoir le cœur au ventre , quand on prend une femme pour toujours.

L E C O M T E.

Cela est bien hardi.

O C T A V E.

Elles ne se ressembtent pas toutes.

C O L O M B I N E.

Nous avons beau dire , monsieur en veut tâter. *A Octave.* Tu veux donc résolument

Etre appelé chez toi, petit cœur, ou mon bon ?
 On a beau t'avertir , tu ne vises qu'à faire
 De petits citoyens dont on te croira pere.
 Tu vas prendre une femme ? Ah ! si je sai compter ,
 Il en est jusqu'à trois que je pourrois citer.
 L'épouse que tu prens , sans tache en sa conduite ;
 Aux vertus , m'a-t-on dit , dans un couvent instruite ,
 Par ton hymen d'abord conduite à l'opera :
 De quel œil penfes-tu qu'Isabelle verra
 D'un spectacle enchanteur la pompe harmonieuse ?
 Entendra ces heros à voix luxurieuse ?
 Entendra des discours sur l'amour seul roulans :
 Ces doucereux renauds , ces insensés rolands :
 Et tous ces lieux communs de morale lubrique ,
 Que Lulli réchauffa des sons de sa musique.

R iv

Ce sont des oracles. Cela creve les yeux tous les jours.

ARLEQUIN.

Rien ne seroit plus curieux, assurément, qu'une histoire exacte du dedans & du dehors de l'opera, & un récit véritable des effets de la danse & de la musique.

OCTAVE.

Isabelle portera un esprit sage à l'opera, je ne crains pas les suites.

COLOMBINE.

Je ne te réponds pas qu'au retour moins timide,
Digne écolière enfin d'Angelique & d'Armide,
Elle n'aille à l'instant, pleine de ces doux sons,
Avec quelque medor pratiquer ses leçons.

Regardant Isabelle.

D'où vient qu'elle a l'œil trouble, & le tein si terni ?
C'est que sur le calcul, dit-on, de Cassini,
L'astrolabe à la main, elle a dans sa gouttière,
A suivre Jupiter passé la nuit entière.

ARLEQUIN.

Diab!e, gare le matou ! les gouttières sont terriblement sujettes à caution.

COLOMBINE.

Peut-être dans six mois, ardente à te déplaire,
Eprise d'un cadet, ivre d'un mousquetaire,
Tu la verras hanter les plus honteux brelans,
Donner chez la Cornu rendez-vous aux galans.

OCTAVE.

En voilà trop, encore une fois.

COLOMBINE.

Puis-je parler, dis moi, des lances espagnoles ?
D'une belle qui couche aux champs de Cerisoles ?

Qui l'esprit & le cœur tout rempli de grands noms,
Faute d'un lit bourgeois, va repasser les monts :
Ah, j'ai beau regarder ! pour des vertus sinceres,
Je ne trouve par tout qu'impudentes, fauffaires,
Des escadrons coëffés qui vont secourir, qui ?
Un pere, un frere, un fils, une sœur, un mari ?
Point du tout. Là-dessus n'est pas l'inquiétude.
Le sang merite-t-il les hauts soins d'une prude,
C'est pour un.... Finissons. La matiere à toucher
Est un peu délicate, & je crains de broncher.

LE COMTE.

Seigneur Arlequin, on ne finiroit jamais, si on parcouroit contre les femmes tous les chefs d'accusation. Prononcez. En voilà assez pour obtenir un arrêt.

ARLEQUIN.

En voilà plus qu'il n'en faut, assurément. Mais où est leur avocat ?

OCTAVE.

En faut-il d'autres que les charmes d'Isabelle ?

ARLEQUIN.

Oh, cela est bon pour la sollicitation tête à tête : mais pour l'audience, c'est toute autre chose. Si ne les condamnerai-je pas par forclusion ; car elles se plaindroient de mon procedé : le beau sexe n'aime pas les defauts. Attendez.... Oui.... Qui en doute ? *Il se deshabille.* Je serai moi-même leur avocat.

LE COMTE.

Et le juge ?

ARLEQUIN *montrant son armure qu'il a mise sur le fauteuil.*

Le voilà.

LE COMTE.

Plaisant juge , ma foi !

ARLEQUIN.

Supposez qu'il dort. Est-il le premier magistrat qui dort à l'audience ?

PLAIDOYE D'ARLEQUIN,

pour la défense des Femmes.

ARLEQUIN.

Moi qui jadis aux dépens de nos belles

Ai maintefois diverti tout Paris ;

Aujourd'hui contre les maris ,

Je vais prendre parti pour elles ,

(*Altri , tempi , altri cure ,*)

Loin d'aspirer au foible honneur

De faire renguainer par mes doctes critiques

D'un satyrique auteur

Les expressions caustiques ,

Je regarde en pitié le pauvre genre humain.

Si la sorte crainte des cornes

Met à l'hymen de trop étroites bornes ,

Ma foi , c'est fait de lui , je le vois sur sa fin.

Et quel est ce déchainement , juste ciel !
Où en sommes-nous ? On traîne pêle-mêle le couvent & l'opera chez la Cornu : Les femmes souffrent patiemment cet outrage : & un escadron coëffé ne va pas fondre sur la tête qui a enfanté de si monstrueuses calomnies. *Vers Isabelle.*

Sexe charmant , au siècle d'Amadis ,
Un jongleur peu courtois osa t-il d'une injure
Contre vous noircir ses écrits
Sans effuyer plus sinistre aventure.

Aujourd'hui comment en use-t-on ? Les hommes dans un dégoût terrible pour tout ce qui s'appelle femme , ne peuvent entendre parler d'hymen , sans des soulèvemens de cœur épouvantables. Ils sont d'un froid inoui sur cet article; & pour les réchauffer , on s'avise de leur ordonner quelques doses d'une apologie à la glace ! Quel remède !
Contraria contrariis curantur.

C'est donc par pure nécessité , très-illustre magistrat cavalier , que je prens aujourd'hui la défense de mes anciennes ennemies. J'ai peur que les hommes continuans à se dégoûter des femmes , l'usage de l'hymen ne s'abolisse. Le monde finiroit : l'hôtel de Bourgogne deviendrait desert , & il ne l'est déjà que trop.

Ainsi , j'entreprends de rétorquer contre les hommes tout ce qu'ils ont le front de reprocher à mes parties : & de leur faire voir qu'ils sont eux-mêmes la cause de tous les défauts dont ils les accusent.

Comment , messieurs les hommes , osez-vous blâmer dans les femmes ce qui n'y est précisément que pour vous ? Oubliez-vous que le dessein de vous plaire est le ressort qui fait jouer toutes leurs machines ?

A quoi bon , s'il vous plaît , cette vieille coquette prend-elle tant de soin d'un squelet usé ? Pourquoi fait-elle rencherir le blanc & le vermillon ? Pourquoi la voir-on manger par compas & par mesure , de peur de déranger ses dents postiches ? N'est-ce pas parce qu'elle couche en joue quelqu'un de ces jeunes godelureaux qui jouent avec elle , & qui lui gagnent son argent ?

Voyez cette jeune beauté qui passe la meilleure partie de sa vie à s'habiller & à se deshabiller : qui n'est jamais contente de sa coëffure , qui ajoute ou retranche toujours quelque chose à son ajustement. Entrez dans son cœur , & vous verrez qui a plus de part de son sexe ou du vôtre , à tous ses tortillemens & ses minauderies. Une femme se pare-t-elle pour les autres femmes ? Qui l'a jamais pensé ? C'est vous , messieurs les dégoûtés , qui répondez de l'extravagance des modes , de la magnificence des habits , & de la ruine des familles. C'est pour vous remettre en appétit , qu'on a inventé le ragoût des gourgandines , des agaçantes , & des barrières.

Preuve que tous les ajustemens des femmes sont uniquement pour les hommes : mettez-les en lieu où elles ne voyent que des personnes de leur sexe , & vous les trouverez d'un negligé affreux : Une cornette au niveau de leur front , un corset mo-

deste & bien lassé , de bons gros souliers de maroquin , & un grand tablier de ménagere. Voilà comme étoit à sa campagne cette belle , dont les juppes se soutiennent d'or , qu'une coëffure à triple étage rend d'une taille gigantesque , qui ne peut mettre le pied dans ses mules , tant elles sont petites. Et pourquoi cela ? parce qu'elles n'avoit nul intérêt de plaire aux chapons de sa basse-cour , & qu'elle voudroit bien donner dans l'œil à quelque poulet d'inde des thuilleries. Si les hommes ne voyoient rien , les femmes ne feroient nulle dépense en habits. Ainsi , s'ils veulent épargner ce qui leur en coûte , ils n'ont qu'à se crever les yeux.

COLOMBINE.

Bel expedient , & de facile exécution !

ARLEQUIN.

On se plaint que les femmes s'amusent à mille bagatelles : qu'elles se font une occupation d'entretenir leurs chiens , de faire repeter des sottises à leurs perroquets , d'apprendre des malices à leurs singes. Hélas ! qu'on les interroge toutes , combien repondront : qu'animal pour animal , un mari est souvent moins amusant qu'un doguin : qu'avec le mauvais d'un singe , il n'en a pas toujours le bon : & qu'il y a plus de cent maris à Paris , qui ne soutiennent pas mieux une conversation que des perroquets. En-

trons dans l'intérieur des maisons , voyons les replis du ménage. Un mari bourru qui ne parle que par monosyllabes ; qui possède le secret de dire de grosses paroles en six lettres : n'est-il pas la seule cause de ce que la femme va chercher conversation ailleurs ? Celui-ci est toujours aux trousses de sa moitié : il ne l'abandonne pas d'un pas : il est de toutes ses parties. Celui-là ne voit presque jamais la sienne : il loge , il mange , il couche dans un appartement séparé : à peine la rencontre-t-il une fois le mois chez Dautel ou chez Procope : deux extrémités également vicieuses & également à craindre pour le front d'un mari , & dont il est la seule cause.

COLOMBINE.

Malheur au mari qui me verra trop , aussi bien qu'à celui qui me verra trop peu.

A R L E Q U I N.

On fait un crime aux femmes de la magnificence de leurs ameublemens , de la dépense qu'elles font en bijoux , en porcelaines , en pagodes. Hélas , qui ne fait que la plupart de ces appartemens superbes sont autant de belles prisons , où l'on réduit de jeunes femmes , d'ailleurs très-raisonnables , à se jouer avec des poupées , à faire remuer leurs pagodes. Elles remuent au moins ces pagodes , & font un signe de consentement : au lieu que la plupart des

époux , toujours inflexibles , toujours rebarbatifs , se font une loi de ne consentir jamais. COLOMBINE.

Il est vrai qu'il est des maris bien raboteux. ARLEQUIN.

Que dirai-je des autres griefs ? On se plaint que les femmes sont exactes à payer les pensions à leurs amans , qu'elles n'épargnent rien pour faire leurs équipages. Ah , sexe maudit , *parlant au parterre* , que n'avez-vous de l'argent ! Pourquoi êtes-vous obligés d'avoir recours à elles ? En un mot , que les hommes deviennent raisonnables , & les femmes le feront. Qu'ils se mettent à plus bas prix , & les femmes feront moins de dépense : qu'ils aillent à elles , & elles ne les chercheront point : car tant qu'ils fuiront , il faudra bien qu'elles courent après , & qu'elles suivent l'instinct que la nature leur a donné.

COLOMBINE.

Voilà de foibles raisons. Prononcez, monsieur le juge.

ARLEQUIN *se met dans un fauteuil , & rend cette sentence.*

Nous avons maintenu & gardé les femmes dans tous leurs droits & dans la possession des privileges , franchises & immunités de leur sexe : leur permettons d'employer pour se faire aimer tout ce qu'elles aviseront bon être , à la reserve des minau-

deries qui pourroient déranger quelque chose dans l'œconomie du visage. Consentons que pour engager les hommes, elles n'épargnent rien ni dans leurs parures, ni dans leurs ameublemens, & qu'elles puissent même faire quelques avances, si mieux n'aiment lesdits hommes, reprendre les us & coutumes de la vieille cour, & faire seuls toutes les démarches.

Permettons aux riches bourgeois d'être aussi magnifiques que les femmes de qualité, à la charge néanmoins qu'elles en feront toujours fort distinguées par leurs airs & leurs manieres. Voulons que les femmes soient réputées dames & maitresses du sexe masculin, & que les hommes qui ont l'esprit bien fait se fassent un honneur de les aimer & de les servir. Défendons aux vieilles d'aspirer aux fleurettes des jeunes officiers, à moins qu'elles ne soient en état de leur faire le fond de deux campagnes au moins. Faisons pareilles défenses aux jeunes & jolies femmes de payer leurs amans, quelque bien faits qu'ils soient; & ce nonobstant l'usage contraire, que nous déclarons abusif. Condamnons en outre les hommes à tous les dépens.







L A
FONTAINE
D.E
SAPIENCE.

COMEDIE EN UN ACTE.

Mise au Theatre par monsieur de B ***
& representée pour la premiere fois par
les comédiens Italiens du Roi , dans leur
hôtel de Bourgogne , le huitième de
Juillet 1694.

A C T E U R S.

ORONTE , pere de Lucile. *Cinthio.*

LUCILE , fille d'Oronte. *Isabelle.*

OCTAVE , amant de Lucile.

ARLEQUIN , SCARAMOUCHE , valets
d'Octave.

ANGÉLIQUE , LISETTE , suivantes de
Lucile. *Marinette , Colombine.*

CRASSOTIUS , pedant. *Arlequin.*

PIERROT , concierge de la Fontaine de
Sapience.

UNE BERGERE qui chante.

Plusieurs bergers.

La Scene est dans l'isle du Repos.



L A
F O N T A I N E
D E
S A P I E N C E.

S C E N E I.

L I S E T T E , A N G E L I Q U E .

L I S E T T E .

N O N , je ne crois pas qu'il y ait de plus grand malheur pour une femme , que celui de n'être plus aimée d'un mari qu'on aime encore. Le volage !

A N G E L I Q U E .

Non , il n'y a pas de plus grand malheur pour une femme , que celui d'être trop aimée d'un mari trop brutal pour être aimé. Le bourru !

S ij

L I S E T T E.

Ah , Angelique , que tu es heureuse ! Si Scaramouche est jaloux , il t'aime.

Si Titus est jaloux , Titus est amoureux.

A N G E L I Q U E.

Oui , Lisette ; mais Arlequin ton mari est un mari à la mode. Il en conte où il peut , & te laisse en repos. Permis à toi d'user de reprefailles.

L I S E T T E.

Bon , ce seroit faire comme toutes les autres femmes. Je veux quelque chose de singulier. Et après tout , où sont les hommes qui méritent d'être aimés ? Je ne vois plus que des figures d'hommes. Les jeunes sont fous , les vieux dégoûtans , les gens d'épée effrontés , les gens de robe ennuyeux , les abbés teméraires , les officiers petillans : tous les hommes sont faux , volages indiscrets , papillons d'habitudes , débauchés de profession , sacs à vin , preneurs de tabac , diseurs de rien , sales , malpropres , fagouins. Où est le plaisir d'aimer ?

A N G E L I Q U E.

Que tu es sotte pour une femme d'esprit ! Il faut en prendre le bon , & en laisser le mauvais. Ne fais-tu pas . . .

L I S E T T E.

Je sai tout comme toi que les femmes habiles se font des élèves de leur façon. Elles mettent leurs amans dans le chemin qu'il

faut qu'ils suivent. Elles ont l'art de donner à un homme de robe quelque chose de guerrier, quand ce ne seroit que la cravatte ; elles donnent à un abbé les airs d'un petit maître , jusqu'au débraillement. Elles vous décaissent un financier, & savent dégraisser son esprit & sa bourse. Pour les officiers , elles les laissent tels qu'ils sont.

ANGELIQUE.

Tout passe auprès des femmes , pour peu qu'il y ait du guerrier ou du militaire.

LISETTE.

Pour moi , j'avoue ma poltronnerie. Je crains tout ce qui a du rapport à la guerre. Les officiers dans leurs conquêtes sont âpres au butin. Ils font main basse d'un côté , & rasle de l'autre. Leur air est libre , mais leur cœur n'est pas liberal. Ils font de leurs soins un trafic qui coûte cher aux belles duppes qui les achètent. En fait d'amour , je ne suis pas à la mode : je ne saurois ni en vendre, ni en acheter. But à but ou patience , voilà ma devise.

ANGELIQUE.

Faite comme tu es , ton sort est entre tes mains. Tu n'as pas un jaloux à tes trousses, qui vienne te chicanner tes paroles & tes regards. Pour mon brutal , il mériteroit la pratique de toutes les reflexions qu'il me fait faire.

LISETTE.

Ma foi , cela n'en vaut pas la peine. Sou-

vent l'amant qu'on récompense ne vaut pas mieux que l'époux qu'on punit. Homme pour homme, c'est quitter un volage pour un ingrat, & un brutal pour un bourru : c'est tomber de fièvre en chaud mal. Malheur aux folles qui raisonnent autrement : elles sont toujours la dupe de leur vengeance. La règle en est sûre : Tout homme qu'on aime aujourd'hui, est un homme qu'on haïra un jour.

ANGELIQUE.

Il y a du vrai, & du fin vrai dans tout cela. Mais est-il juste que Lisette soit négligée d'Arlequin, & qu'Angelique soit gouspillée de Scaramouche ?

LISETTE.

Non. Cherchons un remède à nos malheurs.

ANGELIQUE.

Comment faire ?

LISETTE.

Là voici tout trouvé. Monsieur Oronte notre maître ne peut se résoudre à marier sa fille, par la mauvaise opinion qu'il a de tous les hommes. Il les croit tous de francs vauriens ; & il les connoît assurément.

ANGELIQUE.

Il est homme judicieux, & il ne se trompe guères.

LISETTE.

Écoutez donc ceci. Quand monsieur

Oronte nous a permis de nous marier , il a cru nous rendre heureuses , car il est bon homme. Il voit que tout le contraire est arrivé ; il craint pour sa fille unique le malheur de ses servantes.

ANGELIQUE.

Lucile , douce comme elle est , mourroit assurément de chagrin , si elle avoit un mari qui n'en usât pas bien : un de ces maris injustes & débauchés.

LISETTE.

Y en a-t-il d'autres ? Mais la voici qui arrive : laissez-moi avec elle ; je te ferai part une autrefois de mon dessein. Hé , la pauvre dolente ! elle enrage de n'avoir pas un mari , & elle ne l'aura pas eu six jours , qu'elle enragera le septième.

S C E N E II.

LISETTE, LUCILE.

LISETTE.

HE' bien , quoi ? Mais vous soupirez !

LUCILE.

Helas !

LISETTE.

Qu'avez-vous donc ?

LUCILE.

Ma pauvre Lisette , mon pere est inflexible : il n'y a pas moyen de lui faire entendre raison.

LISETTE.

Votre pere est plus raisonnable que vous. Il hait les hommes , parce qu'il les connoit, & vous ne les aimez que faute de les connoître. Je suis mariée pour mes pechés, & je sais ce qu'en vaut l'aune.

LUCILE.

Voilà ce que disent toutes les femmes qui ont des maris : mais c'est ce que ne croient pas les filles & les veuves qui n'en ont point. Les femmes ne commencent à se plaindre des hommes , que lorsqu'elles ne peuvent plus en quitter l'un pour prendre l'autre.

LISETTE.

C'est qu'on ne les connoit bien que dans ce temps-là. Jusques-là ils ne se montrent à nous que par leurs beaux endroits : ils dissimulent tout le reste. Leur complaisance est un piège qu'ils tendent à notre liberté ; & ils ne se font nos esclaves que pour devenir nos tyrans. Huit jours de mariage vous en apprendront bien là-dessus.

LUCILE.

Mais quoi , Lisette , est-ce qu'après avoir vu un homme deux ans entiers , on ne peut pas s'assurer de son cœur & de ses inclinations ? Leur cœur a-t-il toujours une enveloppe ?

L I S E T T E.

Trois pour une. Hé, mort de ma vie, vous n'y pensez pas. Votre voisine n'avoit-elle pas filé le parfait amour cinq années durant avec celui dont elle a été la duppe ? Avant le mariage c'étoit un homme aimable, bien gentilhomme, qui avoit une grosse terre & une belle charge. Le lendemain des noces, il se trouva un gueux, roturier, sans terre & sans charge, tout noyé de dettes. Rien n'est au dessus des soins & de la dissimulation d'un gascon qui veut faire fortune : & en amour & en mariage, tout parisien est gascon.

L U C I L E.

Oui, mais...

L I S E T T E.

Aminte est de vos amis : demandez-lui un peu des nouvelles du mariage. Tant que son mari a été son amant, il étoit propre, poli, doux & complaisant. Une seule nuit l'a transformé en un loup garou. C'est un bizarre, un mal-propre, un entêté, qui fait payer à sa femme avec usure toutes les complaisances qu'il a pour elle. Voilà une belle matière de réflexions : mais par malheur ces réflexions ne mènent guères à la pratique.

L U C I L E.

Ah ! Octave n'est pas fait comme ces gens-là.

L I S E T T E.

Madame, toutes comparaisons sont

odieuses ; mais je vous dis en general , que des hommes le meilleur n'en vaut rien.

LUCILE.

Ma chere Lifette , tâches , je t'en prie , à me rendre quelque service là-dessus auprès de mon pere : tu as du crédit sur son esprit.

LISETTE.

Qui , moi ?

LUCILE.

Prends pitié de deux amans.

LISETTE.

Que je vous mette la corde au cou ! Oh , je n'en ferai rien.

LUCILE.

Je t'en conjure.

LISETTE.

Mais...

LUCILE.

Je t'en supplie.

LISETTE.

Ah , que vous êtes importune !

LUCILE.

Ma pauvre Lifette !

LISETTE.

Je vous déclare que je ne m'en mêlerai pas. Tout ce que je puis faire , c'est de laisser agir Arlequin. Il est dans les interêts de votre amant , & j'ai oui jaboter quelque chose d'un certain savant qui doit venir voir aujourd'hui monsieur votre pere. Il y a de l'Octave là-dessous : ce déguisement dit

quelque chose. Mais le voila lui-même qui entre.

S C E N E I I I.

ORONTE, LUCILE, LISETTE.

ORONTE.

C'est une chose étrange , que parmi tant d'hommes , je n'en trouve pas un seul raisonnable. J'aime ma fille , je voudrois.... mais la voila. La pauvre enfant ! elle est assez jolie pour meriter un mari. Elle est déjà grande : certain ennui commence à s'en emparer , c'est le grand chemin des pâles couleurs. Je sens que je suis pere. *A Lucile.* Hé bien , ma fille ?

LUCILE.

Hé bien , mon pere ?

ORONTE.

Si vous n'êtes pas bien-tôt mariée , ce n'est pas ma faute.

LUCILE.

Est-ce la mienne , mon pere ?

ORONTE.

Non , c'est la faute des hommes. Je vous aime trop pour vous rendre malheureuse.

LUCILE.

Mais, mon pere, est-ce que tous les hommes se ressemblent ?

O R O N T E.

Ils ne se ressemblent que trop : les vices de l'un font assez les vices de l'autre. Je vou-
lois d'abord vous marier à un homme de
robbe.

L I S E T T E.

Oh , qu'elle eût été bien lotie ! Vous ne
connoissez pas les gens de robbe. Il y en a
de deux sortes , au moins , afin que vous ne
vous y trompiez pas.

O R O N T E.

Comment , deux sortes ?

L I S E T T E.

Oui deux sortes. Les uns trop occupés de
leurs sacs , ne songent jamais à leurs fem-
mes. Ils contractent une certaine severité ,
qu'ils ne quittent pas même au milieu des
plus tendres caresses de leurs épouses. Ils ne
dépouillent jamais le sourcil magistral , &
ne parlent à leurs femmes que du tribunal
à la fellette.

O R O N T E.

Fort bien.

L I S E T T E.

Les autres , & ceux-là font en bien plus
grand nombre , se font un honneur de mé-
priser ce qui les distingue le plus avantageu-
sement. Ils affectent ce qu'ils devroient fuir.
Singes perpetuels des officiers , ils les imi-
tent jusques dans le tabac , l'eau de vie , &
les steinkerques. Mauvais copistes des gens

d'épée , ils n'en prennent que les faux airs. Vains , indiscrets , présomptueux. S'ils n'étoient par-ci par-là les duppes de quelques grifettes , on les prendroit pour des petits maitres.

ORONTE.

Cela est vrai. Trouverois-tu plus à propos que je la donnasse à ce capitaine de cavalerie qui lui faisoit les doux yeux cet hiver ?

L I S E T T E.

Qui : ce grand flandrin à tête évaporée , dont tout le mérite est dans la taille & l'ajustement ? Qui pousse le ridicule des modes plus loin qu'un maitre à danser : qui ne parle jamais que de ses prouesses amoureuses : qui ne compte ses campagnes que par le nombre de duppes qu'il a attrapées : ce fat qui est l'adonis de sa garnison , & la terreur des maris à dix lieues à la ronde : cet indiscret qui va publiant ses bonnes fortunes , vraies ou imaginaires ; qui en débite mille circonstances ridicules ; qui affecte de mépriser les femmes , & qui en conte assiduellement à la servante du cabaret où il va s'enyvrer tous les jours ? Et ce qu'il y a de bon , c'est qu'elle lui est cruelle.

ORONTE.

Tu as raison.

L U C I L E.

Elle a raison ? Hé , sur ce pied-là , je ne serai jamais mariée.

Voulez-vous que je vous rende malheureuse ? je ne trouve pas un seul homme raisonnable.

LUCILE.

Mon pere ! Et si j'en trouvois , moi . . .

ORONTE.

Si vous en trouvez un qui n'ait pas les défauts des hommes d'aujourd'hui , je vous donne à lui avec cinquante mille écus. Ne sortez pas : j'attends ici un homme d'un grand mérite , avec qui je dois m'entretenir sur ce qu'on dit des femmes : car c'est par elles qu'on connoit bien les hommes. Je veux que vous soyez de la conversation , cela vous desabusera peut-être un peu. Mais le voila sans doute.

SCENE IV.

ORONTE , LUCILE , LISETTE ,
ARLEQUIN habillé de noir , sous le nom de
Crassotius.

LISETTE *bas à Lucile.*

M Adame , c'est Arlequin.

ARLEQUIN *parlant à la cantonade.*

Oh , que vous ne m'y tenez plus ! Je veux bien qu'on me fouette , si l'on m'y rattrape.

ORONTE.

Où donc ?

ARLEQUIN.

A la comedie italienne. Ah , la détestable chose !

ORONTE.

Ah , monsieur Crassotius , que je suis aise que vous ayez vu Arlequin , défenseur du beau sexe ! Vous me feriez plaisir de me dire ce que vous pensez de cette pièce , de la satyre , & des critiques. Je serois ravi de savoir votre sentiment.

ARLEQUIN.

Mon sentiment est bien aisé à deviner. Il n'y a qu'à voir ce que dit le public , & en prendre précisément le contrepied. Je me fait une regle d'approuver ce qu'il desaprouve , comme je desaprouve à coup sûr ce qui est du goût de tout le monde.

LUCILE.

Voila un goût tout à fait exquis

ARLEQUIN.

Ecoutez , je passe à Arlequin de n'avoir pas mieux réussi dans la défense des femmes. La cause qu'il entreprenoit étoit si desesperée , qu'il ne pouvoit guères en attendre un autre succès.

LISETTE.

Monsieur Crassotius nous fait bien de l'honneur.

LUCILE.

C'est-à-dire , monsieur , que vous méprisez les femmes , vous les haysez ?

L I S E T T E.

Hé , je croi que cela est assez reciproque ; je suis bien trompée si les femmes regardent monsieur Crassotius de fort bon œil.

A R L E Q U I N.

Il est vrai qu'elles se moquent de moi ; mais ce n'est que par récrimination , & pour se venger du peu de cas que j'ai toujours fait d'elles : car afin que vous l'entendiez , j'étois brouillé avec le sexe avant que la satire eût paru.

L I S E T T E.

Je le croi.

LUCILE.

Mais , monsieur Crassotius , ne trouvez-vous rien de bon dans Arlequin défenseur du beau sexe ? Pas même un pauvre petit endroit supportable ?

A R L E Q U I N.

Pardonnez-moi , madame. Je trouve que .

LUCILE.

Quoi ?

A R L E Q U I N.

Que presque tous les vers que Colombine dit , sont fort bons.

LUCILE.

Vous êtes malin , monsieur Crassotius !
mais une chose contre quoi tout le monde
se

se récrie , c'est le portrait que Colombine fait de nous , où elle nous donne la langue d'un serpent & les yeux d'un basilic.

L I S E T T E.

Pour moi , je lui pardonne même les inclinations nocturnes du hibou , en faveur de la peau blanche dont elle nous enveloppe.

L U C I L E.

A propos de ce portrait, il y a un *& cetera* bien malin. Arlequin le relève assez malicieusement , & Cidalise le trouve d'une furieuse étendue.

A R L E Q U I N.

La prude Cidalise a raison : cet *& cetera* ne vaut rien. Mais entre nous, croyez-vous qu'un homme d'esprit prît une femme , si elle n'avoit que des bras & des jambes ?

O R O N T E.

Monfieur Craffotius , que dites-vous du matou ?

A R L E Q U I N.

Je trouve cet endroit assez drôle.

O R O N T E.

Sérieusement ?

A R L E Q U I N.

Sérieusement ; & il y a de l'esprit.

L U C I L E.

Je suis sûre , moi , que vous le trouvez mauvais. Vous vous mocquez.

A R L E Q U I N.

Point du tout : le matou vient fort bien

sur la gouttière. Mais ce que je ne puis supporter, c'est cet ennuyeux plaidoyé d'Arlequin.

LUCILE.

Ennuyeux vous-même. Il est très joli.

ARLEQUIN.

Le matou est bon, & le plaidoyé est détestable.

LUCILE.

Monsieur Crassotius, j'attendois davantage de votre complaisance.

ARLEQUIN.

J'espérois mieux de votre goût.

LUCILE.

Quoi, vous n'en démordrez pas ?

ARLEQUIN.

Je vous passe le plaidoyé, passez-moi le matou.

LUCILE.

Sifflez le matou, & je dirai pis que pendre du plaidoyé.

ARLEQUIN.

Soit fait : convenons que ces deux endroits ne valent rien. Car de les approuver tous deux, ce seroit donner cause gagnée aux comédiens : & un auteur n'est pas fait pour approuver.

LUCILE.

Que dites-vous de l'endroit où Arlequin dit à Scaramouche qu'il danse comme cet homme si bien habillé, qui fit tant rire à

l'opera ? Cela me paroît furieusement mal-honnête.

ARLEQUIN.

Cela est digne du sifflet.

LUCILE.

Quoi : un étranger n'aura pas la liberté de mal danser en France , sans être exposé aux mauvaises plaisanteries de monsieur Arlequin ?

ARLEQUIN.

Fi ! c'est violer le droit des gens. Mais dites-moi un peu si on peut trop se récrier contre les pauvretés que dit Pierrot ?

ORONTE.

Vraiment, on auroit grand tort de le faire parler en homme d'esprit , puisqu'il fait le personnage d'un sot.

ARLEQUIN.

Fort bien : mais c'est une sottise d'introduire ces sortes de personnage : & un auteur bien avisé ne devoit faire paroître que des gens prudes , des philosophes , des sages.

LISETTE.

Et moi , avec tout le respect que je dois à monsieur Crassotius , il me semble que la comédie étant le portrait de la vie humaine, on ne peut jamais introduire assez de sots , puisque le nombre de ceux-là passe de beaucoup celui des gens d'esprit.

ARLEQUIN.

Ce raisonnement n'est pas tout à fait en

T ij

forme. Mais de bonne foi , que dites-vous de la scène de la toilette ? Que veulent dire ces distractions perpétuelles d'Isabelle , & ces riens qu'elle repète vingt fois , ne sont-ils pas de véritables riens ?

LUCILE.

Pour moi , je trouve que s'il y a quelque chose à dire dans cette scène , c'est qu'elle est un peu trop naturelle , & que trop de femmes se reconnoissent à l'ennui , aux distractions & à l'indolence d'Isabelle.

ARLEQUIN.

Oui : & vouloir changer de corps devant tout le monde. Pour moi , j'attendois qu'elle changeât aussi de chemise. Savez-vous que j'ai fait , moi , une pièce sur la fatyre , & toutes les autres sottises qui courent ?

LUCILE.

Vous l'appellez ?

ARLEQUIN.

L'entêtement déraisonnable , & le raisonnable desentêtement. Voilà un titre cela ! Je puis dire qu'il dame le pion aux titres de toutes les pièces qui ont paru jusqu'ici.

LISETTE.

Il est un peu long.

ARLEQUIN

Tant mieux : outre que cela fait un bel effet dans l'affiche , c'est que les grandes portes sont à la mode pour les petites maisons, Le meilleur , c'est que dans le titre

seul , je comprends l'intrigue , le sujet & le dénouement de la pièce. Elle doit se jouer bientôt , & j'espère que vous y viendrez.

LUCILE.

Je vous le promets , & même d'y rire comme il faut.

ARLEQUIN.

Comment rire ? Oh , parbleu , madame , mon comique n'est pas fait pour rire ; & je serois bien fâché. . . .

LUCILE.

Quoi ?

ARLEQUIN.

Vraiment , oui , rire ! Non , madame , je vous réponds que vous n'y rirez pas. On ne rit pas à mes pièces comiques , afin que vous l'entendiez , & je veux qu'on les écoute sans desserrer les dents. Avez-vous oui parler de mon opera ?

LUCILE.

Comment , un opera ?

ARLEQUIN.

C'est une petite galanterie en trois actes. J'ai pris pour ce sujet la mort de Caton.

LUCILE.

Que pouvez-vous mettre de beautés dans un tel sujet !

ARLEQUIN.

Je voudrois que vous vissiez Caton sur le point de mourir , danser gravement une chacone , & ce fameux romain fredonner

melodieusement tout le traité de l'immortalité de l'ame.

L I S E T T E.

Il me semble que j'y suis.

A R L E Q U I N.

Au reste, j'ai fait moi-même la musique, aussi bien que les vers,

L U C I L E.

Ah, monsieur Crassotius, vous êtes un homme divin! Vous savez donc bien la musique? A R L E Q U I N.

Je ne connois pas une notte.

L U C I L E.

Comment donc?

A R L E Q U I N.

Je fais la musique par renvois.

L U C I L E.

Par renvois?

A R L E Q U I N.

Oui. Je mets à côté de chaque endroit: *Vide* le prologue de Proserpine, *vide* le dueil d'Alceste, le sommeil d'Atrys, les fureurs de Roland, & ainsi du reste. De tous ces morceaux, il en résulte un corps entier, il n'y a plus qu'à ajouter le titre, & voilà un opera tout fait.

L U C I L E.

Je n'ai rien à dire.

A R L E Q U I N.

Avez-vous vu ma tragedie, intitulée: *Le siege de Troie*.

O R O N T E.

Non.

A R L E Q U I N.

Vous y trouverez bien de la nouveauté. Dans les tragedies d'aujourd'hui on ne voit que quelques sentimens langoureux , & à la fin un écuyer ou une soubrette viennent en pleurs conter la mort d'une ou de deux personnes. Voilà qui suffit pour donner à un poëme le nom de tragedie. La mienne n'est pas de même ; & dès le second acte les assiegés font une sortie , & laissent huit mille Grecs sur la place. Voilà des morts , cela !

L I S E T T E.

On ne peut plus disputer à cette pièce le nom de tragedie.

A R L E Q U I N.

Bon : ce n'est rien. Au quatrième acte la peste se met dans le camp , & fait mourir quarante mille hommes.

L I S E T T E.

Voilà une tragedie des plus tragiques.

O R O N T E.

Je suis bien fâché , monsieur Crassotius , d'être obligé de sortir pour une petite affaire. Je vous laisse avec ma fille ; je vous prie de continuer la conversation. *Il s'en va.*

A R L E Q U I N à Lisette.

Me connoissois-tu ?

T iv

L I S E T T E.

Bon : cela étoit bien difficile !

A R L E Q U I N.

Le bon homme pourtant a donné dans le panneau. Mais il revient. *A Lucile.* Je vous dis que la satire des femmes , les critiques , Arlequin défenseur du beau sexe , les hommes & les femmes , tout cela ne vaut pas le diable. O R O N T E.

Je reviens , Lisette , pour te dire de songer à ce que je t'ai ordonné tantôt.

L I S E T T E.

Monfieur , je n'y manquerai pas.

S C E N E V.

LUCILE , LISETTE , ARLEQUIN.

L U C I L E.

HE' bien , mon pere t'a pris pour un auteur ; mais , à quoi est-ce que cela aboutit ? En suis-je mieux dans mes affaires ?

ARLEQUIN jettant son habit noir à terre , & paroissant dans son habit naturel.

Ce n'est pas ma faute.

L I S E T T E à Lucile.

Si vous vouliez m'en croire , vous feriez ce que je vous ai déjà dit , vous viendriez à l'isle du Repos.

ARLEQUIN.

L'isle du Repos ?

LISETTE.

Oui, l'isle du Repos. Te voilà bien étonné ! C'est une découverte qu'on a faite , & nombre de gens cherchent à s'y établir.

ARLEQUIN.

C'est l'isle du Palais qu'elle veut dire.

LISETTE.

Tout au contraire. Ceux qui ont commerce dans l'isle du Palais , ne peuvent aborder à l'isle du Repos. C'est un petit canton , où l'on vit délicieusement : on n'y entend parler ni de procès ni de chicane : on y dort tranquillement : on n'y voit ni ambitieux , ni jaloux , ni emportés : on ne trouve là que des gens dont tout le soin & toute l'occupation est de mener une vie tranquille.

ARLEQUIN.

Vous allez voir que ce climat est peuplé de gens veufs.

LISETTE.

Il est vrai que la plupart des habitans de cette isle ne sont point mariés. Mais on ne laisse pas d'y trouver par-ci par-là quelques ménages bien unis , & ce sont ceux dont la raison & l'inclination , non l'ambition & l'interêt , ont formé les nœuds.

ARLEQUIN.

Lisette , dans l'isle dont tu nous parles ,

trouve-t-on des gens qui viennent soir & matin vous offrir un minois créancier ?

L I S E T T E.

Nullement. On ne voit là ni créanciers ni belles-mères.

A R L E Q U I N.

Il ne faut pas demander si les amoureux en sont bannis ?

L I S E T T E.

Severement. Les amans heureux y font quelquefois un séjour de deux ou trois nuits : mais ils en décampent bien vite pour aller loger à l'indifférence & au dégoût.

A R L E Q U I N.

Lisette , les carosses marchent-ils avant le jour dans ce pays-là ?

L I S E T T E.

Pourquoi ?

A R L E Q U I N.

C'est que je les trouve bien contraires au repos.

L I S E T T E.

Le silence profond n'y est interrompu que par le chant des oiseaux , & le murmure d'une fontaine , dont l'eau fait des effets surprenans.

L U C I L E.

Et quels sont ces effets ?

A R L E Q U I N.

On n'en a pas plutôt bu qu'on sent dévoiler sa raison. On ouvre les yeux : on voit

Les choses telles qu'elles sont en elles-mêmes : on n'est plus trompé par de vaines apparences & de fausses lueurs.

A R L E Q U I N.

Elle a raison. L'isle du Repos c'est vers la vallée de Tiffard. Tenez , j'en viens tout à l'heure. C'est là qu'on ne s'inquiète de rien, qu'on ne songe ni à l'amour ni aux procès : on y fait son unique affaire de se bien divertir : & on y boit d'une liqueur qui défile les yeux & éclaire la raison. Voilà la fontaine dont elle veut parler. Allons , ma pauvre Lisette , allons.

L U C I L E.

Lisette , comment as-tu accès dans cette isle ?

L I S E T T E.

C'est que j'en connois le concierge.

L U C I L E.

Tu l'appelles ?

L I S E T T E.

Pierrot.

L U C I L E.

Ah , peut-on confier à un sot , un trésor si précieux !

L I S E T T E.

Hé , c'est pour les sots que le repos. est fait. Les gens d'esprit ne sauroient le goûter : ils sont trop éclairés : ils espèrent, ou ils craignent : mais les sots qui ne voyent pas plus loin que leurs nez , s'abandonnent au

repos , & en jouissent à gogo. C'est pour eux que cette isle est faite.

S C E N E VI.

*PIERROT , LUCILE , LISETTE ,
ARLEQUIN.*

PIERROT.

B On : voilà sans doute des pratiques pour notre fontaine. Mais c'est Lisette ! bon jour , Lisette.

LISETTE.

Bon jour , Pierrot ? Hé bien , comment va la fontaine ?

PIERROT.

Palsangué , ma pauvre Lisette, elle ne va rien qui vaille. Je n'ai presque point de pratique , j'aimerois quasiment mieux tenir taverne de vin à six sous , que de cette eau de sapience.

ARLEQUIN.

Oh, cela n'est pas surprenant. La plupart des gens ont bien plus d'empressement de brouiller leur raison que de l'éclaircir.

PIERROT.

A cer'heure , c'est que cette diable d'eau est traîtresse comme tout. Le vin est un menteur auprès. Elle dit la verité , & la verité

ne plait pas à tout le monde. Tenez , il sort d'ici tout à l'heure un monsieur tout galonné & tout habillé d'or , qui venoit boire pour savoir ce qu'on pensoit de lui dans le monde. Il s'en est retourné si fâché , si fâché que tout.

LUCILE.

Et pourquoi cela ?

PIERROT.

C'est qu'au premier coup qu'il a bu , il a vu qu'à travers ses biaux habits & son biau carosse , tout le monde le connoissoit pour un faquin.

ARLEQUIN.

Voyez - vous ! cette eau est traîtresse. Mais Pierrot , voilà une belle dame qui est un peu altérée de ton eau , & qui [payera bien son écot.

PIERROT.

Oh , parbleu , tout est à son service , & au tien aussi. Mais , mademoiselle , prenez garde de ne rien voir qui vous chagrine.

LISETTE.

Vas , vas , nous ne craignons rien.

PIERROT.

Allons , voulez-vous entrer ? Hola hé , ouvrez.



SCENE VII.

Le théâtre représente l'isle du Repos. On y voit au milieu une fontaine très-agreable , au tour de laquelle sont plusieurs bergers & bergeres , les uns puisans , & les autres bûvans de l'eau de la fontaine.

*LUCILE ; LISETTE , ARLEQUIN ,
PIERROT. Plusieurs bergers & bergeres.*

LUCILE.

AH, voilà qui est charmant !

UNE BERGERE *s'avance & chante.*

Qui goute de ces eaux ne peut plus se méprendre ,
Quand l'amour lui demande un choix.

Bûvons-en mille & mille fois ;

Quand on prend de l'amour ; on n'en sauroit trop
prendre.

LUCILE.

Mon dieu , Lisette , que ce séjour est
agréable !

PIERROT.

Tenez , voilà la fontaine de question.
Voilà l'eau qui donne l'esprit ; mais pour
moi qui en ai assés , je ne me soucie pas
d'en boire. Ça , en voulez-vous ?

LUCILE.

Oui , qu'on m'en donne vite. *On lui don-*

ne de l'eau de la fontaine dans une coupe , & elle en boit.

ARLEQUIN.

Voilà une petite rasade assez raisonnable !
Et morbleu , qu'un verre de vin de Champagne de cette taille m'éclairciroit la raison ! *A Pierrot.* Je boirai au moins son reste.

LUCILE après avoir bu , demeure comme assoupie , puis tout d'un coup elle dit :

Quel changement soudain ! où suis-je ? & dans ces lieux
Quel rayon inconnu vient deffiler mes yeux ?

Je perce , je vois tout , rien n'échappe à ma vue ;

La verité me cherche , & me suit toute nue.

L'artifice me craint , l'imposture me fuit ;

Tout se dévoile enfin , au beau jour qui me luit.

Paris dans ses détours n'est plus un labyrinthe ;

Je fais tomber son masque , & j'éclaire sa feinte.

Malgré tous ses détours , je le vois tel qu'il est :

J'y vois fort peu d'amour , & beaucoup d'interêt ,

Mais , dieux quelle pitié ! Que de pauvres femmes

Vivent loin des plaisirs qu'ont leur maris sans elles !

Que de chastes moitiés ! Si je sai bien compter ,

Il en est plus de trois que je pourrois citer.

Mais , quel deuil general choque dans les ruelles ?

Les femmes ont par-tout des amans noirs près d'elles.

Depuis l'hyver passé , l'amour mis au cercueil

Retient-il jusqu'ici tous les hommes en deuil ?

ARLEQUIN.

Puisque les amans bleus & rouges sont à l'armée , il faut bien que les noirs dominent en leur absence.

LUCILE.

Tu as raison. Ce sont des abbés , ou foi

disant tels. Ils font de plaisantes figures. Hé , fi , fi , monsieur l'abbé ! hé fi ! vous n'y pensez pas. Laissez-là le blanc , le rouge , & les mouches pour les coquettes ; occupez-vous à quelque chose de plus sérieux. Mais il ne veut pas m'entendre. Le voilà qui minaude à son miroir ; il essaye une grimace , il repete une reverence , & étudie une mauvaise plaisanterie , pour la débiter tantôt aux thuilleries sur un faucet effeminé.

ARLEQUIN.

Hé fi , voilà qui est tout-à-fait ridicule pour un abbé.

LUCILE.

Ah , madame , à quoi pensez-vous d'écouter ce scelerat. ? Il vous trompe. Toutes les protestations qu'il vous fait sont fausses , ses sermens sont autant de parjures , il n'a tenu qu'à votre soubrette qu'il vous ait fait une infidélité dès votre antichambre.

ARLEQUIN *se frottant les yeux.*

Le diable m'emporte si je vois rien.

LUCILE.

Ah , que vois-je ! Une jolie petite personne , prête à succomber aux empressemens d'un amant sexagenaire. Il la leurre de l'esperance d'un mariage auquel il ne pense pas : elle sera la duppe de ce perfide , qui en sera quitte pour quelques dommages & intérêts.

ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

Voilà qui est bien noir !

LUCILE.

Mais qu'est-ce que celui-ci ? Un foisdisant homme à bonne fortune. Que son ajustement est bizarre ! que ses manieres sont ridicules ! il parle si haut qu'il étourdit tout le monde. Bon : Le voilà qui s'assit , & qui débite confidemment à six personnes qu'il ne connoit que d'aujourd'hui , toutes ses bonnes aventures. Il fait trophée des presens qu'il a reçus de quelques duppes ; il prouve démonstrativement que depuis quatre ans qu'il fert , il n'a point fait de campagne à ses dépens.

ARLEQUIN.

Oh , il ne faut pas toujours en croire les hommes. Ils sont sujets là-dessus à d'étranges gasconnades. S'ils attrapent quelque chose des femmes , c'est qu'elles le veulent bien.

LUCILE.

La réjouissante chose que le cœur d'un homme ! que de plis & de replis , de recoins & de détours ! La moindre de ces duplicités est de ménager six femmes à la fois , & de n'en aimer aucune. Mais de quelque côté que je tourne les yeux , je ne voi parmi les hommes que fourberie ou foiblesse.

ARLEQUIN.

Et moi , de quelque côté que je vous regarde , je vois que vous êtes folle.

Ah , parmi tout cela , j'en vois un qui n'est point fait comme les autres : sage , modeste , tendre & fidele. Octave prend une route opposée à celle des hommes d'aujourd'hui : c'est un amant bien different des autres amans ; ce sera un mari qui ne ressemblera en rien aux autres époux.

ARLEQUIN.

Ah , par ma foi , il faut que je boive aussi de l'eau de la fontaine , pour avoir le plaisir de voir tant de belles choses. *Il boit, & après avoir bu , il dit :*

Quel changement soudain ! où suis-je ? Je chancelle.
Si je perds la raison , je me passerai d'elle.
Ce n'est pas d'aujourd'hui que mon tendre cerveau...
Mais , par ma foi , jamais je ne m'enivrai d'eau.
Suis-je yvre ? Point du tout. Je ne vois rien de double.
Ma raison s'éclaircit , quand ma tête se trouble.
Paris à mes regards ne se dérobe plus.
J'y voit beaucoup de sots , & beaucoup de cocus.
Ce sont les maris seuls qui causent leur disgrâce.
Pour les autres de feu , pour leurs moitiés de glace ,
On plante-là sa femme ; & la mode aujourd'hui
Est de n'être jaloux que de celle d'autrui.

Hé fi , petit moderne ! Hé fi ! c'est bien à vous à vous mesurer avec les anciens ! Votre épée est trop courte d'un bon pied. Appliquez-vous à quelque chose de moins chatouilleux. Mais il ne veut pas m'entendre. Le voilà qui met la plume à la main , il va faire un livre , qui prouvera constam-

ment que les anciens sont plus vieux que les modernes.

Ah , monsieur , à quoi pensez-vous ? Un mari d'une nuit cède sa femme , & tous les droits matrimoniaux , à un plus riche que lui , qui non seulement se charge de la belle , mais s'oblige encore par contrat , de payer à l'époux mille écus tous les trois mois. Trop heureux mari , de vendre si cher une marchandise dont tant de gens voudroient être défaits gratis.

Ah , que vois-je ! Un parvenu , qui se fait bâtir un magnifique palais. Il remplit sa galerie des portraits des heros de sa race. Ils sont tous au naturel , à la draperie près , où il fait changer quelque bagatelle , & substitue des cuirasses à des mandilles. Il est un peu embarrassé sur les noms , & il trouve quelque chose de sauvage à mettre sous le portrait d'un colonel ou d'un maréchal de camp : *La Violette premier , Jasmin second.*

Je vois un vieux magistrat se faire dicter ses arrêts par une jeune coquette , & lui payer bien cher ses épices.

Je vois un financier faire l'homme à bonne fortune , & se vanter des faveurs qu'il ne doit qu'au renouvellement de son bail.

En voici un qui sacrifie une jolie femme à de petites grisettes , sans autre raison , si-

non que l'un est à lui seul pour rien , & que les autres sont à qui leur donne.

LUCILE.

Arlequin ?

ARLEQUIN.

Madame ?

LUCILE.

Connoissois-tu avant d'avoir bu à cette fontaine , tout le monde que nous voyons aller & venir par les rues de Paris.

ARLEQUIN.

Je les connoissois comme connoissent Arlequin tous ceux qui n'ont jamais parlé à Gherardi , & qui ne l'ont jamais vu que sur le théâtre ; car vous voyez que c'est un vrai théâtre. que Paris , & bien souvent un jeu de marionnettes. Ce sont des farces que tous les pièges que les hommes se tendent ici les uns aux autres ; ce sont autant de tartufes , de jodelets , ou de scapins.

LUCILE.

Tu as raison. Je vois que je ne connois plus ce que je croyois le mieux connoître. Il y a bien loin de la personne au personnage. Que de mascarilles !

ARLEQUIN.

Du personnage à la personne , il y a loin comme de mon masque à mon visage , & comme de mon habit à ma peau. Vous voyez bien qu'à Paris les comédiens ne sont pas les seuls qui jouent la comédie. Les ex-

positions du sujet sont bien à la mode , les nœuds sont bien frequens ; mais les denouemens y sont bien plus reguliers que sur le théâtre. Voyez comme les intrigues s'y dénouent : Cela finit net , comme l'amour après le mariage.

LUCILE.

Cela saute aux yeux. Mais où courent dans ces rues tant de gens qui vont & viennent ? **ARLEQUIN.**

Hé , ne le voyez-vous pas ! Ils courent tous au bien & au plaisir. Les jeunes sont conduits par l'amour , & les vieux par l'intérêt , & bon nombre par l'un & l'autre. Ce sont des chassemarées , pour se défaire vite. . . . Hé , tenez , tenez , voyez ce poisson d'avril , comme il gagne la porte des thuilleries. Ce poisson-là se prend bien facilement à la ligne. Gare l'hameçon.

LUCILE.

Arlequin ? Et dis-moi , je t'en prie , qu'est-ce que c'est que ces matrônes à mine douce , qui ont des accès si libres dans les cabinets de ces vieux conseillers ?

ARLEQUIN.

Oh , ces femmes ! ce sont les directrices des crieuses de vieux chapeaux. Elles sont du même métier : mais la matiere de leur commerce annoblit leur figure & leur discours. Elles crient tout bas de cabinet en cabinet : Diamans à louer , colliers à ven-

dre. Elles font métier de taxer la rente des bijoux , que les pauvres dames mettent en pension. Mais attendez. Je vois , oui ma foi , je vois monsieur Oronte , Lisette & monsieur Octave qui viennent.

S C E N E V I I I .

ORONTE , OCTAVE , LUCILE , LISETTE , ARLEQUIN , PIERROT , BERGERS ET BERGERES.

L I S E T T E .

Madame , ma foi , notre potion cordiale a fait son effet. Monsieur votre pere a ouvert les yeux au mérite d'Octave , & aux bons contrats de constitution qu'il lui a fait voir.

O R O N T E .

Oui , ma fille , Octave est fait pour vous & pour moi , & je viens vous unir dans l'isle du Repos.

O C T A V E .

Madame , il ne tiendra pas à moi que vous n'y passiez votre vie. J'ai déjà fait mes conventions avec les habitans de ces lieux. Ils vont tous vous y reconnoître pour un ornement qui fera honneur à la beauté de leur isle. Les voilà , madame , qui viennent déjà vous donner un divertissement de leur

façon. *Les Bergers forment une danse.*

UNE BERGERE après avoir bu de l'eau
de la fontaine, chante :

Par un effet prodigieux ,

Cette eau me dessille les yeux.

Ah ! si de mon ingrat elle augmentoit la flamme ,

Je voudrois qu'au plutôt il en brût à son tour :

Mais que me sert , hélas ! de voir à nud son ame ,

Si je n'y trouve point d'amour ?

ARLEQUIN & LISETTE dansent un menuet.

LA BERGERE chante ensuite :

Avec pleine assurance

Un amant peut ici boire à longs traits ;

Mais que des eaux de sapience

Un époux n'approche jamais.

Maris avez-vous quelque doute ,

Ne cherchez point à l'éclaircir ;

Le moins qu'il en coute

C'est un repentir.

QUATRE BERGERS dansent.

LA BERGERE chante les paroles italiennes qui
suivent :

Amanti , ci vuole costanza in amor ,

Amando ,

Penando ,

Si sperì , sì , sì :

Che basta sol un dì

Un' hor' , un momento ;

Per render contento

Un misero cor.

UN BERGER danse une entrée seul ; après quoi ,

LA BERGERE chante :

Jeunes beautés , l'hymen & l'esclavage ,

Sont aujourd'hui même chose pour vous.

Ne cherchez plus l'amour dans un bon mariage ;

L'amant n'est plus amant dès qu'il devient époux ,

V iv

Il n'est point de mari commode,
Le divorce est à la mode.

A R L E Q U I N *danse seul, & ensuite*

L A B E R G E R E *chante :*

Les maris & les loups-garoux
Sont à peu près la même chose :
Il n'est ni contrat ni clause,
Qui règle l'humeur des époux.
A quoi cette humeur les expose !
Eux mêmes se font des hiboux ;
Et sans grande métamorphose
D'autres les changent en coucous.







LE DÉPART

D E S

COMEDIENS.

COMEDIE EN UN ACTE.

Mise au theatre par monsieur du F*** &
representée pour la premiere fois par les
comediens Italiens du Roi, dans leur hô-
tel de Bourgogne, le 24 Août 1694.

A C T E U R S.

ARLEQUIN.

OCTAVE.

LEANDRE.

LE DOCTEUR.

MEZZETIN.

COLOMBINE.

MARINETTE.

PIERROT.

PASQUARIEL.

UNE CHANTEUSE.

Plusieurs Gagistes.

La Scène est dans l'hôtel de Bourgogne.



LE DÉPART DES COMÉDIENS.

SCÈNE I.

Le théâtre représente une solitude.

ARLEQUIN *seul*, affligé & pensif, se promène ; & puis dit parlant au parterre :



DESERTS, affreux deserts, sombres loges,
parterre,
Balcons inhabités, théâtre solitaire ;
Et vous fideles bancs, qui seuls depuis six
mois,

Demeurez attentifs à nos comiques voix ;
Je viens vous raconter les malheurs de ma bourse.
De ces malheurs, hélas ! le printemps est la source.
Le cruel mois de May, qui devoit tous les ans
Fournir nos coquettes d'amans,
Les effarouche & les écarte :
Il n'est officier qui ne parte.
O renouveau fatal, qui fais couler nos pleurs !
Pendant qu'on voit briller les parterres de fleurs,

Le nôtre languissant, ne pousse
 Que des chardons & de la mousse.
 Oui, le printemps qui vient peupler les arbrisseaux
 De mille differens oiseaux,
 Dépeuple de plumets, théâtres & ruelles,
 Et fait nicher les hirondelles
 Tranquillement dans nos plafonds.
 On voit reverdir les buissons,
 Et sécher sur pied les grisettes.
 Le printemps vient enfin désoler nos cassettes.
 A ce mor, mon cœur se saisit.
 Déjà *vox faucibus hæsit*.
 Qu'êtes vous devenus, jeunes foudres de guerre,
 Qui triomphiez jadis dans ce vaste parterre ?
 Hélas ! je n'y vois plus
 Ce doux flux & reflux
 De têtes ondoyantes,
 Qui rend en plein hyver nos moissons abondantes,
 Quand le troupeau guerrier & terrestre & marin,
 Vient piétiner notre terrain ;
 En y semant quelques paroles,
 Nous recueillons force pistoles.
 A présent nous semons dans la concavité.
 Notre voix n'y produit qu'un écho repeté ;
 Echo fatal, qui va jusques dans nos marmites
 Prouver le vuide aux parasites.
 Je le prouverois même au Docteur entêté,
 Que ma bourse est vuide en été.
 Depuis six mois entiers, à peine le dimanche
 Arlequin tire-t-il les frais de son éclanche.
 Aussi faite d'émolument
 On voit que le relâchement
 Se met dans la troupe comique ;
 Mezzetin s'en va voyager,
 Le Docteur quitte la boutique,
 Pasquariel nous fait enrager ;
 Octave fait l'amour, & Cinthe a la colique :
 Notre caissier s'endort en faisant la recette,
 Et le portier lit la gazette.

S C E N E . I I .

COLOMBINE, ARLEQUIN.

COLOMBINE.

A Quoi diantre s'amuse Arlequin, pendant que la troupe tient conseil sur les affaires presentes ?

ARLEQUIN.

Je racontois nos malheurs aux échos & aux bois d'alentour.

COLOMBINE.

Tu ferois bien mieux de chercher quelque remede à nos maux.

ARLEQUIN.

Helas ! nous sommes les malades, & voilà les medecins, *montrant le parterre*. Il n'y a que la quantité de medecins qui puisse guérir notre maladie.

COLOMBINE.

Nous prendrions notre mal en patience, si nous pouvions avoir ici tous les jours une consultation de cinq ou six cens medecins.

ARLEQUIN.

Oh, ces medecins-là ne font pas si âpres aux consultations, que ceux de la faculté.

COLOMBINE.

J'en fai bien la raison : c'est qu'on donne de l'argent à ceux-là ; & ceux-ci au contraire

payent à la porte le droit de dire leur avis.

ARLEQUIN.

C'est pour cela qu'ils le disent si librement.

COLOMBINE.

Mon pauvre Arlequin , puisque la saison de l'été est si contraire au temperament des comediens, puisque nous sommes dessechés, attenués, languissans, agonisans ; en un mot puisque nous sommes abandonnés des medecins , il faut tirer le rideau , c'est à dire fermer notre theâtre , & prendre congé de la compagnie.

ARLEQUIN.

Avant que de mourir , nous avons encore l'émetique , & la petite bagatelle que nous jouons sera peut-être un émetique salutaire.

COLOMBINE.

Bagatelle. L'émetique le plus fin n'a point de vertu en automne. En un mot , il faut quitter le jeu quand il ne vaut pas la chandelle.

ARLEQUIN.

Elle a raison : cette diable de chandelle brûle toujours , il n'y a qu'à l'éteindre. *Il veut éteindre les chandelles.*

COLOMBINE *l'arrêtant.*

Doucement. Ce n'est pas que, si on jouoit la comédie à veuglette , cela nous feroit peut-être venir plus de monde.

ARLEQUIN.

Je le croi. L'auditeur a plus d'attention quand il ne voit goutte.

COLOMBINE.

Oui , mais j'aurois peur qu'on ne fût si recueilli dans les loges , que l'attention ne passât pas les barreaux. Finissons la plaisanterie. Tous nos acteurs sont résolus de quitter la comédie , & de faire valoir chacun leur petit talent en particulier. Ils vont tous passer en revue devant toi , afin que tu choisisses avec qui tu veux t'associer. *Elle s'en va.*

ARLEQUIN *seul.*

La revue ne sera pas complete ; car nous avons bien des deserteurs.

S C E N E I I I.

L*Es violons jouent une marche. Tous les comédiens viennent sur le théâtre , & tous les gagistes aussi , marquant chacun son caractère. Ils se séparent en deux colonnes , après quoi Leandre chante sur l'air de la marche.*

Fasse son métier qui le saura.
Jeune fille trop severe ,
Honteux gascon , normand sincere
Jamais ne réussira.
Fasse son métier qui le saura.



La joueuse qui s'acquitte ,
Le guerrier qui plaidera ,
Laide guenon qui sollicite ,
Jamais ne réussira.
Fasse son métier qui le saura. *bis.*

Air du départ des Commediens

*Fasse son metier qui le scaura jeune fille trop severe
la joueuse qui s'acquie*

*vielle qui minaude ra hôteux gas con normand sincere je
un guerrier qui plaidera une que non qui solli cne ja*

mais jamais nereussi ra fasse son metier qui le sau

ra fasse son metier qui le scaura

S C E N E I V.

ARLEQUIN, LEANDRE.

ARLEQUIN.

HE bien, quel parti avez-vous pris;
monsieur Leandre?

LEANDRE.

Pour moi, je croi qu'il est bon que cha-
cun s'en tienné au métier de ses peres, quoi
qu'en disent nos guerriers bourgeois. Tu fais
que dans notre famille nous sommes tous
amoureux de pere en fils; & comme j'ex-
celle à ce métier-là, je vais montrer en ville
à faire l'amour méthodiquement.

ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

Fi ! il n'y a plus que la canaille qui s'amuse à faire l'amour. Les grands seigneurs l'achètent tout fait.

LEANDRE.

Je fais qu'à présent l'amour est moins un métier qu'une marchandise ; mais enfin , il faut toujours de l'art pour tromper une jeune innocente avec de faux sermens : pour fasciner les yeux d'une mere , en la mettant de toutes les parties de plaisir : pour donner le change à un rival , & gagner l'amitié & la confiance des maris qui ont de jolies femmes.

ARLEQUIN.

Ma foi , on n'a pas besoin de leçons pour tout cela , & où l'art manque, on a recours à la nature.

LEANDRE.

Pauvre Arlequin , tu verras que nous aurons des écolieres , si tu veux t'associer avec moi.

ARLEQUIN.

Hé , mais.... je le veux bien , moi , à condition que vous composerez les regles , & moi je les exercerai ; & quand les écolieres en vaudront la peine , vous donnerez les premieres leçons , & je donnerai les dernieres.

LEANDRE.

Je vois bien que tu es un ignorant. Quand

les premières leçons sont bonnes , les dernières en dépendent.

ARLEQUIN.

Oh , point , point ; chacun a son talent auprès des dames. Celui-ci prélude galamment , celui-là entre en matière , l'autre en fort avec honneur. Les petits abbés , par exemple , sont admirables pour ébaucher une conversation galante : mais vivent les officiers pour donner la dernière main.

LISANDRE.

Je vois bien que tu as de bons principes, & si tu veux t'associer avec moi , nous ferons bien valoir le commerce.

ARLEQUIN.

Ma foi non. Dans le commerce de tendresse les associés ne s'accordent guères , & chacun fait sa main de son côté , sans rien rapporter à la masse. *Leandre s'en va.*



S C E N E V.

ARLEQUIN, LE DOCTEUR, UNE
CHANTEUSE.

ARLEQUIN *au Docteur.*

Pour vous, monsieur, on dit que vous allez vivre de vos rentes. Je voudrois bien m'associer avec vous, j'ai du talent pour cela : mais il est défendu à un comédien italien de se reposer avant l'âge de six vingt ans ; & ce n'est que par tolérance que Scaramouche s'est retiré à quatre vingt quatorze. *A la Chanteuse.* Et vous, mademoiselle, qu'allez-vous devenir ?

LA CHANTEUSE *chante :*

Quand une fille,
Jeune & gentille,
voudra,
Bientôt elle parviendra ;
J'en connois une,
Que la fortune
Jusques aux cieux élèvera,
Dans un nuage, à l'opera.

ARLEQUIN.

Oui, mais ces sortes d'élévations-là sont sujettes à d'étranges malheurs : Qu'une corde manque, voilà la fortune par terre. *Le Docteur & la Chanteuse se retirent.*

S C E N E V I.

COLOMBINE, PIERROT, ARLE-
QUIN *au milieu.*

COLOMBINE *à part.*

L Es affaires de la troupe ne vont pas trop bien : mais heureusement j'ai du talent d'ailleurs.

PIERROT *à part.*

Que la comédie aille comme elle pourra, pour moi je serai toujours recherché des femmes pour mon bel esprit.

COLOMBINE.

Une fille qui a du service, se tire toujours d'affaires dans le monde.

PIERROT.

Un homme qui a de l'entremetture & de l'entregent, ne sauroit manquer de rien.

COLOMBINE.

Arlequin, j'ai trouvé une bonne condition, veux-tu en être de moitié ?

ARLEQUIN.

Selon.

PIERROT.

Je m'en vas servir dans une bonne maison, je te veux faire mon aide de camp.

ARLEQUIN.

Nous verrons.

COLOMBINE.

Je suis reçue fille de chambre.

PIERROT.

Et moi valet d'antichambre.

COLOMBINE.

Chez une femme.

ARLEQUIN.

Fi ! une femme servir une femme. Il n'y
a point de contraste là-dedans.

PIERROT.

Et moi chez une femme.

ARLEQUIN.

Fort bien cela.

COLOMBINE.

C'est une bourgeoise de la rue S. Denis.

PIERROT.

C'est une bourgeoise de la rue S. Denis
aussi la mienne.

COLOMBINE.

On l'appelle madame la marquise d'Ar-
gent-filé.

PIERROT.

D'Argent-filé ? c'est justement la mienne.

COLOMBINE.

Comment maraut , tu vas sur mes brisées ?

PIERROT.

C'est toi qui vas sur mon marché.

COLOMBINE *voulant se jeter sur lui.*

Tu es un flagorneur.

PIERROT *voulant le repousser.*

Tu es une chercheuse....

ARLEQUIN *en les arrêtant.*

Là , là , là , doucement.

PIERROT.

Madame la marquise m'a choisi à la mine,
& elle m'a distingué par la propre personne.

COLOMBINE.

Et moi , j'y suis entrée de la main d'un
joli homme.

ARLEQUIN.

Hé bien, vous la servirez tous deux. C'est
ton avantage, Colombine : & quand une
dame a un valet de chambre , le service se
fait mieux : la maitresse est toujours de bon-
ne humeur, & la fille de chambre est moins
grondée.

PIERROT.

Oui-da , il y a moyen de s'accommoder,
aussi-bien tu es délicate & fluette, tu ne peux
pas tout faire : & je servirai , moi , pour
la grosse besogne.

COLOMBINE.

Tu serviras donc à la cuisine ?

PIERROT.

Oh , il n'y a point de cuisine chez cette
marquise-là.

ARLEQUIN.

C'est à dire que chacun porte son plat ,
& qu'on fait tout cuire en ville.

PIERROT.

J'aurois envie d'être portier , j'ai étudié
pour cela : car un jour dans notre village, il

me prit envie de quitter la robe pour l'épée ; j'étois bedeau , je me fis fuir.

COLOMBINE.

Si tu étois portier , tu emporterois tout le profit ; la porte d'une coquette est aussi lucrative que celle d'un juge.

ARLEQUIN.

Vous pouvez partager l'emploi ; car chez les coquettes il doit toujours y avoir deux portes & deux escaliers. Pendant que l'un entre par celle-ci , l'autre sort par celle-là.

COLOMBINE.

Oui , mais le profit n'est pas égal : car celui qui entre , & qui meurt d'envie de voir madame , paye grassement ; mais celui qui sort, voudroit souvent retenir ce qu'il a donné en entrant.

ARLEQUIN.

Cela est vrai. Tel donne en entrant chez une coquette , qui auroit besoin qu'on lui donnât en sortant.

COLOMBINE.

Il n'y a qu'un mot qui serve. Si tu veux , nous partagerons les profits & le service. Je présiderai aux conversations secrètes ; toi , tu porteras les billets. Je veillerai le jour . . .

PIERROT.

Je dormirai la nuit.

COLOMBINE.

J'aurai le profit du jeu , & toi tu fourniras les cartes. Pour ce qui est des habits, je pren-

drai les juppes, & tu garderas les manteaux.

PIERROT.

Je le veux bien. *Pierrot & Colombine se retirent.*

SCENE VII.

ARLEQUIN, OCTAVE se promenant en rêvant.

ARLEQUIN.

ET vous monsieur le mystérieux, méditez-vous quelque chose d'utile pour votre fortune ? Que prétendez-vous faire pour vous enrichir ?

OCTAVE.

Moi ? rien.

ARLEQUIN.

Rien ?

OCTAVE.

Rien du tout.

ARLEQUIN.

Faire rien seroit un excellent emploi, s'il y avoit des appointemens.

OCTAVE.

Je ne ferai rien, vous dis-je ; & si, je gagnerai plus que pas un de la troupe.

ARLEQUIN.

Apprenez-moi votre secret.

OCTAVE.

Je me leverai tous les jours à dix heures ; & de là jusqu'à midi , je tiendrai conseil à ma toilette sur les ajustemens de l'habit du jour.

ARLEQUIN.

Oui : mais ces ajustemens de l'habit du jour , où les prendrez-vous , si vous n'avez point de métier pour les gagner ?

OCTAVE.

Où je les prendrai ? Ah , ah ! *Il rit.* Où je les prendrai ! je vois bien que tu ne te connois pas en phisionomie.

ARLEQUIN.

Ah , ah , je vous entends. C'est à dire , vous dépenserez les liberalités de quelque vieille duppe , qui se fera fort mal à propos coëffée de votre noire peau ?

OCTAVE.

A midi , je prendrai un consommé. A...

ARLEQUIN.

Je vous quitte de ce détail-là ; je sai par cœur le journal coquet d'un comedien distingué. Mais , faites-vous reflexion que nous fermons le théâtre , & qu'en France on oublie bien vite ce qu'on n'a plus devant les yeux ? Croyez-moi , quelque mérite qu'ait un acteur , il cesse de briller quand le théâtre ne le met plus en vogue.

OCTAVE.

Je veux me retirer vous dis-je. Le mérite

le plus caché est celui que les dames recherchent avec le plus d'empressement.

ARLEQUIN.

Il est certain négoce ou l'on perd beaucoup en quittant boutique.

OCTAVE.

On n'a que faire d'enseigne , quand on est bien achalandé.

ARLEQUIN

Quand on trafique des colifichets , & qu'on n'a que des babioles à vendre , il faut étaler en place marchande pour en avoir le débit. En un mot , je ne veux point m'associer avec vous.

OCTAVE.

Vas , vas , je n'ai que faire de ta société ; je trouverai bien dans Paris quelque illustre associé qui m'apprendra le fin du commerce.



SCENE VIII.

ARLEQUIN, UN COMEDIEN
grimacier & fort laid.

ARLEQUIN.

A Quel emploi vous destinez-vous , s'il vous plaît ?

LE COMEDIEN.

Moi ? je suis retenu auprès d'une com-
tesse.

ARLEQUIN

Est-ce en qualité de singe ou de doguin ?

LE COMEDIEN.

Non : c'est pour lui apprendre la langue.

ARLEQUIN.

Hé , quelle langue ? grecque , latine , he-
braïque , syriaque ?

LE COMEDIEN.

Non, c'est la langue des mines agreables,
gentilles & mignonnes.

ARLEQUIN.

Le langage minaudier ? diable ! c'est une
mere langue , une langue vivante : car les
vieilles minaudent aussi volontiers que les
jeunes. Montrez-moi un peu le dictionnaire
& la grammaire de cette langue-là.

LE COMEDIEN.

Le dictionnaire : le voilà. *Il fait une grimace*

ARLEQUIN.

Voilà un dictionnaire d'une vilaine impression. Faites-moi un peu voir dans votre grammaire quelque dialogue entre une femme & un officier, qui se parlent d'une loge à l'autre.

LE COMEDIEN *fait des grimaces épouvantables , tantôt d'un côté , tantôt de l'autre , pour marquer l'homme & la femme.*

ARLEQUIN.

Fi, fi ! arrêtez-vous, je n'en veux pas voir davantage. Voulez-vous prendre un conseil d'ami ? c'est de vous en aller à la campagne , & tâcher de vous louer pour épouvantail en quelque cheneviere : car tant que vous resterez dans la troupe , vous volerez la part , & vous ferez fuir les spectateurs. A le bien prendre, vous n'êtes propre à rien.



S C E N E I X.

ARLEQUIN, MEZZETIN en chanteuse.
PASQUARIEL en chanteur.

ARLEQUIN à Pasquariel.

ET vous, monsieur, qu'allez-vous faire ?
PASQUARIEL.

Je m'en vais avec ma sœur jouer l'opera
en vendange.

ARLEQUIN.

Comment donc ?

MEZZETIN.

Oui, monsieur. Voyant qu'il n'y a plus
rien à faire à la comédie, nous nous en al-
lons jouer un opera à la campagne. Si vous
voulez vous associer avec nous, tenez, voi-
là toutes nos machines. *Il montre une espece
de paravent que le comedien porte sur le dos, &
qu'il pose à terre.*

ARLEQUIN.

J'irois volontiers avec vous, mais je ne
fai pas la musique.

PASQUARIEL.

Bon : & en faut-il savoir pour chanter à
l'opera ? Nous ne la savons pas non plus,
nous autres. Nous avons mis Bellerophon

sur les airs du pont-neuf : & si vous voulez être des nôtres , nous vous donnerons votre rôle , que vous chanterez à livre ouvert.

ARLEQUIN.

Et quelle rôle me donnerez-vous ?

MEZZETIN.

Celui de Bellerophon. Tenez , le voila. Essayons pour voir.

ARLEQUIN.

Je le veux bien.

Mezzetin embrasse Arlequin , & en l'embrassant lui attache son tablier aux épaules , ce qui forme un habit à la romaine.

ARLEQUIN *se trouvant habillé en Bellerophon , chante sur l'air ,* SUR LE PONT D'AVIGNON.

Princesse , tout conspire à couronner ma flamme ,
Sentez vous le plaisir qui regne dans mon ame ?

MEZZETIN *répond sur l'air ,* RE'VEILLEZ - VOUS ,
BELLE ENDORMIE.

J'ai toujours partagé vos peines ,
Je dois partager vos plaisirs.

ARLEQUIN *continue sur le même air.*
Qu'un si doux aveu me doit plaire ,
Qu'il rend mon destin glorieux !

MEZZETIN *sur le même air.*
Quand ma bouche pourroit se taire
L'amour feroit parler mes yeux.

ARLEQUIN.

Tout cela va fort bien : mais certaine Sténobée jalouse , pria Amisodar de prier tous les cinquante mille diables de former un monstre de peinture & de carton , pour dévorer Bellerophon. Bellerophon va prier le

roi , le roi prie le sacrificateur , le sacrificateur prie la pythie , la pythie prie l'oracle , l'oracle prie Apollon , Apollon prie le tonnerre , le tonnerre . . . Mais voyons un peu le sacrifice.

Mezzetin prenant la robe de chambre de Pasquariel , devient sacrificateur , & Pasquariel reste avec un habit de prêtresse , & donne une bouteille de vin à Mezzetin , qui chante sur l'air : AMI , NE QUITTONS POINT CRETEIL.

Reçois , reçois , grand Apollon ,

Reçois , reçois , grand Apollon ,

Reçois ce sacrifice ;

Fais que le ciel , fais que le ciel à nos vœux soit propice.

ARLEQUIN.

Il faut verser le vin sur l'animal.

MEZZETIN.

Quelle bête étoit-ce ?

ARLEQUIN.

Un bœuf.

MEZZETIN.

Bœuf ou âne , n'importe. *Il boit & chante sur l'air : VOUS M'ENTENDEZ BIEN.*

Par ce vin que je trouve bon ,

Apollon , faites-moi raison.

Au glou de ma bouteille ,

Hé bien ,

Les dieux pretent l'oreille ,

Vous m'entendez bien.

LA PRETRESSE *chante sur l'air de TON RELON ,*

TON TON.

Chut , chut , gardez tous un silence extrême ;

Je vois trembler le temple d'Apollon.

On remue le paravent.

Il vous entend, il va parler lui même.

Il va tonner à peu près sur le ton,

Ton re lon, ton ton, tontaine, la tontaine, la ton ton.

Le paravent s'ouvre.

ARLEQUIN *passant sa tête dans un trou du paravent, chante sur l'air de FLON FLON.*

Un des fils de Neptune

Appaisera dit-on,

La celeste rancune;

Mais il lui faut Nanon. Flon flon, &c.

Pendant qu'Arlequin est derriere le paravent, on lui met un manteau royal.

LE SACRIFICATEUR.

Voici le roi.

ARLEQUIN *en roi, chante sur l'air :*

ROSSIGNOLET JOLI.

Vous l'avez entendu, je n'ai rien à vous dire,

Je plains vos déplaîrs, avec vous j'en soupire :

Mais rien n'est preferable

Au repos de ces lieux.

Allez vous-en au diable,

Soumettons-nous aux dieux.

LE SACRIFICATEUR.

Le monstre redouble sa rage. Le voila qui vient, sauvez-vous.

Pasquariel se change en monstre. Arlequin jette son manteau royal, & paroît monté sur un cheval ailé, combat le monstre, & après un jeu de culebuttes, la scene finit.

ARLEQUIN.

Voila qui est fait, je vais avec vous autres. Allons jouer l'opera aux vendanges.

Prenons

Prenons auparavant congé de ces messieurs.
Il montre les auditeurs.

Ici tous les violons jouent , & tous les comédiens chantent ce qui suit.

ARLEQUIN *commence.*

Adieu théâtre , adieu balcons.

Adieu loges , adieu parterre.

L E A N D R E.

Adieu fillettes & garçons ,

Plus assidus que pere & mere.

C O L O M B I N E.

Adieu bons bourgeois de Par i

Qui veniez nous voir le dimanche.

M E Z Z E T I N.

Adieu femmes , dont les maris

Trouvoient ici leurs places franches.

L A C H A N T E U S E.

Adieu grands & petits collets ,

Adieu gens de robbe & finance.

P I E R R O T.

Vous pouvez vendre vos sifflets ,

A tous les chaudronniers de France.

A R L E Q U I N.

Revenez tous encor demain ,

Voir partir la troupe dolente.

Plus le parterre sera plein ,

Plus la chose sera touchante.

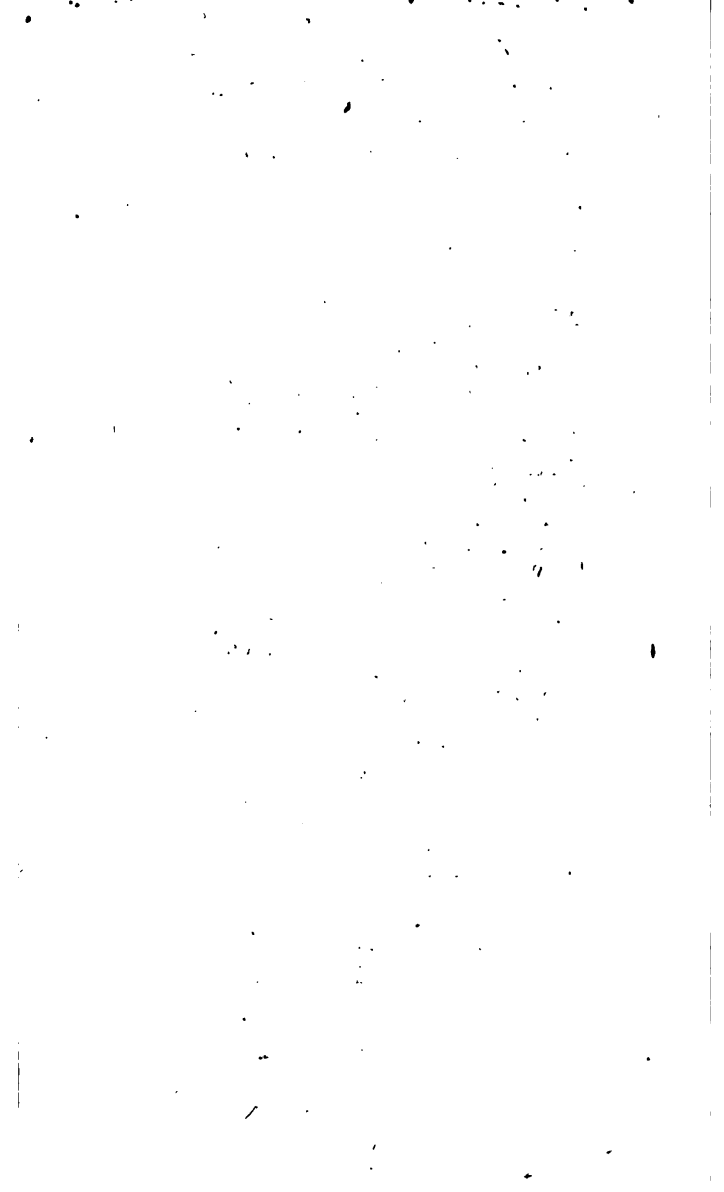
Avant que de nous séparer ,

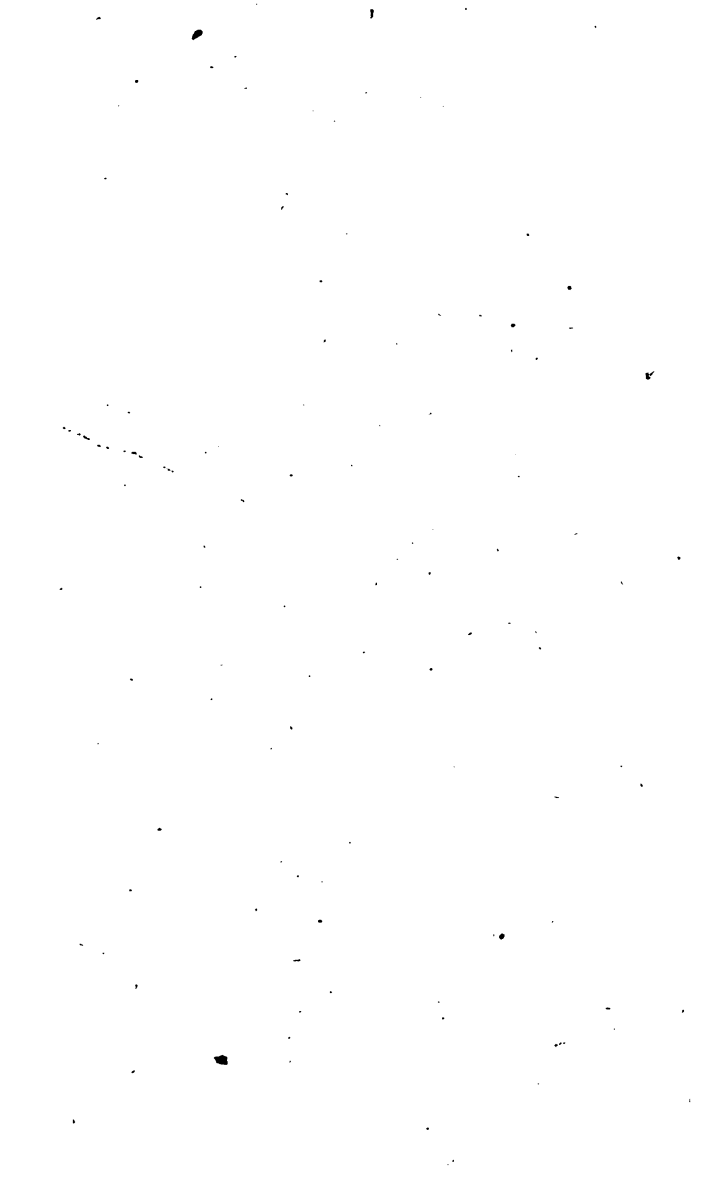
J'ai bien des choses à vous dire.

Si notre adieu vous fait pleurer ,

Votre argent nous fera bien rire.







LA FAUSSE
COQUETTE



LA FAUSSE COQUETTE.

COMEDIE EN TROIS ACTES.

Mise au théâtre par monsieur B*** & représentée pour la première fois par les comédiens Italiens du Roi , dans leur hôtel de Bourgogne , le dix-huit de Décembre 1694.

ACTEURS.

OCTAVE prince Polonois.

M. PRUDENT gouverneur du Prince.

Cinthio.

COLOMBINE , femme , ANGELIQUE ,
nièce de monsieur Prudent.

LEANDRE amant d'Angelique.

ARLEQUIN intrigant.

MEZZETIN valet de Leandre.

PIERROT , DAME FRANÇOISE , do-
mestiques de monsieur Prudent.

PASQUARIEL valet d'Octave.

UN TAILLEUR , UN PEINTRE , UN
MAGICIEN , UN NORMAND , *Ar-*
lequin.

Plusieurs demons.

La Scene est à Paris.



L A F A U S S E
C O Q U E T T E.



A C T E I.

S C E N E I.

*COLOMBINE en espagnolette , ANGE-
LIQUE en amazone , LEANDRE en
espagnol , qui vont au bal.*

COLOMBINE.



E me sens d'une humeur à me
bien divertir.

ANGELIQUE.

J'ai une grande disposition , ma chere , à
te bien seconder. *A Leandre.* Mais vous rê-
vez , monsieur : Que vous en semble ?

LEANDRE.

Je ne pense qu'à vous ; & le plaisir que
j'ai de pouvoir librement. . . .

Oh , point de galanterie pour ce soir ; pareils entretiens ne sont bons que dans un tête à tête. Je suis jalouse des plaisirs des autres , quand je n'en prends point ma part. Hé , là , là , un peu de quartier , vous aurez du temps de reste à causer , quand vous serez mariés ; & monsieur Leandre m'a l'air de se payer avec usure des momens d'interruption dont je fais souffrir sa tendresse. Quoi , Angelique rechigne ? Je vois bien à ta mine , que tu veux un amant qui paye comptant , & que de crainte de les perdre , tu ne laisseras pas vieillir les arrérages.

ANGELIQUE.

Tu me fais tort de croire que je songe à autre chose qu'au plaisir de me réjouir avec toi , & d'autant plus que je m'imagine la joye que tu ressens quand tu peux t'éloigner de ton fastidieux époux. Avoues-le , c'est une épouvantable chose qu'un vieillard pour ton âge.

LEANDRE.

Franchement , la charge est pesante.

ANGELIQUE.

Si j'étois à ta place , je lui ferois prendre force grains d'opium quand je voudrois me divertir.

COLOMBINE.

Il n'en a pas besoin ; & quand je le payerois pour dormir , il ne s'en pourroit mieux

acquitter. Dites tout ce que vous voudrez , un mari qui a le talent de dormir quand sa femme a affaire ailleurs , a des prérogatives charmantes.

ANGELIQUE.

Je l'avoue. Mais s'il se réveille par hasard , & qu'il ne te trouve point auprès de lui ? COLOMBINE.

Oh , en ce cas-là il prendra la peine de se tourner de l'autre côté & de se rendormir. Si après toutes les précautions que je prens pour lui cacher mes intrigues , une insomnie dérange tous les soins que je me suis donnés , tant pis pour lui. Est-ce que je suis payée pour le bercer.

LEANDRE.

En effet , vous vous êtes levée sans bruit , nous avons fermé la porte fort doucement ; il doit être content des mesures qu'on apporte à ne point troubler son repos.

COLOMBINE.

Affurément. Mais parlons un peu d'autre chose. Que pensez-vous du dessein que j'ai formé contre la liberté de ce jeune polonois ?

LEANDRE.

Je ne fai quels sont les sentimens que vous avez pour lui ; mais je doute qu'il résiste aux charmes de votre personne. Il est déjà par avance fort rêveur depuis quelque temps.

Je veux me justifier , & vous expliquer tout. Vous savez que mon mari est gouverneur. Les avantages qu'il a reçus en élevant ce jeune prince , l'ont si fortement attaché à sa maison , qu'il les a préférés à l'espérance de posséder en France des emplois considérables. Cependant , ennuyé de mon absence , & s'étant toujours obstiné à cacher son mariage , il pallia l'impatience qu'il avoit de me revoir , du dessein qu'il inspira aux parens de ce prince de lui faire voir la France , où il le conduisit. Mon mari ne manqua pas de me faire valoir à son arrivée l'adresse dont il s'étoit servi pour se rapprocher de moi , & me défendit sur tout de paroître aux yeux du prince comme sa femme. Cette défense fit en moi tout l'effet que j'en avois attendu. Il précipita ma curiosité dans cette occasion , pour laquelle je n'aurois eu qu'une légère impatience , si je n'avois été poussée avec plus d'ardeur par la défense qu'il m'en avoit faite. J'étois dans un jardin un jour , & je révois au moyen de me satisfaire, quand je fus surprise par un bruit qui m'obligea de tourner la tête. C'étoit justement le prince qui y arrivoit avec plusieurs autres : & comme je ne voulois être visible que pour lui , je me dérobai à sa vue avec précipitation , & laissai tomber mon portrait qu'il ramassa. Je sai que cette

peinture a fait impression sur son esprit. C'est de quoi je veux profiter , & voir ce que valent mes yeux auprès de lui , le tout sans blesser ce que je dois à ma vertu. Je serai même bien-aise que mon mari en conçoive de la jalousie : cela vaut une medecine aux vieilles gens.

LEANDRE.

J'approuve votre dessein , & je vous offre mon valet Mezzetin , dont vous tirerez assurément du secours , si vous voulez vous en servir..

COLOMBINE.

Cela est bien genereux : je l'accepte de tout mon cœur. Mais il est tard. Appellons Pierrot dont je veux être escortée.



S C E N E I I.

COLOMBINE, ANGELIQUE, LEANDRE, PIERROT.

COLOMBINE *appellant Pierrot.*

Pierrot ? Pierrot ?

PIERROT *sans paroître.*

Paix là.

LEANDRE.

Il est encore trop matin pour lui.

COLOMBINE.

Il en faut bien souffrir. Pierrot ? Pierrot ?

PIERROT.

Paix donc là , vous dis-je ?

ANGELIQUE.

Tu vas le fâcher , ma petite ; il est peut-être après quelque système de philosophie.

COLOMBINE.

Viendras-tu donc , Pierrot ?

PIERROT *tout en colere.*

Peste soit de votre Pierrot ! Vous ne croiriez pas avoir bien parlé , si vous n'aviez cousu un Pierrot au bout de chaque periode. Voilà-t-il pas une belle heure pour appeler Pierrot , Pierrot ?

ANGELIQUE *à Pierrot.*

Te voilà de bien méchante humeur , mon

ami ! Voudrois-tu qu'on t'appellât citron ?

PIERROT.

Dame , voyez-vous , mademoiselle , c'est qu'avec moi il n'y a qu'un mot qui serve. Je veux dormir tout mon saoul. Nous avons tous dormi dans notre famille. Je ne fais que mes quatre repas par jour , une fois : encore faut-il bien avoir un peu de repos pendant la nuit.

LEANDRE.

Hé , qu'as-tu donc tant à te plaindre ?

PIERROT.

Hé , morbleu , je n'ai pas une heure de temps dans le jour pour étudier. Aussi , je deviens tout bête depuis que je suis dans cette diable de maison. Pierrot , dit-elle , va-t-en à la poste. Pierrot , ai-je fait bien de la bile ce matin. Pierrot , j'ai mal à la tête. Qu'on demande à Pierrot où sont mes mules ? Pierrot , combien de fois , monsieur le chevalier a-t-il craché sous mes fenêtres ? Pierrot , va-t-en entretenir les dames pendant que je m'habille. Pierrot , va-t-en goûter le vin à la cave. Pour cela , encore passe. Quand il y a de la raison à une chose , on ne se la fait pas dire deux fois.

ANGELIQUE.

Que veux-tu : Quand on est réduit à servir , il faut passer par dessus bien des choses ; si tu n'as que de ces chagrins-là , je te conseille de les avaler tout doucement.

PIERROT.

Vraiment , c'est bien ma faute si je fers. Si j'en avois cru mes amis , j'aurois buté tout droit à quelque bon benefice. Mais j'ai toujours eu de la tendresse pour les chevaux , & je me suis jetté à corps perdu dans l'écurie pour m'avancer plus vite.

COLOMBINE.

Ne fais-tu point si mon mari dort ?

PIERROT.

Il ronfle à peindre. A propos , j'oubliois de vous dire qu'il faut faire changer de place au lit de votre mari ; car comme je couche à côté de sa chambre , sa maniere de ronfler ne s'accorde point du tout avec la mienne , & cela m'interrompt quand je dors.

COLOMBINE.

Je n'y manquerai pas Mais allons-nous en au bal , il est déjà tard.



S C E N E I I I.

ARLEQUIN, MEZZETIN, l'un d'un côté du théâtre, & l'autre de l'autre.

ARLEQUIN.

C'Est avec raison, qu'un ancien philosophe a écrit sur la difference du jour & de la nuit, car ils ne se ressembtent nullement.

MEZZETIN.

Il faut que quelque parent du jour soit mort subitement, & qu'il en ait pris le dueil, car je voyois ce matin bien plus clair qu'à present. Il fera une vilaine journée cette nuit.

ARLEQUIN.

Le soleil a fait la débauche hier au soir, car il est long-temps à se lever aujourd'hui. *Ab povero Arlicchino!*

MEZZETIN surpris.

Come ? Arlicchino è qui ?

ARLEQUIN d'un ton ferme.

Signor sì, son qui. Una cosa ben straordinaria ! a son qui, a son qui. Mais, tout beau, ne faisons pas le brave à contre temps, *la prudenza è la virtù dei poltroni*, & à gens de ma sorte, notre dos est souvent le mediateur des differens.

Poiche Arlicchino , è quì , voglio divertir mi di lui.

ARLEQUIN en se promenant.

Tranquilli bourgeois , che dormite tranquillamente , che la vostra sorte me doit faire envie ! Il sono vî prepara momenti fortunati : & il est permis aux chats de vos goutieres...

MEZZETIN contrefaisant le chat.

Miaou , miaou.

ARLEQUIN.

Un matou ! Est-ce qu'il me prend pour du mou ? Vous verrez que quelque chate de mauvaise vie aura passé par ici. *Et , voi , tenero gatto , qui échauffé par les yeux d'une chate amoureuse , correte de ça , & de là pour tâcher de la surprendre en flagrant-délit ; deh ! per pietà , fermate il passo , ne vous mettez point martel en tête. Anca mi son innamorato , ma la mia crudele est bien plus à blâmer ; elle me prefere le fils d'un partisan. Mais pour vous , de quoi vous plaignez-vous ? Si votre chate vous trahit , ne savez-vous pas que la nuit tous chats sont gris.*

Mezzetin contrefait le chien , le chat , l'âne , le cochon , & autres animaux.

ARLEQUIN.

C'est ici l'assemblée de tous les animaux.

MEZZETIN avec deux contreux , s'approchant d'Arlequin.

Allons , qu'on lui coupe la gorge.

ARLEQUIN.

La gorge ! Je n'ai point de gorge à couper. Allons , il faut décamper. *Il veut fuir , Mezzetin lui tend le pied , le fait tomber , & se retire.*

ARLEQUIN *se relevant.*

Je suis tombé bien adroitement ; car il n'y a que le nez qui a porté. A combien de malheurs est - on exposé la nuit ! Fâcheuse condition que celle d'un valet ! Le métier n'en vaut plus rien ; & je trouve pour moi , quoiqu'on en dise , que tant d'honnêtes gens qui roulent aujourd'hui carosse , ont bien fait de le quitter.

MEZZETIN *revenant en vendeur d'eau de vie.*

La vie , la vie. A mon petit cabaret , la vie , la vie.

ARLEQUIN.

Parbleu , voilà justement mon affaire.

MEZZETIN.

Bon jour , bon jour , monsieur. La vie , la vie.

ARLEQUIN.

Parlez , monsieur la vie !

MEZZETIN.

Que souhaitez-vous de moi ? Voulez-vous jouer aux dez , aux cartes , au toton , aux quilles , au palet , à la paulme , au cheval fondue , au trou-madame , au qui met-on , au combien , à coupe tête , à pet en

gueule , au plaît-il maître ? Vous ne parlez pas ?

ARLEQUIN.

Je ne veux point jouer.

MEZZETIN.

Voulez-vous que je vous parle de la petite joye de fanchon , margoton , alison , salisson , cotillon , louison , pour boire du bon , au petit bourbon ?

ARLEQUIN.

Je ne connois point tous ces messieurs-là.

MEZZETIN *donnant sa lanterne à tenir à Arlequin , & prenant une bouteille & un petit verre dedans son panier.*

Tenez , tenez , je devine ce qu'il vous faut.

ARLEQUIN *prenant la lanterne , & voyant la bouteille.*

Vous y êtes. Du ratafia , & du meilleur.

MEZZETIN *versant du ratafia dans le verre.*

Comme vous voyez , il n'y a point de raillerie avec moi. Je verse tout plein , & je boi. . . de même. *Il boit.*

ARLEQUIN.

Et moi , je vous éclaire.

MEZZETIN.

Il me semble que vous n'entrez pas assez dans le *decorum* de notre charge.

ARLEQUIN.

A moins que je n'entre dans votre panier. . . .

MEZZETIN.

MEZZETIN.

Savez-vous que nous sommes gens nécessaires à l'état ?

ARLEQUIN.

C'est donc pour l'enivrer ?

MEZZETIN.

Oh , que non. Qui est-ce qui tient le cœur en joye ? la vie. Qui est-ce qui donne du courage aux soldats ? la vie. La , la , la. *Il fredonne en s'en allant.*

ARLEQUIN *le rappelant.*

Parlez donc. Est-ce que vous savez chanter ?

MEZZETIN.

Je le croi : c'est moi qui ai eu l'honneur de mettre le premier clou à l'orquestre de l'opera : écoutez ma chanson.

Accourez-vous ,

Venez chez nous

Rattrapez la santé , si l'on vous l'a ravie.

La vie , la vie.

Amis , buvez , chassez la maladie.

Eau de vie , eau de vie.

Suivez moi , je bois rossoli ,

Raccaby ,

Fenouillette ,

Eau clairette ,

Piterpire & ratafia.

Laissez-là

Tisane & limonade ,

Fraise , framboise , orgeade ,

Voici de l'or potable ,

Qui guérit de la folie.

La vie , la vie.

A mon petit cabaret , à mon petit bourbon ,
 Pour boire du bon ,
 Fanchon , Toinon , Margoton ,
 La vie , eau de vie , eau de vie.

ARLEQUIN *le contrefaisant.*

A mon petit bourbon , pour boire du bon ; fanchon , toinon , margoton , la vie , eau de vie , eau de vie. Cet homme-là est drôle. Je m'en vais prendre pour un sou de vie. *Il fouille dans ses poches.* Où est donc mon argent ? Ouais , je pense que je n'en ai pas. Voyons encore.

MEZZETIN *pendant qu'Arlequin fouille dans sa poche , se change en oublieux , & crie.*

La joye , la joye , des petits touliaux , laux , laux , la joye.

ARLEQUIN *regardant de tous côtés.*

Je pense que le vendeur d'eau de vie s'est évaporé.

MEZZETIN *criant toujours.*

Jeanneton , Perette , dormez-vous ? m'appellez-vous ? filez-vous ? cousez-vous ? gri-bouillez - vous ? faites - vous la joye ? La joye , la joye , la petite joye.

ARLEQUIN.

La joye , la joye.

MEZZETIN *se tournant de tous côtés.*

Qui m'appelle ?

ARLEQUIN.

C'est moi.

MEZZETIN *courant sur Arlequin.*

Me voila.

ARLEQUIN,

Et moi aussi. *Le poussant.* Prenez donc garde. Voulez-vous m'écraser ?

MEZZETIN *se reculant & s'en allant.*

Puisque vous vous fâchez , monsieur , serviteur.

ARLEQUIN.

Où allez-vous si vite ?

MEZZETIN.

Je m'en vais souper chez un conseiller.

ARLEQUIN.

Bon : il est trop tard ; vous n'arriverez tout au plus qu'au dessert. Mais puisque vous allez chez un conseiller , vous êtes donc dans le grand monde ?

MEZZETIN.

Je le crois. Il n'y a point de grande maison où je n'entre plus facilement que chez moi.

ARLEQUIN.

Et pourquoi cela ?

MEZZETIN.

C'est que comme je couche dans un four & que la porte est fort petite , j'ai toutes les peines du monde à y entrer.

ARLEQUIN.

Ça , ça , voulez-vous jouer une main ou un pied d'oublies ensemble ?

MEZZETIN.

Volontiers , & par dessus tout cela , je vais vous régaler de ma chanson.

Ils s'agenouillent tous deux à terre , le corbillon au milieu d'eux. Mezzetin tire un cornet & trois dez , & de temps en temps crie , La vie , la vie : ce qui oblige Arlequin à se lever , & à chercher tout au tour de lui. Après avoir fait plusieurs fois le même lazzi ,

ARLEQUIN regardant Mezzetin au visage , lui dit :

N'avez-vous jamais vendu d'eau de vie ?

MEZZETIN.

Non , monsieur. Mais remettez - vous donc à votre place si vous voulez jouer.

Arlequin se replace à côté de Mezzetin un genouil à terre , & regarde de temps en temps dans le corbillon pendant que Mezzetin chante.

MEZZETIN chante.

Dès que la nuit étend son voile ,
On m'entend crier comme un fou.
Ma lanterne me sert d'étoile ,
Et mon corbillon de furtout.

N'êtes-vous pas saouls

De dormir tous ?

Que ne m'appellez-vous, hou , hou ?

Mes bonnes dames ,

Eveillez vos jaloux.

Gens mariez , la nuit on vous laisse vos femmes ,

Et le jour elles sont pour nous.

ARLEQUIN ayant la bouche pleine d'oublies qu'il a prises dans le corbillon pendant que l'autre contrefait Mezzetin , & repete en bredouillant :

Et le jour elles font pour nous.

MEZZETIN *surprenant Arlequin la bouche*
eine :

Je pense que vous mangez mes oublies ?

ARLEQUIN.

J'ai pris la main du roi.

MEZZETIN.

Oh , puisque vous les aimez tant , man-
gez encore celles-ci. *Il lui jette une poignée*
de farine dans le nez , & s'en va.

ARLEQUIN *se relevant & courant*
après.

Attrapes , attrapes. On ne sauroit man-
ger un morceau en repos.

S C E N E IV.

PIERROT *avec une lanterne* , COLOMBI-
NE , LE PRINCE *qui les suit.*

PIERROT.

Sauvons-nous , vous dis je , de ce mau-
vais lieu-là. J'ai eu besoin de toute ma
vertu pour ne point succomber.

COLOMBINE.

En voilà assez pour ce soir.

PIERROT.

Vous êtes bien sobre aujourd'hui. Mais à
qui en veut ce marmouset-là , il vous a fleu-
ré tout le soir : retirons-nous , il a méchante
physionomie.

LE PRINCE *abordant Colombine.*

Le sort m'est plus favorable que je n'osois l'espérer. Je vous retrouve enfin , madame , & mon cœur en vous voyant , est bien vengé de l'inquiétude que ce moment d'absence lui a causé.

PIERROT.

S'il la voyoit aussi souvent que moi , il en seroit bien-tôt las.

COLOMBINE.

Je ne croyois pas , seigneur , que vous prissiez assés d'interêt à ma personne , pour vous appercevoir que j'eusse disparu de l'assemblée.

LE PRINCE.

Ah , madame ! mon cœur tient à vous par des charmes trop puissans , & il est trop content auprès de vous , pour vous en voir éloigner tranquillement.

COLOMBINE.

Vous me trouveriez bien foible , si je donnois quelque croyance à des discours , que le seul hazard , ou plutôt certaines manieres familières à tous les hommes , leur fait débiter.

PIERROT.

Oh , elle y a déjà été attrapée.

LE PRINCE.

Que je suis encore loin de l'esperance dont je m'étois flatté , puisque ma sincerité vous est suspecte !

Le moyen de croire que vous m'aimez ,
ne m'ayant jamais vue ?

PIERROT.

Elle a raison , il faut connoître avant que
d'aimer , ma tourelourette.

LE PRINCE.

Par quels sermens faut-il vous rassurer ?
Mais que vous êtes injuste ! tout ne devient-
il pas possible aux charmes de vos yeux ?
Oui , madame , c'est dans vos regards que
j'ai puisé cette flamme qui me dévore. Rien
n'est comparable à l'idée que je m'en suis
faite : c'est l'amour même qui a pris soin de
vous dépeindre à mon cœur. Hélas ! si mal-
gré les soins que vous avez pris à me les ca-
cher , mon cœur n'a pu s'en défendre , je
m'attends à mourir de plaisir en les voyant.

PIERROT.

Que vous faites de façons : si j'étois à vo-
tre place , je lui aurois déjà fait voir tout ce
qu'il auroit voulu.

COLOMBINE.

J'estime trop l'erreur dont mon masque
vous a prevenu en ma faveur , pour vou-
loir risquer , en me découvrant , ce que mes
yeux ont si heureusement commencé.

LE PRINCE.

Madame , si vous êtes si obstinée à me ca-
cher votre visage , du moins accordez-moi
votre portrait.

PIERROT.

Je lui donnerai plutôt le mien par défaut le marché.

COLOMBINE.

Seigneur , je ne puis encore vous satisfaire en cela , car je le perdis dernièrement en me promenant dans un jardin.

PIERROT.

N'est-il pas temps de vous retirer ? Hélas , si mon pere & ma mere savoient que je suis dans les rues à l'heure qu'il est. . . .

LE PRINCE.

Ainsi donc , madame , je ne remporterai avec moi , pour tout fruit de mon amour , qu'une triste incertitude , & que l'inutilité d'une esperance dont je m'étois flatté trop légèrement.

COLOMBINE.

Esperiez , seigneur. Je ne puis priver votre tendresse d'un bien qu'elle merite. *Appercevant son mari.* Ah , ciel ! *Au Prince.* Il faut , seigneur , que je m'éloigne , ne me suivez point , de grace. *A Pierrot.* Pierrot, voilà mon mari , je suis perdue si tu m'abandonnes. PIERROT.

Diable , le bon homme a bien peur que le serain ne tombe sur l'honneur de sa femme. LE PRINCE.

Hé quoi , madame ?

PIERROT *répoussant le Prince.*

Nous avons bien d'autres affaires que de vous écouter. *Le Prince s'éloigne d'eux.*

S C E N E V.

*PRUDENT avec une lanterne à la main.
Les acteurs de la scène précédente.*

O *PRUDENT.*
Uest donc allée ma carogne de femme ?
COLOMBINE fait tomber la lanterne de son mari, & entre aussi-tôt dans la maison.

PIERROT.
Qui va-là ?

PRUDENT :
Est-ce toi , Pierrot ? Où est ma femme ?
PIERROT poussant Prudent dans la maison.
Taisez-vous , ne parlez pas , vous ne savez pas le danger où vous êtes.

PRUDENT.
Mais , ma femme : je veux savoir.
PIERROT le faisant rentrer de force dans la maison.

Vous le saurez de reste une autrefois : rentrez donc, vous dis-je.

LE PRINCE seul.

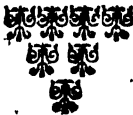
Dans quel étrange embarras son discours me jette-t-il ! Mais enfin , reprenons quelque esperance. Il n'en faut point douter , c'est son portrait que j'ai trouvé l'autre jour. La perte qu'elle a avoué avoir fait du sien , son esprit & mon cœur , tout est d'accord

pour me le persuader. Pasquariel, viens être témoin de l'excès de ma joye. J'ai enfin découvert l'original du portrait qui m'avoit donné tant d'inquiétude.

SCENE VI.

OCTAVE, PASQUARIEL.

*C'*Est une scene toute Italienne. Pasquariel vient avec un flambeau allumé suivi d'un de ses amis , qui tient une bouteille & un verre. Et comme toute l'attention de Pasquariel est tournée du côté de la bouteille , il ne songe qu'à la vuidier , sans prendre garde à ce que son maitre lui dit : ce qui fait qu'il ne répond jamais juste aux demandes du prince , qui, lassé de ses impertinences , l'observe attentivement , & le surprenant avec un verre à la main, lui donne un coup de pied dans le ventre , & s'en va. Pasquariel tombe en arriere , & fait la culbute sans renverser son verre de vin , se leve , le boit , & voulant s'en aller , il s'arrête voyant venir Arlequin habillé en femme.



SCENE VII.

PASQUARIEL , ARLEQUIN , en
femme.

PASQUARIEL.

G*Ran sventura di servire un giovane senza cervello ! Ma , che vedo ? Una ninfa tardiva , che sorte sola dal ballo !*

ARLEQUIN.

Je viens , comme cela du bal , où tout le monde m'a pris pour une femme. J'y ai fait des conquêtes à foison. Mais voici Pasquariel , je ne veux pas qu'il me reconnoisse. *Il se promene devant Pasquariel , son manchon devant son visage.* En verité le serain est incommode dans une assemblée de nuit !

PASQUARIEL *amoureusement.*

Buona sera à vosignoria , mademoiselle.

ARLEQUIN.

Ah , si donc , monsieur , si donc ! Vous me faites rougir.

PASQUARIEL.

Ne craignez rien , madame , je ne suis ici que pour vous servir. Que vous êtes charmante !

ARLEQUIN.

Hé bien , ne l'avois-je pas bien dit ? Da-

me , arrêtez-vous donc. Vous me regardez avec de certains yeux languissans : je sens que cela dérange toutes mes parties nobles.

PASQUARIEL.

Qui êtes-vous , madame ?

ARLEQUIN.

Moi , monsieur ?

PASQUARIEL.

Oui. Etes-vous fille ?

ARLEQUIN *en niaisant.*

Bon , bon !

PASQUARIEL.

Etes-vous femme ?

ARLEQUIN.

Point du tout.

PASQUARIEL.

Vous êtes donc veuve ?

ARLEQUIN.

Oh pour veuve , je l'ai été trois fois , sans le tour du bâton , & le savoir faire.

PASQUARIEL.

E una gran fortuna la mia , d'avervi ritrovata. Demeurez-vous loin ?

ARLEQUIN.

Moi , monsieur ? Je n'ai point de demeure assurée , & je loge où je me trouve.

PASQUARIEL.

Mais qui êtes-vous ?

ARLEQUIN

Je suis une pièce d'étoffe , qui n'a point encore été déroulée.

PASQUARIEL *à part.*

La belle brunette , la belle brunette !
Haut. Cette étoffe-là sera toujours du goût
de tout le monde. Et combien l'aune , s'il
vous plaît ?

ARLEQUIN.

Oh pour cela , monsieur , on ne me me-
sure pas à l'aune. Mais pour peu que cela
vous fasse plaisir ; je vous en ferai bonne
composition.

S C E N E V I I I.

MEZZETIN , ARLEQUIN ,
PASQUARIEL.

MEZZETIN.

E *Possibile che non potrò trovar il mio Pa-
tron ? Ma , non è quello Pasquarello , con
una bella figlia ? Oh , j'en aurai ma
part , où je m'égorge. Bon soir , Pasqua-
riel. Qui est cette jolie fille ?*

ARLEQUIN *bas en riant.*

Il ne me connoit pas , divertissons-nous.

PASQUARIEL.

Cette jolie fille ? *Non la conosco.*

MEZZETIN,

Vous êtes bien tard dans les rues , made-
moiselle ?

ARLEQUIN *d'un ton embarrassé.*

C'est que j'attends, s'il ne passeroit pas quelque vendeur d'eau de vie, pour me rafraichir un peu. Je sors de ce bal si alterée, si alterée, qu'à peine ai-je la force de cracher.

MEZZETIN *bas.*

C'est du gibier. *Haut.* Il me semble pourtant que dans ce bal on donnoit de la limonade aux dames.

ARLEQUIN.

Cela est vrai ; & de l'air dont je suis faite, vous pouvez bien juger qu'on ne m'en a pas offert la dernière. Il y avoit un grand fripon de laquais bien fait, on dit que c'est le laquais de la dame du logis. Le pendant il avoit un empressement étrange pour m'en faire boire, je n'ai jamais vu un garçon plus pressant. Mais à parler franchement, j'ai trouvé la limonade trop froide, j'aime beaucoup mieux une bouteille de vin de Champagne, cela rappelle mieux son buveur.

MEZZETIN.

Mais, délicate comme vous êtes, le vin doit vous incommoder.

ARLEQUIN.

Oh, ne vous y trompez pas, il n'y a point de grenadier qui porte mieux son vin que moi.

MEZZETIN.

Cela étant , je vous offre bouteille au premier cabaret.

PASQUARIEL.

Tout beau, monsieur Mezzetin, tout beau:
Sono il primo , e devo aver la preferenza.

ARLEQUIN.

Oh , point de querelle entre vous , s'il vous plaît : je vais vous mettre d'accord. Vous m'en donnerez chacun une bouteille, & je les boirai toutes les deux.

PASQUARIEL.

Allez , vous êtes une insolente , madame.

ARLEQUIN.

Ah , le fripon , qui me dit des injures à ma barbe !

MEZZETIN.

C'est un faquin que j'aurois déjà affomé , si ...

ARLEQUIN.

Je n'aime pas le bruit : mais vous me feriez plaisir de le houspiller un peu.



S C E N E IX.

ANGELIQUE en amazone. Les acteurs de la scène précédente.

ANGELIQUE vers la cantonade

A Dieu chevalier, adieu marquis, serviteur monsieur l'abbé. Que diantre ! je crois, par ma foi, que toute la fripperie s'étoit donné rendez-vous dans ce bal-là. Mais il est temps que je me retire. Hola hé, quelqu'un de mes gens ? Champagne ? La Fleur ? Où diable sont-ils donc ? *A Mez-zetin.* Ah, mon enfant, n'as-tu point vu un carosse avec des chevaux blancs, des laquais rouges, des galons d'or aux manches, des plumets & des écharpes ?

M E Z Z E T I N.

Non en vérité, je n'ai rencontré que la charette d'un boulanger de Gonesse. Si vous en avez besoin, je l'appellerai.

ANGELIQUE à Pasquariel.

Mon enfant, n'as-tu point vu un carosse plein de masques ?

P A S Q U A R I E L.

Non, je n'ai point rencontré d'aujourd'hui d'autres masques que vous.

ANGELIQUE appercevant Arlequin.

Ah parbleu, madame, je crois que vous
vous

vous mocquez de moi ! Il y a deux heures que je vous cherche. Vous me donnez rendez-vous dans ce bal , & vous sortez sans rien dire ?

ARLEQUIN *d'un air dédaigneux.*

Oh , vraiment, vraiment, s'il falloit que je tinssé parole à tous ceux à qui j'ai donné rendez-vous, j'aurois plus de trente galefretiers à mes trousses.

ANGELIQUE *embrassant Arlequin.*

Ah , madame , quel plaisir...

MEZZETIN *repoussant Angelique.*

Monsieur , vous vous trompez , ce n'est pas ce que vous pensez , & cette fille-là est à nous ; nous l'avons prise à fond perdu , mon camarade & moi , pour danser à deux ou trois bals de nos amis.

PASQUARIEL.

Cela est vrai , & j'ai couru toute la nuit, pour lui trouver un corps , une juppe & une chemise.

ANGELIQUE *à Arlequin.*

Quoi , madame , vous. . .

ARLEQUIN.

Une belle affaire ! c'est que j'avois donné mon corps & ma juppe à la blanchisseuse.

ANGELIQUE.

Vous empruntez une chemise ? Ah , ah, ah !

ARLEQUIN.

Pourquoi non ? Comme on est bien aise

de n'être pas reconnue dans un bal , j'ai emprunté une chemise blanche pour me mieux déguiser.

ANGELIQUE.

Le déguisement est nouveau.

PASQUARIEL à *Angelique prenant Arlequin par la main.*

On vous donne le bon soir , monsieur.

ANGELIQUE.

Qu'appellez - vous bon soir ? *Elle prend Arlequin par la main.* Allons , madame , venez-vous-en avec moi.

ARLEQUIN.

En verité , monsieur , je ne puis pas. Je suis louée pour toute la nuit , en conscience. Demandez , demandez.

MEZZETIN.

Cela est vrai : nous en avons payé la premiere heure d'avance.

ANGELIQUE.

Oh , morbleu , louée ou non , je ne vous quitte pas. *Vers Pasquariel & Mezzetin.* Allons , messieurs , lâchez cette fille-là ; ou , par la fangbleu. . . .

PASQUARIEL.

Oh , ne faites point de gasconade , car je vous donnerai de mon flambeau par le nez.

ANGELIQUE.

Comment , maraut !

MEZZETIN.

Je décamps. *Il s'en va.*

ANGELIQUE.

Tu perds ainsi le respect à une personne
comme moi ! *Elle lui tire un coup de pistolet
sans l'attraper, & s'en va.*

ARLEQUIN.

Ah ! je suis morte. Je n'en reviendrai
jamais.

PASQUARIEL.

Etes vous blessée ?

ARLEQUIN.

Non , mais je ne porterai jamais mon
fruit à terme. Je suis grosse de quatorze
mois.

S C E N E X.

Le théâtre représente la chambre du prince.

LE PRINCE regardant le portrait de Colombine qu'il a au bras. PRUDENT qui survient.

LE PRINCE *seul.*

AH, que mes yeux goûtent avidement
A leur premier réveil un objet si charmant !
Quand malgré mon sommeil un doux élan de flamme
De tendres visions , a su remplir mon ame ,
Et qu'un songe flatteur m'a par des traits nouveaux ,
De ses charmes puissans tracé mille tableaux.
Hélas ! d'une si douce & si charmante idée ,
Mon ame à tous momens se trouve possédée.

Que veut dire ceci , mon cœur ?
Tu te flattes : Tu crois que de tous ces mensonges ,
Comme ils ne l'ont causés la nuit que par des songes ,

Aa ij

Il ne t'en restera jamais que la vapeur.

Mais consulte-toi mieux, toi même.

Voir cet objet la nuit, le chercher tout le jour ;

Si ce n'est pas là comme on aime,

Apprends-moi, foible cœur, à connoître l'amour.

Ah, vous voila, monsieur Prudent ! Vous venez bien tard aujourd'hui ?

PRUDENT.

Comme je savois que vous deviez passer une partie de la nuit au bal, j'ai cru que vous ne seriez pas encore éveillé.

LE PRINCE.

Depuis quelques jours, mon sommeil est interrompu.

PRUDENT.

Je me rendrai une autre fois plus exact. Mais, seigneur, j'ai une grace à vous demander : Un de mes amis ayant fait ici mal ses affaires, est contraint de se retirer, & voudroit passer en Pologne ; je vous demande pour lui l'honneur de votre protection, & quelques lettres de faveur.

LE PRINCE.

Vous pouvez compter sur moi, pour vous & pour vos amis. Faites expedier les lettres par mon secrétaire comme vous le souhaitez & je les signerai.

PRUDENT.

Que je vous ai d'obligation ! *Il baise la main du prince ; & apperçoit le portrait de sa femme.* Mais que vois-je ? Le portrait de ma

femme au bras du prince ! Puis-je bien être encore le maître de mes transports ?

LE PRINCE.

Qu'avez-vous donc , monsieur ? Vous changez de couleur.

PRUDENT *à part.*

Diffimulons. *Haut.* Quelques vapeurs dont j'ai été frappé , comme d'un coup de foudre , ont causé la surprise que vous avez remarquée.

PASQUARIEL *arrivant.*

Monsieur , voila ce chose que vous voulez avoir.

LE PRINCE.

Que veux-tu dire ?

PASQUARIEL.

C'est cet homme , vous dis-je , qui a de petits morceaux de bois qui ont de la barbe au bout ; cela est fait comme de petits balais ; & d'un seul coup de cette affaire-là , il vous défigure un vilage.

LE PRINCE.

C'est du peintre dont il veut parler. Fais-le entrer , fais-le entrer.

PASQUARIEL.

Entrez , entrez , monsieur.



S C E N E X I.

*ARLEQUIN en peintre , LE PRINCE ,
PRUDENT, PASQUARIEL.*

ARLEQUIN.

ON m'a dit , monsieur , que vous cherchiez un peintre ; & comme , sans vanité , je le suis , je viens vous offrir tout ce qui dépend de mes couleurs & de mes pinceaux.

LE PRINCE.

Je suis ravi de vous voir.

ARLEQUIN.

Tel que vous me voyez , monsieur , je suis un original , mais le plus original de tous les originaux. On voit naître dans mes ouvrages les titiens , les pauls-veroneses , les caraches , les michels-anges , les... arlequins ; & dans mille ans d'ici , si je vis encore , ce sera quelque chose de beau que de me voir.

LE PRINCE.

Si vous poussez l'excellence de la peinture jusques à ce temps-là , vous y découvrirez bien des beautés , & je souhaite en être le témoin.

ARLEQUIN.

Nous tenons de la nature certaines inclinations nécessaires pour exceller dans un art , & je puis dire qu'elle me les a toutes prodiguées. Car j'aime le vin , le jeu & les femmes : je suis gueux & capricieux en diable ; voila ce que raisonnablement on peut demander dans un peintre accompli , & ce que , sans me flatter , je possède au suprême degré : mais aussi , je n'ai point d'autres défauts considérables.

LE PRINCE.

Vous voulez vous divertir.

ARLEQUIN.

Je suis sur-tout le peintre des femmes. Il n'y en a pas une que je ne rajcunisse de dix années. J'attrape si bien l'air du visage , que , tac , je donne un soufflet à la nature , & s'il manque quelque chose à leur ressemblance, c'est leur flux de bouche perpetuel, où je n'ai pu encore atteindre avec toute mon application.

LE PRINCE.

Ce n'est pas aussi une chose fort facile. Mais ne nous ferez-vous point voir quelqu'un de vos ouvrages ?

ARLEQUIN.

Il y en a un qui paroît assez souvent aux yeux de tous les hommes : mais le beau temps lui est contraire.

LE PRINCE.

Quel est-il donc ?

ARLEQUIN.

L'arc-en-ciel.

LE PRINCE.

L'arc-en-ciel ?

ARLEQUIN.

Oui vraiment, c'est moi qui l'ai peint en détrempe. Voila ce qu'on appelle un morceau bien hardi, & d'un beau coloris.

LE PRINCE.

Vous moquez-vous ?

ARLEQUIN.

Bon : ce n'est qu'une bagatelle. Je peignis l'autre jour une oppression de poitrine qu'avoit une dame, si bien & si au naturel, qu'un medecin même qui la vit dans la rue, comme mon valet la portoit, en fut si fort frappé d'imagination, qu'il vouloit à toute force faire saigner & purger mon tableau : mais vertu de ma vie, je m'y opposai fortement.

LE PRINCE.

Hé, pourquoi cela ?

ARLEQUIN.

La malepeste ! Si les medecins s'étoient mêlés une fois de traiter les tableaux, il ne nous resteroit non plus de morceaux de l'antiquité, que des malades dont ils prennent le soin.

LE PRINCE.

Venons au fait , monsieur : car avant de travailler pour moi , je veux voir de vos ouvrages.

ARLEQUIN.

Volontiers , monsieur. Je vais vous faire voir un paravent , que je portois chez une personne de qualité. Allons vite , que l'on apporte le paravent.

Deux laquais apportent un paravent. Arlequin l'ouvre. On voit dans la premiere feuille un cavalier qui se peigne devant un miroir.

ARLEQUIN au prince.

Hé , monsieur , que dites-vous de ce cavalier-là ?

LE PRINCE.

Il est assez bien. Mais cette main-là , la main du peigne , me paroît un peu contrainte & engourdie.

ARLEQUIN.

Engourdie ? Cela est vrai : vous y êtes , monsieur , c'est que je l'ai peinte pendant l'hyver.

PASQUARIEL *approchant sa main de la poche du cavalier peint.*

Monsieur le peintre , ce cavalier - là n'a rien dans sa poche ?

ARLEQUIN.

C'est que c'est une poche à la mode. Dans les poches d'apresent il n'y a rien. *Au prince.* Mais , monsieur , je vais vous faire voir une

feuille qui vous charmera. *Arlequin fait voir une autre feuille du paravent, où Colombine paroît avec un cavalier à ses genoux. Hé bien, que dites-vous de cette feuille-là ?*

LE PRINCE *tout étonné.*

Ah ciel ! que vois-je ? quel charme pour mon cœur ! *Il regarde le portrait qu'il a au bras, & celui du tableau. C'est elle assurément.*

ARLEQUIN *au prince.*

Cette feuille-là est-elle de votre goût ?

LE PRINCE.

Oh, monsieur, je suis tout hors de moi. Cette feuille me charme. *A Prudent.* Qu'en dites-vous, monsieur Prudent ?

PRUDENT *à part, voyant sa femme.*

Où s'est donc fourré ma carogne de femme ? *Il veut s'approcher du paravent.*

ARLEQUIN *repoussant Prudent.*

Otez-vous de là : votre haleine gâteroit tout. *Au prince.* Voila une feuille qui vous occupe trop ; je vais vous en faire voir une autre qui ne vous plaira pas moins.

On ouvre une autre feuille du paravent. Colombine y paroît assise.

LE PRINCE.

Une seconde fois ?

PRUDENT.

Encore ?

ARLEQUIN *à Prudent, en lui montrant la tête de sa femme.*

Avouez, monsieur Prudent, que voilà une bonne tête.

LE PRINCE.

C'est tout ce qu'il y a de plus beau au monde, & je vous prie de me laisser ces paravents-là.

ARLEQUIN.

Je le veux bien : j'en ferai d'autres à la dame qui me les avoit commandés. Mais, monsieur, ils seront chers.

LE PRINCE.

Combien ?

ARLEQUIN.

Deux mille écus.

LE PRINCE *en s'en allant.*

Monsieur Prudent, ayez soin de faire donner deux mille écus à monsieur. *A Pasquariel.* Pasquariel, fais apporter tout à l'heure ces paravents-là dans ma chambre.

ARLEQUIN *courant après le prince*

Deux mille écus neufs, au moins. Neufs.

LE PRINCE.

Qu'on lui donne tout ce qu'il demande, il n'est point d'argent qui puisse payer ce que je viens de voir. *Il rentre.*

ARLEQUIN.

Je suis fâché de ne lui avoir pas demandé dix mille francs. *A Prudent.* Ça, monsieur Prudent, de l'argent ?

PRUDENT.

Mais, monsieur le peintre, c'est n'avoir

point de conscience. Deux mille écus un barbouillage ? fi !

ARLEQUIN

Qu'appellez-vous barbouillage ? Mais, écoutez, ne nous brouillons point, monsieur Prudent, je fais comme on en doit agir. N'empêchez pas monsieur le prince de prendre mes paravents ; & pour reconnoissance je vous peindrai *gratis* dans un pot de chambre.

PRUDENT.

Je vous prie, monsieur, que je revoye encore une fois ces paravents, avant qu'on les emporte : c'est toute la recompense que je vous en demande.

ARLEQUIN.

Ne voulez-vous que cela ? Vous allez être bientôt content. Allons, qu'on leve encore ces paravents.

On dresse les paravents le haut en bas, & l'on y voit une servante avec une botte de raves à la main.

PRUDENT étonné du changement.

Qu'est-ce que cela ?

ARLEQUIN.

C'est madame Simonne quand elle ratiffe des navets. Mais je veux vous faire voir quelque chose de plus joli. *Il déploie une autre feuille du paravent, où est Mezzetin en flamand, fumant une pipe, avec un autre flamand qui tient une flûte d'Allemagne à la bouche.*

PRUDENT.

Voilà qui eſt fort drôle.

ARLEQUIN.

Oh , cela n'eſt rien. Mes figures s'animent quand je veux. Ecoutez.

MEZZETIN chante , & l'autre l'accompagne de ſa flûte.

A Fanchon l'autre jour

Voyant la peau ſi blanche e e e

Je gliffai , plein d'amour ,

Ma main dedans ſa manche e e e ;

Mais la coquine

Dit , en faiſant la froide mine ,

Ah , fripon !

Ceſſez donc ;

C'eſt bien là qu'on badine e e e

ARLEQUIN à prudent.

Avec ces paravents-là , on a quand on veut de la muſique qui ne coute rien.

PRUDENT.

Rien au monde n'eſt plus ſurprenant.

ARLEQUIN.

Voyez celui-ci.

On ouvre une autre feuille du paravent , qui repreſente un voleur demandant la bourſe à un abbé , le pistolet ſur la gorge.

PRUDENT.

Voilà qui eſt terrible ! un homme qui en veut tuer un autre. Prudent s'approche du paravent pour le voir de plus près. Dans le même temps celui qui y eſt repreſenté le pistolet à la main , ſaiſit Prudent par la cravatte , en lui demandant la bourſe. Prudent crie , l'autre tire ſon pistolet , & finit le premier acte.



ACTE II

SCENE I.

PASQUARIEL, MEZZETIN,
ARLEQUIN *qui survient.*

PASQUARIEL *pleurant.*

AH, ah, ah, malheur, ah !

MEZZETIN.

Qu'as-tu donc tant à pleurer ?

PASQUARIEL.

Ah ! mon pauvre Mezzetin, tu vois un homme bien affligé.

MEZZETIN.

Quand tu m'auras dit de quoi, je te consolerais.

PASQUARIEL.

Je suis inconsolable. Je n'avois crédit que dans un cabaret, & le maître vient de mourir.

MEZZETIN.

Quoi : la mort d'un cabaretier te fait pleurer ? fi ! Hé tant mieux, morbleu, tant mieux. Ces coquins-là empoisonnent le vin tous les jours. Tant mieux, vous dis-je, tant mieux.

PASQUARIEL *toujours pleurant.*

Hé, mon ami, il y a cabaretier & cabaretier.

MEZZETIN.

J'avoue qu'il y a d'honnêtes gens dans toutes sortes de métiers, mais cela est rare; & d'ailleurs depuis un certain temps ces messieurs-là se donnent des airs, ils portent des manteaux rouges. Tant mieux, morbleu, tant mieux.

PASQUARIEL.

Quoi, vous ne pleurerez pas?

MEZZETIN.

Moi pleurer : ma foi, non ; ma mere m'a fait en riant. Ah, ah, ah ! *Il rit.*

PASQUARIEL.

Et savez-vous bien qui est-ce qui est mort?

MEZZETIN.

Non, & je ne me soucie guères de le savoir. Ah, ah ! *Il continue de rire.*

PASQUARIEL.

Pourtant, quand vous saurez que c'est maitre André...

MEZZETIN.

Quoi : maitre André, le pauvre maitre André est parti ? Hi, hi ! *Il pleure.*

PASQUARIEL.

Oui, il est parti, & je lui dois cent francs.

MEZZETIN.

Il faudra les payer.

PASQUARIEL.

Affurément : je les payerai à son retour.

Mais ce qui me chagrine le plus , c'est que la pauvre femme est grosse.

• M E Z Z E T I N.

Grosse : & de combien ?

P A S Q U A R I E L.

De quatre enfans.

M E Z Z E T I N.

Tu veux dire de quatre mois. Mais comment est-il mort , car j'ai bu ce matin avec lui ? Lui auroit-on donné quelques coups d'épée , de pistolet , de canon , de couleuvre ? P A S Q U A R I E L.

Helas , non : il est mort de sa belle mort, le verre à la main.

M E Z Z E T I N.

Il est mort en galant homme.

Arlequin entre en chantant & dansant, & se trouvant au milieu de Pasquariel & de Mezzetin qui pleurent , après les avoir bien considérés , il pleure comme eux.

M E Z Z E T I N à *Arlequin* qui pleure.

De quoi pleurez-vous , mon ami ?

A R L E Q U I N.

Je vous le demande : je pleure par conversation.

P A S Q U A R I E L à *Arlequin*.

Il est mort , & tu ne boiras plus.

A R L E Q U I N.

Comment , je ne boirai plus ? Est-ce que le vin est mort ? Hé bien je boirai de l'eau de vie.

M E Z Z E T I N.

MEZZETIN.

Hé non ; le vin n'est pas mort ; mais un de tes meilleurs amis & des nôtres.

ARLEQUIN.

La mort de mon meilleur ami ne me fera pas boire une goutte de moins. Je me console des maux sans remède , moi. La mort est un mal sans remède ; *ergo* , je me console de la mort.

PASQUARIEL.

Oui , mais quand vous saurez que celui qui est mort s'appelle maître André...

ARLEQUIN.

Hoime ! Quel coup de foudre ! maître André est mort ? Hélas ! mes enfans , vous avez raison de pleurer la mort d'un si galant homme. Pleurons tous trois de compagnie , hi , hi , hi ! *Ils pleurent tous trois.* Mais est-il enterré ?

MEZZETIN.

Non , pas encore.

ARLEQUIN.

Il est mort , & il n'est pas enterré ? *Après avoir rêvé.* Tout à l'heure , je suis à vous. *Il s'en va avec précipitation.*

MEZZETIN.

La bouteille a bien perdu à cet homme-là , car il la buvoit d'une haleine.

PASQUARIEL *toujours pleurant.*

En mourant il disoit : Adieu, adieu, Mezzetin ; adieu Pasquariel.

Oh , cet homme-là avoit du cœur comme un cicéron , & il étoit vaillant comme un demosthene. A-t-il laissé du vin dans sa cave ?

PASQUARIEL.

Il en a laissé huit pièces.

MEZZETIN.

Il faudra les aller boire à sa santé.

Arlequin revient ayant trois manteaux noirs sur ses épaules, & trois chapeaux noirs pointus sur sa tête , avec des crêpes trainant jusques à terre. Dans cet équipage il passe devant Mezzetin & Pasquariel en marchant gravement ; & après avoir fait le tour du théâtre sans rien dire , il se campe au milieu d'eux , & leur faisant signe du doigt de garder le silence , il ôte son premier manteau qui est le plus long , & le met sur les épaules de Pasquariel , puis lui ôte sa toque , & lui met à la place un des trois chapeaux noirs. Il fait la même chose à Mezzetin , de manière qu'après cela ils paroissent tous trois avec chacun un manteau noir , & un chapeau pointu sur la tête. Dans cet équipage Arlequin tire trois papiers de sa poche , & en donne un à Pasquariel , un à Mezzetin , & garde le troisième pour lui.

PASQUARIEL prenant le papier.

Qu'est-ce que cela ?

ARLEQUIN d'un ton dolent.

C'est un tombeau.

PASQUARIEL.

Que vous avez fait ?

ARLEQUIN.

Oui , sur la mort de maitre André.

PASQUARIEL.

Et sur quelle clef l'avez-vous fait ?

ARLEQUIN.

Sur la clef de la cave. *A Pasquariel.* Vous ferez la basse. *A Mezzetin.* Vous la haute-contre ; & moi je ferai le dessus.

ARLEQUIN chante sur le ton du deuil d'*Alceste*.

Helas , hélas , hélas ! *Après quoi il contrefait la flûte avec sa gorge sur le même ton. Ensuite tous trois ensemble reprennent : Hélas , hélas , hélas ! & ils s'accompagnent après , Arlequin en contrefaisant toujours la flûte , Mezzetin le theorbe , & Pasquariel la basse ; ce qui fait le plus plaisant & le plus comique de tous les concerts. Quand ils ont fini , Arlequin reprend seul : Hélas , hélas , hélas ! maitre André ne vit plus. Ils l'accompagnent comme dessus , & après cet accompagnement , Arlequin continue de chanter : Il est mort , il est mort , & crédit pour nous trois est perdu.*

TOUS TROIS ensemble : Hélas , hélas , hélas ! maitre André ne vit plus. *Ils reprennent l'accompagnement , & s'en vont , en marchant l'un après l'autre , Arlequin à la tête.*

S C E N E I I.

PRUDENT, PIERROT.

Vien-ça , maraut , viens-ça , que je t'affomme.

PIERROT.

Oh parbleu, monsieur, si vous voulez me battre , attendez donc que je n'y sois pas.

PRUDENT.

Tu fais encore l'insolent ?

PIERROT.

Il vaudroit mieux, vraiment se laisser manger la laine sur le dos ! Oh , parbleu , monsieur , si vous êtes mon maitre , je suis votre valet , une fois. Je boirai & mangerai chez vous tant qu'il vous plaira , mais gare les coups ; car je ne demande pas mieux que de me brouiller avec vous.

PRUDENT.

Je vois bien que je n'en aurai raison que par la douceur. Or sus , Pierrot, je ne veux plus gronder. Je suis malade , mon cher ami, mais d'un mal que tu peux seul guérir.

PIERROT.

Ma foi , monsieur , je suis assez ignorant sans être medecin. Point d'injure : je vise pourtant assez droit quand je donne un lavement à mes chevaux. S'il ne faut que cela

pour vous guérir, je vous aime encore assez pour en faire la dépense.

PRUDENT.

Ce n'est pas les remèdes dont j'ai besoin. Ouf ! de quel biais m'y prendre pour lui découvrir mon inquiétude !

PIERROT.

En ami, n'auriez-vous point quelque jarevare encorné ? Ce ne seroit pas mal aux dents ? car par le dernier compte que nous avons arrêté ensemble, il ne vous en restoit que cinq : encore, vous fîtes-vous grace d'une, qui menaçoit ruine.

PRUDENT.

Regardes-moi, Pierrot, & tâches à pénétrer... PIERROT.

Franchement, je ne vois rien de trop bon dans votre personne ; mais comme tout y est mauvais, je ne sai quel est la partie la plus affligée.

PRUDENT.

Comment se porte ma femme ?

PIERROT.

Bon : elle en enterreroit une douzaine comme vous.

PRUDENT.

Que pense-t-elle de moi ?

PIERROT.

Hé, *cousi*, *cousi*.

PRUDENT.

Je ne t'entends pas.

PIERROT.

Mais *cousi*, *cousi*, veut dire : là, là.

PRUDENT.

Je t'entens un peu moins que je ne faisois.

PIERROT.

Quoi, à votre âge vous n'entendez pas que *cousi*, *cousi*, & là, là, veulent dire : Hem, hem ?

PRUDENT.

Oh, pour ce dernier terme, je ne l'entens point du tout : mais parlons d'autre chose. Je suis jaloux, Pierrot.

PIERROT.

Vous êtes pourtant assez vilain sans cela.

PRUDENT.

Où est allé ma femme cette nuit ?

PIERROT.

Pas bien loin, monsieur.

PRUDENT.

La longueur du chemin ne fait rien à la chose ; & l'on n'est pas moins cocu pour ne l'avoir été fait qu'à sa porte.

PIERROT.

Comme vous en parlez, il semble que vous n'ayez été autre chose toute votre vie.

PRUDENT.

Mais encore, où a-t-elle été ?

PIERROT.

Elle a été au bal, où étoit le jeune prince, & elle y a dansé la mariée.

PRUDENT.

Comment donc , la mariée devant tout le monde ?

PIERROT.

Damé ! je ne sai pas comme vous l'entendez ; mais tenez , on se prend d'abord par les mains , après on se tourne le dos , on se rapproche , on court l'un après l'autre , on se balance ici , on se tourne de ce côté-là. *Il le fait danser , & le pousse à terre.* Tenez , demandez-lui , la voilà qui vient.

SCENE III.

PRUDENT, COLOMBINE, PIERROT.

PRUDENT.

AH , vous voilà ! C'est une chose pour moi si nouvelle que de vous voir , qu'il m'est permis de me récrier , quand je suis assez heureux , au bout de trois semaines , de vous rencontrer dans la maison. Mais où alliez-vous ? Je gage que vous ne me cherchiez pas ?

COLOMBINE.

Il est vrai que j'étois si peu inquiète de vous voir , que cherchant un remède à ma migraine , j'évitois tous les objets qui pouvoient l'entretenir.

PIERROT.

Dame , voila ce qui s'appelle être de bonne foi , cela.

PRUDENT.

Vous êtes bien piquante aujourd'hui , & vous meriteriez. . . Suffit. Je commence à m'ennuyer , & vos brusqueries ne me divertissent point.

COLOMBINE.

Est-ce que je prens quelquefois soin de vous divertir ? En verité , vous n'y songez pas. Si vous voulez pourtant , je vous dirai que je suis bien aise de vous voir.

PIERROT à *Prudent*.

Courage ; monsieur , courage.

PRUDENT.

Ouais , je joue un mauvais personnage. Petite mignonne , ma mie , ne m'échauffez pas la bile. Je pourrois m'emporter à des violences dont vous auriez tout le loisir de vous repentir.

PIERROT à *Prudent*.

Bon : vous commencez à devenir vigoureux. Courage , monsieur , courage.

COLOMBINE.

En verité , vous me faites pitié , & je fais si peu de cas de vos menaces , que je n'ai pas seulement la force d'y répondre.

PRUDENT.

J'aurai celle de vous faire connoître qui je suis.

Attendez donc que je prenne une chaise pour vous écouter. Pierrot , un fauteuil ?

P I E R R O T.

Morbleu , qu'elle a d'esprit ! *A Prudent.* Vous avez beau dire, monsieur ; avec votre permission, vous ne ferez jamais qu'une bête auprès d'elle.

P R U D E N T.

C'est apparemment pour vous délasser des fatigues de cette nuit . . .

C O L O M B I N E.

Je ne crois pas que nous nous soyons assez nécessaires l'un à l'autre , pour m'assujettir à me rendre chez vous à l'heure que vous vous y rendez ; & d'ailleurs c'est que j'aime à prendre l'air , & que celui de la maison me fait mal.

P R U D E N T.

A force de prendre l'air , vous devenez bien éventée , & je ne suis pas content . . .

C O L O M B I N E.

Hé bien , qui vous prie de l'être ? Me voyez-vous travailler à mériter vos applaudissemens ? Je ne vois rien de plus inutile, ni de plus fastidieux qu'un mari , quand il veut entrer dans le petit détail de sa femme.

P I E R R O T.

En effet , un mari ne doit se mêler que du gros du ménage , c'est à dire de faire venir l'argent à la maison , & la femme de le dépenser.

PRUDENT.

S'il n'y alloit que de votre réputation, je laïsserois volontiers floter la barque. Mais, vertu de ma vie, c'est mon honneur que vous jouez quand vous effleurez le vôtre, & vous ne sauriez si peu y toucher, qu'il n'y paroisse au mien.

COLOMBINE.

Vous vous moquez, monsieur, vous vous moquez. Et qui voudrois, je vous prie, me tenir jeu, si je n'avois que votre honneur à risquer ? C'est une pièce qui n'est pas de poids, quoique bien trebuchante.

PRUDENT.

Mais ne savez-vous pas que la liaison étroite qu'il y a entre l'homme & la femme....

COLOMBINE.

Mais ne savez-vous pas qu'un homme qui se mêle de contrôler, joue un fort mauvais personnage auprès d'une femme : & qu'on ne sauroit si peu lui échauffer la tête, qu'il n'y paroisse à celle du mari.

PIERROT.

Ah, vous voilà dedans. Ma foi, monsieur, vous méritez bien ce que vous devez être.

PRUDENT.

Ah, petite tygresse, que vous profitez bien de la foiblesse que j'ai pour vous ! Allons, n'en parlons plus : mets là ta main,

faisons la paix , careffe un peu ton petit mari. C O L O M B I N E.

Mais de quoi vous plaignez-vous ? Je ne connois pas de femme plus réglée que moi. Je joue , je vais au bal , aux comedies , aux promenades : bienheureux les maris dont les femmes s'en tiennent à l'innocence de ces plaisirs-là. Je vous aime veritablement, non pas à la verité avec ces emportemens de jeunesse qui ne peuvent être un moment absens de l'objet aimé ; car je demeurerois fort bien un an ; & deux , sans vous voir : mais mon amitié est de la bonne trempe , c'est à dire comme les gens , qui quoiqu'ils aiment le vin , ne laissent pas d'y mettre un peu d'eau. Enfin , monsieur , je vous aime comme les vieilles médailles , dont les curieux enrichissent leurs cabinets. Adieu , mon petit mari. *Elle s'en va.*

P R U D E N T.

Ah , maudite vicilleffe , à quoi m'exposes-tu ! Mais que nous veut ce facteur ?

UN PORTEUR DE LETTRES *présentant une lettre à M. Prudent.*

Ça , trois sols ?

PRUDENT *donnant trois sols, & prenant la lettre.*

Tenez. *Le porteur s'en va.* C'est une lettre de mon gendre monsieur de Pommenville que j'attens aujourd'hui. Il vient pour épouser ma fille. Voyons. *Il lit.*

Monsieur mon beau-pere , car ne vous en déplaîse , il faut que vous le soyez , je prens la commodité des chasse-marées pour vous aller voir promptement, & embrasser chemin faisant, ma future épouse. Je ne fais pas encore si je pourrai l'aimer , car on dit qu'elle vous ressemble ; & comme vous êtes très-laid , j'aurois là un fort vilain magot de femme. Mais comme j'ai un singe plus laid que vous , que j'aime cependant beaucoup , je ne desespere pas qu'elle ne me plaîse autant que lui. Ne manquez pas de me faire trouver du vin prêt à mon arrivée, car je suis toujours fort alteré , sur-tout depuis que je fais que vous en avez de bon en cave, & que votre fille en a la clef. Sans un mal de ventre qui m'oblige de temps en temps à quitter cette lettre , je vous en écris davantage : je souhaite qu'ainsi soit de vous. Je suis , monsieur , mon beau pere , votre gendre ,

POMMENVILLE.

P R U D E N T.

Je m'en vais porter cette nouvelle-là à ma fille. *Il s'en va.*



S C E N E I V.

PIERROT, PASQUARIEL.

PIERROT.

A H ! te voila , Pasquariel. He bien, que dis-tu du petit régal que je t'ai donné ? Quand Pierrot traite ses amis, comment en agit-il ?

PASQUARIEL.

A merveille , & je te suis obligé autant qu'un bon déjeuner peut obliger un homme comme moi. Comment diable vous regalez !

PIERROT.

Hé , que dites-vous de ce vin ?

PASQUARIEL.

Hé , je le garantis véritable vin de côte rotie.

PIERROT.

Bon : je vous le livre , moi , pour véritable vin de côte bouillie.

PASQUARIEL.

Parbleu , que j'aye le plaisir de prendre demain ma revanche. J'ai un saucisson de Boulogne de cette taille , *il mesure son bras*, & jamais vous n'en avez mangé de si fin. Je vous arrête à déjeuner demain.

PIERROT.

Demain , je ne le puis ; car il est jour de dépêche.

PASQUARIEL.

Comment : Est-ce que vous servez tout à la fois de suisse , & de secretaire ?

PIERROT.

Oui , j'ai un commis qui écrit les lettres , & moi je les porte à la poste. C'est que je suis un peu brouillé avec l'alphabet.

PASQUARIEL.

Je vous entends. Mais à propos de lettres , en voici une qu'il faut que tu fasses passer entre les mains de ta maitresse Angelique.

PIERROT

Qui est-ce qui lui écrit ?

PASQUARIEL.

C'est Leandre. Je croi qu'elle est remplie de sentimens bien sensitifs ; car depuis que je l'ai dans ma poche , elle ne fait que me chatouiller la cuisse : aussi , ne fait-il que soupirer & pleurer.

PIERROT *prenant la lettre.*

Donnès. Vas , je te promets qu'elle l'aura. Morbleu , qu'elle va petiller ! Elle l'aime , oui. Et pourquoi , ma petite ne m'aime-t-elle pas de même : que je serois aise !

PASQUARIEL.

Est-ce que tu as une maitresse aussi , toi !

PIERROT.

Je le croi : mais elle est diablement retive.

PASQUARIEL.

Retive ? Tu es donc amoureux de quel que vieille mule ?

PIERROT.

Oh non, c'est qu'elle ne veut pas tout ce que je veux : mais je lui ai fait écrire une lettre par mon commis pour la faire gourmandiller.

PASQUARIEL.

Tu as bien fait. Or sus, songes à parler à mademoiselle Angelique. Adieu. Mais la voici.

S C E N E V.

ANGELIQUE, PASQUARIEL,
PIERROT.

ANGELIQUE.

AH, ah, Pasquariel ! & quel bon vent t'amene ici ?

PASQUARIEL.

Helas, mademoiselle, c'est un vent du levant, qui tire au couchant.

ANGELIQUE à Pierrot.

Que veut-il dire : je ne l'entends point.

PIERROT.

Quoi, mademoiselle, vous n'entendez pas les termes venteux ?

ANGELIQUE.

Non, je t'assure.

PIERROT.

Moi qui ai été sur la mer à corbeil, je

vais vous l'expliquer. Le vent du levant qui va droit au couchant , c'est ce qui fait tout d'abord enfler les voiles ; & le vent du couchant , c'est ce qui les fait defenfler. Or, quand le vent d'aquilon vient à la traverse, les tourbillons s'élèvent , l'orage commence . . . le . . . savez-vous ce que c'est que le vent d'aquilon ?

ANGELIQUE.

Non , encore une fois , je ne connois aucun vent.

PIERROT.

Tant mieux, vous les allez connoître tout à l'heure. Le vent d'aquilon , c'est un vent qui est tout comme votre pere , un vieux vieillard cassé , qui ne cherche qu'à traverser le levant & le couchant , le . . . tant y a que je m'entends bien. Mais voici la carte marine qui vous dira de quel côté vient le vent. *Il lui donne la lettre.*

ANGELIQUE.

Il faut que je sois bien bonne pour écouter toutes tes folies. Voyons. *Elle prend la lettre.*

PASQUARIEL.

C'est une lettre de monsieur Leandre.

ANGELIQUE.

Une lettre de Leandre : de celui que j'aime plus que ma vie ? Que je suis heureuse ! Et Pasquariel en est le courier ?

PASQUARIEL.

PASQUARIEL.

Oui , mademoiselle , je suis le postillon ,
& Pierrot est le cheval.

ANGELIQUE *donnant un diamant à Pasquariel.*

Tiens , voila pour le postillon.

PIERROT.

Et le cheval n'aura-t-il rien ? *Il hennit.*

PASQUALIEL.

Que fais-tu là coquin ?

PIERROT.

C'est que je sens mon avoine.

ANGELIQUE.

Tais-toi, Pierrot ; ce que je te garde, te
fera plaisir : voyons ce que me mande mon
cher Leandre. *Elle lit.*

Je vous écris ces mots pour vous dire
que je ne vous aime point , & que je vous
abandonne pour toujours. *Vers Pasquariel.*
Qui t'a donné cette lettre ?

PASQUARIEL.

Leandre.

ANGELIQUE.

Leandre ! *Elle continue de lire.* Quand je
seignois de vous aimer , ce n'étoit pas le
cœur qui parloit. Ah ciel , le traître ! *Vers*
Pasquariel. Et tu m'assures que cette lettre
vient de Leandre ?

S C E N E V I.

LEANDRE. *Les acteurs de la scene precedente.*

LEANDRE *une lettre à la main.*

Oui, madame, la lettre que j'ai commise à la fidelité de Pasquariel, est une copie de celle que je vous apporte moi-même, & que je n'ai osé vous envoyer, parce que si monsieur votre pere l'avoit surprise, connoissant mon caractère, il auroit aisément deviné qu'elle venoit de moi. En voici l'original. *Il presente une lettre à Angelique.*

ANGELIQUE.

Et tu me l'oses dire en face, perfide! *Elle lui donne un soufflet, & s'en va, en lui jettant sa lettre au nez.*

LEANDRE *étonné.*

Qu'est-ce que cela, Pasquariel?

PASQUARIEL.

C'est un soufflet en original, & rien plus.

LEANDRE *vers la cantonade.*

Un soufflet à qui t'adore? Que veux donc dire ceci? PIERROT.

Cela veut dire, monsieur, qu'après le soufflet, gare les coups de bâton.

LEANDRE.

Mais voyons un peu. *Il ramasse la lettre, & lit.* Je vous écris ces mots pour vous dire

que je ne vous aime point, & que je vous abandonne pour toujours. Cruelle ! tu m'abandonnes ? C'est donc ainsi que tu reconnois les tendres sentimens avec lesquels je t'ai tant de fois expliqué mon amour ? *Il continue de lire* Quand je feignois de vous aimer, ce n'étoit point le cœur qui parloit. Ce n'étoit point le cœur qui parloit ?

PASQUARIEL.

Cela se peut. C'étoit peut-être la fressure.

LEANDRE.

Elle me trompoit donc, la cruelle ! & son cœur étoit d'intelligence avec sa bouche pour me rendre le plus malheureux de tous les hommes ? Mais quelle est sa pensée ? croit-elle que je laisserai mon rival tranquille possesseur d'un bien qui n'est dû qu'à la sincérité de mon amour ? Non, non, perfide, *il tire l'épée*, ce fer me vengera bien-tôt de ton infidélité, & ton perfide amant ne triomphera pas long-temps de ton cœur.

PIERROT & PASQUARIEL *en riant*.

Il se va battre contre la porte. Ah, ah, ah !

LEANDRE.

Quoi, insolens, vous riez de mon malheur ? Ah, je vous apprendrai...

PIERROT.

Misericorde ! ce n'est pas moi.

PASQUARIEL.

Ni moi non plus, monsieur. Prenez garde de percer mon bonnet.

Mais où m'emporte une aveugle colere !
 Pour suivons. *Il lit le reste de la lettre.* Quand
 je feignois de vous aimer , ce n'étoit pas
 le cœur qui parloit , mais j'aimois vos fri-
 cassées de poulets. Oh , oh : voila un stile
 qui me surprend.

PASQUARIEL *d'un ton fâché.*

Est-ce que je t'ai donné des fricassées de
 poulets , moi ? Sauvons-nous. *Il s'enfuit.*

PIERROT *fouillant dans ses poches.*

Hé , non , non , écoutes. Ah , malheu-
 reux , qu'ai-je fait !

LEANDRE *toujours lisant.*

Je vous quitte donc pour une chaircui-
 tiere. Il est vrai qu'elle n'a que cent francs
 en mariage , mais on ne peut pas avoir une
 plus belle main pour saler un cochon , &
 faire du boudin & des andouilles. C'est pour-
 quoi je l'ai jugée digne de mon amour , &
 je suis , ou la peste vous creve , tout à vous.
 PIERROT , *dit L'EMPORTE.*

PIERROT *à genoux.*

Monsieur , j'ai fait un qui pro cro. J'ai
 donné ma lettre pour la vôtre.

LEANDRE.

Coquin ! tiens voila pour t'apprendre...
Il lui donne un soufflet.

PIERROT *après avoir reçu le soufflet*
s'en va , en disant :

Cela est juste.

S C E N E V I I.

*Le théâtre représente un bois , & un gros rocher
au milieu.*

**LE PRINCE , PASQUARIEL , AR-
LEQUIN :** *caché derrière le rocher , faisant
l'écho.*

LE PRINCE.

O Ui, sans doute, le sort s'obstine à me cacher
Cet objet qu'en tous lieux mon amour va cher-
cher ;

Quelquefois ennuyé d'une recherche vaine ,
Le dépit vient s'offrir pour soulager ma peine ,
Et d'un bizarre amour veut condamner l'erreur ,
Par les secrètes voix qu'il élève en mon cœur.

PASQUARIEL.

Monsieur. . . .

LE PRINCE.

Etrange état d'un cœur dont l'amour se rend maître !

A peine en mes transports ose-je me connoître.

Tu triomphes enfin , amour , & de tes traits ,

Pour faire sur un cœur une épreuve cruelle ,

Tu ne pouvois choisir jamais

Une victime moins rebelle.

PASQUARIEL.

Monsieur. . . .

LE PRINCE.

Je sai qu'en tes projets rien ne peut t'échaper ,

Ni se parer des coups dont tu veux nous fraper.

Mais au moins tu devrois ménager ta victoire ,

Et ne te pas d'abord épuiser sur un cœur ,

Qui sans peine se rend facile à ton ardeur.

Cc iij

Un triomphe en amour perd beaucoup de sa gloire ;
Quand il est acheté si peu par le vainqueur.

PASQUARIEL.

Je voudrois donc vous dire , monsieur...

LE PRINCE.

Ah , c'est toi , mon p^{auvre} Pasquariel !
Mais laisses - moi rêver un moment à l'ob-
jet que j'adore.

PASQUARIEL.

Quoi donc ? c'est tout de bon que vous êtes
amoureux ? Hélas , je croi l'être aussi.

LE PRINCE.

En vain pour flater ma foiblesse ,
Je me persuade à mon tour ,
Que de tout ce qui voit le jour ,
Rien ne peut être exempt de l'ardeur qui me presse.
Oui , si le sort un jour faisoit venir ici
Cette aimable beauté dont je tiens la peinture :
Insensibles témoins du tourment que j'endure ,
Bois , prez , fontaines , fleurs , vous aimeriez aussi.
Comment finir cette avanture ?
Quel parti prendre en ces momens ?
Qui peut me consoler : La raison ou le temps ?

ARLEQUIN *dans la gratte ; faisant*
l'écho , répète :

Temps.

PASQUARIEL.

Je croi que l'écho se mêle ici de vos af-
faires. Il faut qu'à mon tour je l'interroge.
Il se tourne vers le rocher.

Pour soulager l'amour dont mon jabot déborde ,
Quel prix dois-je espérer que ma Philis m'accorde.

ARLEQUIN.

La corde.

PASQUARIEL.

La corde? voilà un méchant meuble pour se mettre en ménage.

LE PRINCE.

Je le conçois trop bien, tout est sourd à mes vœux.

L'écho refuse encor de répondre à mes feux;

Et ne trouvant plus rien qui ne me soit contraire,

Du bonheur que j'attends mon amour désespère..

ARLEQUIN.

Esperc.

PASQUARIEL.

Voilà pourtant quelque chose d'assez bon. Voyons un peu s'il se rendra plus traitable pour moi. *A l'écho.*

Cet amour qui saisit ma raison au collet,

Où doit-il à la fin me mener?

ARLEQUIN.

Au gibet.

PASQUARIEL.

Voilà un fils de putain d'écho, qui enrage de parler.

LE PRINCE.

Parmi tant de transports dont mon ame est émue,

Comment pourrois-je voir cette belle inconnue?

ARLEQUIN.

Nue.

PASQUARIEL.

Parbleu, monsieur, nous n'aurons pas la peine de la deshabiller. Mais vous ne savez peut-être pas où vous êtes : ce bois est gardé par une pépie.

LE PRINCE.

Que veux-tu dire avec ta pépie? Une pythie, peut-être?

PASQUARIEL.

Pythie , ou pepie , c'est la même chose.
Mais auparavant , je vais vous faire parler
à un magicien. Voyez - vous ce rocher ?
C'est ce qui défend l'entrée de sa grotte.

LE PRINCE.

Mais que me dira-t-il ?

PASQUARIEL.

Il vous fera voir ce que vous aimez , &
vous dira votre bonne aventure.

LE PRINCE.

Si cela est , Pasquariel , je te devrai la
vie. Par où faut-il aller ?

PASQUARIEL.

Avant d'aller nulle part , sachons s'il est
dans la grotte. Je m'en vais l'appeller.

LE PRINCE.

Tu me feras plaisir.

PASQUARIEL *frapant à la grotte.*

Hola , ho , ho ?

ARLEQUIN *mettant la tête hors du
rocher.*

Farfadel ? Belzebut ? n'y a-t-il point là
quelque diable oisif pour emporter ces
messieurs-là ?

PASQUARIEL.

Hé , monsieur , il n'est pas nécessaire.
Nous voudrions bien vous parler.

ARLEQUIN *sortant habillé en magicien
une baguette à la main.*

Qui est le mortel audacieux , qui vient

troubler les misteres tenebreux de la triple
Hecate ? *A part.* Mezzetin m'a dit qu'avec
cette baguette je ferois venir tous les diables.
J'ai une peur que je n'en puis plus.

PASQUARIEL.

Signor Mago ?

ARLEQUIN.

Ah , magot vous même ! Je ne fais qui
me tient que je ne te change en une cruche.

LE PRINCE.

Vous me voyez ici , seigneur...

ARLEQUIN.

Je voudrois que vous fussiez bien loin.
Vous m'avez fait répandre un demi muid
de filtre amoureux , & vous êtes cause que
la femme d'un procureur ne payera de l'an-
née un jeune mousquetaire qu'elle aime à
la folie.

PASQUARIEL.

Monsieur , nous voulons savoir de vous
en conscience , si vous êtes aussi diable que
vous êtes noir.

ARLEQUIN.

Comment, morbleu, si je suis habile hom-
me ? Je suis un abrégé & un *compendium* de
la plus fine diablerie ; je lis à livre ouvert
dans le passé, je connois le présent, & je
ne fais rien de l'avenir.

PASQUARIEL.

Et moi aussi.

ARLEQUIN.

Je suis petit-fils de Médée, frère de Circé, cousin germain d'Urgande, & oncle à la mode de Bretagne, d'Armide & de la Jobin.

PASQUARIEL.

Diable, belle parenté !

ARLEQUIN.

Je fais l'usage de toutes les divinations, prédictions, évocations, invocations, imprécations, & indigestions.

LE PRINCE.

Je suis persuadé. . . .

ARLEQUIN.

Je conjure en cent manières les démons, les larves, les farfadets, les lutins, les follets, les fées, les salamandres, & les petits colets.

LE PRINCE.

J'en ai beaucoup de joie : mais. . . .

ARLEQUIN.

Je compose les talismans, les anneaux magiques, la pistole volante, la main de gloire, & la baguette de Vulcain, si utile aux comédiens italiens.

LE PRINCE.

Écoutez-moi. . . .

ARLEQUIN.

Je vois le destin de l'homme à sa physionomie ; je regarde dans la main, sur le front, au pied, & dans la poche.

PASQUARIEL.

Mais finissez donc.

ARLEQUIN.

Enfin , je suis le président du sabat , le conseiller du diable , l'avocat des forciers , le procureur des magiciens ; je suis le centre & la circonference , le commencement & la fin , la partie & le tout , le simple & le composé , le verbe & l'adverbe , le substantif & l'adjectif , & la moutarde après-diné.

LE PRINCE.

Enfin , monsieur , voulez-vous bien nous donner le loisir de vous parler ?

ARLEQUIN.

Très-volontiers. Voulez-vous vous faire aimer du sexe ? J'ai un secret merveilleux pour cela.

LE PRINCE.

Apparamment que vous en avez fait l'épreuve.

ARLEQUIN.

Belle demande ! Tel que vous me voyez , j'ai usé quarante six femmes , mais si usé , que les cordes y paroissent ; & je suis après à expédier la quarante septième. Mais parlons d'autre chose. Vous êtes amoureux sans doute , & je m'apperçois que vous avez de l'inquiétude de ne point découvrir celle que vous aimez. Vous jouez assurément de malheur ; car rien n'est aujourd'hui de moins rare , ni à plus juste prix , qu'une femme.

LE PRINCE.

Ah ! puisque vous avez découvert la raison qui m'amène , de grace , travaillez à me rendre heureux.

ARLEQUIN.

Oh, il y a plus d'affaires que vous ne pensez : mais pour en venir about, je vais invoquer un diable de mes amis avec qui je vais faire le diable à quatre. N'ayez point peur au moins.

LE PRINCE.

Je ne crains que le malheur de n'être point aimé.

PASQUARIEL *tremblant.*

Ah, monsieur ! ne l'appellez pas, j'ai peur.

ARLEQUIN *tremblant aussi.*

N'ayez pas peur, si vous voulez : un grand nigaud comme vous avoir peur, si !

LE PRINCE *à Arlequin.*

Mais , monsieur , il me semble que vous tremblez ?

ARLEQUIN.

Cela est vrai , mais je tremble de froid , moi.

PASQUARIEL *effrayé.*

Ah , monsieur ! le diable derriere vous. *Hoime !*

ARLEQUIN *tout effrayé , tournant autour de lui.*

Ah , je suis mort ! misericorde ! y est-il encore : le voyez-vous ?

PASQUARIEL *prenant la queue du manteau d'Arlequin.*

Ah ! ce n'est rien, monsieur, ce n'est rien.
C'est la queue de votre manteau.

ARLEQUIN *rassuré.*

L'animal, qui a peur d'une queue ! Ça, je m'en vais commencer la congelation. *Il fait plusieurs cercles en courant tout autour du théâtre, & puis s'arrêtant au milieu, il dit :*

Demons, rotis-brûlés, trainés par la cendre,

Quittez vos grilles & vos réchauds,

Et venez promptement m'entendre ;

Vous humerez ici des zéphirs bien moins chauds.

A Pasquariel. Voyez-vous quelque chose ?

PASQUARIEL.

Non, monsieur.

ARLEQUIN.

Tant mieux. *Il continue.*

Accourez à ma voix, vous que mal à votre aise

On voit fumés comme un jambon....

PASQUARIEL.

Des jambons ! Ah, que cela est bon ! Appelez, appelez du jambon ; je l'aime, moi.

ARLEQUIN.

Et dont messire Pluton

Fait des grillades sur la braise.

PASQUARIEL.

Des grillades ? ah, la bonne chose ! *Il ouvre sa bouche toute grande.*

ARLEQUIN.

Quelle gueule ! il avaleroit le grill avec les grillades. Si tu m'interromps encore une fois, je te mettrai six diables dans le ventre.

Il continue.

Pour toi, dieu des enfers, noir comme un ramoneur,
 Je te demanderois volontiers ta présence.
 Mais si dans tes états, le diable suborneur
 Sait des pauvres maris mettre à profits l'absence,
 Aussi bien qu'il le fait en France.
 Je ne repondrois pas, ma foi, de ton honneur.

*Il frappe de sa baguette, & il sort des ailes
 du théâtre quatre démons dansans, & un démon
 qui chante.*

ARLEQUIN *les voyant se reculer en
 tremblant.*

Hoime ! Mezzetin m'a trompé.

LE DEMON *chantant vers Arlequin.*

Jusqu'au fonds des enfers, ta voix s'est fait entendre,
 Il répond à tes vœux, tu peux tout entreprendre.

LE PRINCE *à Arlequin.*

Seigneur, puisque l'enfer vous favorise,
 découvrez-moi mon aimable maitresse.

ARLEQUIN *un peu rassuré.*

Démon, par le pouvoir que j'ai sur toi,
 si tant y a que j'en aye, car j'e n'en fai rien ;
 je t'ordonne de découvrir à ce gentilhomme,
 ce qui s'oppose à ses desseins.

LE DEMON *s'adressant à Octave, chante :*

La belle qui t'engage,

Est au pillage ;

Un époux en fait ses choux gras.

Mais ne perds point courage,

Car d'un si charmant avantage,

L'époux toujours ne jouit pas.

LE PRINCE.

Que je suis affligé de ce que je viens d'en-
 tendre ! ma maitresse est donc mariée ?

ARLEQUIN.

Oui , mais c'est quand il y fait bon. Une femme mariée est comme une maison dont le propriétaire n'occupe que le plus petit appartement , où cependant toutes les grosses réparations se font sur son compte.

LE PRINCE.

Mais , monsieur , ne pourrois-je pas la voir ?

ARLEQUIN.

Volontiers. Allons , esprits , qu'on m'obéisse. Comment : tout est sourd à mes commandemens ? Le diable a bien de la peine à venir à bout de l'esprit d'une femme.

LE PRINCE.

Mais , monsieur , que faudroit-il faire pour cela ?

ARLEQUIN.

Il faudra que votre bourse fasse les frais de votre curiosité ; il faut de la pecune , il faut de l'huile.

LE PRINCE.

Oh , qu'à cela ne tienne , voila ma bourse , où vous trouverez cent pistoles.

ARLEQUIN.

Et voila votre maitresse. Admirez comme ce métal agit promptement. *Le rocher s'enfonce , & on voit Colombine nonchalamment couchée sur un lit de gazon.*

LE PRINCE.

Ah , ciel ! la voila. Je la reconnois au

trouble que sa présence excite dans mon cœur

ARLEQUIN.

Depêchez-vous de la voir , car elle a affaire : il faut qu'elle aille rendre une médecine.

LE PRINCE *s'approchant de Colombine.*

Serois-je assez heureux pour. . . *Le rocher remonte & cache Colombine.* Mais que vois-je ? elle est déjà disparue.

ARLEQUIN.

Dame : voila tout ce que vous pouviez espérer pour vos cent pistoles.

LE PRINCE.

Faites-moi connoître du moins le sort que doit avoir mon amour.

ARLEQUIN.

Oh , ce n'est pas là mon affaire : il faut que chacun se mêle de son métier. Mais je m'en vais vous faire consulter une pythie.

PASQUARIEL.

Qu'est-ce que c'est , monsieur , qu'une pipie ?

ARLEQUIN.

La pythie ? La pythie n'est autre chose. . . que. . . Mais je vous trouve bien insolent de m'interroger ?

LE PRINCE.

Monsieur , ne prenez pas garde à ce que dit mon valet ; c'est un balourd , & je vous fais excuse pour lui.

ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

Ces n'est pas que je ne sache fort bien
que la Pythie est la parente d'Apollon ;
mais. . . .

PASQUARIEL.

Le poëlon , parente du poëlon ?

ARLEQUIN.

Parente du diable qui t'emporte. Apol-
lon , & non pas un poëlon.

PASQUARIEL.

Ah , ah ! Et qu'est-ce que c'est , mon-
sieur , qu'Apollon ?

ARLEQUIN *d'un ton fâché.*

Apollon est le frere de la sœur , qui avoit
épousé le cousin du beau - frere de la tante ,
dont l'oncle . . . Apollon est Apollon. Que
diantre me venez - vous lanterner les oreil-
les ? J'ai autre chose à penser qu'à la geo-
graphie d'Apollon. Ecoutez , je m'en vais
l'invoquer. *Après avoir fait plusieurs tours sur
le théâtre & quantité de postures plaisantes , il
dit :*

Puissant dieu des menestriers ,
Dieu de la gent mâche lauriers :
Gent chez qui madame Indigence ,
Fait ordinaire résidence :
Qui souvent pour ne rien avoir ,
Déjeune à huit heures du soir ;
Grand papa de la medecine ,
Dieu de l'art qui nous assassine ,
Pere du serpent forcené
Qui mit en vogue le sené :
Franc goyer de neuf jouvencelles ,

Toi qui dans ce siècle pervers,
 Gardes les uniques pucelles
 Qui soient peut être en l'univers :
 Viens apprendre à ta prophétesse,
La Pythie sort de dessous le théâtre.
 Qui dessus son trépied se dresse,
 Ce que tu as lu ce matin
 Dans le grimoire du destin.
A la Pythie. Et toi, vieille & laide carcasse,
 Chez qui le grand dieu du Parnasse
 S'insinue je ne sai comment,
 Et te cause plus de colique
 Que ne feroit un lavement
 Avec douze grains d'émerique :
 Réponds-moi pour ce jouvenceau,
 Qui pleure d'amour comme un veau,
 A quoi le destin le destine,
 Et si cet amoureux transi
 Peut espérer de Colombine
 Le don d'amoureuse merci.

LE PRINCE.

Mais, seigneur, elle ne répond rien ?

ARLEQUIN.

Je connois l'encloueur. N'auriez-vous
 point encore quelque bourse.

LE PRINCE.

Non, mais peut-être mon valet. ... *A*
Pasquariel. As-tu de l'argent sur toi ?

PASQUARIEL.

Oui, monsieur. *Il fouille dans toutes ses*
poches. Voilà une petite pièce.

ARLEQUIN.

Maraut ! Est-ce là une femme à petites
 pièces ? gardes-là pour acheter des trip-
 pes.

LE PRINCE.

Seigneur , excusez la sottise de mon valet.

ARLEQUIN.

• Vous êtes trop galant homme ; & à cause de votre bon naturel , je m'en vais la faire parler gratis. *Aussitôt on entend un bruit de trompettes & de tambours , & la Pythie descendant de dessus son trépied , chante :*

Renonces à ta folle envie ,

Un autre est allé devant ,

Mon enfant.

Quand aux pieds de ta Sylvie

Tu passerois cinquante ans ,

Par la vertu , tu , tu , tu , de ma vie ,

Tu n'en casseras que d'une dent.

PASQUARIEL imitant l'air de la Pythie.

Io vorrei ben , madama ,

Esposar Olivetta , ta , ta , ta ,

Ma quando sarà ma fama ,

Sarà-t-ella coquetta ?

Par la merci , ci , ci , ci , de mon ama

Je lui casseray bien la testa.

LA PYTHIE à Pasquariel.

Tu fais l'homme d'importance ,

Et tu n'es qu'un grand coquin ,

Faquin.

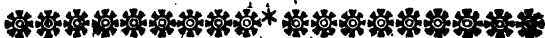
Prends garde qu'une porcence

Ne finisse ton destin ,

Et qu'un bâton , ton , ton , ne te relance ,

Et n'épouse ici ton calaquin.

Les trompettes & les tambours reprennent le même air. La Pythie danse , & finit le second acte.



ACTE III

SCENE I.

LE PRINCE, PRUDENT.

LE PRINCE.

Où, le dessein en est pris, il faut enfin que mon amour éclate, & je veux l'avouer moi-même à mon gouverneur. Le voici fort à propos. *Il se promène à grand pas, en disant : Hélas !*

PRUDENT.

Voici le prince : qui peut l'agiter ainsi ?

LE PRINCE prend Prudent par la manche, & puis le repousse.

Non, il vaut mieux mourir que de faire un tel aveu.

PRUDENT.

Donnez-vous-en bien de garde ; il vaut mieux parler que de mourir. Je gage que vous êtes amoureux ?

LE PRINCE.

A quoi voyez-vous cela ?

PRUDENT.

Bon : il n'y a rien de plus facile à connoître.

LE PRINCE.

Oui, je le suis, & plus que vous ne sauriez penser. Rien n'égale ma passion; & par un charme inévitable; que je n'ai pas la force de repousser, je me sens emporté loin de moi.

PRUDENT.

Ces empressemens ne dureront pas. L'amour des jeunes gens est comme une vapeur de vin, qui trouble d'abord la raison, & qu'une heure de sommeil dissipe.

LE PRINCE.

Ah! ne vous y trompez pas, je l'aimerais toute ma vie: mais un point m'embarasse. On la dit mariée, & je crains que sa vertu...

PRUDENT.

Bon: voilà de bonnes raisons. La vertu dans ce siècle est un monstre; que les femmes n'osent regarder, de peur que leur fruit n'en soit marqué. Mais dites-moi qui elle est, que je l'aie chercher.

LE PRINCE.

Vous n'irez pas bien loin: la voici. *Il lui montre le portrait de Colombine.*

PRUDENT *à part.*

Ah, ciel! c'est le portrait de ma femme. Je m'en doutois bien; mais n'importe, dissimulons.

LE PRINCE.

Avouez, mon cher monsieur, que vous n'avez jamais rien vu de plus beau.

PRUDENT *à part.*

Ni de plus méchant.

LE PRINCE *baisant le portrait.*

Que ne puis-je t'animer par mes soupirs !

PRUDENT.

Hé fi , fi ! à quoi vous amusez-vous là ?

A part. La carogne !

LE PRINCE.

Que je l'aimerai , monsieur Prudent !

PRUDENT *à part.*

Ah , ma pauvre tête ! Mais n'importe, il faut le defabufer , & faire ici une épreuve de la vertu de ma femme. *Haut.* Combien de temps me donnez-vous pour vous la faire voir ?

LE PRINCE.

Vous la connoissez donc ?

PRUDENT *à part.*

Que trop pour mon malheur.

LE PRINCE.

Helas ! tous les momens dont vous differez de me la faire voir , sont autant de redoublemens de douleur pour moi.

PRUDENT.

Laissez-moi faire , vous serez satisfait.

LE PRINCE *revenant sur ses pas*

Que je l'embrasserai , monsieur Prudent !

PRUDENT.

Cela n'est pas nécessaire. *Le prince sort.*
Ouf ! voila un vilain petit garçon. Encore deux tours de boule , & me voila sur le but.

Ah , petit serpent ! que j'ai moi même élevé pour ma vergogne. Mais il n'y a rien encore d'effleuré à ma réputation ; tâchons de pénétrer les sentimens de ma femme. Mais auparavant je veux mettre tous mes domestiques dehors. Je suis averti qu'ils me volent : voyons. Pierre ? Jacques ? François ?

S C E N E I I.

*DAME FRANÇOISE, MAITRE
JACQUES yvre. PRUDENT.*

DAME FRANÇOISE.

ME voila , monsieur : que me voulez-vous ?

PRUDENT.

Où est maitre Jacques le cuisinier ?

M. JACQUES *bredouillant.*

Me voila , me voila.

PRUDENT.

J'ai une bonne nouvelle à vous donner , enfans.

M. JACQUES.

Comment : est-ce que vous êtes malade ?

PRUDENT.

Non , mais c'est que je suis bien aise de compter avec vous. Je suis bien convaincu que vous me volez : ainsi , voyons un peu

Dd iv

nos affaires. Combien y a-t-il encore de vin dans ma cave ?

M. JACQUES.

Demandez-le à madame Françoisse , elle y a été la dernière.

DAME FRANÇOISE.

Hé mais , il y a cinq demi-muids de bu , & l'autre qui est bien avancé au dessous de la barre.

PRUDENT.

Plait-il ? Et les six demi-muids que j'ai fait encaver il n'y a pas long-temps , que sont-ils devenus ?

M. JACQUES.

Ce qu'ils sont devenus ? Ils ne sont pas encore bus , mais patience.

PRUDENT.

Fort bien : rendez-moi compte des bouteilles qu'on a tiré , & de toutes celles qu'on a bu.

M. JACQUES.

Volontiers. Secondement. . . .

PRUDENT.

Bon , secondement : premierement.

M. JACQUES.

Et bien , premierement , si vous voulez ; qu'est-ce que cela me fait , à moi ? Premierement donc , votre vin est bu. Tenez , je suis homme d'honneur & de réputation . j'aime à boire.

PRUDENT.

Mais comment bu ? Venons au détail.

M. J A C Q U E S.

Patience : premierement . . . oui premierement , huit bouteilles pour laver les jambes à vos chevaux.

P R U D E N T.

Comment , maraut , vous employez huit bouteilles de mon meilleur vin à laver les jambes de mes chevaux ?

M. J A C Q U E S.

Je ne vous dis pas cela , moi. Le vin n'a pas servi à laver les jambes aux chevaux , mais nous le buvions en les lavant. Vous voyez bien que je ne prêche que dans la contrition du discours. Plus, porté à la maison de campagne trente-six bouteilles.

D A M E F R A N Ç O I S E.

Cela est vrai , je les ai vu emporter.

P R U D E N T.

Oui , mais il me souvient qu'on en rapporta douze.

M. J A C Q U E S.

Qu'est-ce que cela me fait , à moi ? Elles ont toujours été portées , & à Paris on punnit les volontés. Ainsi quand le vin est tiré, il faut le boire.

D A M E F R A N Ç O I S E.

Oh , dame : cela est vrai à la lettre.

P R U D E N T.

Passé. Après.

M. J A C Q U E S.

Plus , pour avoir donné un bouquet à

dame François. Nous rîmes bien , toujours.

D A M E F R A N Ç O I S E.

Hélas , oui ! Le pauvre garçon entra dans ma chambre à minuit , mais nous ne bûmes que six bouteilles à nous deux.

M. J A C Q U E S.

Comment six ! Et celles que nous bûmes sur le tonneau. Hem ?

D A M E F R A N Ç O I S E.

A propos , je l'avois oublié. *A Prudent.*
Ah , monsieur , qu'il compte bien !

P R U D E N T.

Je trouve qu'il compte fort mal. Après.

M. J A C Q U E S.

Plus, pour avoir fait revenir mademoiselle Angelique de son évanouissement , huit bouteilles.

P R U D E N T *en colere.*

Oh , ma foi , je perds patience. Coquin...

M. J A C Q U E S.

Quoi , vous vous fâchez ?

P R U D E N T.

Oui , maraut , je me fâche , &c. . . .

M. J A C Q U E S.

Tant pis pour vous. Voilà le mémoire de votre vin. Il est bu.

P R U D E N T.

Il est bu ? Je vous ferai pendre. . . .

M. J A C Q U E S.

Archibu.

PRUDENT.

Sortez de chez moi tous deux , vous êtes des voleurs.

M. JACQUES.

Peritacetibu , contrarchibu. Ils sortent.

PRUDENT. *seul.*

Mais voici ma femme. Tâchons de savoir ses sentimens , & conduisons-la chez le prince.

S C E N E I I I.

PRUDENT, COLOMBINE.

PRUDENT.

JE vous trouve fort à propos. Où allez-vous , ma mie ?

COLOMBINE.

J'allois chez Araminte , où l'on m'attend pour jouer.

PRUDENT.

Vous y passerez le reste du jour ?

COLOMBINE.

Si la partie me fait plaisir.

PRUDENT.

Fort bien : mais un mari , à votre compte , est donc un émetique , que les femmes ne doivent prendre qu'à l'extrémité ?

COLOMBINE.

Je croi pour moi , que le plaisir est reci-

proque , quand l'on trouve le secret de se passer l'un de l'autre. Le fastidieux personnage que l'on joue tête-à-tête , à la lueur du flambeau de l'hymen , & sur tout quand à force d'avoir brûlé , on le voit s'éteindre de jour en jour !

PRUDENT.

Que c'est un beau champ pour vous que ma vieillesse ! Ne semble-t-il pas , à vous entendre parler , que trente années de plus ou de moins défigure le mérite du mariage ? Vraiment , c'est un beau couple , à votre avis , que deux jeunes cervelles , qu'un jeune godelureau , qui . . . & fi , morbleu , fi ! cela s'appelle manger son bled en herbe.

COLOMBINE.

Je l'avoue : mais quand il vieillit trop longtemps dans le grenier , il sent la poussière.

PRUDENT.

C'est perdre le temps , que de raisonner avec vous. Dites-moi , que pensez-vous du prince ?

COLOMBINE.

Il a tout le mérite d'un joli homme.

PRUDENT.

Une femme qui en seroit aimée , vous paroîtroit-elle pas heureuse ?

COLOMBINE.

Sans doute.

PRUDENT.

Il est bien fait , & jeune , qui plus est.

COLOMBINE.

Que voulez-vous dire par-là ?

PRUDENT.

Je veux dire qu'il vous aime , & qu'il m'en a fait confidence.

COLOMBINE.

Et vous ne vous êtes pas efforcé de chasser de son cœur une passion qui vous deshonore ? Allez , indigne époux , vous mériteriez....

PRUDENT.

Bon : il ne fait pas que tu es ma femme , je veux que nous l'allions voir ensemble.

COLOMBINE.

Quoi , vous avez la lâcheté de me proposer....

PRUDENT.

Je n'y entends pas de finesse.

COLOMBINE.

Non ? Hé bien , j'irai ; mais pour lui dire que vous êtes le plus indigne de tous les hommes. Ah , je me trouve mal !

PRUDENT.

Hola , ho ! ma femme ? Ah , maudite complaisance ! Mais elle revient ; ce ne sont que vapeurs de vertus qui passent.

COLOMBINE.

Laissez-moi m'en aller.

PRUDENT *à genoux.*

Permetts , je t'en conjure , que je te mène chez lui.

COLOMBINE.

Non , jamais . . . y a-t-il bien loin ?

PRUDENT.

Tout-ici près.

COLOMBINE.

Je n'y consentirai jamais . . . Quel âge dites-vous qu'il a ?

PRUDENT.

Vingt ans , ou environ,

COLOMBINE.

Quand il en auroit encore moins . . .
M'aime-t-il beaucoup ?

PRUDENT.

A la fureur.

COLOMBINE.

Il faut bien aimer un mari , pour avoir
cette complaisance. Et quand irons-nous ?

PRUDENT.

De ce pas.

COLOMBINE.

Hélas , vous faites de moi tout ce que
vous voulez. *A part.* Rira bien de nous
deux qui rira le dernier.

S C E N E I V.

LEANDRE en tailleur , PIERROT .
ANGELIQUE.

LEANDRE *seul.*

LA crainte est toujours le partage des cœurs fideles. Angelique m'aime , & elle est sûre de ma tendresse ; mais une femme change aisément. Voyons si à la faveur de ces habits , je pourrai découvrir ses veritables sentimens. Hola , quelqu'un ?

PIERROT *sortant de la porte.*

Tout beau , monsieur , ne frappez pas si fort. Et parbleu , vous rompez cette porte.

LEANDRE.

Je n'y ai pas encore touché.

PIERROT.

Oh , oh , c'est qu'elle sent les voleurs de loin.

LEANDRE.

Hélas , si vous me connoissiez ; vous parleriez d'une autre sorte. Je suis tailleur de ma profession , & je viens prendre la mesure à mademoiselle Angelique pour ses habits de nôce.

PIERROT.

Et que ne parlez-vous ? Je suis homme

d'accommodement. Tenez , pourvu que vous me fassiez un habit des rognures , je vous laisserai couper à la pièce.

LEANDRE.

Je suis fâché de ne pouvoir pas faire votre affaire. Je ne travaille point pour hommes , je ne travaille que pour femmes.

PIERROT.

Si cela est , on n'a que faire de vous ici ; car je travaille en femmes aussi bien que personne.

LEANDRE.

Obligés-moi d'appeller ta maitresse.

PIERROT.

Tenez ; la voilà. *Il l'appelle.* Mademoiselle Angelique ?

ANGELIQUE.

Que veux-tu , Pierrot ?

PIERROT *montrant Leandre.*

C'est ce monsieur qui vient pour vous tailler.

LEANDRE.

Oui , mademoiselle , c'est moi qui viens vous prendre la mesure de vos habits de nôces de la part de monsieur de Pommenville , gentilhomme veuf & normand , fils d'un huissier à verge. . .

PIERROT.

Belle genealogie !

ANGELIQUE.

Cela seroit dépense perdue , je ne veux
point

point de monsieur de Pommenville, & je mourrai mille fois plutôt que de manquer à la foi que j'ai promise à mon cher Leandre.

LEANDRE *ôtant sa fausse barbe.*

Ah, ma chere Angelique, que je vous ai d'obligation ! *Il se jette à ses genoux.*

PIERROT.

Comment, monsieur ? Et que faites-vous là ?

LEANDRE *se relevant*

Je prends la mesure.

PIERROT.

Malepeste ! vous prenez la mesure bien bas. Ah, ah, c'est monsieur Leandre ! voilà le veritable tailleur pour les juppons de nôces.

ANGELIQUE.

Quelqu'un entre, remettez votre barbe.



S C E N E V.

ARLEQUIN en tailleur , suivi d'un garçon tailleur , & les mêmes.

ARLEQUIN après les avoir regardé.

Qui est mademoiselle Angelique de vous trois ?

PIERROT *riant.*

C'est moi. Le drôle de corps ! Ah , ah !

ANGELIQUE.

Que voulez-vous , monsieur ? C'est moi.

ARLEQUIN.

C'est que je suis tailleur en grand , en petit , en menu , en long & en large ; & je viens de la part de monsieur de Pommenville , pour vous agrandir , élargir , rétrécir ; enfin pour vous mettre toute telle que vous voudrez paroître.

ANGELIQUE.

Vous avez fait trop peu de diligence , & monsieur vous a prévenu.

PIERROT.

Oui , monsieur a pris les devants.

ARLEQUIN.

Oh , il y a toujours quelque chose à refaire autour d'une femme ; & pour peu que je vous accommode , je trouverai assez de besogne.

LEANDRE *vers Arlequin.*

Voilà un homme bien tourné , pour travailler pour mademoiselle !

ARLEQUIN.

Parbleu, en voilà bien d'un autre ! *A Angelique.* Mademoiselle , ne vous fiez pas à cet homme-là , il ne seroit bon tout au plus qu'à enfiler des éguilles.

LEANDRE.

Et toi , à faire des robes de chambres aux quinze-vingts.

ARLEQUIN.

Et toi , à habiller un sac de bled.

ANGELIQUE.

Pour bien juger de l'adresse de l'un & de l'autre , il faudroit que jeusse vu de vos ouvrages. *A Arlequin.* O ça , monsieur le tailleur , voyons comme vous vous y prendrez : que dites-vous de ma taille ?

ARLEQUIN *après l'avoir examinée.*

Je dis que jamais receveur des tailles n'a eu une taille si bien taillée que votre taille. Je la trouve un peu enflée : mais que cela ne vous mette pas en peine , je la rembourserai comme il faut. Je vais vous montrer le modele sur lequel nous nous reglerons. *Vers le garçon tailleur.* Hé , montrez ce corps de juppe à mademoiselle.

ANGELIQUE.

Qui est cet homme-là ?

Ee ij

ARLEQUIN.

C'est un de mes garçons, le premier homme du monde pour les gourgandines. Tenez, mademoiselle. *Il fait voir à Angelique un corps de juppe d'une grandeur extraordinaire, chargé de plusieurs bourlets.*

ANGELIQUE.

Ah, ciel, l'horrible chose ! Si routes les femmes étoient faites ainsi, personne ne les regarderoit.

ARLEQUIN.

Oh, que cela ne vous étonne pas, il vous ira comme une peinture ; & en tout cas, s'il se trouve trop étroit, nous l'élargirons : le faiseur n'est pas mort.

ANGELIQUE.

Mais je serois curieuse de savoir en détail l'usage de toutes ces fausses pièces dont votre corps est chargé ?

ARLEQUIN.

Je vais vous les expliquer. Avez-vous, par exemple, une épaule plus haute que l'autre : voici de quoi l'égaliser. N'avez-vous point de gorge : voici de quoi vous en fournir. Etes-vous déhanchée : voilà de quoi vous faire des hanches ; & si vous n'êtes pas contente de votre groupe, je viens d'en livrer une à la veuve d'un élu, à qui il ne manquoit que la parole.

ANGELIQUE.

Grace au ciel, je n'ai que faire de tout

Cela. Monsieur , votre maniere d'habiller ne me convient pas , c'est pourquoi je m'en tiendrai à mon premier tailleur.

A R L E Q U I N.

Vous n'y songez pas , mademoiselle. Savez-vous que c'est moi qui ai habillé la nourrice de Romulus & de Remus ? Dame , elle avoit de la gorge , celle-là.

L E A N D R E.

Insolent , si tu ne te retires , je te ferai donner cent coups de bâton.

A R L E Q U I N

Des coups de bâton à un homme de ma qualité ! Par la jernibleu , si je prends mes ciseaux , je lui couperai . . . *A Angelique.* Otez-vous , madame. Je lui couperai les oreilles à ce coquin-là.

A N G E L I Q U E.

Allez , vous êtes un impertinent : retirez-vous , & au plus vite.

A R L E Q U I N.

Que je me retire ? Je ne me retirerai pas qu'il ne m'ait fait réparation des coups de bâton qu'il veut me donner.

LEANDRE s'avançant sur Arlequin.

Tu crois peut-être avoir à faire à un maudit comme toi. Tiens , coquin , me connois-tu à présent ? *Il ôte sa fausse barbe.*

A R L E Q U I N d'un ton ferme.

Oui , morbleu , je vous connois : vous êtes monsieur Leandre , c'est à dire un fri-

pon ; & pour vous faire voir que je ne vous cede en rien , je suis Arlequin , un fripon comme vous. *Il ôte aussi sa fausse barbe.*

LEANDRE.

Hé , c'est toi , mon cher Arlequin !

ARLEQUIN.

Moi même. Je suis venu ici pour vos intérêts , afin d'avertir mademoiselle Angélique que je viendrai bien-tôt déguisé en monsieur de Pommenville , & que je l'enlèverai dans une chaise.

ANGÉLIQUE.

Il me semble que j'entends mon pere.

ARLEQUIN.

Et vite , sauvons-nous : & vite , & vite. *Ils sortent.*

SCENE VI.

Le théâtre représente l'appartement du prince.

PRUDENT, COLOMBINE,
LE PRINCE.

PRUDENT.

Seigneur , je suis de parole , & voila ce que vous m'avez demandé.

LE PRINCE.

Que je vous ai d'obligation !

PRUDENT *bas à Colombine.*

Prends bien garde à ce que tu vas dire.

LE PRINCE.

Ah , madame , qu'on exprime mal une joye qui se fait trop sentir ! Si l'amour n'avoit pris soin de preparer mon cœur à soutenir le pouvoir de vós yeux , je desespererois que vous fussiez jamais jusqu'à quel point je vous aime.

PRUDENT *à part.*

Quelle croquinolle pour mon honneur !
Je ne lui ai pourtant pas appris cela.

COLOMBINE.

Après une si belle idée d'un portrait comme celui que vous vous étiez fait , il falloit éviter de voir l'original.

PRUDENT *à Colombine.*

C'est fort bien répondu. Courage , ma fille.

LE PRINCE.

Ah , madame ! faites - vous vous même plus de justice , & examinez s'il est possible de vous voir , sans ressentir pour vous tout ce que vous m'avez inspiré : que manqueroit-il à mes transports pour vous le persuader ? Je me suis peut-être fait mal entendre : mais ne faites point souffrir à mon cœur le défaut de mes expressions. Où trouver des termes proportionnés à la violence de ma passion ? & puisque l'esprit a peine à le concevoir , que peut-il produire pour le persuader ?

Ee iv

Vous ne vous expliquez que trop bien , seigneur , & je crains de vous trop entendre.

PRUDENT *à part.*

Il y a quelque chose là qui choque mon imagination. *A Colombine.* N'approches pas si près de lui , lâches-lui un peu la mesure.

LE PRINCE.

Que craignez-vous , madame ? Vous ne me répondez point : Mon cœur ne vous paroît-il pas assez tendre ?

COLOMBINE.

On croit facilement ce qui fait plaisir : mais , seigneur , quelle preuve ai-je de votre constance ?

PRUDENT *à Colombine.*

Hé , ne lui en demande pas , je n'y trouverois pas mon compte.

LE PRINCE.

Ah , s'il faut garantir cette constance par un serment dont je fremis moi-même : puis-je ne voir jamais vos yeux , mes uniques dieux , mon unique espérance , si mes discours ne sont les sincères interprètes de l'amour dont je brûle pour vous : enfin puissiez-vous me haïr autant que je vous aime. De quels maux plus affreux pourroit être accablé un parjure !

COLOMBINE *en soupirant.*

Hélas !

PRUDENT.

Ouf ! elle a pris son haleine là bien mal à propos.

LE PRINCE.

En croirai-je ce soupir ? Vous ne répondez point.

COLOMBINE.

Je vous regarde , je me trouble , que puis-je vous dire de plus ?

PRUDENT *à part.*

Tu n'en dis que trop , double masque.

LE PRINCE.

Mais vous détournez les yeux. Ah , cruelle , vous me haïssez !

COLOMBINE.

De quoi me serviroit de vous hair ? La haine qu'on affecte pour ce qui plait , est une espee de ruine , qui marque l'endroit de l'embrasement.

PRUDENT *à Colombine.*

Allons , ma fille , donnez-lui le bon soir & allons-nous-en.

LE PRINCE.

Par vos genoux que j'embrasse. . .

PRUDENT *à Colombine.*

Notre souper est tout prêt. Viens-t-en donc ?

COLOMBINE.

Ah , seigneur , on nous écoute. Dérobez ma foiblesse à la honte que j'aurois , si elle avoit d'autres témoins.

Qu'on fasse sortir tout le monde, ou plutôt, madame, entrons dans le jardin. *A Prudent.* Monsieur Prudent, demeurez.

COLOMBINE.

J'y consens. *A part.* Je me doute bien que Mezzetin ne me laissera pas seule longtemps. *Le Prince & Colombine rentrent.*

PRUDENT *après avoir fait quelques mouvemens pour l'arrêter.*

Elle s'en va : Au voleur, au voleur, au feu, à l'aide ! Hélas, quel parti prendre ! Mon esprit se trouble déjà par avance. *A Pierrot qui survient.* Ah ! mon pauvre Pierrot, tu me vois au désespoir.

PIERROT.

Qu'avez-vous donc ? Vous alarmez tout le voisinage. Je gage que vous avez fait quelque sottise.

PRUDENT.

Ma femme, ma femme. . . Ouf !

PIERROT.

Que lui est-il donc arrivé ? Vous ouvrez la bouche comme s'il y avoit quelque pièce de four à y mettre.

PRUDENT.

Hélas, on vient de me l'enlever !

PIERROT.

Voilà ce que c'est que de me l'ôter. Tant que je l'ai eue, il ne lui manquoit pas un fer, je vous l'ai rendue nette comme l'œil, & je

ne vous l'ai pas plutôt laissée , que vous l'avez perdue.

P R U D E N T.

C'est la plus noire trahison qu'on ait vu ;
& c'est le prince qui me l'enleve.

P I E R R O T.

Ah , si ce n'est que lui , je ne suis plus si fâché : elle ne sort presque pas de la famille : il vaut mieux avoir obligation à ses amis qu'aux autres.

P R U D E N T.

Ne railles point , Pierrot : je ne prends point goût à tes plaisanteries.

P I E R R O T.

Et bien , faites-le assigner pour qu'il vous la rende. Peu de gens se laissent contraindre pour acquitter de pareilles dettes.

P R U D E N T.

Ah , Pierrot , si tu savois ce que c'est qu'une femme , & combien notre honneur y est attaché !

P I E R R O T.

Je m'en doute à peu près. Mais venez avec moi. Ne pleurez donc pas , vous me faites peur. Mezzetin nous attend , & vous verrez que vous n'êtes pas si à plaindre : allons donc vite , car je croi que la chose presse. *Il s'en va.*

P R U D E N T.

Allons, mon pauvre Pierrot ; tu es le plus honnête homme que je connoisse.

SCENE V III.

PRUDENT, *ARLEQUIN* dans une chaise
à porteurs.

UN PORTEUR *arrétant Prudent.*

Monsieur, enseignez-moi où demeure
mon sieur Pruneau ?

PRUDENT.

Je ne le connois pas, mon enfant. *Il veut
s'en aller.*

LE PORTEUR *l'arrétant toujours.*

C'est un qui s'appelle Impudent ,
Pudent . . . Imprudent.

PRUDENT.

Si c'est Prudent, c'est moi, si non, ser-
viteur.

LE PORTEUR.

Prudent, oui, monsieur. C'est monsieur
de Pommenville, votre gendre, que je
vous apporte.

PRUDENT.

Monsieur de Pommenville ? Ah, que
j'aie le plaisir de le voir !

ARLEQUIN *sortant de la chaise.*

Quoi, c'est vous, monsieur Prudent !
Hé parbleu, beau-pere, & où diable vous
fourez-vous ? j'ai feuilleté toute la hale pour
vous trouver. *Il l'embrasse.*

PRUDENT.

Si j'avois su votre arrivée , je vous aurois prévenu avec empressement.

ARLEQUIN.

Si votre fille est au même degré de chaleur , je tiens déjà la chose bien avancée ; & sans que je prisse la peine de la venir chercher moi-même , elle auroit payé à vue à mon ordre.

PRUDENT.

Vous la trouverez toute disposée à m'obéir.

ARLEQUIN.

Quoi : se jeter ainsi à corps perdu dans les bras d'un homme à la première semonce d'un pere ? Diable ! une fille est une machine bien prompte à faire mouvoir sur le fait du mariage.

PRUDENT.

Ah ! monsieur , ma fille est vertueuse.

ARLEQUIN.

Vraiment , c'est comme il me la faut ; car je ne m'accommoderois pas d'une femme qui auparavant d'avoir tâté du mariage en original , en auroit tiré maintes copies par devers elle.

PRUDENT.

Vous n'aurez pas sujet de vous en plaindre. Mais , que dites-vous de Paris ?

ARLEQUIN.

Hé si , monsieur ! Les rues y sont trop

longues & trop larges de la moitié. Ma foi, notre ville de Dieppe est bien plus ramassée que cela. Et si ! on n'y est point poli. Vraiment, nous avons bien un autre air que vos badauts. Ce sont de vrais lourdauds, ils n'ont jamais vu un quartier de froment en face, & sans nous les poulets d'Inde seroient des monstres inconnus pour eux. Mais a propos, beau-pere, il me semble que vous ne parlez pas de souper. Ne vous y trompez pas au moins ; je ne verrai votre fille qu'après une ample repaïssance.

PRUDENT.

Ce n'est point ici la cuisine, & je fais trop bien vivre pour vous y recevoir.

ARLEQUIN.

Quelle façon ! quel abus, que d'affecter de certains appartemens pour une cuisine ! Je veux que tout soit en cuisine chez moi, jusques au grenier. Et mort de ma vie, ou trouvez-vous de plus beau meuble qu'une broche, qu'une leche-frite ? J'en ai une bibliotheque chez moi qui vaut bien le code.

PRUDENT.

Dans un moment, si vous voulez, on va nous servir la collation, en attendant le souper.

ARLEQUIN.

Puisque cela est ainsi, faites-moi la meilleure chere que vous pourrez, &

n'allez pas vous excuser en disant que vous me traitez en ami. Ces sortes de civilités-là sont de vrais coupe-gorges pour mon appétit. Il faut que vos assiettes soient revues, corrigées & augmentées. Mais voyons votre fille, je me restraint aujourd'hui en sa faveur ; car pour l'ordinaire, je ne me sers d'une femme que comme d'un cure-dent après le repas.

PRUDENT.

Tenez, monsieur, la voici. *A Angelique.*
Angelique, saluez votre futur, monsieur de Pommenville.

ANGELIQUE *bas.*

Monsieur de Pommenville ? Ah, ah ! *Elle rit.* C'est Arlequin !

ARLEQUIN *après avoir regardé Angelique.*

Comment diable ! je ne vous croyois pas si belle de moitié. Voilà des yeux qui seront d'un terrible revenu pour le futur, & ils doivent faire un furieux ravage quand vous leur lâchez la bride sur le cou.

ANGELIQUE.

De quelque manière qu'ils vous paroissent, leurs regards se fixeront toujours sur vous.

ARLEQUIN.

Ah, morbleu, beau-pere, quel monstre d'esprit vous avez là ! Il faut que vous renonciez aux prétentions que vous avez sur

pâreille geniture ; jamais telle farine n'est sortie de votre sac , & vous l'avez trouvée toute blutée dans votre aristote.

ANGELIQUE.

Tout de bon , me trouvez-vous de l'esprit ?

ARLEQUIN.

Je vous en trouve tant , que je crains qu'il ne regorge. Mais comme je ne veux tromper personne ; avant de rien conclure , trouvez bon que je vous fasse part d'une petite maxime que j'ai faite pour servir de regle à celle qui tombera sous ma coupe. Cela n'est pas long , c'est un quatrain en six vers. Ecoutez.

Il faut veiller toi-même au soin de ton ménage ,
Pour voir si de tes biens on fait un bon usage.
On se repose en vain dessus la bonne foi
Des gens que l'on commet à cette économie :
A d'autres de ce soin , malheureux qui se fie :
Bats ta femme & ton bled , tout ira bien chez toi.

PRUDENT.

Mais , monsieur , vous allez effrayer ma fille.

ARLEQUIN *vers Angelique.*

Cela ne doit point vous dégoûter de mes manieres. Je vous aimerai beaucoup , & je vous rosserai de même.

PRUDENT.

Allons , mon gendre , entrez , le souper est tout prêt.

ARLEQUIN.

Tant mieux , car votre physionomie commençoit

mençoit à m'alterer. Vous voyez que je suis ingenu. Vous voulez bien qu'avec la même ingenuité je vous demande une grace.

PRUDENT.

Vous n'avez qu'à parler.

ARLEQUIN.

Prêtez - moi votre fille pour un moment.

PRUDENT.

Comment donc ?

ARLEQUIN.

Et oui , c'est que je veux lui faire présent de quelques petits bijoux , & afin qu'elle les choisisse à sa fantaisie , je vais la faire mener chez l'orphevre dans ma chaise.

PRUDENT.

Oh , pour cela , je le veux bien. Allez avec monsieur , ma fille , allez.

ARLEQUIN *ouvrant la chaise.*

Entrez , mademoiselle. Pour moi , je m'en vais toujours devant. Adieu , beau-pere. Ah , ah ! *Il rit.* Quel nigaud ! Ah , ah. *Il s'en va.*

PRUDENT.

Ouais ! il me semble que monsieur de Pommenville rioit en s'en allant. Ne seroit-ce point ici un tour de maitre Gonin ? Voyons. *Aux Porturs.* Attendez un peu , vous autres , je veux dire un mot à ma fille avant qu'elle parte.

A moins que mon maitre ne soit là , monsieur , je n'ouvre ma chaise à personne.

PRUDENT.

Faquin , je te la ferai bien ouvrir de force. Holà , quelqu'un de mes gens ? Pierrot , maitre Jacques , Picard ? assommez - moi ces coquins de porteurs. *Les domestiques de Prudent sortent armés de broches , de ballais , de pelles , de pincettes & autres choses semblables. La chaise à porteur s'ouvre , & représente une forteresse , d'où après avoir tiré des grenades sur les domestiques de Prudent , on fait une sortie , & on les chasse à coups de bâton.*



SCENE VIII.

Le théâtre représente le jardin du prince.

COLOMBINE, LE PRINCE,
ARLEQUIN en magicien qui survient.

COLOMBINE seule.

JE suis étonnée du peu de diligence de Mezzetin. Il m'avoit promis de me tirer dans peu des mains du prince. Mais, hélas ! le voici. LE PRINCE.

Enfin , madame , me voila débarrassé de mes fâcheux , & je viens auprès de vous expier un crime dont mon cœur n'a déjà que trop souffert. Comptez , madame , que ce n'est pas sans violence que j'ai pu me résoudre à m'éloigner de vous.

COLOMBINE.

Il ne faut pas que l'amour vous fasse négliger le soin de vos affaires. Mais , seigneur , j'ai une grace à vous demander

LE PRINCE.

Vous n'avez qu'à commander, madame.

COLOMBINE.

Permettez que je vous quitte.

LE PRINCE.

Permettre que vous me quittiez ? Ah , madame ! demandez-moi une autre chose que celle-là.

COLOMBINE *d'un ton ferme.*

Et que prétendez-vous encore ?

LE PRINCE.

Vous voir , vous aimer , & vous le dire
à tous momens.

COLOMBINE.

Vous n'êtes pas encore où vous pensez ,
seigneur ; j'ai des secours invisibles. *Elle veut
s'en aller.*

LE PRINCE.

Et moi , je m'opposerai à tous les secours
dont vous vous flattez. *Il la suit.*

COLOMBINE *se retournant.*

Arrêtez , seigneur , ou la mort la plus vio-
lente me délivrera de vos poursuites. *Elle
s'enfuit.*

LE PRINCE.

Non , non , n'espérez pas. . . .

ARLEQUIN *en magicien.*

Fermati, temerario. (Il l'empêche d'avancer.)

LE PRINCE.

Qui es tu , toi qui pretens m'empêcher
de suivre l'objet que j'aime ?

ARLEQUIN.

Qui je suis ? tremblez à mon aspect. Je
suis le procureur fiscal du village de Pluton ,
& celui qui paraphe l'honneur des femmes
ne varietur.

LE PRINCE.

Quand tu serois tout l'enfer ensemble , il
faut que tu perisses. *Il met le cimeterre à la
main , & lui en voulant décharger un coup sur
la tête , Arlequin le touche de sa baguette , &
le rend immobile.*

ARLEQUIN *baisant sa baguette.*

Ah , ma chere baguette , que je t'ai d'obligation ! Sans toi j'étois fricassé : mais il faut que je le rende témoin de ma puissance. *Il le desenchante.* Tiens , vois jusqu'où s'étend mon pouvoir. Je fais avancer les montagnes. *Il frappe la terre, & la montagne s'avance.* Et pour peu que tu t'obstines à me chagriner , je te ferai cesser d'être homme pour tout le reste de ta vie.

LE PRINCE *tout effrayé.*

Ah , seigneur ! puisque vous êtes si puissant , faites-moi voir ma maitresse.

ARLEQUIN.

Volontiers : mais auparavant rengainez : *renguenate.* (*Le prince met le cimenterre dans le fourreau.*) A present qu'il n'y a plus rien à craindre pour moi , je vais travailler à vous rendre heureux , en vous faisant voir l'objet que vous aimez.

LE PRINCE.

Ah ! de grace , faites-moi voir le feu de ses beaux yeux.

ARLEQUIN.

Oui, vous verrez le feu de ses beaux yeux , mais il sera si loin du bassinet que la poudre n'y prendra pas. *Il tourne autour du prince , en faisant beaucoup de postures plaisantes avec sa baguette : & après plusieurs lazzi de cette nature il dit :* Démon , par le pouvoir que j'ai sur toi , que cette montagne se change en un

palais magnifique. *Aussi-tôt la montagne change. On voit à la place un palais magnifique, & Prudent & Colombine à une fenêtre du palais.*

LE PRINCE.

Que vois-je : ma maitresse avec mon gouverneur ! PRUDENT.

Oui , seigneur , c'est ma femme.

ARLEQUIN *au prince.*

Cela est vrai ; & peu s'en est falu qu'elle n'ait été la vôtre. Vous vouliez gouverner la femme du gouverneur , vous !

LE PRINCE.

Quoi , madame , monsieur Prudent est votre époux ?

COLOMBINE.

Oui , seigneur.

LE PRINCE.

Qui l'auroit cru ! Je suis tout hors de moi. *A Arlequin.* Quel parti prendre ?

ARLEQUIN.

Vous consoler , ou vous pendre.

LE PRINCE.

Oh , je connois qu'il faut ceder. Oui , monsieur Prudent , vous avez triomphé. Je renonce au penchant de mon cœur , & je me rends à la vertu de madame votre femme. *ARLEQUIN à part.*

Voilà une action qui sent bien son étranger : un françois n'en seroit pas demeuré-là. *Haut.* Mais ce n'est pas le tout. *A Prudent.* Ecoutez , bon homme ; après vous avoir

Fait retrouver votre femme fidele , si vous ne donnez votre fille Angelique à Leandre, je m'en vais tout à l'heure vous métamorphoser en une forme de fromage de milan.

PRUDENT.

Je vous ai trop d'obligation pour vous refuser quelque chose. Je consent que ma fille Angelique épouse Leandre.

ARLEQUIN.

Et moi, pour celebrer un si heureux jour, je m'en vais vous faire voir un échantillon de ma puissance , & vous donner un divertissement de ma façon.

Il frappe le palais de sa baguette : le palais se change aussi-tôt en un jardin très agréable , & rempli de jets d'eau , & de berceau. Bacchus suivi de plusieurs satyres , s'avance en dansant ; & après qu'on a dansé ,

BACCHUS chante.

Vive , vive le dieu de la tonne ,
Avalons le vin qu'il nous donne.

Il boit , & verse du vin à tous les satyres.

LE CHOEUR.

Vive , vive , &c.

BACCHUS.

Enfans de Bacchus ,
Ne vous plaignez plus
De mes faveurs ,

Cette année a tari vos pleurs.

LE CHOEUR.

Vive , vive , &c.

BACCHUS.

Venez tous boire à tasse pleine
De ce jus délicieux ;

Quand Bacchus remplit sa bedaine,
Venus ne s'en trouve que mieux.

*Il leur verse encore à boire , & ils s'en vont
en chantant :*

Vive , vive le dieu de la tonne ,
Avalons le vin qu'il nous donne.







LE
TOMBEAU
DE
MAITRE ANDRE.

COMEDIE EN UN ACTE.

Mise au théâtre par monsieur de B*** &
representée pour la premiere fois par les
comediens Italiens du Roi , dans leur
hôtel de Bourgogne , le 29 de Janvier
1695.

A C T E U R S.

MAITRE ANDRE' cabaretier. *Mezzetin.*

MARINETTE femme de maitre André.

COLOMBINE fille de maitre André.

PIERROT domestique de maitre André.

ARLEQUIN amant de Colombine.

SCARAMOUCHE soldat.

UN TAMBOUR. *Mezzetin.*

DEUX GARÇONS cabaretiers chantans.

Octave , Leandre.

Les suivans de la pompe funebre.

La scene est dans le cabaret de maitre André.



L E
T O M B E A U
D E
MAITRE ANDRE'.

S C E N E I.

MEZZETIN en tambour , une bouteille à la main , SCARAMOUCHE en soldat.

M E Z Z E T I N .



La rivière , à la rivière , si tu as envie de t'abreuver.

S C A R A M O U C H E

Tu as beau faire , la bouteille m'appartient , & je l'aurai.

M E Z Z E T I N .

C'est donc quand je l'aurai bue.

SCARAMOUCHE *tirant l'épée*

Ah , morbleu , c'est trop m'insulter. L'épée à la main , coquin.

MEZZETIN.

Je le veux bien. J'ai déjà remarqué la place où je te veux donner le coup.

SCARAMOUCHE.

Et moi , si je te prens , avec mon doigt , je te leverai si haut, que tu auras plutôt peur de la faim que de la chute.

MEZZETIN.

Nous verrons : mais il faut faire les choses dans les formes ; car il n'est pas sçant de sortir de ce monde sans prendre congé de ce qu'on aime. Faisons mutuellement nos adieux à la bouteille.

SCARAMOUCHE.

Soit , je veux bien t'accorder ce délai.

MEZZETIN *habille la bouteille de noir , & chante :*

Digne rejetton de la treille,
Soyez témoin de mes transports jaloux.
Pour ne vous perdre pas , & beauté sans pareille,
Je m'expose aux plus rudes coups.

Ah ! ma chere bouteille,
Votre charmans glou , glou ,
Nuit & jour me réveille.

Que mon sort seroit doux ,
Si je vivois pour vous !

T O U S D E U X *ensemble.*

Que mon sort seroit doux,
Si je vivois pour vous.

SCARAMOUCHE.

Hé bien, es-tu prêt à présent à te laisser tuer ?

MEZZETIN.

Ecoutes , n'y auroit-il point moyen d'accorder cette affaire , en buvant chacun notre moitié ? car je prévois un grand malheur ; le vainqueur sera pendu , & le mort ne boira pas. **SCARAMOUCHE.**

Ah , poltron , tu as peur !

MEZZETIN.

Non pas , mais c'est que je raisonne sur les événemens. Oh , voici Arlequin , veux-tu l'établir juge de notre différend ?

SCARAMOUCHE.

J'y consens.

S C E N E I I.

**ARLEQUIN, MEZZETIN
SCARAMOUCHE.**

ARLEQUIN.

B On jour , nos amis : comment va la joye ? Hé bien , êtes-vous toujours altérés ? Voici un temps bien salé, n'est-ce pas ?

MEZZETIN.

Tu viens à propos , car il faut que tu nous juges.

ARLEQUIN.

Ecoutez , vous pourrez bien aller tous deux aux galeres , si je m'en mêle. Mais de quoi s'agit-il ?

SCARAMOUCHE.

De juger un petit différend qui est entre nous.

ARLEQUIN.

Vous me prenez à propos pour vous juger , car je suis à jeun. De quoi est-il question ?

MEZZETIN.

D'une bouteille.

ARLEQUIN.

Et qui est la partie intervenante ? La colle de poisson , peut-être ?

SCARAMOUCHE.

Non , c'est une bouteille que nous avons volée.

ARLEQUIN.

Oh , si ce n'est que cela , il n'y a rien de plus aisé à décider. Je m'en vais l'avaler , & vous me verrez boire tous deux.

MEZZETIN.

Ce n'est pas ainsi que nous l'entendons.

ARLEQUIN.

Mais qui payera les épices du juge ?

SCARAMOUCHE.

Ecoutes , écoutes. Je suis entré ce matin dans un cabaret , j'ai vu la susdite bouteille sur la table : j'ai fait signe à Mezzetin de la prendre pendant que j'amusois la petite fille.

ARLEQUIN.

Où sont vos témoins ?

MEZZETIN.

Il n'y avoit que la bouteille.

ARLEQUIN.

N'est-ce point quelque faux témoin ? Est-elle bien pleine , au moins ? *Il prend la bouteille , & la soulève.*

SCARAMOUCHE.

Oh , je te le garantis sans reproche.

ARLEQUIN.

Mettez-moi donc en posture de vous juger ; il n'est pas de la bienséance qu'un juge donne ses audiences de bout , comment dormiroit-il ?

MEZZETIN.

Tiens , assis-toi sur mon tambour.

ARLEQUIN *étant assis.*

Fort bien. Or sus , plaidez. Sur-tout , point de supposition. Venez au fait avant que de commencer.

SCARAMOUCHE.

Je vous disois donc , monsieur. . . .

ARLEQUIN.

Attendez. Il me vient un scrupule. Nous disons en justice que *testis unus , testis nullus*, un seul témoin ne peut agir. N'en auriez-vous point quelqu'autre ? Là ; quelque grignon de pain , quelque morceau de fromage ?

MEZZETIN.

Voici un pain de deux liards , que j'avois pris pour boire mon vin.

SCARAMOUCHE.

Et voici un cervelas que j'avois pris dans le même dessein.

ARLEQUIN prenant le pain & le cer-
velat,

Oh , votre affaire va aller bon train.
Voici deux témoins qui pourront bien nuire au premier.

MEZZETIN.

Nous étions sortis ce matin ensemble. . . .

ARLEQUIN.

Attendez , tournez - vous un peu , que j'interroge les témoins. *Il boit & mange.* Ces raisons ne sont pas méchantes. Poursuivez.

MEZZETIN.

Nous avons vu la bouteille sur la table ;
& à cet aspect , monsieur. . . .

SCARAMOUCHE.

Tu as menti , c'est moi qui l'ai vue.

ARLEQUIN.

Point d'injures , vous faites comme les procureurs. Le cas est douteux , faisons le recollément des témoins. *Il boit & mange.* Ils parlent juste , il n'y a pas un seul article d'oublié. Je croi que vous gagnerez tous deux votre cause. *Voyant qu'il n'y a plus de vin dans la bouteille.* Je m'en vais juger , les témoins n'ont plus rien à dire. Paix-là , silence.

Je ne fais pas de ces donneurs d'arrets ,
Que dans le cabinet leur dicte une coquette.
Comme juge sensé je mange & bois les frais

De votre burlesque procès.

Des sottises d'autrui le barreau fait goguette.
Ma réponse en deux mots me va justifier.

Pour

Pour vous mettre d'accord , c'est ainsi que j'ordonne :
Tenez , prenez le verre , & vous prenez l'osier.
Adieu , jusqu'au revoir , la bouteille étoit bonne.

MEZZETIN.

Et j'en reçois le prix , je l'ai bien mérité.
Rappelant Arlequin qui s'en va. Monsieur ,
monsieur , l'on a corrompu mes témoins ,
faites que je leur parle.

ARLEQUIN.

Venez dans deux heures , je vous les fe-
rai voir tout corrompus. *Il s'en va.*

*Mezzetin & Scaramouche disent qu'il faut
penfer à l'enterrement de maitre André , ils
concertent entre eux de marier Scaramouche avec
sa veuve , & Arlequin avec Colombine sa fille.
Scaramouche dit à Mezzetin qu'il est en peine
de lui trouver une fille pour le marier. Mezzetin
dit qu'étant amis , il y auroit assez de ces deux
femmes pour tous trois. Ils s'en vont après cette
scene , qui se fait de caprice.*



S C E N E I I I.

Le théâtre représente une chambre dont on détache la tapisserie , avec plusieurs hardes qu'on met par monceaux sur une table.

MARINETTE , PIERROT.

MARINETTE *pleurant.*

AH , ah , ah , je n'en puis plus !
PIERROT.

Ne criez donc pas si haut , vous étouffiez ce pauvre mort.

MARINETTE.

Puis-je modérer ma douleur ! Le pauvre homme ! Nous étions bien nez l'un pour l'autre ! Il n'a jamais dit oui à ce que je lui demandois , & j'ai toujours dit non à ce qu'il vouloit que je fisse. Ah , Pierrot ! je lui ai bien dit qu'il se creveroit à force de boire.

PIERROT.

Bon bon : se creveroit ; vous vous moquez. Buvant toujours de la même façon , n'étoit-ce pas vivre de régime ?

MARINETTE.

Perdre un mari à la fleur de mon âge ! car je n'ai que trente ans , tu le fais bien.

PIERROT.

Oh , sans mettre la main au feu , cela est vrai. Il y a plus de dix ans que je vous l'ai entendu dire.

MARINETTE.

Je n'aurois plus le plaisir de le mettre au lit comme je faisois , quand il revenoit à la maison tout yvre & tout crotté. Pour cela, il n'étoit point incommode quand il avoit bu.

PIERROT.

C'étoit l'homme du monde qui rottoit le plus discrètement.

MARINETTE.

Mais , mon pauvre Pierrot , as-tu pris soin de songer à nos petites affaires ?

PIERROT.

J'ai déjà mis à l'écart toute la vaisselle d'argent , & une partie du linge. Je suis expéditif dans des affaires de pareille conséquence. Il faut prendre garde que votre fille ne s'en aille le dire à personne , c'est une petite créature bien remuante.

MARINETTE.

Tu as raison , Pierrot. Mais si nous consultations un notaire , je croi qu'avec les lumières qu'il nous donneroit , il nous ôteroit tout scrupule.

PIERROT.

Bon : je suis plus d'à-moitié notaire , car j'ai le cœur dur & sans foi. Il faut que vous fassiez passer les trois quarts du bien du dé-

sunt , & ce qu'il y a de meilleur chez vous , pour vos bijoux de noce , c'est bien assez de laisser à votre fille aînée le bouchon , la maison est déjà bien achalandée.

MARINETTE.

Je suivrai ton avis , Pierrot , car tu es homme d'esprit.

PIERROT.

On voit bien que vous ne savez encore ce que c'est que d'être veuve.

MARINETTE.

Oui , j'y suis résolue , je détournerai adroitement tout ce qu'il y aura de meilleur.

PIERROT.

Cela sera d'un grand soulagement pour le tuteur , que vous choisirez après à votre fantaisie. Mais que nous veut votre fille Colombine ?

MARINETTE.

Hélas : ne sauroit-elle nous laisser pleurer à notre aise !



S C E N E I V.

COLOMBINE, MARINETTE,
PIERROT.

COLOMBINE *tout effrayée.*

A H, ma mere, ma mere!

M A R I N E T T E.

Qu'avez-vous donc ma fille?

COLOMBINE.

Ah, ma mere! je croi que mon pere renue. Venez voir.

P I E R R O T.

Oh, je vous le garantis mort: il a laissé du vin dans son verre.

M A R I N E T T E.

Hélas, seroit-il bien vrai? Le pauvre homme! Pierrot, qu'en crois-tu?

P I E R R O T.

Bon: Est-ce qu'on attrape le monde comme cela! Puisqu'il a fait la figure de mourir, il faut qu'il acheve de bonne grace.

COLOMBINE *à Marinette.*

Vous avez bien peu d'empressement d'aller vérifier l'esperance que j'ai de voir revivre mon pere.

M A R I N E T T E.

Voyez, voyez ce qu'elle veut dire! Mon

Gg iij

cher mari. . . . Pierrot , as-tu songé à la tapisserie qui est dans la chambre ? hem ? Ah, ah ! *Elle pleure.*

PIERROT.

Hé , là , là , ne vous affligez pas tant ; il ne restera pas une toile d'araignée. *Vers Colombine.* Oh , que cela est vilain de vouloir faire revivre les gens qui sont morts !

COLOMBINE.

Mais il me semble que tout est en désordre ici. De quoi t'avises-tu , Pierrot , de détendre la tapisserie ?

PIERROT.

C'est que nous sommes si affligés , votre mere & moi , que nous ne savons ce que nous faisons.

MARINETTE.

Oui , Pierrot a raison.

COLOMBINE.

Mais si un notaire venoit pour faire au moins un inventaire ?

PIERROT.

Bon , bon : pourquoi dépenser de l'argent ? Laissez-moi faire ; je m'en vais apprendre à lire , & je vous inventoriserai après , tout cela par cœur.

COLOMBINE à *Marinette.*

Mais allez voir au moins , si je me suis trompée. Je gagerois que mon pere n'est pas mort.

PIERROT à Marinette.

Hé bien , contentons donc votre fille ,
allons voir si le mort est en vie.

MARINETTE.

Allons donc. *Pierrot & Marinette rentrent.*

COLOMBINE seule.

Malheureuse que je suis , où sera mon
recours ? Je n'ai personne dans mes in-
terêts , on me vole , on me pille , ils sont
tous d'intelligence pour me ruiner. Oui ,
dans le desespoir où je suis , si je trouvois
quelque honnête homme qui voulût m'en-
lever , je le suivrais de bon cœur. Mais que
vois-je ? c'est Arlequin , le meilleur ami de
désunt mon pauvre pere. Ma douleur se
réveille à son aspect.

SCENE V.

ARLEQUIN, COLOMBINE.

ARLEQUIN *habillé à la romaine à part.*

JE me suis habillé en heros , pour conso-
ler ma maitresse avec plus d'énergie.

COLOMBINE.

Seigneur, mon pere est mort , je l'ai vu ce matin
Tomber en expirant sur un verre de vin :
Ce vin dont il remplit lui-même ses futailles ,
Ce vin qui tant de fois abreuva ses entrailles :
Ce vin qui de courroux fume encore aujourd'hui ,
De voir qu'il est tiré pour d'autres que pour lui ;
Qu'au milieu du repas une main indiscrete
N'eut osé sans l'aigrir répandre sur l'assiette ;

Gg iv.

Ce vin, dis-je, l'objet de ses tendres desirs,
Vient d'être le témoin de ses derniers soupirs.
Excusez ma douleur à ce récit funeste,
Mes pleurs & mes soupirs vous diront mieux le reste.

A R L E Q U I N.

Ma chère, l'eusses-tu dit ?

C O L O M B I N E.

Arlequin, l'eusses-tu cru
Qu'il fut mort, le pauvre homme, aussi tôt qu'il eut bu ?
Le ciel n'a pas voulu qu'il vécut davantage.
Si le pauvre homme encor n'avoit fait ce voyage,
Qu'après avoit pour moi fait le choix d'un époux,
Je trouverois mes maux moins cuisans & plus doux.

A R L E Q U I N.

En cela le bon homme a manqué, je l'avoue.
Mais quoi : de nos desirs la fortune se joue.
La chose est plus touchante alors que l'on est deux,
Chacun y met du sien pour se consoler mieux.

C O L O M B I N E.

Non, ne m'en parlez pas, être fille à mon âge,
Parmi tant de douleurs c'est un triste appanage.
L'année est, je vous jure, ingrate en épouseurs.

A R L E Q U I N.

C'est une marchandise un peu rare, & d'ailleurs
Vous ne savez que trop qu'en ce siècle de pierre,
De dix filles qu'on voit neuf sont sur la litière.
Elles cedent d'avance au fumet d'un amant.
La fille est un métal qui s'allie aisément :
Et quand au lieu de bled, la saison plus seconde
Eut d'homme tout exprès ravitaillé le monde,
Pas une, nonobstant la disette du pain,
Avec un tel renfort ne fut morte de faim.

C O L O M B I N E.

Ah, monsieur, laissons-là toutes ces malheureuses.
Pour moi, j'ai des raisons qui sont bien plus fâcheuses.
Je perds un pere, hélas ! qui m'aimoit tendrement.
Mais ma mere aujourd'hui me vole impunément.
Unie avec Pierrot, qui n'est qu'un rien qui vaille,
Ils veulent me réduire à coucher sur la paille.

A R L E Q U I N.

Sur la paille ? Ou mes yeux ne s'y connoissent pas,
Ou vous meritez bien sans doute un matelas.
Enfin sans barguigner, ni faire la revêche,
Permettez avec moi que l'Hymen vous dépêche.
De vos yeux fulminans mon poitrail risolé,
D'un feu gregeois pour vous est à demi brulé.
C'en est fait, les fripons m'en donnent pour mon compte
Au plus fin cotignac vos levres feroient honte.

C O L O M B I N E.

Qu'entens-je ? Quoi mon pere à peine a clos les yeux,
Que vous me proposez de nous unir tous deux ?
Il semble à tous momens encor que tout l'altère.
Je croi le voir armé de ce funeste verre,
Dont le vin trahissant sa soif & son espoir,
Répandu sur la nappe a dicté mon devoir.
Puis-je, dans ma douleur, aux nœuds du mariage
Assujettir l'amour qui pour moi vous engage ?
Vous me percez le cœur, & dorez le couteau.

A R L E Q U I N.

Va, je suis ton amant, & non pas ton bourreau.
Prens deux jours, si tu veux, pour essuyer tes larmes.

C O L O M B I N E.

La vengeance en ce cas pour moi seule a des charmes.
Et pour faire enrager ma mere en cet état,
Je t'épouse, pourvu que ce soit sans éclat.

A R L E Q U I N.

La clause en est touchante, & bien considérée,
Merite entre nous deux d'être un peu dégrée.
Seuldans mon cabinet je vais la consulter.
Adieu, pour un moment il nous faut écarter.

C O L O M B I N E.

Après un traitement si rude & si funeste,
L'espoir de la vengeance est le seul qui me reste.



S C E N E V I.

*MARINETTE, ARLEQUIN.**MARINETTE seule.*

JE viens de donner ordre à presque toutes mes affaires. Mais voici quelqu'un. Pleurons. *Elle pleure.*

ARLEQUIN dans son habit.

Ah, madame, que j'ai de joye de vous voir pleurer ! Qu'il vous sied bien ce mouchoir, & que vous feriez une belle action & rare, de vous pendre de regret, après la perte que vous venez de faire.

MARINETTE.

Effectivement, monsieur, j'ai perdu un honnête homme.

ARLEQUIN.

C'étoit l'escarboucle des maris, & vous ayant épousée, l'on peut dire que c'étoit une perle dans du fumier, & un diamant encaissé dans du plomb.

MARINETTE.

Que la justice que vous lui rendez me fait de plaisir dans mon affliction !

ARLEQUIN.

Comme je sai qu'une veuve est une compote de douleur, qui à force de se consu-

mer au feu de la mélancolie , devient toute en bouillie. . . .

MARINETTE.

Que vos expressions sont touchantes !

ARLEQUIN.

De même une fille est une allumette, qui s'enflamme par les deux bouts, quand on ne la marie pas.

MARINETTE.

Hé bien , monsieur , que voulez-vous dire par-là ?

ARLEQUIN.

Je veux dire , madame , que je vous offre une façon de mari pour mademoiselle votre fille Colombine.

MARINETTE.

Quoi , vous avez la hardiesse de parler de mariage dans une maison toute remplie de ducil ?

ARLEQUIN.

Croyez-moi , ne perdez pas l'occasion. Les filles sont d'un pauvre débit dans le temps où nous sommes ; les hommes deviennent plus rares que jamais , & je connois maintes femmes qui s'estimeroient bienheureuses d'être reçues à y mettre l'enchère.

MARINETTE *en colère.*

Vous êtes un insolent de demander ma fille, lorsque je suis à marier.

ARLEQUIN.

La pauvre femme !

MARINETTE.

Vous êtes un étourdi & un mal-avisé.

ARLEQUIN.

D'accord.

MARINETTE *pleurant.*

Si mon pauvre mari savoit cela , fripon !

ARLEQUIN.

Ne lui en dites rien , je vous prie , j'aime mieux vous épouser.

MARINETTE *s'adoucissant.*

Vous m'avez mis bien en colere.

ARLEQUIN.

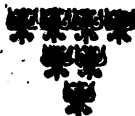
Je vous en demande pardon. J'aime autant épouser la mere que la fille. Mais dites-moi , votre mari ne vous a-t-il pas laissé quelque argent , quelque rente sur l'hôtel de ville ? quelque petite gueuserie comme cela ?

MARINETTE.

Je vous vais faire apporter le testament , & vous verrez si une femme comme moi n'est pas de l'argent comptant. *A Colombine.* Petite fille , apportez-moi ce papier ?

ARLEQUIN.

Oh , cela étant , je vous consolerais gayement.



SCENE VII.

COLOMBINE, MARINETTE, PIERROT, ARLEQUIN, SCARAMOUCHE.

COLOMBINE.

Tenez, ma mère, voilà le papier que vous me demandez, voulez-vous que je le lise ?

MARINETTE.

Non, donnez-le à monsieur.

SCARAMOUCHE.

Qu'est-ce que cela ?

ARLEQUIN.

Le testament du pauvre maître André.

SCARAMOUCHE.

Donnez-le moi, je m'en vais le lire.

ARLEQUIN.

Ce seroit un testament énigmatique, car si tu le lisois, on n'y entendroit rien.

PIERROT.

Pour moi, je le lirois bien : mais maître André ne savoit pas assez bien l'orthographe.

MARINETTE.

Oh, monsieur, de grace, donnez-vous la peine de nous en faire la lecture.

ARLEQUIN *lit.*

Testament fait en faveur des boirs masculins.

*feminins & neutres , de maitre André leur pere
putatif , substantif & adjectif.*

PRIMÔ.

Je laisse cette maison à qui elle appartient.

PIERROT.

Il étoit le plus libéral homme du monde , il n'avoit rien à lui.

ARLEQUIN *lit.*

Pour toute funéraille ,
Au lieu d'un superbe tombeau ,
Je ne veux qu'un simple tonneau
Qui soit à peu près de ma taille.

MARINETTE.

Il n'avoit point de vanité , il fuyoit toujours la dépense.

PIERROT.

Oh , il y avoit long-temps , que le pauvre homme travailloit à sa fosse , il en tiroit plus de vingt bouteilles de vin par jour.

ARLEQUIN *lit.*

Sans le secours d'aucun huissier ,
Je veux que mon testament vaille.
Mon ventre ayant été toujours une furaille ,
Je le laisse à mon tonnelier.

PIERROT.

Oh , il étoit bon mari , il n'y avoit rien à perdre avec lui.

ARLEQUIN *lit.*

Ma femme ne fut pas vestale. . .

MARINETTE.

Qu'allez-vous lire là ?

ARLEQUIN.

Ce sont ses dernières volontés.

MARINETTE.

Ce ne sont que des sottises.

COLOMBINE.

Hé , ma mere , puisqu'il vous les pardonne , laissez-le lire.

ARLEQUIN *lit.*

Ma femme ne fut pas vestale.

Je lui pardonne toutefois

D'avoir avec certain grivois

Ecorné la foi conjugale.

Seulement d'une chose il faut que je me plaigne.

C'est qu'avec trop d'éclat elle a mis sur mon front,

Le bois de cerf d'un pied de long ,

Que j'avois pris dans mon enseigne.

ARLEQUIN.

Ah , j'entends , j'entends. Il étoit l'enseigne & le cabaret. *Il continue de lire.*

Je lui donne permission

De faire un second mariage :

Car de vouloir tenir jeune femme en vevage ,

C'est vouloir hors de l'eau faire vivre un poisson.

Je lui laisse pour héritage ,

Outre le soin de ma maison ,

Mes meubles qu'elle ufoit , par son mauvais ménage

De plus d'une façon ;

Ma fille pour sa portion ,

Aura la boutique en partage ,

Et fera valoir le bouchon.

COLOMBINE.

Oh , mon pere m'a toujours aimée tendrement , & savoit bien ce qu'il me falloit.

ARLEQUIN *à Marinette.*

Mais , madame , sur tous ces legs-là je ne trouverois pas de la moutarde pour des saucisses.

MARINETTE.

Voyez le reste , monsieur.

ARLEQUIN.

Ce sera pour une autre fois , allons-nous-en aux funeraillles.

S C E N E V I I I.

Ouvre le fond du théâtre. Tous les acteurs de la comédie y sont. Maître André paroît couché sur son tombeau , tenant une bouteille d'une main , & un verre à moitié plein de l'autre. Un tonneau fait la base du mausolée , qui est composé de tous les ustensiles de cuisine & de cabaret. Le dueil marche deux à deux , savoir deux trompettes une guitarrre & un violon. Arlequin en dueil sur un âne , frappant sur deux tymbales : la femme de maître André , sa fille , deux petits garçons , deux petites filles , & tous les garçons du cabaret en dueil. Tous passent devant le mausolée , & se rangent sur les deux côtés du théâtre. Les violons jouent un air convenable au sujet , & un des garçons du cabaret s'avance au milieu , & chante les paroles suivantes.

La parque a fermé pour jamais
Ce gosier friand de bons mets ,
Et dont Bacchus tiroit toute sa gloire.
Pour pleurer dignement ce buveur merveilleux ,
Mes amis , voulez-vous m'en croire ?

Buvons ,

Buvons , buvons à qui mieux mieux ,
Jusqu'à ce que le vin nous sorte par les yeux :
Ce seront là des pleurs dignes de sa memoire.

LE CHOEUR.

Maitre André , c'est à vous

Que nous buvons tous.

LE GARÇON DE CABARET.

Diogene à maitre André

Peut sans honte être preferé ,

L'un comme un sage philosophe ,

Dans un tonneau finit son sort ,

L'autre comme un buveur , voulut après sa mort

Etre doublé de même étoffe.

LE CHOEUR.

Maitre André , c'est à vous

Que nous buvons tous.

Pendant que les violons jouent , maitre André se réveille.

MAITRE ANDRE' *en chantant.*

A boire , à boire , à boire.

ARLEQUIN *chante.*

Je vais répondre à votre impatience :

Mânes plaintifs , cessez de murmurer.

MARINETTE.

Ah , mon cher mari , tu n'es donc pas mort ?

LES ENFANS.

Ah , mon cher papa , mon cher papa ,
mon cher papa !

MAITRE ANDRE' *après être descendu de dessus le tonneau , chante les paroles suivantes , & tous les acteurs ayant chacun une bouteille & un verre à la main , font toutes les postures marquées par la chanson.*

Sus , sus , qu'on le reveille ,

Courons tous au buffet ,

Tome V.

Hh

Le tombeau de maître André.

D'une main prenez la bouteille,
 Et de l'autre un verre bien net.
 Haut le coude, versez,
 Portez le vin au nez,
 Admirez sa couleur vermeille.

Trinquiez, choquez.

Benissez le dieu de la treille.

Ouvrez la bouche, sablez.

Rubis sur l'ongle, humez la goutte.

Reversez dans vos gobelets,

Et préparez au vin une nouvelle route,

Par un doux concert de hoquets.

Au fond de notre ventre,

Comme dans son vrai centre,

Faisons couler cet agréable jus.



Qu'il est doux de faire la guerre

Avec la bouteille & le verre !

Les vainqueurs comme les vaincus

Egalement sont mis par terre.

Qu'il est doux de faire la guerre

Avec la bouteille & le verre.

A R L E Q U I N *au parterre, en chantant :*

Qu'il est doux de vous faire rire,

Quand vous apportez de quoi frire.

Votre argent, tout des plus comptans,

Va grossir notre tirelire,

Qu'il est doux de vous faire rire

Quand vous apportez de quoi frire.







ATTENDEZ-MOI SOUS L'ORME.

COMEDIE EN UN ACTE.

Mise au theatre par monsieur du F*** &
representée pour la premiere fois par les
comediens Italiens du Roi, dans leur Ho-
tel de Bourgogne, le 30 de Janvier 1695

A C T E U R S.

LE FERMIER payfan, pere de Jacqueline.
Cinthio.

JACQUELINE fille du fermier. *Marinette.*

PIERROT amant de Jacqueline.

COLOMBINE payfanne

OCTAVE berger.

UNE NOURRICE. *Colombine.*

ARLEQUIN gardien de l'orme.

SCARAMOUCHE.

MEZZETIN.

La Scene est dans un village.



ATTENDEZ - MOI SOUS L'ORME.

SCÈNE I.

ARLEQUIN *seul.*

L y a quelquefois plus de danger qu'on ne pense à épouser un agnès. Si on lui demande : Voulez-vous venir vous promener ? elle répond : Oui dea , monsieur. Voulez-vous que j'aïlle vous voir ? oui dea , monsieur. Voulez-vous que je vous baise la main ? oui dea , monsieur , cela n'est pas de refus. Voulez-vous que je vous. . . . oui dea , monsieur. . . . Et toujours ainsi de bon accord. . . . Mais à qui en veut cette fille-là ?

Hh iij

SCENE II.

ARLEQUIN , COLOMBINE.

ARLEQUIN *à part.*

IL faut qu'elle soit parisienne, car elle entend fort bien à tourner un homme. Jamais nymphe des thuilleries ne fit mieux le manège au clair de la lune. Elle est sans doute amoureuse de moi. Il faut lui laisser faire toutes les avances, c'est la mode. *Colombine fait une reverence à droit.*

ARLEQUIN *chantant sans regarder Colombine.*

La , la , la.

*Colombine fait une reverence à gauche , & Arlequin se met à siffler.*COLOMBINE *à part.*

Je vois bien qu'on ne s'attire que du mépris en se jettant à la tête des hommes. Je vais faire la fiere.

ARLEQUIN *à part.*

Seroit-elle assez sotte pour se rebuter. Je ne ferai pas assez nigaud pour la laisser aller. *Haut.* Madame , pourroit-on... Quel temps fait-il aujourd'hui ? Ne savez-vous point quelle heure il est ?

COLOMBINE.

Ma montre n'est pas montée.

ARLEQUIN.

Les femmes sont des horloges charman-
tes , qui marquent quelquefois l'heure du
berger.

COLOMBINE.

Cette heure-là ne sonnera pas si-tôt pour
vous.

ARLEQUIN.

Si j'étois assez heureux , pour que...
l'ombre... du cadran... au soleil de vos
beaux yeux....

COLOMBINE.

Je ne suis qu'un cadran à la lune. *Levant
sa coiffe.* Trêve de galimathias , il y a
long-temps que nous nous connoissons.

ARLEQUIN.

En effet , j'ai quelque idée de ce visage-
là. N'avons-nous pas étudié ensemble ?

COLOMBINE.

Oui , nous avons servi à Paris.

ARLEQUIN.

Paix , paix , ne parlons pas de servir. Je
passe dans ce village-ci pour un homme
de conséquence.

COLOMBINE.

Je sai que tu es gardien de l'orme de Lu-
crece , & j'ai voulu refaire connoissance
avec toi , afin que tu me rendes un service.

ARLEQUIN.

Volontiers , pourvu que tu ne me parles
point de l'ancienne connoissance.

Hh iv

COLOMBINE.

Connois-tu dans ce village-ci un certain Pierrot ?

ARLEQUIN.

Hélas , ce Pierrot-là m'enleve aujourd'hui toutes mes esperances : il épouse une certaine Jacqueline....

COLOMBINE.

Je vois bien que nos interêts sont communs. Je voudrois bien épouser ce Pierrot , tu veux épouser Jacqueline : travaillons de concert à rompre leur mariage.

ARLEQUIN.

C'est à quoi je révois tout-à l'heure.

COLOMBINE.

Pierrot m'a aimée.

ARLEQUIN.

Et moi , j'aime Jacqueline.

COLOMBINE.

Voici un moyen que j'avois imaginé pour rompre ce mariage. Pierrot veut que Jacqueline vienne sous l'orme de Lucrece pour éprouver sa sagesse. C'est sous cet orme que je l'attends. Voici Pierrot avec le pere de Jacqueline.

ARLEQUIN.

Je vais préparer la ceremonie de l'orme.
Il s'en va.

S C E N E I I I.

PIERROT, LE FERMIER, COLOMBINE.

PIERROT *au fermier.*

JE vous dis que je suis obstiné comme un vieux medecin.

LE FERMIER *à Pierrot.*

Mais vous n'êtes pas raisonnable. Tenez, voilà Colombine qui nous jugera.

PIERROT.

Je le veux bien. Mais non, je ne le veux pas. Car j'ai visé autrefois à l'épouser, & une fille a toujours de la rancune contre ceux qui commencent & qui n'achevent pas.

COLOMBINE *à Pierrot.*

Non, non, vas, je prendrai ton parti.

PIERROT.

Je te demande excuse de t'avoir comme ça quittée pour Jacqueline. Mais ne te mets pas en peine ; vas, je t'épouserai une autre fois.

COLOMBINE.

Oui, oui, cela se trouvera dans l'occasion.

LE FERMIER.

Colombine, tu vas juger si Pierrot n'a

pas tort de vouloir obliger ma fille de venir sous l'orme prouver sa sagesse. C'est une petite fille qu'on a toujours gardée sous la clef.

COLOMBINE.

Cela n'y feroit rien. N'y a-t-il pas des passes-par-tout ?

LE FERMIER.

Feue ma femme l'a toujours gardée avec une application très-grande.

COLOMBINE.

Votre femme peut avoir eu de ces distractions qui font que la gardienne a bien de la peine à se garder soi-même.

LE FERMIER.

Oh : ma femme étoit surveillante , & jamais chien à berger n'a mieux gardé sa brebis.

PIERROT.

Oui , quand le chien s'amuse à ronger un os , le loup a bien-tôt pris la brebis au collet.

LE FERMIER.

Bagatelle : ma femme couvoit sa fille des yeux.

COLOMBINE.

Ce ne seroit pas le premier œuf couvé qu'on auroit vu éclore. *A Pierrot.* Ça , Pierrot , tu vois bien comme je prends ton parti ?

LE FERMIER à *Pierrot.*

Mais si vous êtes si soupçonneux , pourquoi vous mariez-vous ?

PIERROT.

Tout ça & rien , c'est tout un. Puisque nous avons ici un orme pour éprouver la vertu des filles , je ne veux me marier qu'à l'épreuve. Je veux que Jacqueline vienne sous l'orme , & je vais dire à Arlequin qu'il prépare la ceremonie.

S C E N E I V.**COLOMBINE , LE FERMIER.****COLOMBINE.**

Voilà un homme bien obstiné ! Mais aussi pourquoi ne voulez-vous pas que Jacqueline fasse ses preuves de sagesse ? Est-ce que ses titres sont falsifiés ?

LE FERMIER.

C'est qu'elle va s'attirer la haine de toute les filles du village , si elle veut paroître plus sages qu'elles. Mais toi qui parles , pourquoi n'as-tu pas voulu risquer d'entrer dans l'orme ? C'est une petite ceremonie bien drôle. L'orme s'ouvre , une fille s'assit dedans bien à son aise.

COLOMBINE.

Oui, mais quand on dit que pour la moin-

dre chose l'orme se referme sur une fille
& l'étouffe , cela fait trembler.

LE FERMIER.

Mais il ne t'est jamais rien arrivé ?

COLOMBINE.

Non pas que je sache. Mais il y a des momens où une fille se perd de vue soi-même. Et qui peut être sûr de n'être pas dans le cas de l'orme ? Cela étant je vous conseille de ne point exposer votre fille , que je ne l'aye examinée. Allez-vous-en me la querir , & je vous dirai en conscience si elle doit risquer l'épreuve.

LE FERMIER.

Je suis sûr d'elle : mais pour te contenter , je vais te la faire venir. *Il sort.*

COLOMBINE *seule.*

Jacqueline est une grande niaise , bête & sotte. Je la ferai donner dans le panneau ; je l'empêcherai d'entrer dans l'orme ; Pierrot ne voudra pas l'épouser ; il m'épousera , & Arlequin épousera Jacqueline.



S C E N E V.

LE FERMIER, COLOMBINE ,
JACQUELINE.

LE FERMIER.

CA , ma fille , répondez à tout ce que Colombine vous demandera ; & surtout ne lui cachez rien , il y va de votre vie.
Il s'en va

COLOMBINE.

Ça , ma grosse fille , lequel estimez-vous le plus de ce vilain Pierrot , ou de ce joli Arlequin , qui va quelquefois chanter sous vos fenêtres ?

JACQUELINE.

Je disois hier à mon pere qu'il me sembloit que j'aimois mieux Arlequin : mais il me soutint lui , que c'est Pierrot que j'aime le mieux , & qu'il faut que je l'épouse. Dame : mon pere se connoit mieux à ça qu'une fille.

COLOMBINE.

Oui : Et voulez-vous que je vous apprenne à vous y connoitre aussi - bien que les peres ?

JACQUELINE.

Ah , que tu me feras plaisir !

COLOMBINE.

Voici le secret. Imaginez-vous que Pierrot est là d'un côté , & Arlequin de l'autre , & que votre pere vous dit : Jacqueline , l'un de ces deux hommes-là sera votre mari , allez l'embrasser. Celui auquel vous irez d'abord , c'est celui que vous aimez le mieux , à coup sûr.

JACQUELINE.

Oh vraiment , c'est donc Arlequin que j'aime , car j'irois l'embrasser aussi-tôt.

COLOMBINE.

Hé bien , puisque vous aimez Arlequin , voici le secret de l'épouser. Pierrot veut que vous alliez sous l'orme ; refusez-lui d'y aller. Pierrot ne voudra plus de vous , & Arlequin vous épousera.

JACQUELINE.

Oui dea , mais tout le monde croira que je ne suis pas sage , & mon pere dit que quand une fille passe pour ça , tout le monde la fuit. Il dit que c'est une chose horrible ; il dit...

COLOMBINE.

Oh , il dit , il dit ! Je vois bien que vous n'avez pas vu le monde.

JACQUELINE.

Oh dame , je suis sage ; mon pere me l'a dit , & je veux aller dans l'orme.

COLOMBINE *à part.*

Je vois bien qu'il faut changer de batte-

rie. *Haut.* Hé bien , allez sous l'orme , à la bonne heure. Allez vous faire hair de toutes vos compagnes , allez vous faire étouffer par l'orme.

JACQUELINE.

L'orme n'étouffe pas les filles sages.

COLOMBINE.

Mais êtes-vous bien assurée de l'être ?

JACQUELINE.

Vraiment oui : demandez à mon pere.

COLOMBINE.

Savez-vous ce que c'est que d'être sage ?

JACQUELINE.

Etre sage c'est.... c'est.... Mais , est-ce qu'on ne peut pas l'être sans savoir ce que c'est ?

COLOMBINE.

Non. Je parie que votre mere ne vous l'a jamais dit. Je vais vous l'apprendre, moi. Il n'y a qu'une maniere de conserver son honneur ; mais il y a plusieurs manieres de perdre. Premièrement. . . n'avez - vous jamais vu le loup ? *A part.* Il faut trouver quelque tour d'éloquence pour lui faire croire qu'elle n'est pas sage.

JACQUELINE.

Vraiment non, j'en serois morte de peur.

COLOMBINE *à part.*

Ce n'est pas cela. *Haut.* N'avez-vous point vu. . . n'avez - vous jamais vu des feuilles à l'envers ?

JACQUELINE.

Je ne vais point au bois de peur des cousins.

COLOMBINE *à part.*

Je n'y suis pas. *Haut.* N'auriez-vous jamais laissé manger au chat quelque petit fromage ?

JACQUELINE.

Hé mais, est-ce que cela empêche qu'une fille soit sage ?

COLOMBINE.

Si cela en empêche !

JACQUELINE.

Oh dame !

COLOMBINE.

Et comment ce malheur-là vous est-il arrivé ?

JACQUELINE.

Un jour je tenois un petit fromage à la crème, le chat vint. . . .

COLOMBINE.

L'action est horrible. Après ?

JACQUELINE.

Je voulois battre le chat, mais il étoit si furieux. . . .

COLOMBINE.

Ah, malheureuse ! Hé bien ?

JACQUELINE.

Je laissai aller le fromage, & puis je m'enfuis.

COLOMBINE.

COLOMBINE.

Il étoit bien temps ! N'avez - vous point de honte !

JACQUELINE.

Toi , Colombine , à ma place , tu en aurois fais tout de même.

COLOMBINE.

Et vous êtes assez téméraire pour vous exposer à venir sous l'orme ?

JACQUELINE.

Mais , Colombine

COLOMBINE.

Allez , l'orme vous étouffera,

JACQUELINE.

Oh , je n'irai pas. Que je suis malheureuse !

COLOMBINE.

J'entens ouvrir la caverne. Gardez-vous bien d'entrer dans l'orme,



S C E N E V I.

*On ouvre la caverne , au fond de laquelle paroît
l'orme de Lucrece , avec plusieurs tombeaux.*

*PIERROT, JACQUELINE,
ARLEQUIN.*

PIERROT à Jacqueline.

A Llons , allons , vla le trébuchet qui est
tout prêt , il faut passer par-là avant
que je vous mette en cage.

JACQUELINE.

Hé , Pierrot !

PIERROT.

Quoi , vous tremblez déjà en voyant les
tombeaux des filles qui ont été étouffées
dans l'orme ?

ARLEQUIN.

Orme mystérieux , antiquité romaine ,

Que Lucrece planta de graine.

Tant que ta sève a subsisté,

Ou a vu parmi nous régner la chasteté.

Mais , hélas ! tu n'es plus qu'une souche pourrie.

Le lucrécisme & toi sont morts de compagnie ;

Et la femme aujourd'hui n'est qu'un arbre abattu ,

Qui conserve l'écorce en perdant sa vertu.

O vieux orme fatal , dont la tige cruelle

Ecrase sans pitié toute femme infidelle ,

Si d'ormes tels que toi le cours étoit planté ,

Ab , qu'il seroit peu fréquenté !

S C E N E V I I.

SCARAMOUCHE *magister, triste & malade.* *MEZZETIN* *enfant de chœur du village, fils du magister.* *ARLEQUIN.*

SCARAMOUCHE *trainant ses mots douloureusement,*

Monsieur.... Monsieur....

ARLEQUIN.

Est-ce que votre femme a été étouffée dans l'orme ?

MEZZETIN *riant.*

Ah, ah, non, non. Mon pere, ah, ah, n'a jamais eu de femme,

ARLEQUIN,

Le pere pleure, le fils rit.

SCARAMOUCHE,

C'est, c'est que. que. ... je suis.

ARLEQUIN *le contrefaisant,*

Hé bien, c'est que vous êtes....

MEZZETIN *toujours riant.*

Ah, ah, ce que mon pere vous dit là est vrai,

SCARAMOUCHE,

Je suis le precepteur de notre village, precepteur de la paroisse.

ARLEQUIN.

Ah , ah , magister !

MEZZETIN *continuant de lire.*

Ah , ah , c'est mon pere qui , ah , c'est mon pere qui , ah , il vous va dire , il vous va dire.

SCARAMOUCHE *toujours triste.*

C'est moi qui compose. . . .

MEZZETIN *riant.*

Oui , oui , mon pere fait , ah , ah , tout ci tout ça : & moi je fais , par-ci par-là , demandez-lui , demandez-lui.

SCARAMOUCHE.

Je compose la gazette médisante contre les hommes , & mon fils les chansons.

MEZZETIN.

Ah , ah , ah , oui , & nous venons ici pour faire les chansons sur les filles qui viendront sous l'orme , ah , ah , ah , car on dit que c'est aujourd'hui la foire.

ARLEQUIN.

Hé , quel est votre emploi à la foire ?

SCARAMOUCHE *toujours pleurant.*

C'est moi qui chante les chansons joyales & gayeres.

MEZZETIN.

Et moi , hé , hé , les chansons à pleurer.

ARLEQUIN *à Scaramouche.*

Je vous retiens pour rire à mon enterrement ; & vous , vers Mezzetin , pour pleurer à ma noce. Ça , comme il faudra ici

sous l'orme.

501

des chansons douloureuses pour les filles
qui seront étouffées , & des joviales pour se
moquer de celles qui ne voudront pas y en-
trer , voyons un peu ce que vous savez
faire ?

SCARAMOUCHE *fredonnant tristement.*

Hem , hem , hem !

ARLEQUIN.

Prélude joyeux.

SCARAMOUCHE *sur l'air : SUR LE
PONT D'AVIGNON.*

A la noce de Jean que chacun vienne rire

ARLEQUIN *le contrefaisant.*

Que chacun vienne rire. Ce rire est bien
exprimé.

*Mezzetin prélude sur l'air : SI VOUS ETIEZ
FIDELE , &c.*

ARLEQUIN.

Voilà ce qui s'appelle entrer dans le ca-
ractere. Déclamer en musique ! L'air con-
vient fort aux paroles , cet homme-là feroit
bien un opera nouveau. *Vers Scaramouches*
Et vous ?

SCARAMOUCHE *préludant.*

Ah , ah !

ARLEQUIN.

Prélude joyeux.

SCARAMOUCHE.

Je pleure la folie

D'un jeune homme en transport ,

Pour s'être poignardé pendant sa vie ,

Il fut pendu tout vif après sa mort.

Il iij

*Attendez-moi***ARLEQUIN.**

Voilà un air qui est triste cela ! Ne savez-vous point quelque air guai , guai ?

MEZZETIN *preludant.*

Ah , ah , ah , ah , ah !

ARLEQUIN.

Prélude lamentable.

MEZZETIN.

Oui dea, monsieur , j'en sai un très-guai.
C'est la relation du combat de la poule & du coq. *Il chante.*

On vit un jour une cruelle guerre ,

Entre la poule & le coq.

Pendant le choc ,

La poule en colere ,

Faisoit , coq , coq.

Il contrefait la poule.

Mais un silence heureux fit la paix aussi-tôt.

Le coq chanta coquericou.

Il contrefait le coq.

Toujours la poule est contente
Quand le coq chante.



S C E N E V I I I.

ARLEQUIN, OCTAVE.

OCTAVE.

M Onsieur , je suis bien affligé. Je ne sais ce qu'est devenu ma maitresse , on l'a vu venir de ce côté-ci. Je ne crois pourtant pas qu'elle soit exposée à entrer dans l'orme , car elle étoit fort prudente.

ARLEQUIN.

Je vais vous lire les épitaphes de celles qui ont été étouffées dans l'orme. Voyez si vous la pourriez reconnoître. *Il lit.*

E P I T A P H E D E L U C R E C E.

Lucrece dans ce monument
A plaindre son sort vous convie,
Sortant d'entre les bras de Tarquin son amant,
Elle se poignarda, quelle bizarrerie !
Elle prit du plaisir à s'arracher la vie,
Et la douceur d'amour lui parut un tourment.

Est-ce-là votre maitresse ?

OCTAVE.

Je suis trop jeune pour avoir aimé Lucrece.

ARLEQUIN *lit.*

Passant, admirez mon malheur,
A minuit un jeune voleur
Vint heurter à mon huis, je voulus l'éconduire :

Attendez-moi

J'ouvris seulement pour lui dire
Que je ne lui ouvrirais pas.

Il entra cependant. Qui l'eut pu croire, hélas!
Que pour avoir ouvert ma porte
J'en fusse morte.

Est-ce là votre maitresse ?

OCTAVE.

Non , monsieur , la mienne ne m'a ja-
mais ouvert la porte , j'entrois par les fe-
nêtres.

ARLEQUIN *lit.*

L'héroïne de ce village

Foible en amour , forte en courage ,

Par vanité dans l'orme a trouvé le trépas.

Si des prudes du temps elle avoit eu l'usage ,

Elle eut joint aisément la gloire d'être sage

Au plaisir de ne l'être pas.

Est-ce là votre maitresse ?

OCTAVE.

Non.

ARLEQUIN *lit.*

Ici Perette trépassa

Pour avoir dansé la bourée ,

Si fort elle se trémoussa ,

Qu'étant déjà tout essouffée

Sans peine l'orme l'étouffa.

Est-ce là votre maitresse ?

OCTAVE.

Non , ma maitresse ne savoit pas danser.

ARLEQUIN *lit.*

Cy git qui croyoit être sage ,

En dormant son amour au simple badinage

De cent petits jeux innocens.

Elle vint sous l'ormeau , maudits soient les amans ,

Du simple badinage ils ne sont point contents.

Elle en mourut enfin , ma foi, c'est grand dommage.

Est-ce là votre maitresse ?

OCTAVE.

Non , monsieur , ma maitresse n'étoit point badine , elle ne s'attachoit qu'au solide.

ARLEQUIN.

Il n'y a point d'épithaphe à ce tombeau-là.

LA VIEILLE *assise sur un tombeau.*

Hélas , c'est moi qui suis l'épithaphe.

ARLEQUIN.

L'épithaphe ! Je croi que vous n'avez pas été de marbre dans votre jeunesse.

LA VIEILLE.

Je veux passer le reste de ma vie sur ce tombeau , pour conter à tous les passans la vertu de mes filles.

ARLEQUIN.

Contez-la moi donc.

LA VIEILLE *descend du tombeau.*

Je suis bien malheureuse ! Je n'avois que trente filles , & en voilà cinq tout d'un article dans ce tombeau.

ARLEQUIN.

Pour moi , je vous trouve bienheureuse. Les cinq filles qui sont mortes n'étoient pas sages , apparemment , elles auroient gâté les autres , & il vous en reste vingt-cinq d'une vertu à l'épreuve. Il y a bien de grandes villes qui n'en fourniroient pas tant.

LA VIEILLE.

Ah , monsieur , les cinq pauvres défuntes ne sont mortes que par accident , & pour avoir un trop bon naturel.

ARLEQUIN.

Les meilleurs naturels sont les plus tendres. ConteZ-moi votre aventure.

LA VIEILLE.

La voilà , monsieur. Comme je me promenois ici. . . .

ARLEQUIN.

Avec vos trente filles ?

LA VIEILLE.

Oui , monsieur , avec ma petite famille ; la plus jeunette des trente alla badiner dans l'orme. Si-tôt qu'elle y fut entrée , elle tomba en foiblesse. Une de ses sœurs , par bon naturel , entra dans l'orme pour la secourir , elle tomba évanouie ; & la troisième . . .

ARLEQUIN.

Par bon naturel ?

LA VIEILLE.

Fut avec les deux autres , & la quatrième suivit ; &c. . .

ARLEQUIN.

Par bon naturel ?

LA VIEILLE.

Je courus vite pour empêcher la cinquième d'y entrer. Hélas , si j'étois arrivée un peu plus tard , je n'aurois plus de filles ,

mon sieur , & ce seroit dommage , car elles
sont. . . . ARLEQUIN.

D'un si bon naturel .! *Octave.* Hé bien,
compere , votre maitresse étoit - elle d'un
bon naturel ?

OCTAVE.

Non , monsieur , ma maitresse n'avoit ni
soeur , ni frere , ni pere , ni mere , ni pa-
rent , & elle ne se marioit avec moi que
pour faire de la parenté.

ARLEQUIN.

Puisque votre maitresse n'est point ici ,
laissez-nous continuer la ceremonie.

Notre orme va s'ouvrir , c'est ici que la souche
Doit servir de pierre de touche
Pour distinguer l'or pur d'avecque l'or douteux.
S'il est ici quelque fillage
Sans mélange & sans alliage ,
Qu'il vienne chercher dans ce creux
Un certificat glorieux
Contre la noire médifance.
Mais si quelqu'une a l'assurance
De s'approcher d'ici pleine de vanité ,
Et vuide de fidelité ,
Je plains la pucelle gasconne
Qui dans l'orme veut triompher.
Pour elle déjà je frissonne ,
Que l'orme la puisse étouffer.

*Il touche l'orme qui s'ouvre. Mezzetin pa-
roit dedans habillé en paysanne & évaouie.*

OCTAVE.

Ah , c'est ma maitresse ! Pourquoi vient-
elle se fourrer là sans m'avertir !

Sous l'orme dangereux éprouver ma vertu ,

Je contoïs sur elle :

Mais peu s'en est fallu . . .

Ah , ah , ah , que je l'échappe belle !

Peu de filles comme moi

Se trouveront de bon aloi

Si on les met à la coupelle.

Ah , que je l'échappe belle.

ARLEQUIN à *Mezzetin*.

Pour cette fois-ci l'orme vous pardonne.

Osane & Mezzetin se retirent.

SCENE I X.

CATOS tenant une petite fille dans ses bras.

ARLEQUIN.

CATOS chantant,

LA la la la la.

ARLEQUIN.

Hé , c'est ma voisine *Catos* ! Qui diantre t'amene ici ? Ah , ah , je vois , tu apportes cette petite fille pour faire preuve de sagesse : C'est à cet âge-là qu'il les faut prendre pour ne rien risquer.

CATOS.

Tu n'y es pas , vas , c'est moi-même qui viens ici pour me bouter dans l'orme.

ARLEQUIN.

Mais , *Catos* , songes-tu . . .

C A T O S.

Tu as raison , tu as raison.

A R L E Q U I N.

Toi , tu pourrois bien avoir tort.

C A T O S.

Hé à d'autres , morguoi , je m'en vas bian attrapper l'orme.

A R L E Q U I N.

Ce sera l'orme qui t'attrapera.

C A T O S *à part.*

L'orme n'oseroit se refermer sur une petite fille sage , & celle que je tiens est sage pour nous deux. Je ne serai pas si sotte d'y entrer sans elle.

A R L E Q U I N.

Tu parles toute seule. Est-ce quelque remord qui te prend ? Est-ce que tu t'es ressouvenue de.....

C A T O S.

Hé zest.

A R L E Q U I N.

Hé , tu te souviens de zest & zest ?

C A T O S.

Hé zest , hé zest.

A R L E Q U I N.

Il ne faut quelquefois qu'un zest , pour faire tort à une honnête fille.

C A T O S.

Point tant de caquet , qu'on me boute en triomphe dans l'orme , je veux qu'on fasse la ceremonie.

ARLEQUIN.

Tout est prêt ; mais ce sera peut-être une cérémonie funebre.

CATOS.

Hé , dépêchons. Je trépigne déjà d'aise de faire taire les medifans

ARLEQUIN.

Mais , est - ce qu'il ne te souvient plus quand je te rencontrai pleurant sur le bord d'une fontaine ?

CATOS.

Bon : c'est que j'y avois laissé tomber un petit couquiau.

ARLEQUIN.

On n'est pas si effaré pour un petit couquiau. Tu avois perdu quelque chose encore avec.

CATOS.

Oh , pas grand chose avec.

ARLEQUIN.

Mais l'autre jour que tu t'étois égarée dans le petit bois ; je te remis dans le bon chemin.

CATOS.

Faut bien que tout ça ne soit pas vrai , & tu vas voir que j'entrerai dans l'orme la tête levée.

ARLEQUIN.

L'affaire est d'en ressortir. Mais puisque tu veux absolument risquer le paquet , donnes ta petite fille à garder à quelqu'un.

CATOS.

sous l'orme.
CATOS.

113

Oh, que je n'ai garde !

ARLEQUIN.

Il faut bien que tu la quittes.

CATOS.

Moi , quitter ce pauvre petit trognon !

Oh , je l'aime trop.

ARLEQUIN.

Catos , Catos , je vois bien ta finesse. Tu as cru que l'orme respecteroit la sagesse de la petite fille , & que tu passerois par-dessus le marché ; mais tu te trompes. En cas de vertu le fort emporte le foible , & je crains que tu n'ayes été plus folle que la petite fille n'est sage.

CATOS.

Quoi, l'orme étoufferoit cette petite pouparde ?

ARLEQUIN.

Assurément.

CATOS.

C'est une fille unique que cette fille-là , & s'il en arrivoit faute. . . . Je m'en vais la reporter à sa mere.



SCENE DERNIERE.

Tous les acteurs de la Comedie.

ARLEQUIN à Jacqueline.

Venez rare phenix des filles du village,
 Qui voulez paroître trop sage,
 Vous vous ferez hair du beau sexe jaloux.
 Paroître seule sage & forte aux yeux de tous,
 C'est accuser ici les autres de foiblesse.
 Tremblez en approchant de l'orme de Lucrece.
 Il est quelques vertus qui craignent le grand jour,
 Ainsi que la lune & l'amour.
 Mais vous voulez prouver votre sagesse en forme,
 Venez depuis quinze ans, je vous attends sous l'orme.

Les violons jouent.

JACQUELINE.

Ah, mon pere, que vous venez à propos ! Emmenez-moi vite cacher.

ARLEQUIN.

Non pas, s'il vous plait, il faut subir la loi.

LE FERMIER.

Comment donc, ma fille, vous me deshonorez ? Pourquoi donc ?

COLOMBINE.

Hélas, la pauvre enfant ! elle a....

PIERROT.

Elle a....

LE FERMIER.

Elle a....

ARLEQUIN.

Elle a. . . enfin elle vous l'avouera elle-même, elle a laissé aller le chat au fromage.

JACQUELINE.

Hélas, je ne fus pas la plus forte.

PIERROT *au fermier.*

Monsieur, puisque le chat a écrémé le lait, cherchez qui mangera le caillé. *A Jacqueline.* Et vous, mademoiselle, attendez-moi sous l'orme. Je vais me raccrocher avec Colombine.

COLOMBINE *à part.*

Voilà ce que je demandois.

ARLEQUIN.

J'ai pitié d'elle : & comme personne ne voudra plus l'épouser après l'affront qui lui arrive, je me croi obligé en conscience de la prendre pour moi.

LE FERMIER.

Je suis trop heureux d'être débarrassé de cette coquine-là.

OCTAVE *à Jacqueline.*

On dit qu'il est honteux aux garçons du village
De souffrir qu'à leur barbe une fille soit sage.

Ta vertu nous avoit fait peur :

Mais par ta honte enfin la nôtre est réparée,

Et tu nous rends notre honneur.

En perdant ta renommée.

COLOMBINE.

Lorsqu'un jeune minet d'un air modeste & sage,

En faisant pate de velours,

Demande seulement quelques légers secours,

Comme un petit baiser : la fille la plus sage

Kk ij

Pourroit à bonne fin. . . le pas est délicat.

Mais cependant on peut . . . le pas est délicat.

Il est ma foi fort peu de chose

Qu'on doive laisser prendre au chat,

ARLEQUIN,

Il est ma foi certaine chose

Qu'on ne peut refuser au chat,

CHANSON,

Au chat , au chat , au chat , au chat ,

Il n'est plus temps , en vain votre colere éclate.

Lorsque le traître a mis la pâte

Sur un morceau délicat :

Avant que le scelerat

Vous approche & vous flate ,

Il faut crier au chat , au chat , au chat , au chat ,

ARLEQUIN.

Il est temps de justifier son innocence.

JACQUELINE.

Puisque je suis mariée avec Arlequin , je ne me soucie plus de tout ce qu'on me peut dire.

ARLEQUIN.

Je m'en soucie moi, presentement, votre honneur est le mien. Messieurs , sachez que le fromage que le chat a mangé n'est qu'un fromage à la crème.

JACQUELINE.

Comment l'entendez-vous ?

ARLEQUIN.

Et pour prouver sa sagesse, je veux la faire entrer dans l'orme. *Jacqueline entre dans l'orme , & après y avoir demeuré quelque temps , elle en sort & chante.*

Je suis la plus sage
De mon village
Ma mere me l'a dit, je le croi.
Si quelque fille m'ose
Disputer la chose.

Qu'elle vienne sous l'orme avec moi.

*Les autres filles veulent entrer dans l'orme ,
les garçons les retiennent , & chantent chacun
les couplets qui suivent.*

ARLEQUIN *retenant Catos,*

Il n'est rien qu'on ne tente
Pour empêcher de causer :
Mais une fille prudente
Ne doit pas trop s'exposer ,
Sans faire l'épreuve en forme ,
Contentez-vous de danser ,
Et de chanter sous l'orme.

CATOS *chante.*

Je jure que je suis sage ,
Mon serment doit être cru ,
On ne peut dans le village
Me reprocher un fêtu ,
Mais si vous voulez qu'en forme
Je vous prouve ma vertu ,
Attendez-moi sous l'orme.

OCTAVE *chante vers sa maitresse.*

Margotton , quelle folie
Vient de te mettre aux abois ?
Tu devois perdre la vie
Selon la rigueur des loix ,
Tu devois mourir en forme ,
Car tu m'as dit plusieurs fois :
Attendez-moi sous l'orme.

LA PAYSANNE *chante.*

Une fille un peu fluette
Seroit morte sans retour
Pour moi je suis déjà faite

Attendez-moi sous l'orme.

Aux fatigues de l'amour ,
Je puis sans mourir en forme
Me trouver une fois par jour ,
Au rendez-vous sous l'orme.

ARLEQUIN *au parterre.*

Nous aurons votre pratique ,
Si la pièce vous a plu ,
Nous fermerons la boutique
Si nous vous avons déplu.
En attendant la reforme ,
Nous vous rendrons votre écu ,
Attendez-nous sous l'orme.

Fin de la Comedie & du V. Volume.



APPROBATION DU CENSEUR ROYAL.

J Ai lu par ordre de Monseigneur le Chancelier, le *Theatre Italien de Gherardi*, & je croi que le Public verra avec plaisir la réimpression d'un Ouvrage qui a eu déjà plusieurs éditions. A Paris ce 28 Février 1738.

Signé LA SERRE.

PRIVILEGE DU ROY.

L OUIS par la grace de Dieu roi de France & de Navarre : A nos amés & feaux Conseillers les gens tenans nos Cours de Parlemens, Maitres des Requêtes ordinaires de notre hôtel, grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Senechaux, leurs lieutenans civils & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, salut : Notre bien amé Pierre Witte, libraire à Paris nous ayant fait remontrer qu'il souhaiteroit continuer à faire réimprimer & donner au public le *Theatre Italien de Gherardi*, s'il nous plaisoit lui octroyer nos lettres de continuation de Privilege sur ce necessaires, offrant à cet effet de le faire réimprimer en beau papier & beaux caracteres suivant la feuille imprimée & attachée pour modele sous le contrescel des presentes : A cés causes voulant traiter favorablement ledit Exposant nous lui avons permis & permettons par ces presentes de faire réimprimer ledit Theatre ci-dessus specifié, en un ou plusieurs volumes, conjointement ou séparément, & autant de fois que bon lui semblera & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre royaume pendant le tems de six années consécutives, à compter du jour de la datte desdites presentes ; faisons defenses à toutes sortes de personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance, comme aussi à tous libraires, imprimeurs & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit Theatre Italien ci-dessus exposé en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns extraits sous quelque pretexte que ce soit d'augmentation, correction, changement de titre ou autrement,

sans la permission expresse & par écrit dudit Exposéant ou de ceux qui auront droit de lui , à peine de confiscation des exemplaires contrefaits , de six mille livres d'amende contre chacun des contrevenans , dont un tiers à nous ; un tiers à l'hôtel-Dieu , l'autre tiers audit Exposéant & de tous dépens , dommages & intérêts ; à la charge que ces présentes seront enregistrées tout au long sur le registre de la communauté des libraires & imprimeurs de Paris dans trois mois de la date d'icelles : Que l'impression dudit Theatre sera faite dans notre royaume & non ailleurs : Et que l'Impetrant se conformera en tout aux Reglemens de la librairie , & notamment à celui du 10 Avril 1725. & qu'avant que de l'exposer en vente le manuscrit ou imprimé qui aura servi de copie à l'impression dudit Theatre , sera remis dans le même état où l'approbation y aura été donnée , es mains de notre très-cher & féal Chevalier le Sieur d'Aguesseau , Chancelier de France , Commandeur de nos Ordres ; & qu'il en sera ensuite remis deux exemplaires dans notre Bibliothèque publique , un dans celle de notre chateau du Louvre , & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier le Sieur d'Aguesseau , Chancelier de France , Commandeur de nos Ordres : Le tout à peine de nullité des présentes. Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir l'Exposéant ou ses ayans causes pleinement & paisiblement , sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie desdites présentes qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit livre , soit tenu pour dûment signifiée & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & feaux conseillers & Secretaires , foi soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre huissier ou sergent de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & nécessaires sans demander autre permission , & nonobstant clameur de haro , chartre normande & lettres à ce contraires : Car tel est notre bon plaisir. Donné à Versailles le vingt-huitième jour de Mars , l'an de grace mil sept cent trente huit & de notre regne le vingt-troisième. Par le Roy en son Conseil.

S A I N S O N.

Registré sur le Registre X. de la Chambre royale des libraires & imprimeurs de Paris, numero 17. fol. 16. conformément aux anciens Reglemens confirmés par celui du 28 Février 1723. A Paris le 29 Mars 1738.

LANGLOIS Sindie,

Airs

1

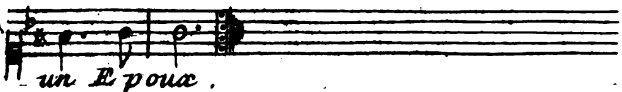
de la Naissance d'Amadis

Une fille bien ap-prise qui veut tou-
jours aller son train, n'accorde rien a
son Voisin de peur qu'il ne le di-
se. Elle vend mieux sa marchandise
a quelque marchand forain, a quel-
que Marchand forain, a quelque march.^d forain.
Dans le bel âge ou l'on s'en-
gage, Dans le bel âge, l'Hymen est
doux. Fille fringante que l'Amour

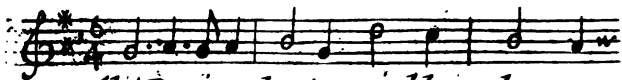
Gherardi Tome V. A.



tente sans en rien dire demande



un Epoux.



Ah! Dari-o-lette, si blan-chet-te



si douillet te je connois sur le-ti-...



quette que tu ne t'en feras prier



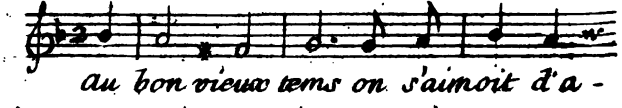
car lors que le Chevalier de la Dame



a fait emplette c'est la raison que la sou-



brette s'ébau-dis se avec l'Ecuier.



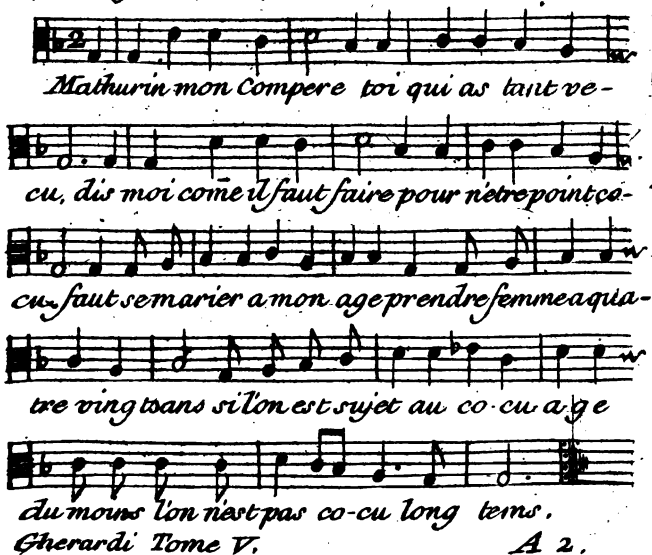
au bon vieux tems on s'aimoit d'a-



mour sin-cere; qui plus aimoit sçavoit

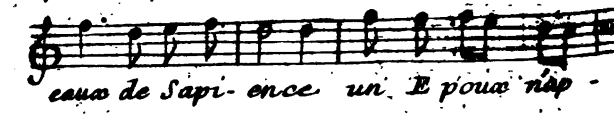
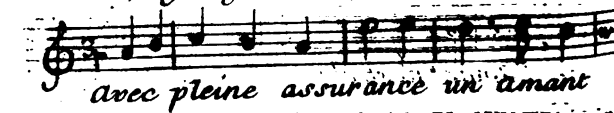
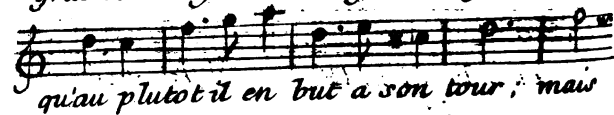
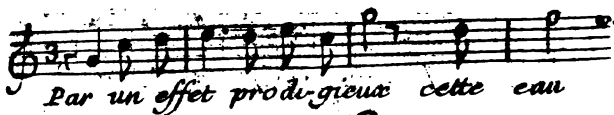


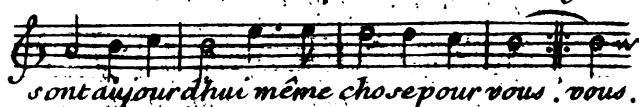
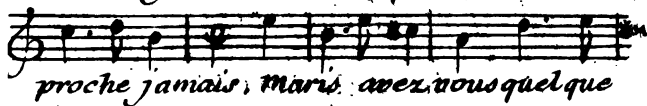
plaire. les Amants estoient constants au
bon vieux tems: l'amour a present de-ge-
nere, ce n'est que feinte et mistere ne ver-
rons nous de nos ans s'aimer comme on
souloit faire au bon vieux tems.



Mathurin mon Compere toi qui as tant ve-
cu, dis moi come il faut faire pour n'etre point co-
cu, faut semarier a mon age prendre femme a qua-
tre vingts ans si l'on est sujet au co-cu a ge
du moins l'on n'est pas co-cu long tems.

La Fontaine de Sapience





La Fontaine de Sapience.

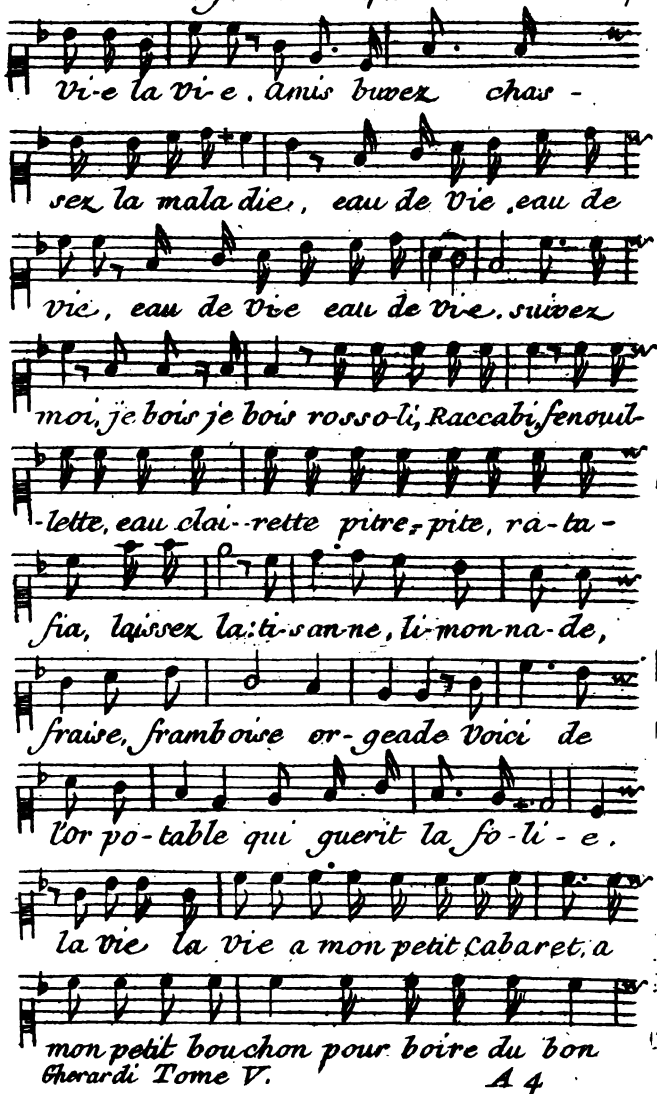


La Fausse Coquette



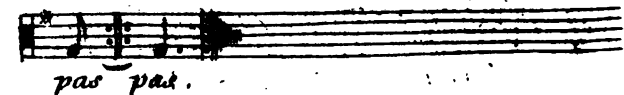
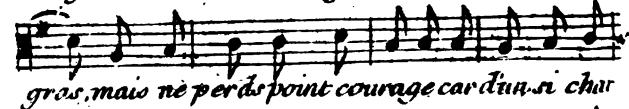
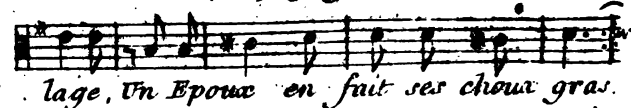
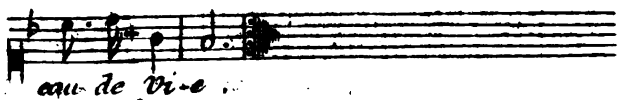
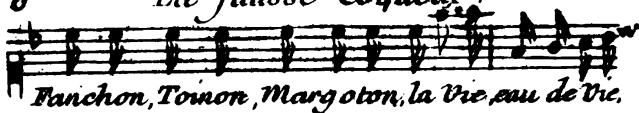
La fausse Coquette

7



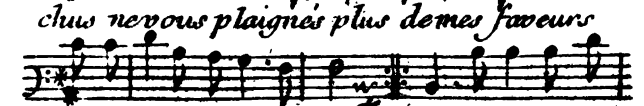
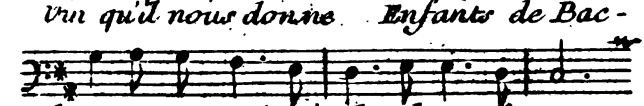
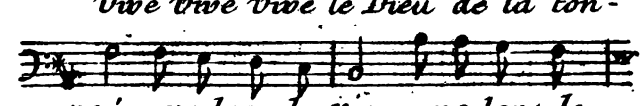
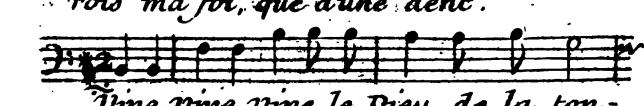
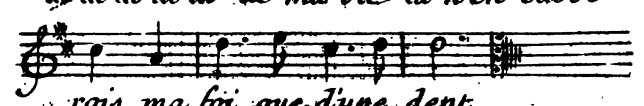
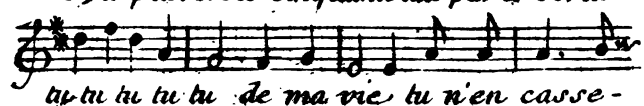
Vi-e la vi-e. amis buvez chas -
sex la mala die, eau de vie, eau de
vie, eau de vie eau de vie. suivez
moi, je bois je bois rosso-li, Raccabi, fenouil-
-lette, eau clai-rette pitre, pite, ra-ta-
fia, laissez la ti-sanne, li-mon-na-de,
fraise, framboise or-geade voici de
l'or po-table qui guerit la fo-li-e.
la vie la vie a mon petit cabaret, a
mon petit bouchon pour boire du bon

La fausse Coquette.



La fausse Coquette.

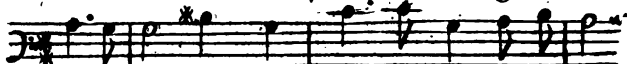
9



Gherardi Tome V.

La fausse Coquette...

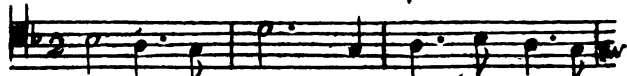
tous boire a-tasse pleine de ce jus dé-



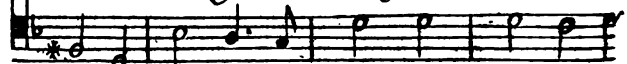
licieux, quand Bacchus remplit la bedai-



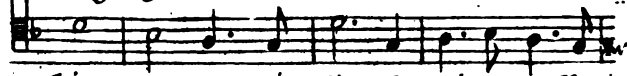
ne, Vénus ne s'en trouve que mieux.



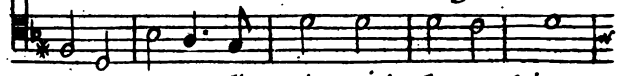
Je suis la fleur des garçons du vil-



-lage, j'ai bonne mine et le cœur



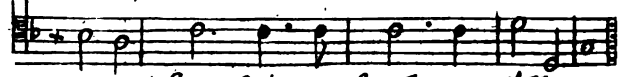
biau. Ça me qu'en lieu de veigne et d'heri-



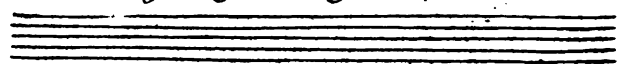
tage avec la-mi-quié' d'Isa-biau,



Mais quand on veut se bouter en mé-



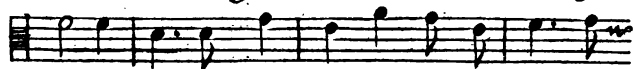
nage faut faire un fond pour l'alloyau.



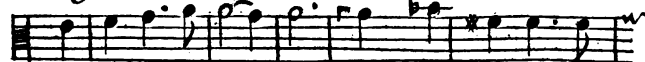
Le Tombeau de M^{re} André 11



La Parque a fermé pour jamais ce go-



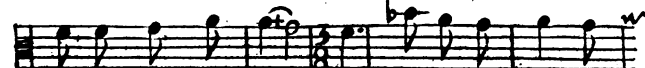
sier friand de bons mets et dont Bacchus ti



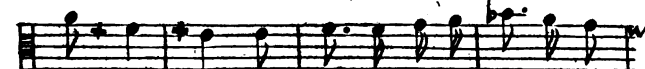
roit toute sa gloire; pour pleurer digne-



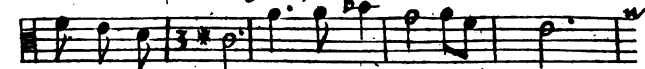
ment ce buveur merveilleux chers amis



voulez vous m'en croire, buvons buvons a



qui mieux mieux jusqu'à ce que le vin nous sor



te par les yeux; ce seront là des pleurs



dignes de sa memoire,



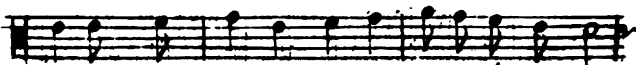
Diogene a M^{re} André peut sans



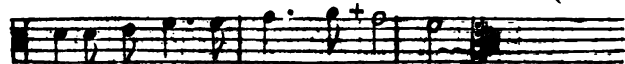
honte être comparé, l'un comme un sage
Gherardi Tome V.



Philosophe dans un tonneau finit son sort,



l'autre comme un buveur voulut après sa mort



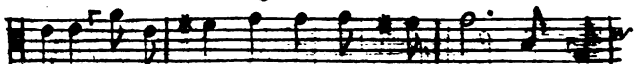
être doublé de même étoffe.



Sus, sus, sus, sus, qu'on se reveille. Cou-



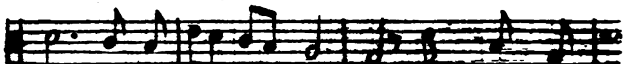
rons... tous au buffet d'une main prenez la bou-



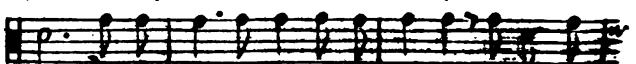
teille et de l'autre un verre bien net, haut le



coude. versez, portez le vin au nez admi-



rez sa couleur vermeil-le, trinquez, cho-



quez, Bénissez le Dieu de la truelle, ouvrez la



bouche, sapez rubis sur l'ongle, humez la



goutte, reversez dans vos gobelets, et prépa-



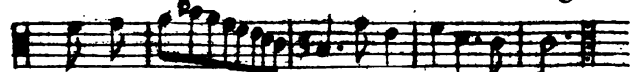
rez au vin une nouvelle rou... le



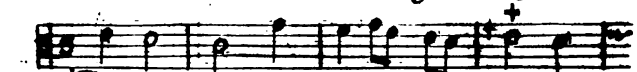
par un doux concert de hoquets, au fond de



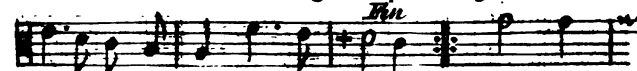
notre ventre, comme dans son vrai centre fai-



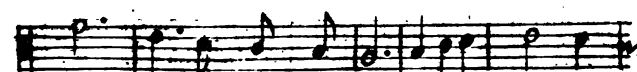
sons couler oet a-greable jus .



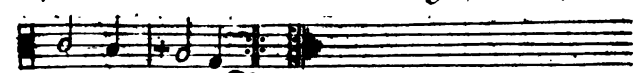
Qu'il est doux de fai-re la guer-re



avec la bouteille et le verre : les vain-



-queurs comme les vaincus également sont



mis par terre .

Attendez moi sous l'orme

On vit un jour une cruelle guer-re
entre la poule et le coq; pendant le choc la poule
en co- lere fai-soit coq, coq, coque-ri-co;
mais un silence heureux fit la paix, aussitôt le
coq chanta coqueri-co toujours la poule
est contente quand le coq chante.
Ah que je l'échape belle! je t'ai vou-
lu sous l'orme dangereux éprouver ma ver-
tu je comptois sur elle mais peu s'en est fallu

ah! ah! ah! que je l'échape belle! peu de
filles comme moi se trouveront de bon a-
loi si l'on les met a la coupelle; ah que
je l'échape belle! ah! ah! ah! que je l'é-
chape bel-le.

Au chat, au chat, au chat, au chat, il
n'est plus tems, en vain votre colere eclate
lors que le traître amis la pate sur un mor-
ceau delicat; avant que le sce-le-rat
vous approche et vous flatte, il faut crier au



*Fin de la Musique
du Tome V.*



